00100386

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME SIXIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

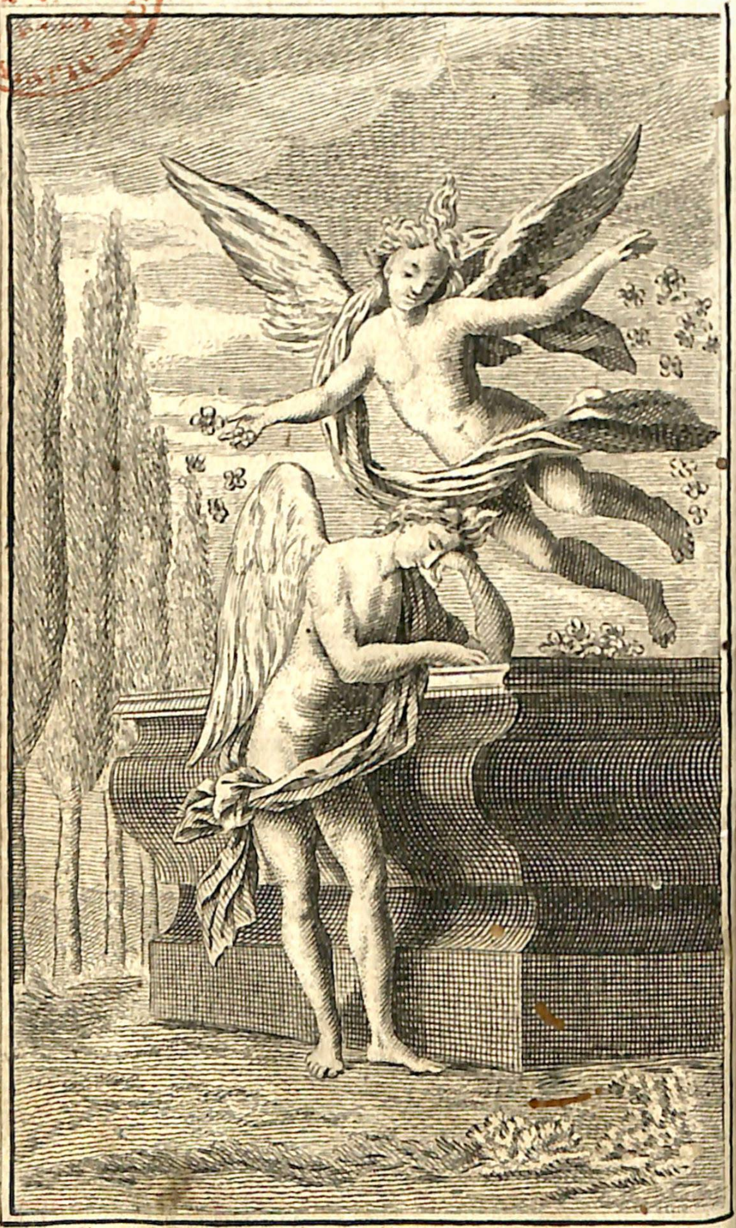
DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Saint-Severin.

BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY



Coipel inv. Cl. Duflos Sculp.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIÈME.

10386
Vol 6 0092
LIBRARY ... ASIATIC

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

1766

Good
For 84 °C
Faafaeu
100386

00100386

ELOGES
DES
ACADÉMICIENS
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES,
Morts depuis l'an 1699.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
DE LA HIRE.

PHILIPPE DE LA HIRE naquit à Paris le 18 Mars 1640. Son père étoit Peintre ordinaire du Roi, & Professeur en son Académie de Peinture & de Sculpture. Il étoit parvenu à ces titres, &, ce qui est encore plus, à une grande réputation,

ſans jamais avoir eu d'autre Maître que ſon génie naturel.

Le fils, qui paroiſſoit auſſi en avoir beaucoup, fut deſtiné à la même profeſſion. Il apprit parfaitement le deſſin, enſuite la perſpective, ſi néceſſaire aux Peintres, & cependant aſſez négligée; & quoique les cadrans n'appartiennent guère à la Peinture, il étudia auſſi la Gnomonique, peut-être parce que c'eſt une eſpèce de perſpective. Le plus leger prétexte lui ſuffiſoit pour étendre ſes connoiſſances. Cet aſſemblage de cercles qui forment la ſphère, & leurs projections ſur différens plans, s'imprimoient dans ſon eſprit avec une facilité ſurprenante; & il ſembloit que, ſelon le ſyſtême de Platon, ce ne fût qu'une réminiſcence de ce que ſon ame avoit ſu autrefois. Il étoit aiſé de prédire que ce jeune Peintre ſe changeroit en un grand Géomètre.

Il perdit ſon père à l'âge de 17 ans. Il tomba dans des infirmités continuelles, ſur-tout dans des palpitations de cœur très-violentes. Il crut que le voyage d'Italie, qui lui étoit preſque néceſſaire pour ſon art, pourroit auſſi être utile à ſa ſanté, & il l'entreprit en 1660.

Dans ce Pays, où la ſavante Antiquité a laiſſé plus de reſtes qu'en aucun autre, & où ces précieux reſtes ont fait renaître

les d'excellens Ouvrages modernes, il ne s'attacha d'abord qu'à ſe remplir les yeux de ces différens objets, qui jettoient dans ſon imagination des ſemences du beau. Mais à Veniſe, où la vie eſt fort oiſive, à moins qu'on n'y ſoit plongé dans des plaiſirs qui n'étoient pas pour lui, & en ce cas-là même encore aſſez oiſive, il s'appliqua fortement à la Géométrie, & principalement aux Sections Coniques d'Apollonius. La Géométrie commençoit à prévaloir chez lui, quoique revêtue de cette forme épineuſe & effrayante qu'elle a ſouverainement dans les Livres des Anciens. S'il n'y avoit préſentement d'autres Maîtres qu'Apollonius & Archimède, la délicateſſe de la plupart des Modernes ne s'en accommoderoit guère.

La vie retirée qu'on mène en Italie étoit fort du goût de M. de la Hire. Son caractère ſage & ſérieux l'attachoit à un Pays où les dehors, tout au moins, ſont ſérieux & ſages, & où l'air de folie n'eſt point un mérite qu'on affecte. Il aimoit les manières circonſpectes & meſurées des Italiens, qui, à la vérité, leur retranchent les agrémens de la familiarité françoiſe, mais auſſi leur en épargnent les périls. Il ſemble que le plus sûr pour les hommes ſeroit de s'approcher peu les uns les autres, & de ſe craindre mutuellement. Enfin

il auroit volontiers prolongé son [illegible] en Italie : mais sa mère, dont il étoit fort aimé, le rappeloit avec trop d'instance. Il revint au bout de quatre ans, bien résolu d'y retourner; ce qui cependant n'a pas eu d'exécution. Du moins, quand il parloit de l'Italie, c'étoit toujours avec un plaisir dont les Italiens eussent pu tirer vanité, d'autant plus que l'éloge des mœurs étrangères est assez rare dans la bouche des François.

Etant de retour ici, il continua ses études géométriques, toujours plus profondes & plus suivies. M. Desargues, qui étoit du petit nombre des Mathématiciens de Paris, & M. Bosse, fameux Graveur, avoient fait une première Partie d'un Traité de la coupe des pierres, matière alors toute neuve : mais quand ils voulurent travailler à la seconde Partie, ils sentirent que leur Géométrie s'embarrassoit ; & ils s'adressèrent à M. de la Hire, qui, dans leur besoin, les secourut de sept propositions tirées de la Théorie des Coniques. M. Bosse les fit imprimer en 1672 dans une Brochure in-folio. Ce fut par-là que M. de la Hire avoua au Public qu'il étoit Géomètre.

Il soutint dignement ce nom par quelques Ouvrages qu'il donna ensuite en 1673 & 1676. Ils rouloient encore sur les

Coniques, excepté un petit Traité de la Cycloïde courbe qui étoit à la mode, & qui le méritoit encore plus qu'on ne croyoit en ce temps-là.

Enfin, la réputation de M. de la Hire fut en peu de temps au point de le faire souhaiter dans l'Académie des Sciences; & il y entra en 1678.

L'année suivante, il publia en un Volume in-12 trois Traités, qui ont pour titre; le premier : *Nouveaux Elémens des Sections Coniques;* le second : *Les Lieux géométriques;* le troisième : *La Construction ou Effection des Equations.* Les deux derniers principalement étoient faits pour développer les mystères de la Géométrie de Descartes. Ce grand Auteur avoit laissé beaucoup à deviner, beaucoup à éclaircir; &, selon le caractère des Livres originaux, son Livre étoit propre à en produire plusieurs autres encore assez originaux. Tel fut celui de M. de la Hire. Les principes en étoient si bien posés, malgré la difficulté naturelle de ces matières-là, assez connue des Géomètres, que quand plus de 50 ans après il en fut question dans l'Académie à l'occasion de quelques Ecrits de M. Rolle, M. de la Hire n'eut besoin que de consulter son ancien Ouvrage & d'en reprendre le fil. Il n'y auroit rien là de remarquable, s'il ne

s'agiſſoit que de la vérité des principes ; mais il s'agit de l'univerſalité & de la manière de leur application ; ce qui eſt ſuſceptible d'une infinité de degrés, de différences & de bizarreries apparentes dans la pratique.

M. Colbert avoit conçu le deſſein d'une Carte générale du Royaume plus exacte que toutes les précédentes. D'habiles Ingénieurs avoient déja travaillé à celles des Côtes, plus importantes que le reſte, à cauſe des Ports de Mer. Ces Ouvrages n'avoient été faits que par parties détachées qu'il auroit fallu lier enſemble : mais celà ne ſe pouvoit guère exécuter que par des Obſervations céleſtes, qui demandoient une certaine habitude ſavante. Ce fut pour ce travail que MM. Picard & de la Hire, nommés par le Roi, allèrent en Bretagne en 1679, & l'année ſuivante en Guyenne. Ils firent une correction très-importante à la Côte de Gaſcogne, en la rendant droite, de courbe qu'elle étoit auparavant, & en la faiſant rentrer dans les terres ; de ſorte que le Roi eut ſujet de dire, en plaiſantant, que leur voyage ne lui avoit cauſé que de la perte. C'étoit une perte qui enrichiſſoit la Géographie, & aſſuroit la Navigation.

En 1681, M. de la Hire eut ordre de ſe ſéparer de M. Picard, & d'aller déter-

miner la position de Calais & de Dunkerque. Il mesura aussi la largeur du Pas de Calais depuis la pointe du Bastion du Risban, qui est du côté de la mer, en allant vers Boulogne, jusqu'au Château de Douvres en Angleterre, & la trouva de 21,360 toises. Il avoit mesuré actuellement sur le bord de la mer une base de 2500 toises, qui fut le fondement de ses triangles. Ces sortes d'opérations ne demandent pas une fine Théorie, mais une grande adresse & une grande sûreté à opérer, quantité d'attentions délicates & de précautions ingénieuses; & enfin leur grande utilité récompense le peu de brillant géométrique. Le Public n'est jamais plus obligé aux grands Géomètres, que quand ils descendent à ces pratiques en sa faveur; ils lui sacrifient le plaisir & la gloire des hautes spéculations.

Pour finir la Carte générale, M. de la Hire alla à la Côte de Provence en 1682. Dans tous ces voyages, il ne se bornoit pas aux Observations qui étoient son principal objet; il en faisoit encore sur la variation de l'aiguille aimantée, sur les réfractions, sur les hauteurs des montagnes par le Baromètre. Il ne suivoit pas seulement les ordres du Roi, mais aussi son goût & son envie de savoir.

Dans la même année 1682, il donna

un Traité de Gnomonique, qu'il réimprima en 1698, fort augmenté & fort embelli. Cette ſcience n'étoit preſque qu'une pratique, abandonnée le plus ſouvent à des ouvriers peu intelligens & groſſiers, dont on ne reconnoît point les fautes; car chacun ſe contente de ſon cadran, & ne le compare à rien. M. de la Hire éclaira la Gnomonique par des principes & des démonſtrations, & la réduiſit aux opérations les plus sûres & les plus aiſées; & pour ne pas trop changer ſon ancien état, il eut ſoin de faire imprimer les démonſtrations dans un caractère différent de celui des opérations, & par-là donna aux ſimples ouvriers la commodité de ſauter ce qui ne les accommodoit pas: tant il faut que la ſcience ait de ménagemens pour l'ignorance, qui eſt ſon aînée, & qu'elle trouve toujours en poſſeſſion!

Nous avons déja parlé bien des fois de la fameuſe Méridienne commencée par M. Picard en 1669. M. de la Hire la continua du côté du Nord de Paris en 1673, tandis que M. Caſſini la pouſſoit du côté du Sud: mais ni l'un ni l'autre ne finirent alors leur Ouvrage. M. Colbert étant mort en 1683, cette grande entrepriſe fut interrompue, & M. de Louvois appliqua les Géomètres de l'Académie à de grands

Nivellemens

Nivellemens néceſſaires pour les aqueducs & les conduites d'eaux que vouloit faire le Roi. M. de la Hire en 1684 fit le Nivellement de la petite rivière d'Eure qui paſſe à Chartres ; & il trouva qu'en la prenant à 10 lieues environ au-delà de Chartres, elle étoit de 81 pieds plus haute que le réſervoir de la grotte de Verſailles. Cette nouvelle fut très-agréablement reçue & du Miniſtre & du Roi. On voyoit déja les eaux d'Eure arriver à Verſailles de 25 lieues ; mais M. de la Hire repréſenta qu'avant que l'on entreprît des travaux auſſi conſidérables, il étoit bon qu'il recommençât le Nivellement, parce qu'il pouvoit s'être trompé dans quelque opération ou dans quelque calcul : ſincérité hardie, puiſqu'elle étoit capable de jetter dans l'eſprit du Miniſtre des défiances de ſon ſavoir. M. de Louvois, impatient de ſervir le Roi ſelon ſes goûts, ſoutenoit à M. de la Hire qu'il ne s'étoit point trompé ; mais celui-ci s'obſtinant dans ſa dangereuſe modeſtie, obtint enfin la grace de n'être pas cru infaillible. Il ſe trouva qu'il ne la méritoit pas ; il recommença en 1685 le Nivellement, qui ne différa du premier que d'un pied ou deux.

Il fit pluſieurs autres Nivellemens par les ordres du même Miniſtre, car alors il étoit fort queſtion de conduire des eaux ;

& l'on a l'obligation à celle de Versailles d'avoir porté à un haut point la ſcience du Nivellement & l'Hydraulique. Le Roi payoit les voyages & la dépenſe des Mathématiciens qu'il employoit ; & M. de la Hire, exact juſqu'au ſcrupule & juſqu'à la ſuperſtition, préſentoit à M. de Louvois des mémoires dreſſés jour par jour, & où les fractions n'étoient pas négligées. Le Miniſtre, avec un mépris obligeant, les déchiroit ſans les regarder, & il faiſoit expédier des ordonnances de ſommes rondes, où il n'y avoit pas à perdre.

Il avoit aſſez accordé ſa familiarité à M. de la Hire, qui n'eût pas manqué d'abandonner tout pour ſuivre ces ouvertures favorables, &, pour en profiter, ſi l'eſprit des Sciences & celui de la Cour n'étoient pas trop incompatibles. Dès qu'il avoit rendu compte d'un travail qui lui avoit été ordonné, il ne ſongeoit qu'à regagner ſon cabinet, qui le rappeloit avec force : en vain le Miniſtre vouloit le retenir ; il n'avoit plus rien à lui dire. Il ne pouvoit ignorer qu'une aſſiduité muette mène à la fortune ; mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix-là, qui effectivement eſt chère pour quiconque ſent qu'il a mieux à faire.

En 1685, parut ſon grand Ouvrage intitulé : *Sectiones Conicæ, in novem libros*

distributæ. C'eſt un *in-folio* qui contient toute la Théorie des Sections Coniques, ſur laquelle il avoit déja beaucoup préludé. On la voyoit pour la première fois toute entière & en corps, déduite de principes très-ſimples & nouveaux. Cet Ouvrage eut une grande réputation dans toute l'Europe ſavante, & fit regarder M. de la Hire comme un Auteur original ſur une matière qui renferme elle ſeule preſque tout ce que la Géométrie a de plus ſenſiblement utile, & qui en même temps ſert aſſez ſouvent de baſe aux ſpéculations les plus élevées.

Deux ans après, M. de la Hire ſe montra comme Aſtronome, en donnant des Tables du Soleil & de la Lune, & des Méthodes plus faciles pour le calcul des éclipſes. Il y joignit en 1689 un Problême important d'Aſtronomie, & la deſcription d'une machine de ſon invention qui montre toutes les éclipſes paſſées & à venir, & les mois & les années lunaires avec les Epactes. Cette machine eſt fort ſimple; on la peut mettre avec une pendule dans la même boîte : elle ſera mue par le mouvement de la pendule; & quand elle eſt diſpoſée pour une certaine année, il n'y faut retoucher qu'au bout de l'an; ce qui ne conſiſte encore qu'en une opération d'un inſtant, & preſque imperceptible.

On a exécuté plusieurs de ces machines dans des pendules. On en porta une à l'Empereur de la Chine, avec d'autres curiosités d'Europe, qu'elle effaça toutes à ses yeux. Il dut sentir que tous ses Mandarins d'Astronomie, & tous ses Lettrés, quoique si révérés en ce Pays-là, & si comblés d'honneurs, étoient bien éloignés d'en faire autant.

Ces Tables du Soleil & de la Lune que M. de la Hire donna en 1687, il les corrigea ensuite par un nombre beaucoup plus grand d'observations ; & en même temps il composa sur les mêmes fondemens celles de toutes les autres Planètes. Il publia le tout en 1702, sous le titre de *Tabulæ Astronomicæ, Ludovici Magni jussu & munificentiâ exaratæ.* Nous en avons rendu compte en ce temps là. Nous répéterons seulement que dans ces Tables tous les mouvemens des Astres sont tirés immédiatement d'une longue suite d'observations assidues, & non d'aucune hypothèse de quelques courbes décrites par les corps célestes. Ainsi l'on ne peut avoir, en Astronomie, rien de plus pur & de plus exempt de tout mélange d'imaginations humaines.

M. de la Hire donna en 1689, outre ses premières Tables astronomiques, un petit Traité de Géométrie pratique, sous

titre d'*Ecole des Arpenteurs*. Il fut réimprimé en 1692, & fort augmenté. La promptitude de la réimpression prouve l'utilité de ce petit Livre, qui n'avoit guère pu être acheté que par ceux qui devoient s'en servir ; & l'utilité justifie l'Astronome de s'être abaissé à l'arpentage.

En 1694, parurent de lui quatre Traités, qui furent imprimés à la fin du second Volume des Mémoires que l'Académie donna en 1692 & 1693.

Le premier de ces Traités est sur les Epicycloïdes, courbes comprises dans la même formation générale que la Cycloïde, mais plus composées, & qui lui succédèrent, quand elle eut été presque épuisée par les Géomètres. M. de la Hire entreprit cette matière, qui avoit le double charme & de la nouveauté & de la difficulté. Il découvrit tout ce qui appartenoit aux Epicycloïdes, leurs tangentes, leurs rectifications, leurs quadratures, leurs développées. C'est-là tout ce que peut sur les courbes la plus sublime Géométrie.

Nous avons dit dans l'Eloge même de M. de Tschirnhaus, que, quoique Inventeur des Caustiques, il s'étoit trompé sur celle du quart du cercle, qu'il avoit communiquée à M. de la Hire, en lui cachant

néanmoins le fond de la Méthode ; que celui-ci avoit toujours fait l'erreur, malgré des enveloppes spécieuses & imposantes qui la couvroient ; & qu'enfin il avoit démontré que cette Caustique, qui, à la vérité, étoit de la longueur déterminée par M. de Tschirnhaus, n'étoit pourtant pas la courbe qu'il avoit cru, mais une Epicycloïde. Ce fut dans le Traité des Epicycloïdes qu'il fit cette démonstration, & qu'il remporte cet avantage sur un aussi grand Adversaire vaincu dans le cœur de ses Etats.

Un fruit plus considérable, même selon son goût, de sa Théorie des Epicycloïdes, ce fut l'application utile qu'il en fit à la Méchanique : bonheur assez rare en fait de courbes curieuses. Il fit réflexion que dans les machines où il y a des roues dentées, c'est à ces dents que se fait tout l'effort, & que par conséquent le frottement qui détruit toujours une grande partie de l'effet des machines, est à ces endroits plus grand & plus nuisible que par-tout ailleurs. On auroit pu diminuer les frottemens, &, ce qui est encore un avantage, rendre les efforts toujours égaux, en donnant aux dents des roues une certaine figure qu'il auroit fallu déterminer par Géométrie. Mais c'est de quoi l'on ne s'avisoit point ; au

contraire, on abandonnoit absolument à la fantaisie des ouvriers la figure de ces dents, comme une chose de nulle conséquence : aussi les machines trompoient-elles toujours l'espérance & le calcul des Machinistes. M. de la Hire trouva que ces dents, pour avoir toute la perfection possible, devoient être en figure d'ondes formées par un arc d'Epicycloïde. Il fit exécuter son idée avec succès au Château de Beaulieu, à huit lieues de Paris, dans une machine à élever de l'eau.

Il faut avouer que cette idée n'a été exécutée que cette fois-là ; une certaine fatalité veut qu'entre les inventions il y en ait peu d'utiles, & entre les utiles peu de suivies. L'application de la Cycloïde à la pendule a été fort pratiquée, du moins en apparence ; mais on commence à en reconnoître l'inutilité. L'application d'une Epicycloïde aux dents des roues seroit certainement utile ; mais elle est négligée.

Le second Traité des quatre dont nous parlons, est une *Explication des principaux effets de la Glace & du Froid* ; le troisième est sur les *différences des sons de la Corde & de la Trompette marine* ; le quatrième sur les *différens accidens de la Vue*.

Le dernier est le plus curieux & le plus

intéreſſant. C'eſt une Optique entière, non pas une Optique géométrique qui ne conſidère que des rayons réfléchis ou rompus, réunis ou écartés ſelon certaines loix, mais une Optique phyſique qui ſuppoſe la géométrique, & qui ne conſidère qu'une lunette vivante, animée, fort compliquée dans ſa conſtruction, ſujette à mille changemens : c'eſt-à dire l'œil de M. de la Hire examine tout ce qui peut arriver à la vue, ſuivant la différente conſtitution de l'œil, ou les différens accidens qui lui peuvent ſurvenir. Ces ſortes de recherches particulières, quand elles ſont bien approfondies, embraſſent un ſi grand nombre de phénomènes, la plupart fort compliqués, ſinguliers, contraires en apparence les uns aux autres, qu'elles n'ont ni moins de difficulté que les recherches les plus générales, ni peut-être même moins d'étendue. Les principes généraux ſont bientôt ſaiſis, quand ils peuvent l'être : le détail eſt infini, & ſouvent il déguiſe tellement les principes, qu'on ne les reconnoît plus.

M. de la Hire en 1695 donna ſon Traité de Méchanique. Il ne ſe contente pas de la Théorie de cette ſcience, qu'il fonde ſur des démonſtrations exactes, il s'attache fort à tout ce qu'il y a de principal dans la pratique des Arts. Il s'élève même

juſqu'aux principes de cet Art divin qui a conſtruit l'Univers.

Ceux qui ne voient les Mathématiques que de loin, c'eſt-à-dire qui n'en ont pas de connoiſſance, peuvent s'imaginer qu'un Géomètre, un Méchanicien, un Aſtronome, ne ſont que le même Mathématicien : c'eſt ainſi à-peu-près qu'un Italien, un François & un Allemand paſſeroient à la Chine pour Compatriotes. Mais quand on eſt plus inſtruit, & qu'on y regarde de plus près, on ſait qu'il faut ordinairement un homme entier pour embraſſer une ſeule partie des Mathématiques dans toute ſon étendue, & qu'il n'y a que des hommes rares & d'une extrême vigueur de génie qui puiſſent les embraſſer toutes à un certain point. Le génie même, quel qu'il fût, n'y ſuffiroit pas ſans un travail aſſidu & opiniâtre. M. de la Hire joignit les deux, & par-là devint un Mathématicien univerſel. Il ne ſe bornoit pas encore là ; toute la Phyſique étoit de ſon reſſort, j'entends juſqu'à la Phyſique expérimentale, qui eſt devenue ſi vaſte. De plus, il avoit une grande connoiſſance du détail des Arts, pays très-étendu & très-peu fréquenté. Un Roi d'Armenie demanda à Néron un Acteur excellent & propre à toutes ſortes de perſonnages, pour avoir, diſoit-il, en lui ſeul une Troupe entière.

On eût pu de même avoir en M. de la Hire seul une Académie entière des Sciences.

On eût eu encore plus. Il étoit depuis long-temps Professeur de l'Académie d'Architecture, dont l'objet est presque entièrement différent de tous ceux qu'on se propose ici, & il remplissoit cette place comme si elle eût fait son unique occupation. On eût eu de surcroît en M. de la Hire un bon Dessinateur & un habile Peintre de paysage; car il réussissoit mieux en ce genre de peinture, peut-être parce qu'il a plus de rapport à la perspective, & à la disposition simple & naturelle des objets, telle que la voit un Physicien qui observe. Il est vrai qu'il faut d'ailleurs un goût que le Physicien peut bien n'avoir pas.

Il fit en 1702 graver deux Planisphères de 16 pouces de diamètre sur les desseins qu'il en avoit faits. Les positions principales ont été déterminées par ses propres observations. La projection de ces Planisphères est par les poles de l'Ecliptique; & il l'avoit choisie comme la plus commode, parce que les étoiles fixes tournant autour de ces poles, suivent toujours un même cercle.

En 1704, le Roi le chargea de placer dans les deux derniers pavillons de Marly

les deux grands Globes qui y sont présentement. Comme l'ouvrage dura quelque temps, le Roi avoit souvent la curiosité de l'aller voir. Il en demandoit compte à M. de la Hire, & l'engageoit dans des explications & dans des discours de science, dont on s'apperçut qu'il étoit fort content. C'est un avantage rare à un Savant d'être goûté par un Prince ; &, pour tout dire aussi, c'est un avantage rare à un Prince de goûter un Savant.

Outre tous les Ouvrages que nous avons rapportés de M. de la Hire, & dont le dénombrement n'est pas entièrement exact à cause de la multitude, on trouve une grande quantité de morceaux importans qu'il a répandus, soit dans les Journaux, soit dans les Histoires de l'Académie ; mais sur-tout dans ces Histoires où il n'y a point d'année qu'il n'ait enrichie de plusieurs présens, également considérables, & par leur beauté & par leur variété. Nous en avons trop parlé quand il en a été question, pour en parler encore.

Il a fait infiniment plus que donner au Public tant d'excellens Ouvrages de sa composition ; il lui a aussi donné les Ouvrages d'autrui, & il n'y a pas plaint son temps & ses peines. M. Picard, qui avoit beaucoup travaillé sur le Nivellement, étant tombé malade, remit à M. de la Hire

tout ce qu'il avoit fait sur cette matière, & le pria de le faire imprimer avec les changemens & les additions qu'il jugeroit à propos. M. de la Hire exécuta son intention par un Livre qui parut en 1684, intitulé : *Traité du Nivellement de M. Picard, mis en lumière par M. de la Hire, avec des additions.* Pareillement il mit au jour en 1686 le *Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides*, Ouvrage posthume de M. Mariotte, dont une partie étoit au net quand il mourut, & l'autre y fut mise sur les papiers qu'on trouva de l'Auteur, & selon ses vues. On pourroit croire que la générosité de travailler à ces sortes d'Ouvrages n'a pas été si grande, parce qu'il avoit vécu en liaison d'amitié avec les Auteurs : mais on ne diminuera la gloire de sa générosité, qu'en lui accordant une autre sorte de gloire qui la vaut bien.

Tout ce que nous avons dit de ses différens travaux a dû donner l'idée, non-seulement d'une extrême assiduité dans son cabinet, mais encore d'une santé très-ferme & très-vigoureuse. Telle aussi étoit la sienne, depuis qu'il avoit été guéri des infirmités de sa jeunesse & de ses grandes palpitations de cœur par une fièvre quarte ; remède inespéré, qui lui avoit donné beaucoup de confiance à la Nature, & diminué

d'autant son estime pour la Médecine. Toutes ses journées étoient d'un bout à l'autre occupées par l'étude, & ses nuits très-souvent interrompues par les observations astronomiques. Nul divertissement que celui de changer de travail; encore est-ce un fait que je hasarde sans en être bien assuré. Nul autre exercice corporel que d'aller à l'Observatoire, à l'Académie des Sciences, à celle d'Architecture, au Collége Royal, dont il étoit aussi Professeur. Peu de gens peuvent comprendre la félicité d'un Solitaire, qui l'est par un choix tous les jours renouvellé. Il a eu le bonheur que l'âge ne l'a point miné lentement, & ne lui a point fait une longue & languissante vieillesse. Quoique fort chargé d'années, il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins assez pour ne pouvoir plus venir à l'Académie : quant à son esprit, il n'a jamais vieilli. Après des infirmités d'un mois ou deux, il mourut sans agonie, & en un moment, le 21 Avril 1718, âgé de plus de 78 ans.

Il a été marié deux fois, & a eu huit enfans. Chacun de ces deux mariages nous a fourni un Académicien.

Dans tous ses Ouvrages de Mathématique, il ne s'est presque jamais servi que de la Synthèse, ou de la manière de dé-

montrer des Anciens, par des lignes & des proportions de lignes, souvent difficiles à suivre, à cause de leur multitude & de leur complication. Ce n'est pas qu'il ne sût l'Analyse moderne, plus expéditive & moins embarrassée; mais il avoit pris de jeunesse l'autre pli. De plus, comme les vérités géométriques découvertes par les Anciens sont incontestables, on peut croire aussi que la méthode qui les y a conduits ne peut être abandonnée sans quelque péril; & enfin les méthodes nouvelles sont quelquefois si faciles, qu'on se fait une espèce de gloire de s'en passer. On peut juger par-là qu'il n'employoit pas le calcul de l'Infini, qu'il n'a pourtant jamais désapprouvé le moins du monde. Au contraire*, certains sujets l'ont quelquefois obligé à l'employer, mais tacitement, & presque à la dérobée; & c'étoit alors une sorte de triomphe pour les partisans zélés de ce calcul.

Il ne croyoit pas que dans les matières de pure Physique le secret de la Nature soit aisé à attraper. Son explication, par exemple, des effets du froid, il ne la donnoit que pour un systême, où un principe vraisemblable étant posé, tout le reste s'en déduisoit assez bien. Si on lui contestoit ce principe, on étoit tout

étonné qu'il n'en prenoit pas la défense. Il se contentoit d'avoir bien raisonné sans prétendre avoir bien deviné.

Il avoit la politesse extérieure, la circonspection, la prudente timidité de ce pays qu'il aimoit tant, de l'Italie; & par-là il pouvoit paroître à des yeux François un peu réservé, un peu retiré en lui-même. Il étoit équitable & désintéressé, non-seulement en vrai Philosophe, mais en Chrétien. Sa raison, accoutumée à examiner tant d'objets différens, & à les discuter avec curiosité, s'arrêtoit tout court à la vue de ceux de la Religion; & une piété solide, exempte d'inégalité & de singularité, a régné sur tout le cours de sa vie.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
DE LA FAYE.

JEAN-ÉLIE LERIGET DE LA FAYE naquit à Vienne le 15 Avril 1671 de Pierre Leriget de la Faye, Ecuyer, Receveur-Général des Finances de Dauphiné, & d'Anne Heraut. Le père étoit homme de Belles-Lettres, malgré un genre de vie

& des occupations qui en paroissent assez éloignées. Deux fils qu'il a eus héritèrent de lui cette inclination ; mais la Nature fit leur partage, de sorte que l'aîné eut plus de goût pour les Sciences sérieuses, & le cadet pour les agréables.

Le P. Loup, Jésuite, habile Mathématicien trouvant beaucoup d'ouverture d'esprit à cet aîné dont nous parlons, lui apprit les élémens de Géométrie. Le Disciple se portoit à ces connoissances avec d'autant plus d'ardeur, qu'il les croyoit utiles au métier de la guerre qu'il vouloit embrasser. Son impatience d'y entrer fut si vive, qu'à l'âge de 19 ans il s'enrôla comme simple Cavalier : action où un jeune homme sacrifioit une petite délicatesse d'honneur, à l'empressement d'acquérir un honneur plus solide. A peine étoit-il Soldat, qu'il se trouva à la bataille de Fleurus.

Peu de temps après, il prit une route plus convenable. Il entra dans les Mousquetaires du Roi ; de-là il fut Enseigne dans le Régiment des Gardes ; & il étoit Lieutenant, & servoit dans l'Armée du Maréchal de Bouflers, lorsque se donna le combat d'Eckeren près d'Anvers, en 1703. Sa Compagnie n'étoit point commandée, & il la laissa au Camp pour aller joindre, comme Volontaire, un détache-

ment

ment de Grenadiers. Quiconque cherche ces occasions où son devoir ne l'appelle point, sait assez qu'il ne suffiroit pas d'y bien faire.

Il fut Capitaine aux Gardes en la même année 1703. Il étoit à la bataille de Ramillies & à celle d'Oudenarde. Dans cette dernière, il commandoit un Bataillon, & se distingua beaucoup. Il s'est trouvé aussi aux Siéges de Douay & du Quesnoy dans une même campagne.

La plupart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage; il en est peu qui y pensent : leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut; leur tête se repose, & ne prend presque part à rien. M. de la Faye se battoit comme eux; mais hors de-là il étoit plus occupé qu'eux de vues & de réflexions. Il ne laissoit pas sa Géométrie oisive; il levoit des plans, il imaginoit des machines pour le passage des rivières, ou pour le transport des pièces d'artillerie; enfin il faisoit des découvertes dans la science de la guerre, qui, comme toutes les autres, peut encore être perfectionnée, & ne le sera guère plus promptement, quoiqu'elle soit la plus cultivée de toutes. Par-là il se fit un accès fort agréable auprès de feu Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui aimoit

que l'on pensât, & qui goûtoit ses idées. En dernier lieu M. de la Faye lui avoit présenté un projet pour enrégimenter un nombre d'ouvriers capables d'exécuter tous les ouvrages nécessaires à la guerre, & le Prince l'avoit approuvé au point de promettre à l'Auteur qu'il lui feroit donner le commandement de ce Corps. Mais la paix se fit en ce temps-là; le projet demeura inutile, & celui même qui l'avoit conçu n'y eut pas de regret. Seulement seroit-il à souhaiter qu'il ne fût pas perdu pour toujours, comme il le sera apparemment avec une infinité d'autres choses utiles, qu'il semble que quelque génie malin nous tire d'entre les mains.

La paix remit entièrement M. de la Faye aux Mathématiques, dont il commença à faire une étude plus suivie. Il s'appliqua particulièrement à la Méchanique & à la Physique expérimentale, & il n'y plaignit pas les dépenses qu'il pouvoit dérober aux besoins indispensables de sa condition; témoin, entr'autres curiosités de son cabinet, une pierre d'aiman de deux mille livres, que beaucoup d'autres gens de guerre n'auroient pas gardée longtemps. Aussi avoit-il assez étudié cette matière de l'aiman, & il préparoit sur cela des expériences & des réflexions nouvelles, qui auroient ou encore augmenté, ou

expliqué en partie, mais plutôt augmenté cette merveille.

Un dernier Réglement donné à l'Académie au commencement de 1716, lui produisit aussi-tôt de nouveaux Sujets, & M. de la Faye fut du nombre. Son assiduité prouva qu'il ne se contentoit pas du simple titre d'Académicien. La première année il ne fut qu'assidu; peut-être s'étudioit-il dans le silence à prendre le ton de la Compagnie: la seconde, il commença à parler & à donner des morceaux de sa composition; mais il les donnoit avec une modestie & une espèce de timidité qui séyoit tout-à-fait bien à un homme de guerre transplanté dans une Assemblée de Savans.

La première chose qu'il ait fait voir ici, a été une machine à élever les eaux, qu'il avoit fondée sur une idée géométrique assez fine & fort neuve. Quand le Czar honora l'Académie de sa présence, elle se para de tout ce qu'elle avoit de plus propre à frapper les yeux de ce Prince, & la machine de M. de la Faye en fit partie.

Il a expliqué aussi la formation des pierres de Florence, qui font des Tableaux naturels des plantes, de buissons, quelquefois de clochers & de châteaux. Quel Peintre les a dessinés! M. de la Faye

traire cette question, qui dépend d'une Physique assez déliée, & d'une observation curieuse de faits souvent négligés, même par les Philosophes.

Ces deux Mémoires sont imprimés dans le Volume de 1717, auquel ils appartiennent. Ils donnoient beaucoup d'espérance pour les années suivantes; mais l'Auteur n'a pas assez vécu. Il faut avouer que sa vie étoit un peu trop conforme a sa principale profession; & apparemment elle en a été plus courte. Sa santé vint à s'affoiblir considérablement & promptement, & il mourut âgé de 47 ans le 20 Avril 1718.

Il n'a laissé qu'un fils de son mariage avec demoiselle Marie le Gras, d'une ancienne famille de Robe, déja connue sous Henri II, Dame d'une vertu & d'un mérite respectable.

Il avoit une gaieté naturelle, un ton agréable de plaisanterie, qui dans les occasions les plus périlleuses faisoit briller son courage, & hors de-là cachoit un savoir qu'il ne lui convenoit pas d'étaler. On pouvoit sentir qu'il eût été volontiers jusqu'à l'ironie; mais il dissimuloit ce penchant sous des dehors fort polis, & même flatteurs. Il savoit bien réparer par ses manières le tort qu'il avoit d'être Géomètre & Physicien. Les faveurs que la

fortune lui devoit dans son métier, il les attendoit sans agitation & sans inquiétude, parce qu'il les attendoit comme des faveurs dues par la fortune. Une ambition si éclairée n'altéroit pas la tranquillité de son ame, & en général rien ne l'altéroit. Ce courage intérieur & raisonné appartenoit plus au Savant & au Philosophe qu'au Guerrier même. Il étoit fort charitable, sur-tout à l'égard des honnêtes gens, que les malheurs publics ou particuliers réduisoient à implorer le secours d'autrui ; & les libéralités qu'il leur faisoit étoient ordinairement proportionnées à leur condition. La plus grande valeur guerrière n'égale point cette vertu. Il est, sans comparaison, plus commun, & par conséquent plus facile d'exposer sa vie à des périls évidens & presque inévitables, que de secourir en pure perte, non pas un inconnu, mais son ami.

ÉLOGE DE M FAGON.

Guy-Crescent Fagon naquit à Paris le 11 Mai 1638 de Henri Fagon, Commissaire ordinaire des Guerres, &

de Louise de la Brosse. Elle étoit niece de Guy de la Brosse, Médecin ordinaire du Roi Louis XIII, & petit-fils d'un Médecin ordinaire de Henri IV.

Dès le temps de Henri IV, on s'étoit apperçu que la Botanique, si nécessaire à la Médecine, devoit être étudiée, non dans les Livres des Anciens, où elle est fort confuse, fort défigurée & fort imparfaite, mais dans les campagnes; réflexion qui, quoique très-simple & très-naturelle, fut assez tardive. On avoit vu aussi que le travail d'aller chercher les plantes dans les campagnes étoit immense, & qu'il seroit d'une extrême commodité d'en rassembler le plus grand nombre qu'il se pourroit dans quelque jardin, qui deviendroit le Livre commun de tous les Etudians, & le seul Livre infaillible. Ce fut dans cette vue que Henri IV fit construire à Montpellier en 1598 le Jardin des Plantes, dont l'utilité se rendit bientôt très-sensible, & qui donna un nouveau lustre à la Faculté de Médecine de cette Ville. M. de la Brosse, piqué d'une louable jalousie pour les intérêts de la Capitale, obtint du Roi Louis XIII, par un Edit de 1626, que Paris auroit le même avantage. Il fut fait Intendant de ce Jardin, dont il étoit proprement le Fondateur. Il passa ensuite dix ans à disposer le lieu tel qu'il est

présentement, à en faire les bâtimens, à y rassembler des plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chez lui Madame Fagon sa nièce, lorsqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après sa naissance, c'est-à-dire en 1640, M. de la Brosse fit l'ouverture du Jardin Royal pour la démonstration publique des plantes. Ainsi M. Fagon naquit & dans le Jardin Royal, & presque en même temps que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux ce furent des plantes; les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de plantes : la langue de la Botanique fut sa langue maternelle. A cette première habitude se joignit un goût naturel & vif; sans quoi le Jardin eût été inutile. Après ses études faites avec beaucoup d'application & de succès, ce goût fortifié encore par l'exemple & les conseils de M. de la Brosse, le détermina à la profession de la Médecine. Etant sur les bancs, il fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvoit guère en ce temps-là être entreprise que par un jeune homme, ni justifiée que par un grand succès; il soutint dans une Thèse la circulation du sang. Les vieux Docteurs trouvèrent qu'il avoit défendu avec esprit cet étrange

paradoxe. Il eut le Bonnet de Docteur en 1664.

Comme la Surintendance du Jardin Royal étoit attachée à la place de premier Médecin, & que ce qui dépend d'un seul homme, dépend aussi de ses goûts, & a une destinée fort changeante, un premier Médecin, peu touché de la Botanique, avoit négligé le Jardin Royal, & heureusement l'avoit assez négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit si dénué de plantes, que ce n'étoit presque plus un jardin. M. Vallot, devenu premier Médecin, entreprit de relever ce bel établissement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ses soins, qui furent reçus avec joie. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pyrénées, & n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert. Quoique sa fortune fut fort médiocre, il fit tous ses voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la Patrie; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la sienne. En même temps M. Vallot employoit tous les moyens que lui donnoit sa place, pour rassembler le plus qu'il étoit possible de plantes étrangères & des Pays les plus éloignés.

On publia en 1665 un Catalogue de toutes les plantes du Jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons déja parlé ailleurs. Il eſt intitulé : *Hortus Regius*. M. Fagon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête un petit Poëme latin. Ce concours de plantes, qui de toutes les parties du monde ſont venues à ce rendez-vous commun ; ces différens Peuples végétaux, qui vivent ſous un même climat ; le vaſte Empire de Flore, dont toutes les richeſſes ſont raſſemblées dans cette eſpèce de Capitale ; les plantes les plus rares & les plus étrangères, telles que la Senſitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres ; le ſoin du Roi pour la ſanté de ſes Sujets, ſoin qui auroit ſeul ſufi pour rendre la ſienne infiniment précieuſe, & digne que toutes les plantes ſalutaires y travaillaſſent, tout cela fournit aſſez au Poëte : & d'ailleurs on eſt volontiers Poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il Docteur, qu'il eut les deux places de Profeſſeur en Botanique & en Chymie au Jardin Royal ; car on y avoit joint la Chymie qui fait uſage des plantes, à la Botanique qui les fournit. Comme il avoit peuplé de plantes ce Jardin, il le repeupla auſſi de jeunes Botaniſtes que ſes leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler ſur la Thériaque, l'Apothicaire qui étoit chargé d'apporter les drogues, lui en apporta une autre preſque auſſi compoſée, dont je n'ai pu ſavoir le nom, ſur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par ſe plaindre publiquement de la ſupercherie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une : mais pour corriger l'Apothicaire de lui faire de pareils tours, il ſe mit à parler ſur la drogue qu'on lui préſentoit, comme il eût fait ſur la Thériaque ; & fut ſi applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoiſſance pour la malignité qu'on avoit eue.

En même temps il exerçoit la Médecine dans Paris avec tout le ſoin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain ; & cependant il ne recevoit jamais aucun paiement, malgré la modicité de ſa fortune, non pas même de ces paiemens déguiſés ſous la forme de préſens, & qui font ſouvent une agréable violence aux plus déſintéreſſés. Il ne ſe propoſoit que d'être utile, & de s'inſtruire pour l'être toujours davantage.

Sa réputation le fit choiſir par le feu Roi en 1680 pour être premier Médecin de Madame la Dauphine. Quelques mois après, il le fut auſſi de la Reine ; & après ſa mort, il fut chargé par le Roi du ſoin

de la santé des Enfans de France. Enfin, le Roi, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier Médecin en 1693; dignité qui jouit auprès de la personne du Maître, d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la Cour, il n'avoit pu remplir par lui-même les fonctions de Professeur en Botanique & en Chymie au Jardin Royal; mais du moins il ne les faisoit remplir que par les Sujets les plus excellens & les plus propres à le représenter. C'est à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eût été jaloux, s'il avoit pu l'être.

Dès qu'il fut premier Médecin, il donna à la Cour un spectacle rare & singulier, un exemple qui non-seulement n'y a pas été suivi, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les revenus de sa Charge; il se retrancha ce que les autres Médecins de la Cour ses subalternes payoient pour leurs sermens; il abolit des tributs qu'il trouvoit établis sur les nominations aux Chaires Royales de Professeur en Médecine dans les différentes Universités, & sur les Intendances des eaux minérales du Royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avoit préparé, avant qu'il fût en place, une avarice ingénieuse & inventive, dont il pouvoit

aſſez innocemment recueillir le fruit, & il ne voulut point que ce qui appartenoit au mérite lui pût être diſputé par l'argent, rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre. Le Roi, en faiſant la Maiſon de feu Monſeigneur le Duc de Berry, donna à M. Fagon la Charge de premier Médecin de ce Prince, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une ſomme à mépriſer : mais M. Fagon ne ſe démentit point; il repréſenta qu'une place auſſi importante ne devoit pas être vénale, & la fit tomber à feu M. de la Garliere, qu'il en jugea le plus digne.

La Surintendance du Jardin Royal avoit été détachée de la Charge de premier Médecin, & unie à la Surintendance des bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier Médecin n'avoit plus que la Surintendance des exercices du Jardin, ſans la nomination des Places. Quand M. de Villacerf eut quitté en 1698 la Surintendance des bâtimens, M. Fagon obtint du Roi, que celle du Jardin Royal ſeroit réunie à la Charge de premier Médecin, en laiſſant néanmoins au Surintendant des bâtimens la diſpoſition des fonds néceſſaires à l'entretien du Jardin. Il eût pu facilement ſe faire accorder auſſi cette diſpoſition, & tout autre ne l'eût pas négligée; mais ces ſortes d'avantages ne touchent

pas tant ceux qui ne feroient précisément qu'en bien user.

Il a toujours eu une tendresse particulière pour ce Jardin, qui avoit été son berceau. Ce fut dans la vue de l'enrichir, & d'avancer la Botanique, qu'il inspira au Roi le dessein d'envoyer M. de Tournefort en Grèce, en Asie & en Egypte. Quand les fonds destinés au Jardin manquoient dans les temps difficiles, M. Fagon y suppléoit, & n'épargnoit rien, soit pour conserver les plantes étrangères dans un climat peu favorable, soit pour en acquérir de nouvelles dont le transport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit presque sous sa protection les malheurs du reste de la France.

Il avoit aussi beaucoup d'affection pour la Faculté de Médecine de Paris, dont il étoit Membre; elle trouvoit en lui, dans toutes les occasions, un Agent fort zélé auprès du Roi; il maintenoit en vigueur les priviléges qui lui ont été accordés, & que des usages contraires, si on les toléroit, aboliroient aisément, même sous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa Faculté contre ceux qui n'en étoient pas; mais tous les cas particuliers feroient d'une discussion infinie, & les exceptions d'une

dangereuse conséquence. Si la loi est juste en général, il faut lui passer quelques applications malheureuses.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux Empiriques. Ces sortes de Médecins d'autant plus accrédités qu'ils sont moins Médecins, & qui ordinairement se font un titre ou d'un savoir incompréhensible & visionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop souvent puni la crédulité de leurs malades; & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques succès de cet extraordinaire, un sage préjugé est toujours pour la règle.

Ce n'est pas que M. Fagon rejettât tout ce qui s'appelle secrets; au contraire, il en a fait acheter plusieurs au Roi : mais il vouloit qu'ils fussent véritablement secrets, c'est-à-dire inconnus jusques-là, & d'une utilité constante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyoient posséder un trésor, que leur trésor étoit déja public; il leur montroit le Livre où il étoit renfermé, car il avoit une vaste lecture, & une mémoire qui la mettoit toute entière profit.

Aussi, pour être parvenu à la première dignité de sa profession, ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la mériter encore de plus

en plus après l'avoir obtenue. Les fêtes, les spectacles, les divertissemens de la Cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causoient aucune distraction. Tout le temps où son devoir ne l'attachoit pas auprès de la personne du Roi, il l'employoit ou à voir des malades, ou à répondre à des consultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Versailles lui passoient par les mains, & sa maison ressembloit à ces Temples de l'Antiquité, où étoient en dépôt les Ordonnances & les Recettes qui convenoient aux maux différens. Il est vrai que les suffrages des Courtisans en faveur de ceux qui sont en place, sont assez équivoques; qu'on croyoit faire sa cour de s'adresser au premier Médecin, qu'on s'en faisoit même une espèce de loi : mais heureusement pour les Courtisans, ce premier Médecin étoit un aussi grand Médecin.

Il avoit besoin de l'être pour lui-même; il étoit né d'une très-foible constitution, sujet à de grandes incommodités, surtout à un asthme violent. Sa santé, ou plutôt sa vie, ne se soutenoit que par une extrême sobriété, par un régime presque superstitieux; & il pouvoit donner pour preuve de son habileté, qu'il vivoit.

Après la mort du Roi, il se retira au Jardin Royal, dont il avoit conservé la

Surintendance. Son art céda enfin à une nécessité inévitable; il mourut le 11 Mars 1718 âgé de près de 80 ans.

L'Académie des Sciences l'avoit choisi en 1699 pour être un de ses Honoraires.

Outre un profond savoir dans sa profession, il avoit une érudition très-variée, le tout paré & embelli par une facilité agréable de bien parler. La raison même ne doit pas dédaigner de plaire quand elle le peut. Il étoit attaché à ses devoirs jusqu'au scrupule; & quelquefois au milieu de douleurs assez vives, il ne laissoit pas d'être auprès du Roi dans les temps où il y devoit être. L'assiduité d'un homme aussi désintéressé, & qui au lieu de demander refusoit, n'étoit pas celle d'un Courtisan. Quelquefois il ne se défioit pas assez des instructions qu'il recevoit dans les choses de son ministère, car il étoit dans un poste trop élevé pour avoir la vérité de la première main; & l'amour qu'il se sentoit pour la justice, le témoignage qu'il s'en rendoit, l'attachoient beaucoup aux idées qu'il avoit prises. Il a toujours souffert ses longues & cruelles infirmités avec tout le courage d'un sage Physicien, qui sait à quoi la machine du corps humain est sujette, qui pardonne à la Nature.

Il avoit épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Evêque de Lombez ; & le second, Conseiller d'Etat.

ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ

DE LOUVOIS.

CAMILLE LE TELLIER naquit le 11 Avril 1675 de Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Ministre d'Etat, & de Dame Anne de Souvré. Il étoit leur quatrième fils, & fut destiné de bonne heure à l'Eglise. Des Bénéfices considérables suivirent promptement cette destination. De plus, dès l'âge de 9 ans il fut pourvu de la Charge de Maître de la Librairie, à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en sa faveur ; celle de Garde de la Bibliothèque du Roi, & celle d'Intendant & de Garde du Cabinet des Médailles. Tout le tournoit du côté des Sciences, & heureusement ses inclinations & ses dispositions naturelles s'y accordoient.

On alla chercher pour lui les Maîtres que la voix de la Renommée indiquoit. Tous ceux qui brilloient le plus dans la

Littérature, & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de si près, on les attiroit chez lui, ou plutôt on les y admettoit; car il n'étoit guère besoin de violence ni d'adresse pour les mettre en liaison avec le fils d'un Ministre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis: ils y apportoient les prémices de leurs Ouvrages, leurs projets, leurs réflexions, le fruit de leurs longues lectures; & le jeune homme qu'ils vouloient instruire, & à qui ils ne cherchoient guère moins à plaire, n'étoit nourri que de sucs & d'extraits les plus fins & les plus agréables. Il fit des Exercices publics sur Virgile, Homère & Théocrite, qui répondirent à une si excellente éducation. Aussi M. Baillet ne l'oublia-t-il pas dans son Livre des enfans célèbres par leur savoir: cet enfant avoit bien des titres pour y tenir une place.

Il achevoit sa première année de Philosophie en 1691, lorsqu'il perdit avec beaucoup de douleur M. de Louvois son père. Il prouva bien que ses études jusques-là n'avoient pas été forcées; il les continua avec la même ardeur, & embrassa même celles qui ne lui étoient pas absolument nécessaires. Il apprit de M. de la Hire la Géométrie, & de M. du Verney l'Anatomie. Il ne crut pas, ce que bien

d'autres auroient cru volontiers en sa place, que son nom, sa richesse, le crédit d'une famille très-puissante, fussent un mérite suffisant.

Dans son cours de Théologie, il trouva un Concurrent redoutable, M. l'Abbé de Soubise, aujourd'hui Cardinal de Rohan. Il se mit entr'eux une émulation dont ils profitèrent tous deux ; & par une espèce de reconnoissance de l'utilité dont ils avoient été l'un à l'autre, ils contractèrent une étroite liaison.

Après que M. l'Abbé de Louvois eut terminé cette carrière, en recevant le Bonnet de Docteur de Sorbonne, feu M. l'Archevêque de Rheims, son oncle, lui donna de l'emploi dans son Diocèse, pour se former aux affaires Ecclésiastiques. L'école étoit bonne, mais sévère, à tel point, qu'elle eût pu le corriger des défauts mêmes que l'on reprochoit au Prélat qui le formoit.

Ce fut dans l'Assemblée du Clergé, tenue en 1700, à laquelle présida l'Archevêque de Rheims, que M. l'Abbé de Louvois parut pour la première fois sur un grand Théâtre. Son caractère y fut généralement goûté : on retrouvoit en lui la capacité, le savoir, l'esprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de

ſon oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvoit avoir appriſes de lui, mais qu'il n'en avoit pas imitées.

Vers la fin de la même année, il partit pour l'Italie. Il y fut reçu par les Princes & les Gouverneurs en fils de M. de Louvois, & en frère de M. de Barbezieux, Secrétaire d'Etat de la Guerre, & par les Savans & les Illuſtres en homme déja fort inſtruit, & digne de leur commerce. Il fit par-tout, & principalement à Rome, une dépenſe auſſi noble que ſon nom la demandoit; il y joignoit une extrême politeſſe, &, ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manières mêmes, qu'il ſut prendre en aſſez peu de temps, quoique François.

Il chercha dans toute l'Italie les bons Livres qu'il ſavoit qui manquoient à la Bibliothèque du Roi, & il en acheta environ 3000 Volumes qu'il fit apporter en France. Dans le cours de ſon voyage, il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701.

Après ſon retour d'Italie, il reprit, ſous M. l'Archevêque de Rheims, l'administration de ce grand Diocèſe. Il fut pluſieurs années Grand-Vicaire & Official: mais le Prélat étant mort en 1710, M. l'Abbé de Louvois ſentit plus que ja-

mais, par tant de pertes importantes, combien il est à propos d'avoir un mérite qui soit à soi.

Quoiqu'il se fût toujours conduit avec sagesse entre les deux partis qui depuis un siècle font tant de bruit dans l'Eglise, l'Archevêque, peu favorable au plus puissant des deux, lui avoit rendu son neveu fort suspect. M. l'Abbé de Louvois eut beau garder toute la modération que l'obscurité des matières & l'esprit du Christianisme sembleroient exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas ; & les canaux par où passoient les graces Ecclésiastiques paroissoient mal disposés à son égard. Il n'en espéra plus aucune, & ne renonça pourtant pas au genre de vie qui convenoit aux espérances qu'il n'avoit plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire que le grand monde dans lequel il étoit né, beaucoup de liaisons différentes, l'oisiveté, une liberté entière, l'utilité de la contrainte, eussent changé fort sensiblement ses premières allures.

Le talent naturel qu'il avoit pour les affaires, fut du moins occupé à gouverner celles de Madame de Louvois, sa mère, qui, par leur étendue, leur nombre & leur importance, demandoient en quelque sorte un Ministre ; & le talent des Sciences se tourna principalement du côté de la

Bibliothèque du Roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta non-seulement de plus de 30,000 imprimés, mais d'un grand nombre de manuſcrits, dont les plus conſidérables ſont ceux de feu M. l'Archevêque de Rheims, de Meſſieurs Favre, Bigot, Thevenot, de Ganières, d'Hozier.

Dès l'année 1699, il étoit entré dans cette Académie en qualité d'Honoraire. Il n'y étoit pas étranger, après les leçons qu'il avoit reçues de quelques-uns des principaux Sujets de la Compagnie ; & l'on reconnut qu'il avoit bien appris d'eux la langue, ou plutôt les différentes langues du Pays. Il entra enſuite & dans l'Académie Françoiſe en 1706, & dans celle des Inſcriptions en 1708 ; ſi l'on y joint la Sorbonne, qui étoit, pour ainſi dire, ſa Patrie, on verra qu'il étoit, en fait de Sciences, une eſpèce de Coſmopolite, un habitant du monde ſavant.

Après la mort du feu Roi, M. l'Abbé de Louvois redevint un Sujet propre à la Prélature. Auſſi fut-il nommé en 1717 à l'Evêché de Clermont; mais ſa ſanté, qui malgré ſon peu d'âge & la force apparente de ſa conſtitution devenoit fort mauvaiſe, l'empêcha d'accepter cette place. Il ſentoit déja des atteintes de la pierre. Quand il en fallut venir à l'opération, il

s'y prépara comme à une mort certaine ; & en effet, après l'avoir soufferte, il mourut le 5 Novembre 1718 dans toutes les dispositions les plus édifiantes.

Tout ce qu'on peut desirer de plus sage & de plus sensé dans un testament se trouve dans le sien ; des legs aux Pauvres, à ses Abbayes, à ses Domestiques, à ceux de ses amis, dont la fortune étoit trop médiocre, tous créanciers à qui les loix ne donnent point d'action, & qui ne le sont qu'autant que les débiteurs ont des sentimens de vertu.

ELOGE

DE MONSIEUR

DE MONTMORT.

PIERRE REMOND DE MONTMORT naquit à Paris le 26 Octobre 1678 de François Remond, Ecuyer, Sieur de Breviande, & de Marguerite Rallu. Il étoit le second de trois frères.

Après le Collége on le fit étudier en Droit, parce qu'on le destinoit à une Charge de Magistrature pour laquelle il avoit beaucoup d'aversion. Son père étoit

fort sévère & fort absolu, & lui fut ennemi de la contrainte, d'un esprit assez haut, ardent pour tout ce qu'il vouloit, courageux pour prendre les moyens d'y réussir. Las du Droit & de la maison paternelle, il se sauva en Angleterre; dès que la paix de Riswick eut rendu l'Europe libre aux François, il passa dans les Pays-Bas, & de-là en Allemagne chez M. de Chamoys, son parent, Plénipotentiaire de France à la Diète de Ratisbonne.

Ce fut-là que la *Recherche de la Vérité* lui tomba entre les mains. On ne lit guère ce Livre-là indifféremment, quand on est d'un caractère qui donne prise à la Philosophie; il faut presque nécessairement ou se rendre au Système, ou se croire assez fort pour le combattre. M. de Montmort s'y rendit absolument, & en éprouva les deux bons effets inséparables; il devint Philosophe & véritable Chrétien.

Il revint en France en 1699, & deux mois après son retour son père mourut, & le laissa à l'âge de 22 ans maître d'un bien assez considérable, & de lui-même: mais la *Recherche de la Vérité*, & les autres Ouvrages de la même main, les conseils de l'Auteur qui l'avoient engagé dans l'étude des Mathématiques, prévinrent les périls d'un état si agréable. Il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi-volontés; il

il se plongea entièrement dans les exercices d'une piété sincère, dans la Philosophie & dans les Mathématiques : il vivoit dans un désert, puisqu'il ne voyoit plus que ses pareils, sur-tout le P. Malebranche, son Maître, son guide & son intime ami.

En 1700, il fit un second voyage à Londres, & il étoit beaucoup plus digne de le faire. Il n'avoit été en Angleterre la première fois que pour sortir de France ; & alors il y alla pour voir un Pays si fertile en Savans : il osa dès ce temps-là rendre visite à M. Newton.

C'étoit de M. Carré & de M. Guisnée qu'il avoit appris les premiers élémens de Géométrie & d'Algèbre, & rien de plus. Il n'avoit fallu que lui ouvrir la route ; une grande penétration d'esprit naturelle, & la première ardeur d'une jeunesse fort vive, appliquées toutes deux ensemble, & sans interruption, à un seul objet, devoient faire, & firent effectivement un chemin prodigieux. M. de Montmort se ménagea encore un sécours très-utile ; il s'associa M. Nicole, jeune homme qui avoit déja quelque teinture de Géométrie, & qui promettoit beaucoup. Ils s'instruisoient l'un l'autre, s'éclairoient, s'animoient, se communiquoient du goût & de la passion. Dans ce cas-là le compagnon

d'un travail le rend plus tendu, & cependans plus agréable. Ils passèrent trois ans dans l'ivresse du plaisir des Mathématiques; ils pénétrèrent jusques dans le Calcul intégral, qui les piquoit d'autant plus qu'il étoit plus épineux & moins connu : mais toute cette félicité fut troublée, quoiqu'elle ne parût pas devoir être trop exposée à la jalousie de la fortune.

On avoit revêtu d'un Canonicat de Notre-Dame de Paris le frère cadet de M. de Montmort, sans trop consulter son inclination. Il voulut renoncer à l'état Ecclésiastique, & se donner pour successeur, ou M. de Montmort, s'il le vouloit être, ou un autre à qui les suffrages des gens de bien n'étoient pas si favorables. Ils agirent auprès de M. de Montmort pour le résoudre à prendre le Canonicat, lui qui vivoit déja comme le meilleur Ecclésiastique du monde. Il n'avoit à leur opposer que l'assujettissement pénible & perpétuel de la vie de Chanoine, très-adouci à la vérité par l'usage ordinaire, mais dont il voudroit porter tout le poids: & dans le fond il étoit retenu aussi par ses chères Mathématiques, qui devoient souffrir beaucoup de son assiduité au Chœur. Mais enfin sa délicatesse de conscience, même pour autrui, lui fit tout surmonter. Il fut Chanoine, & le fut à toute rigueur.

Les Offices du jour n'avoient nulle préférence sur ceux de la nuit, ni les assiduités utiles sur celles qui n'étoient que de piété. Seulement le peu de temps qui pouvoit être de reste, étoit soigneusement ménagé pour ce qu'il aimoit.

Il avoit reçu de la nature des inclinations nobles, généreuses & bienfaisantes; & tout ce qui pouvoit les porter à un haut degré de perfection se réunissoit en lui, la Philosophie, la Religion, les engagemens encore plus étroits de l'état Ecclésiastique. Il faisoit imprimer à ses frais les Livres d'autrui, qui, quoique bons, n'eussent pas trop été recherchés par les Libraires, comme celui de M. Guisnée sur *l'Application de l'Algèbre & de la Géométrie;* ou des Ouvrages rares, qui par certaines circonstances ne se fussent pas aisément répandus, comme le Traité de M. Newton sur la *Quadrature des Courbes.* Il marioit ou faisoit Religieuses des filles, qui faute de bien n'eussent trouvé que des Amans, & pas même des Monastères; & pourvu que les besoins ne fussent pas tout-à-fait disproportionnés à son pouvoir, il ne manquoit jamais ni à l'amour des Sciences, ni à celui du prochain. Cependant il faut avouer qu'au milieu de la douceur inséparable des bonnes actions, il n'étoit point pleinement content: sa vie

rigoureuſe de Chanoine, ſur laquelle il ne ſe faiſoit aucun quartier, le gênoit trop; il ne ſentoit point qu'il fût où il auroit voulu être.

Vers la fin de 1704, il acheta la Terre de Montmort. A celle de Mareuil, qui eſt dans le voiſinage, demeuroit Madame la Ducheſſe d'Angoulême, qui par un paradoxe chronologique étoit bru de Charles IX, mort il y avoit alors 130 ans. M. de Montmort alla rendre ſes reſpects à cette Princeſſe, & il vit chez elle Mademoiſelle de Romicourt, ſa petite-nièce & ſa filleule. Après cette viſite, ſon Canonicat lui fut plus à charge que jamais; & enfin il ſe défit de l'importune Prébende, pour pouvoir prétendre à cette Demoiſelle, dont il étoit toujours plus touché, parce qu'il la connoiſſoit davantage; & il l'épouſa en 1706 au Château de Mareuil. Avant le mariage, & malgré une extrême envie de conclure, il lui déclara de lui-même & ſans aucune néceſſité, qu'il avoit dépenſé vingt-cinq mille écus de ſon bien, tant il avoit peur de tromper, même en cette occaſion, où l'uſage autoriſe les tromperies, en ne les puniſſant pas par le déshonneur qu'elles mériteroient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avoient été employés; ſans cela, on n'auroit jamais ſu

jusqu'où il avoit poussé la générosité ou la charité chrétienne, & il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Etant marié, il continua sa vie simple & retirée, & d'autant plus que par un bonheur assez singulier le mariage lui rendit sa maison plus agréable. Les Mathématiques en profitèrent. Plein de différentes vues, il se fixa sur une matière toute neuve; car le peu que MM. Pascal & Huguens en avoient effleuré ne l'empêchoit pas de l'être, & il se mit à en composer un Ouvrage qui ne pouvoit manquer d'être original. Feu M. Bernoulli avoit eu à-peu-près le même dessein, & l'avoit fort avancé; mais rien n'en avoit paru.

L'esprit du jeu n'est pas estimé ce qu'il vaut. Il est vrai qu'il est un peu déshonoré par son objet, par son motif & par la plupart de ceux qui le possedent; mais du reste, il ressemble assez à l'esprit géométrique. Il demande aussi beaucoup d'étendue pour embrasser à la fois un grand nombre de différens rapports, beaucoup de justesse pour les comparer, beaucoup de sûreté pour déterminer le résultat des comparaisons, & de plus une extrême promptitude d'opérer. Souvent les plus habiles Joueurs ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude, sur-tout

dans les jeux de hasard, où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas. On sent assez que ces différens degrés d'apparence ne sont pas faciles à évaluer; il semble que ce seroit mesurer des idées purement spirituelles, & leur appliquer la règle & le compas. Cela ne se peut qu'avec des raisonnemens d'une espèce particulière, très-fins, très-glissans, & avec une Algèbre inconnue aux Algébristes ordinaires. Aussi ces sortes de sujets n'avoient-ils point été traités; c'étoit un vaste pays inculte, où à peine voyoit-on cinq ou six pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Christophe Colomb, & en eut aussi le succès. Ce fut en 1708 qu'il donna son *Essai d'Analyse sur les Jeux de hasard*, où il découvroit ce nouveau monde aux Géomètres. Au lieu des courbes qui leur sont familières, des Sections Coniques, Cycloïdes, des Spirales, des Logarithmiques, c'étoient le Pharaon, la Bassette, le Lansquenet, l'Hombre, le Trictrac, qui paroissoient sur la Scène assujettis au calcul, & domptés par l'Algèbre.

Dans ce même temps un autre jeune Géomètre tourna ses vues de ce même côté; c'est M. Nicolas Bernoulli, neveu

des deux célèbres Jacques & Jean Bernoulli. Jacques, qui étoit mort, avoit laissé un manuſcrit imparfait, intitulé : *De Arte conjectandi* ; & quand le neveu ſoutint à Baſle en 1709 ſa Thèſe de Docteur en Droit, il prit pour ſujet : *De Arte conjectandi in Jure.* Comme il étoit habile Géomètre, auſſi-bien que Juriſconſulte, il ne put s'empêcher de choiſir dans le Droit une matière qui admît de la Géométrie. Il traitoit du prix où l'on doit légitimement mettre des rentes viagères & des uſufruits, ſelon les différens âges ; du temps où un abſent doit être cenſé mort, des aſſurances entre Marchands, de la Probabilité des témoignages, &c. Il appliquoit à tout cela les principes de ſon oncle qui lui étoient connus ; & enſuite, entraîné par le charme de la nouveauté & de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes Théories que M. de Montmort. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entr'eux l'amitié & l'émulation. M. Bernoulli vint à Paris, & M. de Montmort l'emmena chez lui à ſa campagne, où ils paſsèrent trois mois dans un combat continuel de Problêmes dignes des plus grands Géomètres. Il s'agiſſoit toujours d'eſtimer les haſards, de régler des paris, de calculer ce qui ſe déroboit le plus au calcul. Leurs journées paſſoient

comme des momens, grace à ces plaisirs, qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs.

Les Problêmes qui occupoient ces deux Géomètres, conduisent nécessairement à des combinaisons très-compliquées, & à des suites de nombres formées selon certaines conditions, & composées d'une infinité de termes, dont tantôt il falloit trouver les sommes finies ou infinies, tantôt, ce qui est souvent plus difficile, les sommes d'un nombre déterminé de termes, tantôt un terme quelconque.

La Théorie de ces suites infinies est une clef de la plus sublime Géométrie des courbes; car elles se résolvent en des suites conditionnées d'une certaine maniere, & leurs circonférences ou les espaces qu'elles renferment sont des sommes de ces suites. Mais outre ces usages savans, les Théories de M. de Montmort en peuvent encore avoir une infinité de politiques & de civils. Le Chevalier Pety, Anglois, a fait voir dans son *Arithmétique politique*, combien de connoissances nécessaires au Gouvernement se réduisent à des calculs du nombre des hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent consumer, du travail qu'ils peuvent faire, du temps qu'ils ont à vivre, de la fertilité des terres, de la quantité des naufrages dans

dans les navigations, &c. Ces connoissances & beaucoup d'autres pareilles étant acquises par l'expérience, & posées pour fondemens, combien de conséquences en tireroit un habile Ministre pour la perfection de l'Agriculture, pour le commerce tant intérieur qu'extérieur, pour les Colonies, pour le cours de l'argent, &c. Mais il faudroit qu'il passât par les combinaisons & par les suites de nombres, à moins qu'un grand génie naturel ne le dispensât d'une marche si lente & si pénible, sans compter que la nature des affaires ne demande pas la précision géométrique. Enfin, il est certain, & les Peuples s'en convaincront de plus en plus, que le monde politique, aussi-bien que le physique, se régle par poids, nombre & mesure.

Après le Livre de M. de Montmort, il en parût un en Angleterre sur la même matière, intitulé : *De mensurâ Sortis*. Il est de M. Moivre, fameux Géomètre, que la France a droit, puisqu'il est François, de revendiquer sur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne dissimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet Ouvrage, qui lui parut avoir été entièrement fait sur le sien, & d'après le sien. Il est vrai qu'il y étoit loué; & n'étoit-ce pas assez, dira-t-on ? Mais un

Seigneur de Fief n'en quittera pas pour des louanges celui qu'il prétend lui devoir foi & hommage des Terres qu'il tient de lui. Je parle selon sa prétention, & ne décide nullement s'il étoit en effet le Seigneur.

M. de Montmort, voisin à sa campagne de Madame la Duchesse d'Angoulême, s'étoit fort attiré son estime & sa confiance; peut-être aussi avoit-il pour elle une sorte de reconnoissance de ce que son mariage étoit heureux. Après qu'elle eut vendu sa Terre de Marcuil pour l'arrangement de ses affaires, il lui offrit la plus belle partie du Château de Montmort pour sa demeure, & elle l'accepta. Elle y fut trois ans, au bout desquels elle mourut en 1713, ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être belle-fille de Charles IX. Elle laissa son Hôte chargé d'une Lettre pour le Roi, & son Exécuteur testamentaire. Il fallut que le Philosophe allât à Versailles, &, ce qui est encore plus terrible, au Palais, & fort souvent; car il se trouva sur les bras deux procès que le testament avoit fait naître. Il avoit pour les affaires la double haine & d'honnête homme & de savant; cependant il en fit parfaitement son devoir, & gagna les deux procès. En comparaison de ces sortes d'honneurs funèbres qu'il rendit à la

mémoire de la Princeſſe, les obsèques dignes d'elle qu'il lui fit faire & l'épitaphe qu'il compoſa ne méritent pas d'être comptées.

En 1714, il fit une nouvelle édition de ſes Jeux de haſard, très-conſidérablement augmentée, & enrichie de ſon commerce épiſtolaire avec MM. Bernoulli, oncle & neveu; ſur-tout avec le neveu, qui ne reſpiroit alors, comme lui, que combinaiſons & ſuites infinies de nombres.

Ce n'étoit pas ſeulement avec ces deux illuſtres Mathématiciens qu'il étoit en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe, MM. Newton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor, Herman, Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre compoſoient la liſte de ſes amis. Il apprenoit par eux les nouvelles les plus fraîches des Mathématiques, leurs vues particulières, leurs projets d'ouvrages, leurs réflexions ſur ce qui paroiſſoit au jour, l'Hiſtoire anecdote des Sciences; il recevoit & rendoit des ſolutions de Problêmes difficiles, des Jugemens raiſonnés, des Diſſertations méditées avec ſoin. Un Géomètre médiocre auroit été ſouvent fort embarraſſé de pareils commerces; pour lui, il ne pouvoit l'être que quand il falloit ſe ménager entre des Savans brouillés enſemble, comme dans la querelle qui s'éleva ſur l'invention des nou-

veaux calculs, & dont nous avons parlé en 1716. D'un côté étoit toute l'Angleterre en armes pour M. Newton, & de l'autre M. Leibnitz, & après sa mort M. Jean Bernoulli, qui, aussi-bien que Jacques son frère, ayant pris les premières idées de ces calculs dans des Ecrits de M. Leibnitz, où tout autre qu'eux ne les eût pas prises, les avoit poussées si loin, qu'il y pouvoit prendre le même intérêt que M. Leibnitz. M. Bernoulli seul, comme le fameux Coclès, soutenoit sur le Pont toute l'Armée angloise. On en étoit venu aux grandes hostilités, à des défis de Problêmes; & M. de Montmort, toujours posté entre les deux partis ennemis, dont chacun tâchoit de l'attirer à soi, reconnu presque pour juge en quelques occasions, avoit besoin de toute sa sagesse. Il étoit peut-être plus lié avec les Anglois qu'il connoissoit personnellement; cependant il se maintint parfaitement neutre, en usant du seul artifice qui pût réussir: il disoit toujours vrai de part & d'autre, mais du ton qui fait passer la vérité. Les Savans avec qui il a eu le commerce le plus étroit, sont MM. Bernoulli, oncle & neveu, & M. Taylor.

En 1715, il fit un troisième voyage en Angleterre, pour y observer l'éclipse solaire qui devoit être totale à Londres. La

Société Royale ne le voulut pas laisser partir sans se l'être acquis, & sans l'avoir reçu dans son Corps.

A quelque point que cet honneur le flattât, il ne le séduisit pourtant pas en faveur des *Attractions*, abolies, à ce qu'on croyoit, par le Cartésianisme, & ressuscitées par les Anglois, qui cependant se cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort eut de grandes querelles sur ce sujet avec M. Taylor, son ami particulier, & lui composa même, avec soin, une assez longue Dissertation, par laquelle il renvoyoit les attractions dans le néant, d'où elles tâchoient de sortir. M. Taylor y répondit peu de temps après. Il est certain que si l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des impulsions; & si on ne se soucie pas de l'entendre, il y a des attractions, & tout ce qu'on voudra : mais alors la Nature nous est si incompréhensible, qu'il est peut-être plus sage de la laisser là pour ce qu'elle est.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de Membre de la Société Royale de Londres, lui envoya un grand Ecrit fort curieux & fort profond sur les suites infinies, qu'elle fit imprimer dans ses *Transactions* en 1717. M. Taylor, très-versé aussi dans cette matière, comme il paroît par son Traité *De Methodo In-*

crementorum, y fit une addition; ce qui marquoit entre deux Géomètres vivans une liaison assez tendre, & une espèce de fraternité.

M. de Montmort destinoit aussi un pareil morceau à l'Académie des Sciences, où il avoit été reçu Associé libre en 1716: mais étant venu de sa campagne à Paris au mois de Septembre 1716 pour des affaires, il fut pris de la petite vérole, qui faisoit alors beaucoup de ravage, & mourut le 7 Octobre suivant.

Quand il fut extrêmement mal, & que, selon la coutume, on l'envoya recommander aux prières de trois Paroisses dont il étoit Seigneur, les Eglises retentissoient des gémissemens & des cris des Paysans. Sa mort fut honorée de la même Oraison funèbre, Eloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne se donnent ni à l'esprit ni au savoir, mais à des qualités infiniment plus estimables.

Il travailloit depuis un temps à *l'Histoire de la Géométrie.* Chaque Science, chaque Art devroit avoir la sienne. Il est très-agréable, & ce plaisir renferme beaucoup d'instruction, de voir la route que l'esprit humain a tenue, &, pour parler géométriquement, cette espèce de progression, dont les intervalles sont d'abord

extrêmement grands, & vont ensuite naturellement en se serrant toujours de plus en plus. L'Histoire de la Géométrie ancienne auroit été d'une discussion & d'une recherche fort pénible, & il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des méthodes embarrassées qui ont conduit les plus grands génies à ce qui n'est présentement qu'un jeu. La Géométrie moderne, dont l'époque est à Descartes, qui a changé la face de tout, eût été plus agréable & plus intéressante, mais en même temps plus dangereuse à traiter. Non-seulement les Particuliers, mais les Nations mêmes ont des jalousies. Heureusement M. de Montmort étoit assez intelligent & assez laborieux pour la première partie de son Ouvrage, assez instruit & assez équitable pour la seconde. Il n'étoit pas encore fort avancé. Puisse-t-il avoir un digne Successeur !

Le fort de son travail n'étoit qu'à sa campagne, où il passoit la plus grande partie de l'année ; la vie de Paris lui paroissoit trop distraite pour des méditations aussi suivies que les siennes. Du reste, il ne craignoit pas les distractions en détail. Dans la même chambre où il travailloit aux Problêmes les plus embarrassans, on jouoit du clavecin ; son fils couroit & le lutinoit, & les Problêmes ne laissoient pas

de se résoudre. Le P. Malebranche en a été plusieurs fois témoin avec étonnement. Il y a bien de la force dans un esprit qui n'est pas maîtrisé par les impressions du dehors, même les plus légères.

Il faisoit volontiers les honneurs de Paris aux Savans étrangers, qui la plupart s'adressoient d'abord à lui. Quoique vif & sujet à des colères d'un moment, sur-tout quand on l'interrompoit dans ses études pour lui parler d'affaires, il étoit fort doux, & à ces colères succédoient une petite honte & un repentir gai. Il étoit bon Maître, même à l'égard de domestiques qui l'avoient volé, bon ami, bon mari, bon père, non-seulement pour le fond des sentimens, mais, ce qui est plus rare, dans tout le détail de la vie.

ÉLOGE

DE M. ROLLE.

MICHEL ROLLE naquit à Ambert, petite Ville de la Basse-Auvergne, le 21 Avril 1652. Son père, Marchand peu aisé, après lui avoir fait bien apprendre à écrire, & un peu d'Arithmétique, le mit chez un Notaire, & ensuite chez différens

Procureurs du pays, pour le former aux affaires & à la pratique, qui devoient être le principal fonds de sa subsistance. Mais il se lassa bientôt de ces sortes d'occupations, qui en effet ne sont pas médiocrement dégoûtantes pour qui n'y est pas appelé par la Nature; & à l'âge de 23 ans, il vint à Paris avec la seule ressource d'écrire assez bien pour en pouvoir donner des leçons.

Le peu d'Arithmétique qu'il savoit, & qui est communément joint à cette profession, étoit une foible semence qui germa bien vîte chez lui par la bonne disposition du terroir. Il entra plus avant, & toujours plus avant dans la science des nombres; & enfin, sans avoir eu l'intention, & presque sans s'en appercevoir, il se trouva conduit jusqu'à l'Algèbre. C'étoit-là où la Nature le vouloit. Il s'enfonça dans la plus abstraite Analyse; la difficulté n'étoit que de trouver du temps. Sa profession, devenue d'autant plus nécessaire qu'il étoit déja chargé de famille, l'occupoit beaucoup: mais tout ce qu'elle pouvoit lui laisser de loisir, tout ce qu'il pouvoit dérober à son sommeil, la passion dominante le prenoit; & l'on sait que les passions font toujours leur part assez bonne.

Feu M. Ozanam avoit proposé ce Problême: *Trouver quatre nombres, tels que la*

différence de deux quelconques soit un quarré, & que la somme de deux quelconques des trois premiers soit encore un quarré. Il avoit ajouté que le moindre de ces nombres n'auroit pas moins de 50 chiffres, & qu'il ne croyoit pas qu'on en pût trouver de plus petits. M. Rolle en 1682, c'est-à-dire âgé de 30 ans, résolut le Problême par quatre formules algébriques qui exprimoient les quatre nombres, & n'avoient que deux inconnues ou indéterminées, telles qu'en supposant d'abord que la première étoit 1, & la seconde 2, ce qui est la plus simple des suppositions, il venoit 4 nombres conditionnés comme on les demandoit, & qui n'avoient chacun que 7 chiffres au lieu de 50, espèce d'insulte savante qu'on faisoit au Problême. M. Rolle donnoit de plus la manière d'avoir dix millions de fois mille milliards de résolutions dans lesquelles le plus grand nombre n'auroit pas 50 chiffres, insulte infiniment redoublée. Aussi-tôt M. Colbert, qui avoit des espions pour découvrir le mérite caché ou naissant, déterra M. Rolle dans l'extrême obscurité où il vivoit, & lui donna une gratification qui devint ensuite une pension fixe.

Encouragé par une récompense si prompte, & en quelque sorte si prévenante, & plus encore par la gloire d'un début si

brillant, il se dévoua entièrement à l'Algèbre, & fit de si grands progrès, qu'en 1685, trois ans seulement après que son nom eut paru pour la première fois, il fut reçu dans l'Académie des Sciences pour y tenir une place qu'un autre eût peut-être eu de la peine à remplir.

Il n'y a point d'habiles Mathématiciens qui ne sachent beaucoup d'Algèbre, ou du moins assez pour l'usage indispensable. Mais cette science, poussée au-delà de cet usage ordinaire, est si épineuse, si compliquée de difficultés, si embarrassée de calculs immenses, &, pour tout dire, si affreuse, que très-peu de gens ont un courage assez héroïque pour s'aller jetter dans ces abymes profonds & ténébreux. On est plus flatté de certaines Théories brillantes, où la finesse de l'esprit semble avoir plus de part que la dureté du travail. De plus, il ne s'agit dans l'Algèbre que de l'art de démêler une grandeur reconnue au travers de mille nuages qui la couvrent, supposé qu'on ait dessein de la connoître: mais ce dessein, ce sont d'autres parties des Mathématiques, des intérêts particuliers, pour ainsi dire, qui le font naître en certaines occasions, & on les attend pour se donner la peine d'employer l'Algèbre; ou, ce qui est encore plus court, quand l'affaire en est venue là, on se

contente de la renvoyer à l'Algèbre, qui est obligée de s'en charger. M. Rolle ne la traita pas ainsi; il l'aima pour elle-même, & en brava toutes les horreurs, sans se proposer autre chose que de les surmonter: cependant, comme l'Algèbre & la haute Géométrie sont devenues inséparables, il pénétra aussi jusqu'à cette Géométrie; mais il n'alla jamais jusqu'à celle qui est mêlée de Physique, peut-être parce que l'Algèbre, à laquelle il étoit si fidèle, ne l'y conduisoit pas nécessairement.

M. de Louvois, dont un des fils avoit appris de lui les élémens de Mathématiques, lui donna au Bureau de l'Extraordinaire des Guerres une seconde place qui valoit mieux que celle de l'Académie, & pouvoit le mener plus loin. Il tâcha pendant quelque temps de les accorder toutes deux, & même M. de Barbezieux voulut bien lui permettre de s'absenter deux fois la semaine pour venir aux assemblées de la Compagnie: mais tout cela étoit forcé; il s'accabloit de travail, il prenoit trop sur son sommeil. Enfin, il sentit l'impossibilité absolue de servir à deux Maîtres; & dans la nécessité de choisir, il préféra celui que sa fortune étroite ne lui conseilloit pas, mais que son goût demandoit. Il a fait encore d'autres sacrifices courageux à l'Algèbre

& à sa liberté, ou plutôt à l'Algèbre seule, car il n'avoit besoin de liberté que pour elle. Il y a entre les sciences & les richesses une ancienne & irréconciliable division.

En 1690, il publia un *Traité d'Algèbre* in-4°. Ce qui en a le plus brillé, a été sa Méthode des *Cascades*, qui résout les équations déterminées de tous les degrés.

On approche toujours de la valeur de l'inconnue par des équations différentes & successives, qui vont toujours en baissant ou en tombant d'un degré; & de-là est venu le nom de *Cascades*. Il enrichissoit encore le Dictionnaire de l'Algèbre de quelques termes nouveaux, tels que *l'Arbre de direction*, *l'Arbre de retour*, &c. La nouveauté des choses avoit produit nécessairement celle des mots.

Comme il s'étoit contenté d'exposer sa Méthode des Cascades sans la démontrer, il donna l'année suivante un nouvel Ouvrage: *Démonstration d'une Méthode pour résoudre les égalités de tous les degrés, suivie de deux autres Méthodes, dont la première donne les moyens de résoudre ces mêmes égalités par la Géométrie, & la seconde pour résoudre plusieurs questions de Diophante qui n'ont point été résolues.* Il arrive quelquefois dans ces matières, que l'on trouve de bonnes Méthodes, & qu'il

n'eſt pas aiſé d'en trouver la démonſtration aſſez préciſe ou aſſez claire. On voit la route qu'il faut tenir, on voit que l'on arrivera : on arrive toujours, mais à toute rigueur on pourroit douter, & on ne forceroit pas un incrédule, triomphe indiſpenſable pour les Mathématiques. Il manquoit aux Caſcades, & leur Auteur le leur aſſura. Quant aux queſtions de Diophante, que la propriété des quarrés des trois côtés du triangle rectangle a fait naître, & qui regardent les nombres quarrés, elles ont exercé pluſieurs Géomètres modernes, qui en avoient encore laiſſé à M. Rolle une aſſez grande quantité des plus difficiles à réſoudre. La multitude de calculs & de combinaiſons dont il avoit l'eſprit plein, le rendoit ſingulièrement propre à cette entrepriſe.

En 1699, il publia encore un Ouvrage intitulé : *Méthode pour réſoudre les queſtions indéterminées de l'Algèbre.* Il les avoit promiſes dans ſon grand Traité de 1690. Le Journal des Savans aſſura qu'elles étoient les ſeules générales que l'on eût juſqu'alors pour réſoudre par des lignes les équations indéterminées, & qu'elles étoient de plus fort utiles, & quelquefois néceſſaires pour réſoudre auſſi par des lignes toutes les équations déterminées. On ſait aſſez que les indéterminées expri-

ment des courbes, & que les déterminées se résolvent par des intersections de courbes, ce qui fait le grand & important commerce de l'Algèbre & de la Géométrie. Mais il semble que M. Rolle avoit soin d'y donner toujours beaucoup d'avantage à l'Algèbre, & de lui faire jouer le personnage le plus considérable.

En ce temps-là le Livre de M. le Marquis de l'Hôpital avoit paru, & presque tous les Mathématiciens commençoient à se tourner du côté de la nouvelle Géométrie de l'infini, jusques-là peu connue. L'universalité surprenante des Méthodes, l'élégante briéveté des démonstrations, la finesse & la promptitude des solutions les plus difficiles, une nouveauté singulière & imprévue, tout attiroit les esprits, & il se faisoit dans le monde géomètre une révolution bien marquée. Elle n'étoit pourtant pas absolument générale; dans le pays même des démonstrations, on trouve encore le moyen de se diviser. Feu M. l'Abbé Gallois, comme nous l'avons dit, même dans son Eloge, ne goûtoit point la nouvelle Géométrie; mais il étoit bien-aise de ne la combattre qu'avec le secours ou à l'abri d'un Géomètre de nom, & heureusement il trouva dans M. Rolle les dispositions nécessaires pour s'unir à lui. Il mit dans la société le

courage d'entreprendre la guerre, & l'art de la conduire, qui tous deux auroient peut-être manqué à M. Rolle, & celui-ci ne fut obligé que de fournir les raisonnemens. La contestation éclata dans l'Académie, qui eut d'abord la sagesse d'écouter tout, & ensuite celle d'assoupir par son autorité une dispute qui n'en devoit pas être une, du moins de la manière dont elle l'étoit; car il pouvoit bien y avoir, & il y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le Systême de la nouvelle Géométrie : mais on parloit de renverser le Systême total, & la proposition offensoit trop les oreilles savantes.

Quand la paix des Infiniment Petits fut faite, ou le silence ordonné, M. Rolle donna son application à d'autres sujets de Géométrie, où l'Algèbre dominoit toujours; il ne laissoit pas d'y glisser encore adroitement des accusations d'insuffisance, ou même de fausseté contre le nouveau calcul, avec lequel il ne s'est jamais bien réconcilié, & les Infinitaires étoient au guet pour ne lui rien passer qui les intéressât trop. Il se mit aussi à examiner, & pour ne rien dissimuler, il attaqua ouvertement la Géométrie de Descartes sur sa merveilleuse Théorie de la construction des égalités. Feu M. de la Hire s'en rendit le défenseur, comme MM. Varignon & Saurin

Saurin l'étoient des Infiniment Petits. Cette matière produisit des discussions fort fines & fort délicates, dont la plus curieuse est dans l'Histoire de 1710; & il est vrai que malgré un grand zèle pour la gloire de Descartes, il fallut accorder à M. Rolle quelques-unes de ses prétentions, & reconnoître ce qu'on lui devoit sur des points assez importans. Il résultoit de tout cela, que quand il ouvroit une matière dans l'Académie, il sembloit qu'on dût se préparer à combattre. Une légère différence de forme dans ce qu'il proposoit, eût prévenu cet inconvénient. L'objection la plus fulminante peut, sans rien perdre de sa force, devenir un simple éclaircissement qu'on demande; mais il déclaroit trop nuement & trop géométriquement le fond de sa pensée sur des Ouvrages révérés. La Géométrie n'a qu'un ton; mais peut-être feroit-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu, puisqu'elle parle à des hommes.

Quelques-uns soupçonnoient M. Rolle de tendre des piéges aux autres Mathématiciens par des questions artificieusement conçues, où il vouloit se donner le plaisir de les voir plus embarrassés que la chose ne méritoit. Cependant il s'est trouvé dans des occasions importantes, que ces soupçons étoient injustes, les questions très-

réelles, & les solutions très-solides; témoin le cas nouveau & paradoxe de l'intersection de deux Sections Coniques en quatre points du même côté de l'axe, dont nous avons parlé dans l'Histoire de 1713.

Il croyoit l'Algèbre encore fort imparfaite, & susceptible d'une étendue que l'on ne pense pas même à y desirer. Il en méditoit des élémens tout nouveaux : mais dans ce qu'il communiquoit à l'Académie, il rapportoit quelquefois certaines choses à ces élémens inconnus, ou les supposoit; ce qui donnoit à ses Ecrits une apparence de simples projets, & même de l'obscurité. Ses idées pouvoient se nuire les unes aux autres par leur multitude, & l'espace borné de nos Mémoires ne suffisoit pas toujours pour les contenir toutes; le champ étoit trop petit, pour y ranger une Armée en bataille. C'est dommage qu'il n'ait fait ces élémens, où il auroit pu se développer en liberté : on ne peut douter que l'Ouvrage n'eût été fort considérable; & un homme capable, comme lui, de se sacrifier entièrement à l'Algèbre, n'est pas un présent que la Nature fasse tous les jours aux Sciences.

Il eut en 1708 une attaque d'apoplexie, dont il sortit avec tout son esprit, & presque la même force pour le travail. Mais dix

ans après ; une seconde attaque le jetta dans une paralysie qui ne lui permit plus de sortir, & dont il mourut le 8 Novembre 1719 âgé de 68 ans, après avoir donné toutes les marques d'une solide piété. Ses mœurs avoient toujours été telles que les forment un grand attachement à l'étude, & l'heureuse privation du commerce du monde.

ÉLOGE

DE M. RENAU.

BERNARD RENAU D'ELISAGARAY naquit dans le Béarn en 1652 d'un père qui avoit peu de bien & beaucoup d'enfans. On croit que ce fut par Madame de Gassion, femme d'un Président à Mortier du Parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet Intendant, qui conçut aussi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très-petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de sa petitesse même, l'air adroit, vif, spirituel, courageux. M. du Terron le prit chez lui, où il devint le frère de Madame la Princesse

de Carpegne & de Madame de Barbançon, ses deux filles cadettes, car elles l'ont toujours appelé de ce nom; & pour Madame de Gassion, l'aînée des trois sœurs, il étoit son fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune enfant étranger dans une maison, il falloit encore que pour y être aimé de tout le monde, il sût bien se rendre aimable. On lui fit apprendre les Mathématiques, apparemment parce que le séjour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des dispositions à entendre la Marine. Enfin, on avoit très-bien rencontré; & l'on vit, par son application & par ses progrès, qu'il étoit dans la route où son génie l'appeloit.

Il ne s'instruisoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation. Un peu de lecture jettoit dans son esprit des germes de pensées que la méditation faisoit ensuite éclore, & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les Livres dans sa tête, & les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il pensoit beaucoup, & passoit peu de temps dans son cabinet & dans sa retraite. Il pensoit d'ordinaire au milieu d'une conversation, dans une chambre pleine de monde, même chez les Dames. On se moquoit de sa rêverie & de ses distractions; on ne laissoit pas en même temps

de les respecter. Il faisoit naturellement & sans affectation ce qu'avoit fait, pour une épreuve ou pour une ostentation de ses forces, ce Philosophe qui se retiroit dans un bain public, où il alloit méditer.

Il y a apparence que M. Renau lut *la Recherche de la Vérité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux Systême & son attachement pour la personne de l'Auteur, ont toujours été si vifs, qu'on ne les sauroit croire fondés sur une impression trop ancienne. Quoi qu'il en soit, jamais Malebranchiste ne l'a été plus parfaitement; & comme on ne peut l'être à ce point sans une forte persuasion des vérités du Christianisme, &c, ce qui est infiniment plus difficile, sans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renau suivit le Systême jusques-là. Son caractère ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des pensées chancelantes, ni une exécution foible.

Quand il fut assez instruit dans la Marine, M. du Terron le fit connoître de M. de Seignelay, qui devint bientôt son Protecteur, & un Protecteur vif & agissant. Il lui procura en 1679 une place auprès de M. le Comte de Vermandois, Amiral de France, qu'il devoit entretenir sur tout ce qui appartient à cette impor-

tante Charge. Il en eut une pension de mille écus.

Le feu Roi voulant perfectionner les constructions de ses Vaisseaux, ordonna à ses Généraux de mer de se rendre à la Cour avec les Constructeurs les plus habiles, pour convenir d'une méthode générale qui seroit établie dans la suite. M. Renau eut l'honneur d'être appelé à ces Conférences, qui durèrent trois ou quatre mois. M. de Seignelay y assistoit toujours; & quand les matières étoient suffisamment préparées, M. Colbert y venoit pour la décision, & quelquefois le Roi lui-même. Tout se réduisit à deux méthodes, l'une de M. du Quesne, si fameux & si expérimenté dans la Marine; l'autre de M. Renau, jeune encore & sans nom. La concurrence seule étoit une assez grande gloire pour lui : mais M. du Quesne, en présence du Roi, lui donna la préférence, & tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Sa Majesté ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelay, M. le Chevalier de Tourville, depuis Maréchal de France, & M. du Quesne le fils, à Brest & dans les autres Ports, pour y exécuter en grand ce qui avoit été fait en petit devant

Elle. Il n'inſtruiſit pas ſeulement les Conſtructeurs, mais encore leurs enfans ; & les mit en état de faire à l'âge de 15 ou 20 ans les plus grands Vaiſſeaux, qui demandoient auparavant une expérience de 20 ou 30 années.

En 1680, les Algériens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne ſe pouvoit faire que de deſſus des Vaiſſeaux, & paroiſſoit abſolument impratiquable ; car juſques-là il n'étoit tombé dans l'eſprit de perſonne que des mortiers puſſent n'être pas placés à terre, & ſe paſſer d'une aſſiette ſolide. Les eſprits originaux ont un ſentiment naturel de leurs forces qui les rend entreprenans, même ſans qu'ils s'en apperçoivent. Il oſa inventer les galiotes à bombes. Auſſi-tôt éclata le ſoulèvement général dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un Auteur connu, que le ſuccès éleveroit trop au-deſſus de ſes pareils. Cependant, après que dans les Conſeils il eut été traité en face de viſionnaire & d'inſenſé, les galiotes paſsèrent, & dès-là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'Inventeur de faire conſtruire ces nouveaux bâtimens, deux à Dunkerque & trois au Havre. Il s'embarqua ſur ceux du Havre pour aller prendre ceux de

Dunkerque ; & comme on doutoit encore qu'ils puſſent naviger avec sûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déja arrivés à Dunkerque, fut battu preſque à l'entrée de la rade d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre que l'on pût ſouhaiter pour une épreuve inconteſtable. L'ouragan renverſa un baſtion de Dunkerque, rompit les digues de Hollande, ſubmergea quatre-vingt-dix Vaiſſeaux ſur toute la Côte ; & la galiote de M. Renau, cent fois abymée, échappa contre toute apparence ſur les bancs de Fleſſingue, d'où elle alla à Dunkerque.

Il ſe rendit devant Alger avec ſes cinq bâtimens de nouvelle fabrique, déja bien sûr de leur bonté ; il ne s'agiſſoit plus que de leurs opérations, & c'étoit le dernier retranchement des incrédules ou des jaloux. Ils eurent ſujet d'être bien contens d'une première épreuve. Un accident fut cauſe qu'une carcaſſe que M. Renau vouloit tirer, mit le feu à la galiote toute chargée de bombes ; & l'équipage, qui voyoit déja brûler les cordages & les voiles, ſe jetta à la mer. Les autres galiotes & les chaloupes armées voyant ce bâtiment abandonné, crurent qu'il alloit ſauter dans le moment, & ne perdirent point de temps pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis, Major, voulut

avois

voir s'il n'y avoit plus personne, & si tout étoit absolument hors d'espérance. Il força, l'épée à la main, l'équipage de sa chaloupe à nager; il vint à la galiote, sauta dedans, & vit sur le pont M. Renau travaillant, lui troisième, à couvrir de cuir vert plus de 80 bombes chargées : rencontre singulière de deux hommes d'une rare valeur, également étonnés, l'un, qu'on lui porte du secours; l'autre, qu'on se soit tenu en état de le recevoir, & peut-être même de s'en passer. M. de Remondis alla dans le moment aux chaloupes, & les fit revenir. On jetta dans la galiote 200 hommes; & quoiqu'en même temps 300 pièces d'artillerie de la Ville, sous le feu desquelles elle étoit, tirassent dessus & fort juste, on vint à bout de la sauver.

Le lendemain M. Renau, plus animé par ce mauvais succès, obtint de M. du Quesne, qui commandoit, que l'on fît une seconde épreuve. On remit les galiotes près de terre, on bombarda toute la nuit: un grand nombre de personnes furent écrasées dans les maisons; la confusion fut horrible aux portes de la Ville, d'où tout le monde vouloit sortir à la fois pour se dérober à un genre de mort imprévu, & les Algériens envoyèrent demander la paix. Mais les vents & la

mauvaiſe ſaiſon vinrent à leurs ſecours, & l'Armée navale ramena en France les galiotes à bombes victorieuſes, non pas tant des Algériens que de leurs Ennemis François. Le Roi en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nouveau Corps d'Officiers d'Artillerie & de Bombardiers, dont les rangs avec le reſte de la Marine furent réglés.

Une ſeconde expédition d'Alger termina cette guerre, & les galiotes à bombes qui foudroyèrent Alger en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux mortiers qui chaſſoient les bombes plus loin, & juſqu'à 1700 toiſes. Mais nous ſupprimons déſormais des détails qui ſeroient trop longs : il y a du ſuperflu dans ſa gloire.

Il ſe crut dégagé de la Marine après la mort de M. l'Amiral à qui il étoit attaché: il demanda au Roi, & obtint la permiſſion d'aller joindre M. de Vauban en Flandres. Le Roi le deſtina à ſervir en 1684 au Siége de Luxembourg : mais l'expédition de Gènes ayant été réſolue, M. de Seignelay, qui la devoit commander, jugea que M. Renau lui étoit néceſſaire, & le redemanda au Roi. Après le bombardement de Gènes, il fut envoyé à M. le Maréchal de Bellefonds, qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la

conduite du Siége de Cadaquiers, que M. Renau lui livra au bout de quatre jours.

De-là il retourna trouver M. de Vauban, qui fortifioit les frontières de Flandres & d'Allemagne. La vue continuelle des ouvrages de ce sublime Ingénieur, & de la manière dont il les conduisoit, auroit seule suffisamment instruit un Disciple aussi intelligent que M. Renau: mais, de plus, le Maître, passionnément amoureux du bien public, ne demandoit qu'à faire des Elèves qui l'égalassent; & ce qui forma encore entr'eux une liaison plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus, plus puissante que celle du génie.

En 1688, ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le Siége sous les ordres de Monseigneur; & parce que le Roi écrivit à Monseigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'exposât, ni qu'il mît seulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit sa part aux projets, eut de plus tout le soin de l'exécution, & tout le péril.

Il conduisit ensuite les Siéges de Manheim & de Frankendal.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie si agitée & si guerrière il faisoit un Livre. Il y travailloit cependant, puisqu'en

1689 parut sa *Théorie de la manœuvre des Vaisseaux*.

L'art de la navigation consiste en deux parties : le pilotage, qui regarde principalement l'usage de la boussole ; & la manœuvre, qui regarde la disposition des voiles, du gouvernail & du Vaisseau, par rapport à la route qu'on veut faire, & aux avantages qu'on peut tirer du vent. Le pilotage, qui ne demande que la simple Géométrie élémentaire, avoit été assez traité, & assez bien : mais aucun Géomètre n'avoit touché à la manœuvre ; il y falloit une fine application de la Géométrie à une méchanique épineuse & compliquée. M. Renau, moins effrayé que flatté de la difficulté de l'Ouvrage, l'entreprit ; & il fut donné au Public *de l'exprès commandement du Roi*, parce qu'on le jugea original & nécessaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes : l'une, de la situation la plus avantageuse de la voile, par rapport au vent & à la route ; l'autre, de l'angle le plus avantageux du gouvernail avec la quille. Le Calcul différentiel a une méthode générale pour ces sortes de questions, que l'on appelle *De Maximis & Minimis* : mais M. Renau ignoroit alors ce calcul, qui étoit encore naissant ; & l'on voit avec plaisir qu'il a l'art de s'en

passer, mais plutôt qu'il sait le trouver à son besoin sous une forme un peu différente.

Cependant M. Huguens condamna une des propositions fondamentales du Livre, qui est, que si un Vaisseau est poussé par deux forces dont les directions fassent un angle droit, & qui aient chacune une vîtesse déterminée, il décrit la diagonale du parallélogramme, dont les deux côtés sont comme ces vîtesses. Le défaut de cette proposition, qui paroît d'abord fort naturel, & conforme à tout ce qui a été écrit en Méchanique, étoit, selon M. Huguens, que les côtés du parallélogramme sont comme les forces, & que les forces supposées ne sont pas comme les vîtesses, mais comme les quarrés des vîtesses; car ces forces doivent être égales aux résistances de l'eau qui sont comme ces quarrés, de sorte qu'il en résulte un autre parallélogramme & une autre diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau subsistât, il falloit que quand un corps poussé par deux forces décrit la diagonale d'un parallélogramme, les deux forces fussent, non comme les côtés, mais comme leurs quarrés; ce qui étoit inoui en Méchanique.

Une preuve que cette matière étoit assez délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'est que malgré l'autorité

de M. Huguens, qui devoit être d'un poids infini, & , qui plus est, malgré ses raisons, M. Renau eut ses partisans, & entre autres le P. Malebranche. Peut-être l'amitié en gagnoit-t-elle quelques-uns qui ne s'en appercevoient pas; peut-être la chaleur & l'assurance qu'il mettoit dans cette affaire en entraînoit-elle d'autres : mais enfin ils étoient tous Mathématiciens. M. le Marquis de l'Hôpital en écrivit à M. Jean Bernoulli, alors Professeur à Groningue, & lui exposa la question, de manière que celui-ci, qui n'avoit pas vu le Livre de M. Renau, se déclara pour lui : autorité d'un poids égal à celle de M. Huguens, & qui rassuroit bien l'Auteur de la Théorie, sans compter que l'exposition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination secrette pour ce sentiment. Enfin, de quelque côté que la vérité pût être, puisque le Géomètre naissant avoit partagé des Géomètres si consommés, son honneur étoit à couvert. Ce sera un sujet de scandale ou plutôt de joie pour les Profanes, que des Géomètres se partagent : mais ce n'est pas sur la pure Géométrie; c'est sur une Géométrie mixte, où il entre des idées de Physique, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur est naturelle. De plus, après quelques

[illegible], toute question de Géométrie se décide & finit; au lieu que les plus anciennes questions de Physique, comme celle du plein & du vuide, durent encore, & ont le malheureux privilége d'être éternelles.

En 1689, la France étant entrée dans une guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roi, contre l'opinion générale, & sur-tout contre celle de M. de Louvois, très-redoutable Adversaire, que la France étoit en état de tenir tête sur mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre suspecte l'audace de ses idées : mais il les prouva si bien, que le Roi en fut convaincu, & fit changer tous les Vaisseaux de 50 ou 60 canons qui étoient sur les chantiers, pour n'en faire que de grands, tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même temps ou exposa de nouvelles évolutions navales, des signaux, des ordres de bataille; & il en fit voir au Roi des représentations très-exactes en petits Vaisseaux de cuivre, qui imitoient jusqu'aux différens mouvemens des voiles.

Tant de vûes nouvelles & importantes qu'il avoit données, celles que son génie promettoit encore, ses services continuels,

relevés par des actions brillantes, déterminèrent le Roi à lui donner une commission de Capitaine de Vaisseau, un ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les conseils des Généraux, ce qui étoit singulier ; & pour comble d'honneur, une Inspection générale sur la Marine, & l'autorité d'enseigner aux Officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'Inventeur, le tout accompagné de 12,000 livres de pension. La maladie de M. de Seignelay retarda l'expédition des brevets nécessaires ; & M. Renau, peu impatient de jouir de ses récompenses, ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce Ministre, qui étoit en grand péril, & dont la mort pouvoit tout renverser. Il mourut en effet, & M. de Pontchartrain, alors Contrôleur-Général, & depuis Chancelier de France, eut la Marine. M. Renau, inconnu au nouveau Ministre, ne se fit point présenter à lui ; il abandonna sans regret ce qu'il tenoit déja presque dans sa main, & ce qu'il avoit si bien mérité, & ne songea qu'à retourner servir avec M. de Vauban, vers qui un charme particulier le rappeloit.

Quand les Officiers généraux de mer eurent donné au Roi leurs projets pour la

campagne de 1691, il demanda à M. de Pontchartrain où étoit celui de M. Renau. Le Ministre répondit qu'il n'en avoit point reçu de lui, & qu'il ne l'avoit même pas vu. Le Roi lui ordonna de le faire chercher, & M. Renau s'excusa à M. de Pontchartrain sur ce qu'il n'étoit pas du Corps de la Marine ; qu'à la vérité M. de Seignelay avoit eu ordre de lui expédier une commission de Capitaine de Vaisseau, avec d'autres brevets fort avantageux : mais que n'en ayant eu de lui qu'une promesse verbale, il n'avoit pas cru que ce fût un titre suffisant auprès d'un nouveau Ministre, qui n'étoit pas obligé de l'en croire sur sa parole. Comme il se trouva par l'éclaircissement qu'il disoit vrai, il reçut de M. de Pontchartrain tout ce que lui avoit promis M. de Seignelay, & le Roi lui fit l'honneur de lui dire que, quoiqu'il eût voulu s'échapper de la Marine, son intention étoit qu'il continuât d'y servir ; ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne servît aussi par terre. S. M. eut alors la bonté de lui confier le secret du Siége de Mons qu'Elle alloit faire en personne, & où Elle l'employa avec M. de Vauban. De-là Elle l'envoya faire la campagne sur l'Armée navale, espèce d'amphibie guerrier, qui partageoit sa vie & ses fonctions entre l'un & l'autre élément.

Il vint à Brest, où il voulut user de ses droits, & enseigner aux Officiers ses nouvelles pratiques. Ils se crurent déshonorés, s'ils se laissoient envoyer à l'école; & résolurent unanimement d'écrire à la Cour pour faire leurs remontrances. Deux d'entr'eux, & d'ailleurs fort amis de M. Renau, M. le Chevalier des Adrets, & M. le Comte de Saint-Pierre, aujourd'hui premier Ecuyer de Madame la Duchesse d'Orléans, quoiqu'ils ne fussent pas au fond plus coupables que tous les autres, en furent distingués par de très-légères circonstances qui leur étoient particulières, & elles leur attirèrent une punition qui ne pouvoit pas tomber sur tous. Ils furent un an prisonniers au Château de Brest, & ensuite cassés. M. Renau se jetta aux pieds du Roi pour obtenir leur grace, qui lui fut refusée. Il eût pu agir par politique; & quoique cette espèce de politique soit assez rare, & qu'elle ait quelque air de vertu, son caractère prouve assez qu'il agissoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la suite tous les services dont il put trouver l'occasion, & eux, de leur côté, ils eurent la générosité de les recevoir. L'ancienne amitié ne fut point altérée. Il est vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre; mais la pratique de l'équité est

si opposée à la nature humaine, qu'elle fait les plus grands Héros en morale.

Au Siége de Namur que le Roi fit en personne, il servit encore sous M. de Vauban. Le Roi lui parloit plus sur le Siége qu'à M. de Vauban même, qui étoit trop occupé ; & cet avantage, qui fait la souveraine félicité des Courtisans, flatte toujours beaucoup les gens les plus raisonnables. De Namur, il courut sauver Saint-Malo, & trente Vaisseaux qui s'y étoient retirés après le combat de la Hogue, si glorieux & si malheureux tout ensemble pour la Nation. Les ordres qu'il mit par-tout avec une prudence & une promptitude égale, rompirent l'entreprise des Ennemis, très-bien concertée & prête à éclater.

En 1693, le projet de la campagne navale, dressé par les Officiers généraux, &, après bien des délibérations, approuvé par le Roi même, fut communiqué par son ordre à M. Renau, qui eut la hardiesse de lui refuser nettement son suffrage, & d'en présenter un autre à la place. Il est vrai qu'il se fit soutenir par M. de Vauban, qui entra pleinement dans sa pensée ; mais en l'état où étoient les choses, le secours de M. de Vauban lui-même étoit foible. Comment revenir contre ce qui a été décidé si mûrement ? N'y aura-t-il donc jamais rien d'arrêté ? Un homme ou deux

ſont-ils ſeuls infaillibles ? Cependant il fallut céder aux raiſons de M. Renau, & à la vigueur dont il les employoit ; ſans quoi peut-être elles n'euſſent pas opéré le miracle. Ce changement prévint tous les mauvais événemens qu'on auroit eus à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du convoi de Smirne, & la priſe d'une partie des Vaiſſeaux. Le Roi fut payé du courage qu'il avoit eu de ſe rétracter, & marqua à l'auteur de ſa rétractation combien il en étoit ſatisfait.

M. Renau avoit fait conſtruire à Breſt un Vaiſſeau de 54 canons parfaitement ſelon ſes vues, & il vouloit l'éprouver contre les meilleurs Voiliers Anglois. La fortune le ſervit à ſouhait. Il fut averti de deux Vaiſſeaux Anglois qui revenoient des Indes Orientales, richement chargés. Il en apperçut un à qui il donna la chaſſe, & qu'il joignit en trois heures de temps, parce que ſon Vaiſſeau ſe trouva en effet excellent de voile. L'Anglois, qui étoit de 76 pièces de canon, & avoit toute ſa batterie baſſe de 24 livres de balle, au lieu que M. Renau n'avoit que quelques canons de 18, mit en uſage toute la ſcience de la mer, & toute la valeur poſſible, animé par les tréſors qu'il avoit à conſerver ; cependant au bout de trois heures de combat, M. Renau le prit à

la vue des trois Gardes-Côtes qui n'étoient qu'à trois lieues ſous le vent. Il eut plus de 100 hommes tués ſur le pont, au nombre deſquels fut un frère de M. Caſſini, & 150 hommes hors de combat. Le Vaiſſeau ennemi, criblé de coup, ne put être ſauvé, & coula bas le lendemain. Le Capitaine mit neuf paquets de diamans cachetés entre les mains de M. Renau, qui lui dit qu'il ne les prenoit que pour les lui garder : mais le Capitaine ayant ajouté qu'un Bombardier, qu'il déſigna par un coup de ſabre reçu au viſage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet qui valoit plus de 40,000 piſtoles, M. Renau lui demanda ſi ceux qu'il lui avoit remis valoient autant ; & ſur ce qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il retira ſa parole de les lui rendre, & en fit faire un procès-verbal en préſence de ſes Officiers. Le paquet volé par le Bombardier ſe trouva, mais décacheté. Il en laiſſa à ſes Officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'uſage établi alors dans la Marine, les diamans appartenoient à M. Renau ; mais la grandeur de la ſomme qui le devoit faire inſiſter ſur ſon droit, le lui fit abandonner. Il les porta au Roi, qui, en jugeant la queſtion contre lui-même, les

accepta, & lui donna 9000 liv. de rente sur la Ville, non comme un équivalent d'un présent de plus de quatre millions, mais comme une légère gratification que la difficulté des temps excusoit. Il demanda pour véritable récompense, & obtint l'avancement de ses Officiers, & de plus, la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de diamans.

Il s'étoit trouvé sur le Vaisseau Anglois une Dame, nièce de l'Archevêque de Cantorbery, avec une femme-de-chambre & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du Vaisseau, M. Renau se crut obligé de pourvoir à tous ses besoins, & même à ceux de sa condition, tant qu'elle fut prisonnière en France. Il en usa de même à l'égard du Capitaine, & il lui en coûta plus de 20,000 liv. pour les avoir pris.

Nous passons sous silence un grand dessein qu'il avoit formé sur l'Amérique, où il alla, & d'où la peste le fit revenir en 1697; & un second voyage qu'il y fit après la paix de Riswick, pour y mettre nos Colonies en sûreté. Tout changea de face, bientôt après, par la mort de Charles II, Roi d'Espagne. Le nouveau Roi, Philippe V, ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il demanda M. Renau au Roi, son grand-père, qui le lui envoya en diligence.

Il ne devoit être en Espagne que quatre ou cinq mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de sûreté les plus importantes Places, comme Cadix. Depuis long-temps cette Puissance n'avoit eu rien à craindre dans l'Espagne même, hormis du côté de la Catalogne; & cette longue sécurité, le mauvais ordre des Finances, & la négligence invétérée du Gouvernement, avoient presque anéanti les fortifications les plus indispensables. On disoit bien que l'on étoit résolu de remédier à tout; on montroit de grands projets bien disposés sur le papier; mais au moment de l'exécution, les fonds & les magasins promis manquoient absolument. M. Renau, après y avoir été trompé une fois ou deux, apprit nettement au Roi, mais inutilement, selon la coutume, d'où venoit un si prodigieux mécompte. Sa sincérité n'épargna rien, quoique son silence seul eût pu lui faire une fortune.

En 1702, les Galions d'Espagne revenus d'Amérique, étant dans le Port de Vigo en Galice, escortés par une Flotte Françoise, M. Renau cria que les deux Flottes étoient perdues, si elles ne sortoient incessamment. Le Conseil d'Espagne opposoit quelques raisons à cet avis, du moins des raisons qui alloient

à différer, & il étoit raſſuré par les Généraux des deux Flottes, qui ignoroient leur péril. De plus, ils ſe mirent bientôt eux-mêmes hors d'état de ſortir. M. Renau obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne ſe donne point pour les affaires publiques dont on n'eſt pas chargé, que l'on tranſporteroit à terre trente millions d'écus que les Galions apportoient. Il y vola, & y mit une vivacité d'exécution que l'on n'avoit point vue en Eſpagne de temps immémorial. Il fit marcher trois ou quatre cents chariots de toute la Galice, & dix-huit millions étoient déjà déchargés quand les Ennemis parurent devant Vigo. Heureuſement ils donnèrent encore un demi-jour à M. Renau, qui s'en ſervit à leur enlever les douze millions reſtans. Quand ils furent maîtres de Vigo, & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent qui fuyoit dans les terres : mais M. Renau les contint avec trois cents chevaux ſeuls qu'il avoit ; car toutes les Milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les chariots, dont le dernier n'étoit pas à deux lieues, & ſauva près de cent millions à l'Eſpagne, moins glorieux de les avoir ſauvés, qu'affligé d'avoir pu ſauver la Flotte, & d'en avoir été empêché.

Le Siége de Gibraltar, qu'il fit en

1704, mériteroit une histoire particulière. Tous les événemens heureux qui avoient justifié ses entreprises, ne suffisoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en proposer une si hardie. Il promettoit, par exemple, qu'une tranchée passeroit en sûreté au pied d'une montagne d'où l'on étoit vu de la tête jusqu'aux pieds, & d'où huit pièces de canon & une grosse mousqueterie plongeoient de tous côtés; il promettoit que sept canons en feroient taire quarante : il fut cru, & remplit toutes ses promesses. La Ville alloit se rendre; mais l'arrivée d'une puissante Flotte Angloise fit lever le Siége. Quant à ce qui regardoit M. Renau, Gibraltar, qu'on avoit cru imprenable, étoit pris.

Le Siége de Barcelone, où il ne se trouva pas, lui fit encore un honneur plus singulier. Il étoit destiné à y suivre le Roi d'Espagne; & en effet il l'accompagna assez loin : mais des cabales de Cour l'arrachèrent de-là. On prenoit pour prétexte qu'il étoit nécessaire à Cadix; car on ne lui pouvoit nuire que sous des prétextes honorables. Il étoit fort naturel qu'en quittant la partie, il souhaitât qu'on s'apperçût de son absence devant Barcelone; mais au contraire, il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regretté : il laissa au

Roi, en présence de ses principaux Ministres, les vues particulières qu'il avoit pour la conduite de ce Siége, & qu'il croyoit indispensables. Cependant c'étoit là peut-être une vengeance qu'il prenoit de ses ennemis; il tâchoit d'assurer le bien des affaires qu'ils traversoient.

Il arriva à Cadix, où, selon les magnifiques promesses de ceux qui l'y faisoient envoyer, il devoit trouver deux cents mille écus de fonds pour les fortifications. Il n'y trouva pas un sol; & il eut recours à un expédient qu'il avoit déja pratiqué en d'autres occasions pareilles: il s'obligea en son nom à des Négocians pour les affaires publiques, & les soutint tant qu'il eut du bien & du crédit. On peut croire que les Ministres mêmes qui le desservoient, le connoissoient assez bien pour compter sur cette générosité, comme sur un secours qui ne leur coûteroit rien. Quand il eut achevé de s'épuiser, il fut réduit, après cinq ans de séjour & de travaux continuels en Espagne, à demander son congé, faute d'y pouvoir subsister plus long-temps. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire son voyage, & arriva en France à Saint-Jean Pied-de-Port avec une seule pistole de reste: retour dont la misère doit donner de la jalousie à toutes les ames bien faites.

Il avoit trouvé en Eſpagne un Gentilhomme du nom d'Eliſagaray, qui lui apprit qu'il étoit ſon parent, & lui communiqua des titres de famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoiſſance. La Maiſon d'Eliſagaray étoit ancienne dans la Navarre; & il y a apparence que quand Jean d'Albret, Roi de Navarre, ſe retira en Béarn, après la perte de ſon Royaume, quelqu'un de cette Maiſon l'y ſuivit; & de-là étoit deſcendu M. Renau. Toutes ſes actions lui avoient rendu cette généalogie aſſez inutile.

Il rapportoit auſſi d'Eſpagne le titre de Lieutenant-Général des Armées du Roi Catholique, qu'il auroit eu plutôt, ſi on n'eût pas impoſé à Sa Majeſté. Malgré les états de la guerre, qui faiſoient foi du temps où il avoit été Maréchal de camp en Eſpagne, on l'avoit fait paſſer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on eſt hardi dans les Cours; il eſt vrai que ces hardieſſes y ſont d'ordinaire impunies & heureuſes. Le feu Roi lui avoit promis que ſes ſervices d'Eſpagne lui ſeroient comptés comme rendus en France.

Il ſe trouva donc ici accablé de dettes, dans un temps qui ne lui permettoit preſque pas de rien demander de pluſieurs années de ſes appointemens qui lui étoient

dûs, sans aucun avancement ni aucune grace de la Cour, seulement avec une belle & inutile réputation. Il ramassa comme il put les débris de sa fortune, & enfin la paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la question si long-temps interrompue, de la route du Vaisseau. M. Huguens étoit mort: mais un autre grand Adversaire lui avoit succédé, M. Bernoulli, qui, mieux instruit par la lecture du Livre de la Manœuvre, avoit changé de sentiment, & en étoit d'autant plus redoutable. De plus, il soutenoit la cause commune de tous les Méchaniciens, dont tous les Ouvrages périssoient par le fondement, si M. Renau avoit raison. Il faisoit même sur la Théorie de la manœuvre une seconde difficulté, que M. Huguens n'avoit pas apperçue: mais on ne traita que de la première. M. Renau, accoutumé à des succès qu'il devoit à l'opiniâtreté de son courage, ne se sentit point ébranlé dans cette occasion, aussi terrible en son espèce que toutes celles où il s'étoit jamais exposé; il avoit peut-être encore sa petite troupe, mais mal assurée, & qui ne levoit pas trop la tête. La contestation où il s'engagea par lettres en 1713 avec M. Bernoulli, fut digne de tous deux, & par la force des raisons, & par la politesse

tant ils les aſſaiſonnèrent. Ceux qui jugeront contre M. Renau, ne laiſſeront pas d'être ſurpris des reſſources qu'il trouva dans ſon génie : il paroît que M. Bernoulli lui-même ſe ſavoit bon gré de ſe bien démêler des difficultés où il le jettoit. Enfin, celui-ci voulut terminer tout par ſon Traité *de la manœuvre des Vaiſſeaux*, qu'il publia en 1714, & dont nous avons rendu compte dans l'Hiſtoire de cette année. La Théorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau, mais beaucoup moins que le vrai, qui, pris dans toute ſon étendue, échapperoit aux plus grands Géomètres. Ils ſont réduits à l'altérer & à le falſifier pour le mettre à leur portée. Après l'impreſſion de cet Ouvrage, M. Renau ne ſe tint point encore pour vaincu ; & s'il avoit cru l'être, il n'auroit pas manqué la gloire de l'avouer.

Pendant le ſéjour d'Eſpagne, il avoit perdu le fil du ſervice de France, & une certaine habitude de traiter avec les Miniſtres & avec le Roi même ; infiniment précieuſe aux Courtiſans. On devient aiſément inconnu à la Cour. Cependant il ſe flattoit toujours de la bonté du Roi, & l'état de ſa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui, il falloit qu'il lui demandât une

100386

audience pour lui repréſenter ſes ſervices paſſés, & la ſituation où il ſe trouvoit. Heureuſement il en fut diſpenſé par un événement ſingulier. Malte ſe crut menacée par les Turcs, & le Grand-Maître fit demander au Roi par ſon Ambaſſadeur M. Renau, pour être le défenſeur de ſon Iſle. Le Roi l'accorda au Grand-Maître; & M. Renau, en prenant congé de Sa Majeſté, eut le plaiſir de ne lui point parler de ſes affaires, & de s'aſſurer ſeulement d'une audience à ſon retour.

L'alarme de Malte étoit fauſſe, & le Roi mourut. M. Renau, qui avoit l'honneur d'être connu de tout temps, & fort eſtimé de M. le Duc d'Orléans, Régent, & qui même avoit ſervi ſous lui en Eſpagne, n'eut plus beſoin de ſolliciter des audiences. Il fut fait Conſeiller du Conſeil de Marine, & Grand'-Croix de l'Ordre de Saint-Louis.

S. A. R. ayant formé le deſſein de faire dans le Royaume quelques eſſais d'une Taille proportionnelle, ou Dixme, qu'avoit propoſée feu M. de Vauban, & qui devoit remédier aux anciens & intolérables abus de la Taille arbitraire, M. Renau accepta avec joie la commiſſion d'aller avec M. le Comte de Chateauthiers travailler à un de ces eſſais dans l'Election de Niort. Rien ne touchoit tant ſon cœur

que le bien public, & il étoit Citoyen comme si la mode ou les récompenses eussent invité à l'être. De plus, il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux qu'en suivant les pas de M.r de Vauban, & en exécutant un projet qui avoit pour garant le nom de ce grand Homme. Tout le zèle de M. Renau pour la Patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé; & ceux qui à cette occasion se sont le plus élevés contre lui, n'ont pu l'accuser que d'erreur, accusation toujours douteuse par elle-même, & du moins fort légère par rapport à la nature humaine. C'est un homme rare, que celui qui ne peut faire pis que de se tromper.

Il étoit sujet depuis un temps à une rétention d'urine, pour laquelle il alla aux eaux de Pougues au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fièvre survint; la rétention augmenta, & il s'y joignit un gonflement pareil à celui d'une hydropisie tympanite. Il fit presque par honnêteté pour ses Médecins, & par manière d'acquit, les remèdes usités en pareil cas; mais il fit avec une extrême confiance un remède qu'il avoit appris du P. Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des expériences heureuses,

ſoit ſur lui ſoit ſur d'autres : c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de rivière aſſez chaude. Les Médecins de Pougues étoient ſurpris de cette nouvelle médecine, & il étoit lui-même ſurpris qu'elle leur fût inconnue. Il leur en expliquoit l'excellence par des raiſonnemens phyſiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire à leurs malades ; & par reſpect, ſoit pour les autorités qu'il citoit, ſoit pour la ſienne, ils ne pouvoient s'empêcher de lui paſſer quelques pintes d'eau : mais il alloit beaucoup au-delà des permiſſions, & contrevenoit même aux défenſes les plus expreſſes. Enfin, ils prétendent abſolument qu'il ſe noya. Il mourut le 30 Septembre 1719, ſans douleur, & ſans avoir perdu l'uſage de la raiſon.

La mort de cet homme, qui avoit paſſé une aſſez longue vie à la guerre, dans les Cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Perſuadé de la Religion par ſa Philoſophie, & incapable par ſon caractère d'être foiblement perſuadé, il regardoit ſon corps comme un voile qui lui cachoit la vérité éternelle, & il avoit une impatience de Philoſophe & de Chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. *Quelle différence*, diſoit-il, *d'un moment*

au

au moment suivant ! Je vais passer tout-à-coup des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite.

Il avoit été choisi pour être Honoraire dans cette Académie, dès qu'il y en avoit eu, c'est-à dire en 1699. La nature presque seule l'avoit fait Géomètre. Les Livres du P. Malebranche, dont il étoit plein, lui inspirèrent assez le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loisir d'en acquérir. Il sauvoit son ignorance par un aveu libre & ingénu, qui, pour dire le vrai, ne devoit pas coûter beaucoup à un homme plein de talens. Il ne démordoit guère ni de ses entreprises, ni de ses opinions, ce qui assuroit davantage le succès de ses entreprises, & donnoit moins de crédit à ses opinions. Du reste, la valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers, tout cela étoit chez lui au plus haut point. Une piété toujours égale avoit régné d'un bout de sa vie à l'autre; & sa jeunesse, aussi peu licencieuse que l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaisirs qu'on lui auroit le plus aisément pardonnés.

ELOGE
DE M. LE MARQUIS
DE DANGEAU.

PHILIPPE DE COURCILLON naquit le 21 Septembre 1638 de Louis de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noues, petite-fille du fameux Dupleffis-Mornay. Dès le temps de Philippe-Augufte, les Seigneurs de Courcillon font appellés *Milites*, ou Chevaliers. Leurs defcendans embrafsèrent le Calvinifme.

M. le Marquis de Dangeau fut élevé en homme de fa condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup d'efprit naturel, qui alloit même jufqu'à faire agréablement des vers. Il fe convertit affez jeune à la Religion Catholique.

En 1657 ou 58, il fervit en Flandres, Capitaine de Cavalerie, fous M. de Turenne. Après la paix des Pyrénées, un grand nombre d'Officiers François, qui ne pouvoient fouffrir l'oifiveté, allèrent chercher la guerre dans le Portugal, que l'Efpagne vouloit remettre fous fa domination. Comme ils jugeoient que malgré

la paix les vœux de la France au moins étoient pour le Portugal, ils préférèrent le service de cette Couronne ; mais M. de Dangeau, avec la même ardeur militaire, eut des vues toutes opposées, & se donna à l'Espagne. Peut-être crut-il qu'il étoit à propos pour la justification de la France, qu'elle eût des Sujets dans les deux Armées ennemies, ou que la Reine, mère du Roi, & celle qu'il venoit d'épouser, étant toutes deux Espagnoles, c'étoit leur faire sa cour d'une manière assez adroite, que d'entrer dans le parti qu'elles favorisoient. Il se signala au Siége & à la prise de Giromena sur les Portugais ; il s'étoit trouvé par-tout, & Dom Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au Roi d'Espagne un Courier mieux instruit, pour lui rendre compte de ce succès de ses armes. Le Roi d'Espagne voulut s'attacher le Marquis de Dangeau, & lui offrit un Régiment de 1200 chevaux, avec une grosse pension ; mais il trouva un François trop passionné pour son Roi & pour sa Patrie.

A son retour en France, M. de Dangeau sentit l'utilité de son service d'Espagne. Les deux Reines, qui étoient bien aises de l'entendre parler de leur Pays & de la Cour de Madrid, & même en leur langue qu'il avoit assez bien apprise, vinrent bientôt à goûter son esprit & ses

manières, & le mirent de leur jeu, qui étoit alors le Reversi. Cette grace, d'autant plus touchante en ce temps-là, que le jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit suffi pour flatter vivement un jeune Courtisan qu'elle auroit ruiné : mais ce fut pour lui la source d'une fortune considérable.

Il avoit souverainement l'esprit du jeu. Quand feu M. Leibnitz a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'esprit que dans les différens jeux qu'ils ont inventés, il en pénétroit toute l'Algèbre, cette infinité de rapports de nombres qui y règnent, & toutes ces combinaisons délicates & presque imperceptibles qui y sont enveloppées, & quelquefois compliquées entr'elles d'une manière à se dérober aux plus subtiles spéculations ; & il est vrai que si tous ceux qui jouent étoient de bons joueurs, ils seroient ou grands Algébristes, ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de finesse ; ils se conduisent par des vûes très-confuses, & à l'aventure ; & les jeux les plus savans, les Echecs mêmes, ne sont pour la plupart des gens que de purs jeux de hasard. M. de Dangeau, avec une tête naturellement algébrique & pleine de l'art des combinaisons, puisé dans ses réflexions seules, eut beaucoup d'avantage

au jeu des Reines. Il ſuivoit des Théories qui n'étoient connues que de lui, & réſolvoit des Problêmes qu'il étoit ſeul à ſe propoſer. Cependant il ne reſſembloit pas à ces joueurs ſombres & ſérieux, dont l'application profonde découvre le deſſein, & bleſſe ceux qui ne penſent pas tant : il parloit avec toute la liberté d'eſprit poſſible ; il divertiſſoit les Reines, & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des ſommes aſſez fortes, elle déplut à l'économie de M. Colbert, qui en parla au Roi, même avec quelque ſoupçon. Le Roi trouva moyen d'être un jour témoin de ce jeu, & placé derrière le Marquis de Dangeau, ſans en être apperçu. Il ſe convainquit par lui-même de ſon exacte fidélité, & il fallut le laiſſer gagner tant qu'il voudroit. Enſuite le Roi l'ôta du jeu des Reines ; mais ce fut pour le mettre du ſien, avec une Dame qu'il prenoit grand ſoin d'amuſer agréablement. L'Algèbre & la fortune n'abandonnèrent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agrémens qu'il pouvoit trouver dans une Cour pleine de galanterie, & que l'air de faveur où il étoit alors lui auroit ſeul attirés, quand ſa figure n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit, il ſera im-

possible de s'imaginer une vie de Courtisan plus brillante & plus délicieuse.

Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du Roi, il demanda à S. M. un appartement dans Saint-Germain, où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu-là. Le Roi lui répondit qu'il la lui accorderoit, pourvu qu'il la lui demandât en cent vers qu'il feroit pendant le jeu; mais cent vers bien comptés, pas un de plus ni de moins. Après le jeu, où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent vers au Roi. Il les avoit faits, exactement comptés, & placés dans sa mémoire; & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque instant.

Sa Poësie lui valut encore une autre aventure, précieuse pour un Courtisan qui sait que dans le lieu où il vit rien n'est bagatelle. Le Roi & feu Madame avoient entrepris de faire des vers en grand secret, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrèrent leurs ouvrages, qui n'étoient que trop bons: ils se soupçonnèrent réciproquement d'avoir eu du secours; & par l'éclaircissement où leur bonne foi les amena bientôt, il se trouva

que le même Marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystère, étoit l'Auteur caché des vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien : mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permettoit guère de bien obéir ; & qui sait même s'il ne fit pas de son mieux, exprès pour être découvert ?

Quand la Bassette vint à la mode, il en conçut bientôt la fin par son Algèbre naturelle : mais il conçut aussi que la véritable Algèbre étoit encore plus sûre ; & il fit calculer ce jeu par feu M. Sauveur, qui commença par-là sa réputation à la Cour, ainsi qu'il a été dit dans son Eloge. L'Algébriste naturel ne méprisa point l'Algébriste savant, quoiqu'il arrive assez ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçus de la Nature, on se croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçu de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre homme devenu fort célèbre, mais alors naissant, avoit songé à se faire par M. de Dangeau une entrée à la Cour. C'est M. Despréaux qui lui adressa le second Ouvrage qu'il donna au Public, sa Satyre sur la Noblesse. Le Héros étoit bien choisi, & par sa naissance,

& par sa réputation de se connoître en vers, & par la situation où il étoit, & par son inclination à favoriser le mérite. Les plus satyriques & les plus misanthropes sont assez maîtres de leur bile, pour se ménager adroitement des Protecteurs.

En 1665, le Roi fit M. de Dangeau Colonel de son Régiment, qui depuis quatre ou cinq ans qu'il étoit sur pied, n'en avoit point eu d'autre que S. M. elle-même, dont un simple particulier devenoit en quelque sorte le successeur immédiat. On sait que le feu Roi a toujours regardé ce Régiment comme lui appartenant plus que le reste de ses Troupes. Le nouveau Colonel y fit une dépense digne de sa reconnoissance, & de la prédilection du Roi. Il servit à la tête de sa Troupe à la campagne de Lille en 1667. Mais au bout de quelques années il se défit du Régiment, pour s'attacher plus particulièrement à la seule personne du Roi, qu'il suivit toujours dans ses campagnes en qualité de son Aide de Camp.

Comme il étoit fort instruit dans l'Histoire, sur-tout dans la moderne, dans les généalogies des grandes Maisons, dans les intérêts des Princes, enfin dans toutes les sciences d'un homme de Cour, si cependant elles conservent encore long-

temps cette qualité, le Roi eut la pensée de l'envoyer Ambassadeur en Suéde : mais il supplia très-humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'Elle, & de ne lui donner que des négociations de moindre durée, & dans des Pays plus voisins, si Elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les Rois aiment que l'on tienne à leur personne, & ils se défient avec raison de leur dignité. Il fut donc employé selon ses desirs : il alla plusieurs fois Envoyé extraordinaire vers les Electeurs du Rhin ; & ce fut lui qui avec le même caractère conclut, malgré beaucoup de difficultés, le mariage du Duc d'Yorck, depuis Jacques II, avec la Princesse de Modène. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la suite un autre voyage par ordre du Roi.

Le reste de sa vie n'est plus que celle d'un Courtisan, à cela près, selon le témoignage dont le feu Roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais offices à personne auprès de S. M. Il a eu toutes les graces & toutes les dignités auxquelles, pour ainsi dire, il avoit droit, & qu'une ambition raisonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le désagrément qu'elles aient fait une nouvelle surprenante pour le Public. Il a été

Gouverneur de Touraine, le premier des six Menins que le feu Roi donna à Monseigneur grand-père du Roi, Chevalier d'honneur des deux Dauphines de Bavière & de Savoie, Conseiller d'État d'Epée, Chevalier des Ordres du Roi, Grand-Maître des Ordres Royaux & Militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de Saint-Lazare de Jérusalem.

Quand il fut revêtu de cette dernière dignité, il songea aussi-tôt à relever un Ordre extrêmement négligé depuis long-temps, & presque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des Chevaliers; il renouvella l'ancienne pompe de leur réception & de toutes les cérémonies, ce qui touche le Public plus qu'il ne pense lui-même; il procura par ses soins la fondation de plus de vingt-cinq Commanderies nouvelles; enfin, il employoit les revenus & les droits de sa grande Maîtrise, à faire élever en commun dans une grande Maison destinée à cet usage, douze jeunes Gentilshommes des meilleures Noblesses du Royaume. On les appelloit les Elèves de Saint-Lazare; & ils devoient illustrer l'Ordre par leurs noms, & par le mérite dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établissement dura près de dix ans: mais il lui auroit fallu, pour subsister, des temps plus heureux; &

des ſecours de la part du Roi, dont les guerres continuelles ôterent entièrement l'eſpérance. Ainſi M. de Dangeau eut le déplaiſir de voir ſa générosité arrêtée dans ſa courſe, & ſes revenus appliqués à ſes ſeuls beſoins. Il a laiſſé l'Ordre en état que M. le Duc de Chartres ait daigné être ſon ſucceſſeur.

Son goût déclaré pour les Lettres & pour tous ceux qui s'y diſtinguoient, & un zèle conſtant à les ſervir de tout ſon pouvoir, firent juger que la place d'Honoraire, qui vint à vaquer ici en 1704 par la mort de M. le Marquis de l'Hôpital, lui convenoit, & que l'Académie des Sciences pouvoit le partager avec l'Académie Françoiſe. Il n'accepta la place qu'en faiſant bien ſentir la noble pudeur qu'il avoit de ſuccéder à un des premiers Géomètres de l'Europe, lui qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là; & il n'a jamais paru ici, ſans y apporter une modeſtie flatteuſe pour l'Académie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9 Septembre 1720, âgé de 82 ans. Il avoit ſoutenu dans un âge aſſez avancé les plus cruelles opérations de la Chirurgie, & deux fois l'une des deux, toujours avec un courage ſingulier. Ce courage eſt tout différent de ce-

lui qu'on demande à la guerre, & moins suspect d'être forcé. Il est permis d'en manquer dans son lit.

M. le Marquis de Dangeau avoit été en liaison particulière avec les plus grands Hommes de son temps, le grand Condé, M. de Turenne, & les autres Héros de toute espèce que le siècle du feu Roi a produits. Il connoissoit le prix, si souvent ignoré ou négligé, d'une réputation nette & entière, & il apportoit à se la conserver tout le soin qu'elle mérite. Ce n'est pas là une légère attention, ni qui coûte peu, sur-tout à la Cour, où l'on ne croit guère à la probité & à la vertu, & où les plus foibles apparences suffisent pour fonder les jugemens les plus décisifs, pourvu qu'ils soient désavantageux. Ses discours, ses manières, tout se sentoit en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bienfaisant.

Il avoit épousé en premières noces Françoise Morin, sœur de la feue Maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que feu Madame la Duchesse de Montfort; & en secondes noces, la Comtesse de Leuvestein, de la Maison Palatine, dont il n'a eu que feu M. de Courcillon.

ÉLOGE
DE M. L'ABBÉ
DES BILLETTES.

GILLES FILLEAU DES BILLETTES naquit à Poitiers en 1634 de Nicolas Filleau, Ecuyer, & d'une Dame qui étoit d'une bonne Noblesse de Poitou. L'aïeul paternel de Nicolas Filleau étoit sorti de la ville d'Orléans avec sa famille, dans le temps que les Calvinistes y étoient les plus forts; il se déroba à leur persécution, qu'il s'étoit attirée par son zèle pour la Religion Catholique, & il abandonna tout ce qu'il avoit de bien dans l'Orléanois. Le père de M. des Billettes, établi à Poitiers, entra dans les affaires du Roi, & y fit une fortune assez considérable, quoique parfaitement légitime. Il eut trois garçons, & deux filles mariées dans deux des meilleures Maisons de la Haute & Basse Marche.

Les deux frères de M. des Billettes, qui étoient ses aînés, ont été M. de la Chaise & M. de Saint-Martin, toux deux connus par deux Ouvrages fort différens,

l'un par la Vie de S. Louis, l'autre par la traduction de Dom Quichotte. Les trois frères avoient un esprit héréditaire de Religion, des mœurs irréprochables, de l'amour pour les Sciences; & tous trois étant venus vivre à Paris, ils s'attachèrent à Madame de Longueville, à M. le Duc de Roanez, à un certain nombre de personnes dont l'esprit & les lumières n'ont pas été contestés, & dont les mœurs ou les maximes n'ont été accusées que d'être trop rigides.

M. des Billettes, né avec une entière indifférence pour la fortune, soutenu dans cette disposition par un grand fonds de piété, a toujours vécu sans ambition, sans aucune de ces vues qui agitent tant les hommes, occupé de la lecture & des études, où son goût le portoit, & encore plus des pratiques prescrites par le Christianisme. Telle a été sa carrière d'un bout à l'autre; une de ses journées les représentoit toutes. La Religion seule fait quelquefois des conversions surprenantes & des changemens miraculeux; mais elle ne fait guère toute une vie égale & uniforme, si elle n'est entée sur un naturel philosophe.

Il étoit fort versé dans l'Histoire, dans les Généalogies des grandes Maisons de l'Europe, même dans la connoissance des

Livres, qui fait une Science à part. Il avoit dressé le Catalogue d'une Bibliothèque générale, bien entendue, économisée & complette, pour qui n'eût voulu que bien savoir. Sur-tout il possédoit le détail des Arts; ce prodigieux nombre d'industries singulières inconnues à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement observées par ceux qui les exercent, négligées par les Savans les plus universels, qui ne savent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux, & cependant merveilleuses & ravissantes, dès qu'elles sont vues avec des yeux éclairés. La plupart des espèces d'animaux, comme les Abeilles, les Araignées, les Castors, ont chacune un art particulier, mais unique, & qui n'a point parmi eux de premier Inventeur; les hommes ont une infinité d'arts différens qui ne sont point nés avec eux, & dont la gloire leur appartient. Comme l'Académie avoit conçu le dessein d'en faire la description, elle crut que M. des Billettes lui étoit nécessaire, & elle le choisit pour être un de ses Pensionnaires Méchaniciens à son renouvellement en 1699. Il disoit qu'il étoit étonné de ce choix; mais il le disoit simplement, rarement, & à peu de personnes, ce qui attestoit la sincérité du discours: car s'il l'eût fait sonner bien haut, & beaucoup

répété, il n'eût cherché que des contradicteurs. Les descriptions d'Arts qu'il a faites paroîtront avec un grand nombre d'autres dans le Recueil que l'Académie en doit donner au Public. Aucun Ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après sa mort; & c'est une circonstance convenable à son extrême modestie.

Un régime exact, & même ses austérités, lui valurent une santé assez égale. Elle s'affoiblissoit peu-à-peu par l'âge, mais elle ne dégénéroit pas en maladies violentes. Il conserva jusqu'au bout l'usage de sa raison, & le 10 Août 1720 il prédit sa mort pour le 15 suivant, où elle arriva en effet. Il étoit âgé de 86 ans. Il s'étoit marié deux fois, & toutes les deux à des Demoiselles de Poitou. Il n'en a point laissé d'enfans vivans.

Une certaine candeur qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, étoit une de ses qualités dominantes. On sentoit dans ses discours, dans ses manières, le vrai orné de sa plus grande simplicité. Le bien public, l'ordre, ou plutôt tous les différens établissemens particuliers d'ordre que la société demande, toujours sacrifiés sans scrupule, & même violés par une mauvaise gloire, étoient pour lui des objets d'une passion vive & délicate. Il la portoit

à tel point, & en même temps cette sorte de passion est si rare, qu'il est peut-être dangereux d'exposer au Public, que quand il passoit sur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins usés, afin que le milieu, qui l'est toujours davântage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une si petite attention s'ennoblissoit par son principe; & combien ne seroit-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de superstition? Personne n'a jamais mieux su soulager & les besoins d'autrui, & la honte de les avouer. Il disoit que ceux dont on refusoit le secours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refusés. Il souhaitoit fort de se pouvoir dérober à cet Eloge funèbre, dont l'usage est établi parmi nous; & en effet, il a eu si bien l'adresse de cacher sa vie, que du moins la briéveté de l'Eloge répondra à son intention.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

D'ARGENSON.

MARC-RENÉ DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON naquit à Venise le 4 Novembre 1652 de René de Voyer de Paulmy, Chevalier, Comte d'Argenson, & de Dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche héritière d'Angoumois.

La Maison de Voyer remonte, par des titres & par des filiations bien prouvées, jusqu'à Etienne de Voyer, Sire de Paulmy, qui accompagna S. Louis dans ses deux voyages d'outre-mer. Il avoit épousé Agathe de Beauvau. Depuis lui, on voit toujours la Seigneurie de Paulmy en Touraine, possédée par ses descendans, toujours des Charges militaires, des Gouvernemens de Villes ou de Provinces, des alliances avec les plus grandes Maisons, telles que celles de Montmorency, de Laval, de Sancerre, de Conflans. Ainsi nous pouvons négliger tout ce qui précède cet Etienne, & nous dispenser d'aller jusqu'à un Basile, Chevalier Grec, mais d'origine

Françoise, qui, sous l'Empire de Charles-le-Chauve, sauva la Touraine de l'invasion des Normands, & eut de l'Empereur la Terre de Paulmy pour récompense. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes Noblesses, du moins il y a une sorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, & qui devient lui-même un titre.

Au commencement du règne de Louis XIII, René de Voyer, fils de Pierre, Chevalier de l'Ordre & Grand-Bailli de Touraine, & qui avoit pris le nom d'Argenson d'une Terre entrée dans sa Maison par sa grand'mère paternelle, alla apprendre le métier de la guerre en Hollande, qui étoit alors la meilleure Ecole militaire de l'Europe. Mais l'autorité de sa mère, Elisabeth Huraut de Chiverny, nièce du Chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires générales & des siennes, des espérances plus flatteuses & plus prochaines qu'on lui fit voir dans le parti de la Robe, le déterminèrent à l'embrasser. Il fut le premier Magistrat de son nom, mais presque sans quitter l'épée; car ayant été reçu Conseiller au Parlement de Paris en 1620, âgé de 24 ans, & bientôt après ayant passé à la Charge de Maître des Requêtes, il servit en qualité d'Intendant au Siége de la Rochelle, & dans la suite il n'eut plus ou que des Intendances d'Armées, ou que

des Intendances de Provinces, dont il falloit réprimer les mouvemens excités, soit par les Seigneurs, soit par les Calvinistes. Les besoins de l'Etat le firent souvent changer de poste, & l'envoyèrent toujours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle Province, dont l'administration demandoit un mêlange singulier, & presque unique, de hauteur & de douceur, de hardiesse & de circonspection. Dans un grand nombre de marches d'Armées, de Retraites, de Combats, de Siéges, il servit autant de sa personne, & beaucoup plus de son esprit qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des Puissances voisines, sur-tout avec la Maison de Savoie, alors divisée. Enfin, après tant d'emplois & de travaux, se croyant quitte envers sa Patrie, il songea à une retraite qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avoit fait; & comme il étoit veuf, il se mit dans l'état Ecclésiastique: mais le dessein que la Cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise, le fit nommer Ambassadeur extraordinaire vers cette République; & il n'accepta l'Ambassade que par un motif de Religion, & à condition qu'il n'y seroit pas plus d'un an, & que quand il en

fortiroit, son fils, que l'on faisoit dès-lors Conseiller d'Etat, lui succéderoit. A peine étoit-il arrivé à Venise en 1651, qu'il fut pris, en disant la Messe, d'une fièvre violente, dont il mourut en quatorze jours. Son fils aîné, qui avoit eu à 21 ans l'Intendance d'Angoumois, Aunis & Saintonge, se trouva à 27 ans Ambassadeur à Venise. Il fit élever à son père, dans l'Eglise de S. Job, un Mausolée, qui étoit un ornement même pour une aussi superbe Ville, & le Sénat s'engagea, par un acte public, à avoir soin de le conserver.

Pendant le cours de son Ambassade, qui dura cinq ans, naquit à Venise M. d'Argenson. La République voulut être sa marraine, lui donna le nom de Marc, le fit Chevalier de Saint-Marc, & lui permit, à lui & à toute sa postérité, de mettre sur le tout de leurs Armes celles de l'Etat avec le cimier & la devise, témoignages authentiques de la satisfaction qu'on avoit de l'Ambassadeur.

Son Ambassade finie, il se retira dans ses Terres, peu satisfait de la Cour, & avec une fortune assez médiocre, & n'eut plus d'autres vues que celles de la vie à venir. Le fils, trop jeune pour une si grande inaction, vouloit entrer dans le service; mais des convenances d'affaires domestiques lui firent prendre la Charge de Lieu-

tenant Général au Préſidial d'Angoulême, qui lui venoit de ſon aïeul maternel. Les Magiſtrats que le Roi envoya tenir les Grands Jours en quelques Provinces, le connurent dans leur voyage, & ſentirent bientôt que ſon génie & ſes talents étoient trop à l'étroit ſur un ſi petit théâtre. Ils l'exhortèrent vivement à venir à Paris, & il y fut obligé par quelques démêlés qu'il eut avec ſa Compagnie. La véritable cauſe n'en étoit peut-être que cette même ſupériorité de génie & de talents, un peu trop miſe au jour & trop exercée.

A Paris, il fut bientôt connu de M. de Pontchartrain, alors Contrôleur Général, qui, pour s'aſſurer de ce qu'il valoit, n'eut beſoin ni d'employer toute la fineſſe de ſa pénétration, ni de le faire paſſer par beaucoup d'eſſais ſur des affaires de finances dont il lui confioit le ſoin. On l'obligea à ſe faire Maître des Requêtes ſur la foi de ſon mérite; &, au bout de trois ans, il fut Lieutenant Général de Police de la Ville de Paris, en 1697.

Les Citoyens d'une Ville bien policée jouiſſent de l'ordre qui y eſt établi, ſans ſonger combien il en coûte de peines à ceux qui l'établiſſent ou le conſervent, à-peu-près comme tous les hommes jouiſſent de la régularité des mouvemens céleſtes ſans en avoir aucune connoiſſance;

& même plus l'ordre d'une Police ressemblée, par son uniformité, à celui des corps céleftes, plus il eft insensible, & par conséquent il eft toujours d'autant plus ignoré qu'il eft plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une Ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des Marchands à l'égard du Public, & en même temps animer leur commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une induftrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement; pénétrer, par des conduits souterrains, dans l'intérieur des familles, & leur

garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent par-tout sans être vu; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense & tumultueuse, & être l'ame toujours agissante & presque inconnue de ce grand corps: voilà quelles sont en général les fonctions du Magistrat de la Police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir & des caracteres qu'il faut prendre: mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui, la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la Ville furent portées au plus haut degré. Aussi le feu Roi se reposoit-il entièrement de Paris sur ses soins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les ténèbres: cet inconnu, quelqu'ingénieux qu'il fût à se cacher, étoit toujours sous ses yeux; & si enfin quelqu'un lui échappoit, du moins, ce qui fait presque un effet égal, personne n'eût osé se croire bien caché. Il avoit mérité que, dans certaines occasions importantes, l'autorité souveraine & indépendante des formalités appuyât

ses

ſes démarches ; car la Juſtice feroit quelquefois hors d'état d'agir, ſi elle n'oſoit jamais ſe débarraſſer de tant de ſages liens dont elle s'eſt chargée elle-même.

Environné & accablé, dans ſes Audiences, d'une foule de gens du menu peuple, pour la plus grande partie peu inſtruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'intérêts très-légers & ſouvent très-mal entendus, accoutumés à mettre à la place du diſcours un bruit inſenſé, il n'avoit ni l'inattention ni le dédain qu'auroient pu s'attirer les perſonnes ou les matières ; il ſe donnoit tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ſes yeux par leur liaiſon néceſſaire avec le bien public : il ſe conformoit aux façons de penſer les plus baſſes & les plus groſſières ; il parloit à chacun ſa langue, quelque étrangère qu'elle lui fût ; il accommodoit la raiſon à l'uſage de ceux qui la connoiſſoient le moins ; il concilioit avec bonté des eſprits farouches, & n'employoit la déciſion d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des conteſtations peu ſuſceptibles, ou peu dignes d'un jugement ſérieux, il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & auſſi efficace. Il s'égayoit à lui-même, autant que la Magiſtrature le permettoit, des fonc-

tions souverainement ennuyeuses & désagréables, & il leur prêtoit de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 & 1710, le Peuple injuste, parce qu'il souffroit, s'en prenoit en partie à M. d'Argenson, qui cependant tâchoit, par toutes sortes de voies, de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions, qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop sévérement. Le Magistrat les calma, & par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, & par la confiance que la Populace, quoique furieuse, avoit toujours en lui. Un jour, assiégé dans une maison où une troupe nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla & appaisa tout. Il savoit quel est le pouvoir d'un Magistrat sans armes; mais on a beau le savoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompensée ou suivie de la dignité de Conseiller d'Etat.

Il n'a pas seulement exercé son courage dans des occasions où il s'agissoit de sa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun péril que volontaire. Il n'a jamais manqué de se trouver aux incendies, &

d'y arriver des premiers. Dans ces momens si pressans & dans cette affreuse confusion, il donnoit les ordres pour le secours, & en même temps il en donnoit l'exemple, quand le péril étoit assez grand pour le demander. A l'embrasement des chantiers de la porte Saint-Bernard, il falloit, pour prévenir un embrasement général, traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Les gens du port & les détachemens du Régiment des Gardes hésitoient à tenter ce passage. M. d'Argenson le franchit le premier, & le fit suivre des plus braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ses habits brûlés, & fut plus de 20 heures sur pied dans une action continuelle. Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du Sénat à la tête d'une armée.

Quelqu'étendue que fût l'administration de la Police, le feu Roi ne permit pas que M. d'Argenson s'y renfermât entièrement; il l'appelloit souvent à d'autres fonctions plus élevées & plus glorieuses, ne fût-ce que par la relation immédiate qu'elles donnoient avec le Maître, relation toujours si précieuse & si recherchée. Tantôt il s'agissoit d'accommodement entre personnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les contestations éclatassent dans les Tribunaux ordinaires, & dont

les noms exigeoient un certain respect, auquel le public eût manqué. Tantôt c'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des expédients prompts, un mystère adroit, & une conduite déliée. Enfin M. d'Argenson vint à exercer réglément auprès du Roi un ministère secret & sans titre, mais qui n'en étoit que plus flatteur, & n'en avoit même que plus d'autorité.

Comme la Jurisdiction de la Police le rendoit maître des Arts & Métiers que l'Académie a entrepris de décrire & de perfectionner, ce qui la mettoit dans une relation nécessaire avec lui pour les détails de l'exécution, & que d'ailleurs il avoit pour les Sciences tout le goût, & leur accordoit toute la protection que leur devoit un homme d'autant d'esprit & aussi éclairé, la Compagnie voulut se l'acquérir, & elle le nomma en 1716 pour un de ses Honoraires. Bientôt après, comme si une dignité si modeste en eût dû annoncer de plus brillantes, le Régent du Royaume, qui avoit commencé par l'honorer de la même confiance & du même ministère secret que le feu Roi, le fit entrer dans les plus importantes affaires; & enfin, au commencement de 1718, le fit Garde des Sceaux & Président du Conseil des Finances. Il avoit été Lieu-

tenant de Police vingt-un ans, & depuis long-temps les suffrages des bons Citoyens les nommoient à des places plus élevées : mais la sienne étoit trop difficile à remplir ; & la réputation singulière qu'il s'y étoit acquise, devenoit un obstacle à son élévation. Il falloit un effort de justice pour le récompenser dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux ministères, dont chacun demandoit un grand homme, & tous ses talens se trouvèrent d'un usage heureux. L'expédition des affaires du Conseil se sentit de sa vivacité, il accorda ou refusa les graces qui dépendoient du Sceau, selon sa longue habitude de savoir placer la douceur & la sévérité ; sur-tout il soutint avec sa vigueur & sa fermeté naturelle l'autorité Royale, d'autant plus difficile à soutenir dans les Minorités, que ce ne sont pas toujours des mal-intentionnés qui résistent. Sa grande application à entrer dans le produit effectif des revenus du Roi, le mit en état de faire payer, dès la première année qu'il fut à la tête des Finances, seize millions d'arrérages des rentes de la Ville, sans préjudice de l'année courante ; & outre le crédit qu'il redonnoit aux affaires, il eut le plaisir de marquer bien solidement aux habitans de Paris l'affection qu'il avoit prise pour eux en

les gouvernant. Dans cette même première année, il égala la recette & la dépense ; équation, pour parler la langue de cette Académie, plus difficile que toutes celles de l'Algèbre. C'est sous lui qu'on a appris à se passer des traités à forfait, & à établir des Régies qui font recevoir au Roi seul ses revenus, & le dispensent de les partager avec des espèces d'Associés. Enfin, il avoit un projet certain pour diminuer par des remboursemens effectifs les dettes de l'Etat : mais d'autres vues, & qui paroissoient plus brillantes, traversèrent les siennes ; il céda sans peine aux conjonctures, & se démit des Finances au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la Magistrature, il ne le fut encore que pour peu de temps ; mais ce peu de temps valut à l'Etat un Règlement utile. Les Bénéfices tombés une fois entre les mains des Réguliers, y circuloient ensuite perpétuellement à la faveur de certains artifices ingénieux, qui trompoient la Loi en la suivant à la lettre. M. d'Argenson remédia à cet abus par deux déclarations qui préviennent, si cependant on ose l'assurer, sur-tout en cette matière, tous les stratagêmes de l'intérêt.

Le bien des affaires générales, qui changent si souvent de face, parut demander qu'il remît les Sceaux ; & il les remit au commencement de Juin 1720. Il conser-

voit pleinement l'eſtime & l'affection du Prince dont il les avoit reçus, & il gagnoit de la tranquillité pour les derniers temps de ſa vie. Il n'eut pas beſoin de toutes les reſſources de ſon courage pour ſoutenir ce repos; mais il employa, pour en bien uſer, toutes celles de la Religion. Il mourut le 8 Mai 1721.

Il avoit une gaieté naturelle, & une vivacité d'eſprit heureuſe & féconde en traits, qui ſeuls auroient fait une réputation à un homme oiſif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémiſſoit pas ſous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit queſtion que de plaiſir, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute ſa vie que l'Art ſi difficile, quoique frivole, des agrémens & du badinage. Il ne connoiſſoit point à l'égard du travail la diſtinction des jours & des nuits; les affaires avoient ſeules le droit de diſpoſer de ſon temps, & il n'en donnoit à tout le reſte que ce qu'elles lui laiſſoient de momens vuides, au haſard & irréguliérement. Il dictoit à trois ou quatre Secrétaires à la fois, & ſouvent chaque lettre eût mérité par ſa matière d'être faite à part, & ſembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ſes propres dépens des procès, même conſidérables; & un trait rare en fait de Finances, c'eſt d'avoir refuſé à un renouvellement de bail

cent mille écus qui lui étoient dûs par un uſage établi : il les fit porter au Tréſor Royal, pour être employés au paiement des penſions les plus preſſées des Officiers de guerre. Quoique les occaſions de faire ſa cour ſoient toutes, ſans nulle diſtinction, infiniment chères à ceux qui approchent les Rois, il en a rejetté un grand nombre, parce qu'il ſe fût expoſé au péril de nuire plus que les fautes ne méritoient. Il a ſouvent épargné des événemens déſagréables à qui n'en ſavoit rien, & jamais le récit du ſervice n'alloit mendier de la reconnoiſſance. Autant que par ſa ſévérité, ou plutôt par ſon apparence de ſévérité, il ſavoit ſe rendre redoutable au Peuple dont il faut être craint, autant, par ſes manières & par ſes bons offices, il ſavoit ſe faire aimer de ceux que la crainte ne mène pas. Les perſonnes dont j'entends parler ici ſont en ſi grand nombre & ſi importantes, que j'affoiblirois ſon Eloge en y faiſant entrer la reconnoiſſance que je lui dois, & que je conſerverai toujours pour ſa mémoire.

Il avoit épouſé Dame Marguerite le Fevre de Caumartin, dont il a laiſſé deux fils, l'un Conſeiller d'Etat & Intendant de Maubeuge, l'autre ſon ſucceſſeur dans la Charge de la Police; & une fille mariée à M. de Colande, Maréchal de Camp, & Commandeur de l'Ordre de S. Louis.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

COUPLET.

CLAUDE-ANTOINE COUPLET naquit à Paris le 20 Avril 1642 d'Antoine Couplet, Bourgeois de Paris. Son père le deſtina au Barreau, ſans conſulter, & apparemment ſans connoître ſes talens & ſon goût qui le portoient aux Mathématiques, & principalement aux Méchaniques. Elles lui causèrent beaucoup de diſtraction dans ſes études. Cependant il fut reçu Avocat; mais il quitta bientôt cette profeſſion forcée, & ſe donna entièrement à celle que la Nature lui avoit choiſie.

Il chercha de l'inſtruction & du ſecours dans le commerce de M. Buhot, Coſmographe & Ingénieur du Roi, qui, après avoir reconnu ſes diſpoſitions, ſe fit un plaiſir de les cultiver : il voulut même ſerrer par une alliance la liaiſon que la ſcience avoit commencée entr'eux; & en 1665, il fit épouſer ſa belle-fille à ſon Elève, âgé alors de 24 ans.

En 1666, fut formée l'Académie des

Sciences. M. Buhot fut choisi par M. Colbert pour en être ; & quelque temps après, M. Couplet y entra : on lui donna un logement à l'Observatoire, & la garde du Cabinet des Machines. Il semble qu'un certain respect doive être attaché aux noms de ceux qui ont les premiers composé cette Compagnie.

En 1670, M. Couplet acheta de M. Buhot la Charge de Professeur de Mathématiques de la grande Ecurie. Il étoit obligé d'aller fort souvent à Versailles, & dans ces temps-là le feu Roi y fit faire ces grandes conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La Science des eaux & des nivellemens fut perfectionnée au point qu'elle en devint presque toute nouvelle ; & M. Couplet, qui ne demandoit qu'à s'instruire & à s'exercer, en eut des occasions à souhait. Nous avons parlé en 1699 (*page* 112 *& suiv.*) d'un niveau qu'il s'étoit en quelque manière rendu propre, en le rendant d'une exécution beaucoup plus facile.

Employé souvent à des ouvrages de particuliers, il s'y conduisoit toujours d'une manière dont sa famille seule pouvoit se plaindre ; il ne vouloit que réussir, & il mettoit de son argent pour hâter ou pour perfectionner les travaux : loin de faire valoir ses soins & ses peines, il en parloit

avec une modeftie qui enhardiffoit à le récompenfer mal; & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoiffance.

Ce qu'il a fait de plus confidérable a été à *Coulanges la Vineufe*, petite Ville de Bourgogne, à trois lieues d'Auxerre. Coulanges eft riche en vins, & de-là vient fon épithète, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin, & point d'eau. Les habitans étoient réduits à des mares; & comme elles étoient fouvent à fec, ils alloient fort loin chercher un puits qui tariffoit auffi, & les renvoyoit à une fontaine éloignée de-là d'une lieue. Afin que l'on ne manquât pas d'eau dans les incendies, chaque habitant étoit obligé, par Ordonnance de Police, à avoir à fa porte un tonneau toujours plein; & malgré cette précaution, la Ville avoit eu trois grands incendies en trente ans; & à l'un on avoit été obligé de jetter du vin fur le feu. Ils avoient obtenu en 1716 un Arrêt du Confeil qui leur permettoit de lever fur chaque pièce de vin qui fortiroit de leur territoire, un impôt dont le produit feroit employé à chercher de l'eau, & à toutes les dépenfes néceffaires: mais tous les Ingénieurs qui avoient tenté cette entreprife, l'avoient tentée fans fuccès, quoique vivement animés, & par l'utilité & par la gloire.

M. d'Agueſſeau, alors Procureur-Général, & aujourd'hui Chancelier de France, ayant acquis le Domaine de cette Ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'aſſurer qu'il n'en falloit plus faire ; & en 1705, il s'adreſſa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre. Ce mois eſt ordinairement un des plus ſecs de toute l'année : 1705 fut une année fort ſeche ; & ſi l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

En une infinité d'endroits de la terre, il court des veines d'eau qui ont effectivement quelque rapport avec le ſang qui coule dans nos veines. Si ces eaux trouvent des terres ſablonneuſes, elles ſe filtrent au travers, & ſe perdent ; il faut des fonds qui les arrêtent, tels que ſont des lits de glaiſe. Elles ſont en plus grande quantité ſelon la diſpoſition des terreins. Si, par exemple, une grande plaine a une pente vers un côteau, & s'y termine, toutes les eaux que la plaine recevra du Ciel ſeront déterminées à couler vers ce côteau, qui les raſſemblera encore, & elles ſe trouveront en abondance au pied. Ainſi la recherche & la découverte des eaux dépend d'un examen du terrein fort exact & aſſez fin ; il faut un coup-d'œil juſte & guidé par une longue expérience.

M. Couplet, arrivé à quelque diſtance de Coulanges, mais ſans la voir encore, & s'étant ſeulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ſes connoiſſances en uſage, & enfin promit hardiment cette eau ſi deſirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres Ingénieurs. Il marchoit ſon niveau à la main; & dès qu'il put voir les maiſons de la Ville, il aſſura que l'eau ſeroit plus haute. Quelques-uns des principaux habitans, qui par impatience ou par curioſité étoient allés au-devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour leur avancer la joie, ou pour ſe donner une eſpèce de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit ſon chemin en marquant avec des piquets les endroits où il falloit fouiller, & en prédiſant dans le même temps à quelle profondeur préciſément on trouveroit l'eau; & au lieu qu'un autre eût pu prendre un air impoſant de divination, il expliquoit naïvement les principes de ſon Art, & ſe privoit de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit priſes; & il repartit pour Paris après avoir laiſſé les inſtructions néceſſaires pour les travaux qui ſe devoient faire en

ſon abſence. Il reſtoit à conduire l'eau dans la Ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de beſoin, & tout cela emportoit mille détails de pratique ſur quoi il ne laiſſoit rien à deſirer; il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la dernière main.

Il revint en effet; & enfin, le 21 Décembre l'eau arriva dans la Ville. Jamais la plus heureuſe vendange n'y avoit répandu tant de joie. Hommes, femmes, enfans, tous couroient à cette eau pour en boire, & ils euſſent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier Juge de la Ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ſes mains qu'il y plongea pluſieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les cloches furent ſonnées avec tant d'emportement, que la plus groſſe fut démontée; l'allégreſſe publique fit cent folies. La Ville, auparavant toute défigurée par des maiſons brûlées qu'on ne réparoit point, a pris une face nouvelle: on y bâtit; on vient même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu-à-peu; & pour tout cela M. Couplet n'a pas fait 3000 liv. de dépenſe à cette même Ville, qui auroit été ravie de ſe charger d'un impôt perpétuel: auſſi croit-elle bien lui devoir une Inſcription &c.

une Devise. L'Inscription est ce Distique Latin :

Non erat antè fluens Populis sitientibus unda ;
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La Devise représente un Moïse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de seps de vignes, avec ces mots : *Utile dulci.*

Auxerre & Courson, qui sont dans le voisinage de Coulanges, se sentirent aussi de son voyage ; il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, & à Courson ceux de retrouver une source perdue.

C'est dans ces sortes de fonctions & dans celles qu'il devoit à l'Académie & à sa Charge, qu'il a passé une vie toujours occupée & toujours laborieuse. Une complexion d'une force singulière le soutenoit dans ses fatigues. Enfin, âgé de 79 ans, il eut une première attaque d'apoplexie, & quelque temps après une seconde, auxquelles succéda une paralysie, qui tomba particulièrement sur la langue & sur l'œsophage, de sorte qu'il ne pouvoit ni parler ni avaler sans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage. Il employa toujours à des prières & à des discours édifians le peu qui lui restoit d'usage de la parole, & il mourut le 25 Juillet 1722, âgé de 81 ans.

Ce qu'on appelle préciſément bonté étoit en lui à un haut point, & avec cet avantage qu'elle étoit ſenſiblement marquée dans ſa phyſionomie, dans ſon air, dans ſes manières ; on ſe fût fié à lui ſans autres garans que ceux-là. Heureuſes, du moins par rapport aux effets extérieurs, les vertus dont la preuve eſt courte & prompte ! Il étoit Tréſorier de l'Académie, titre trop faſtueux & aſſez impropre : il étoit plutôt le contraire d'un Tréſorier ; il n'avoit point de fonds entre les mains, mais il faiſoit des avances aſſez conſidérables par rapport à ſa fortune, & ne les retiroit pas ſans peine. Il a laiſſé un fils, qui lui a ſuccédé dignement dans cette place.

ÉLOGE

DE M. MERY.

JEAN MERY naquit à Vatan en Berry, le 6 Janvier 1645, de Jean Mery, Maître Chirurgien, & de Jeanne Mores. On lui fit commencer ſes études ; mais il s'en dégoûta bientôt par le peu de ſecours qu'il trouva dans de mauvais Maîtres, par le peu d'émulation, apparemment auſſi par

le peu d'inclination naturelle. Il ne passa pas la Quatrième, & s'attacha uniquement à la profession de son père. Il vint à Paris à dix-huit ans s'instruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour de jeunes Chirurgiens. Non content de ses exercices de jour, il déroboit subtilement un Mort quand il le pouvoit, l'emportoit dans son lit, & passoit la nuit à le disséquer en grand secret.

En 1681, il fit, à la prière de M. Lamy, Docteur en Médecine, qui donnoit une seconde édition de son livre sur l'*Ame sensitive*, une description de l'oreille. Il reconnoit dans une lettre préliminaire adressée à ce Docteur, & imprimée aussi, qu'il n'est qu'*un simple Chirurgien de l'Hôtel-Dieu*; & par-là il insinue qu'il est bien hardi d'oser décrire une partie aussi délicate que l'oreille, & aussi inconnue aux plus habiles Anatomistes; qu'on ne le croira pas en droit de faire des découvertes: mais si on veut bien ne s'en pas tenir à des préjugés si concluans, il s'engage à convaincre tout incrédule les pieces à la main. Dans la même année il fut pourvu d'une charge de Chirurgien de la feue Reine.

En 1683, M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien Major

L'année ſuivante, le Roi de Portugal ayant demandé au feu Roi un Chirurgien capable de donner du ſecours à la Reine ſa femme, qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Mery en poſte; mais la Reine mourut avant ſon arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun malade qui ne voulut le conſulter, quelque peu digne qu'il en fût par ſon mal, ou au contraire, quelque déſeſpéré qu'il fût. On lui fit les offres les plus avantageuſes pour l'arrêter en Portugal; on en fit autant en Eſpagne à ſon paſſage : mais rien ne put vaincre l'amour de la Patrie.

A ſon retour M. de Louvois le fit entrer dans l'Académie des Sciences en 1684.

Cette même année la Cour allant à Chambor, le Roi demanda à M. Fagon un Chirurgien qu'il pût mettre, pendant le voyage, auprès de M. le Duc de Bourgogne, encore enfant. M. Fagon fit choix de M. Mery. On ne peut pas mettre en doute s'il s'acquitta de cet emploi avec toute l'application & tout le zèle poſſible : mais il ſe trouvoit encore plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Eſpagne; & il revint, auſſi-tôt qu'il le put, reſpirer ſon véritable air natal, celui des Invalides & de l'Académie.

En 1692 il fit un voyage en Angleterre par ordre de la Cour, & ce qui paroîtra sans doute surprenant, on en ignore absolument le sujet. Peut-être s'est-on déja apperçu que les faits rapportés jusqu'ici ont été assez dénués de circonstances, assez décharnés; c'est la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avoit rempli dans la derniere exactitude ses fonctions nécessaires, il se renfermoit dans son Cabinet, où il étudioit, non pas tant les Livres que la nature même: il n'avoit de commerce qu'avec les morts, & cela dans un sens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des Savans. Il s'instruisoit donc infiniment; mais personne n'en eût rien su, si les opérations qu'il faisoit tous les jours n'eussent trahi le secret de son habileté. Ceux qui sont fortement occupés à exercer une profession ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, soit de leurs occupations présentes, soit de leurs projets; on est obligé de les écouter, & ils ont une liberté entière de se faire valoir: mais il n'usoit point de ses droits à cet égard; on ne le voyoit qu'aux heures des repas, & il n'y tenoit point de discours inutiles. Enfin, je le répète, on ne sait rien du voyage d'Angleterre, dont il auroit dû, au moins à sa femme & à

ſes enfans, vanter ou excuſer le ſuccès. Tout étoit enſeveli dans un profond ſilence, & il eſt preſque étonnant que M. Mery ait été connu. Il n'a rien mis du ſien dans ſa réputation que ſon mérite, & communément il s'en faut beaucoup que ce ſoit aſſez.

En 1700, M. de Harlay, Premier Préſident, le nomma premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien ſûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'Académie; & je lui ai ouï dire que les deux enſemble rempliſſoient toute ſon ambition, auſſi l'ont-elles uniquement occupé. Des malades, quelqu'importans qu'ils fuſſent, & quelqu'utiles qu'ils duſſent être, n'ont jamais pu le faire ſortir de chez lui. Tout au plus a-t-il traité quelques amis, mais en amis, & en leur faiſant très-peu de choſe. Des étrangers qui ſouhaitoient paſſionnément qu'il leur fît des Cours particuliers d'Anatomie, n'ont pu le tenter par les promeſſes les plus magnifiques & les plus ſûres. Il ne vouloit point d'une augmentation de fortune qui lui eût coûté un temps deſtiné à de nouveaux progrès dans ſa ſcience.

Mais ce même temps qu'il eſtimoit plus que la richeſſe, il ne l'épargnoit point à ſes devoirs; il conçut volontairement le deſſein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beau-

coup plus qu'il ne lui en demandoit, selon l'usage établi. Les jeunes Chirurgiens qui venoient y apprendre leur métier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du hasard, qui leur mettoit sous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre; rien de suivi, rien de méthodique ne dirigeoit leurs connoissances. Il obtint de M. de Harlay que l'on construisît un lieu où il leur feroit des cours réglés d'Anatomie. S'il eût pris cette occasion de demander des appointemens plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vue, on ne l'eût pas blâmé d'accorder son intérêt avec celui du public. D'ailleurs M. le Premier Président l'honoroit d'une affection particulière; & comme ce grand Magistrat avoit beaucoup d'esprit, peut-être l'aimoit-il d'autant plus qu'il falloit de la pénétration pour sentir tout ce qu'il valoit: mais M. Mery ne songea, dans son nouvel établissement qu'à l'utilité publique, & il se tint heureux qu'on lui eût accordé un surcroît considérable d'assujettissement & de travail.

Son génie étoit d'apporter une extrême exactitude à l'observation, & de se bien assurer de la simple vérité des choses. Il ne se pressoit point d'imaginer pourquoi telle disposition, telle structure; il voyoit les faits d'autant plus sûrement, qu'il ne

les voyoit point au travers d'un ſyſtême déja formé qui eût pu les changer à ſes yeux. Son Cabinet anatomique, auquel il avoit travaillé une bonne partie de ſa vie, ce nombre prodigieux de diſſections faites de ſa main, avec une patience étonnante, avoient apparemment aidé à lui faire prendre cette habitude; il avoit été ſi long-temps appliqué à ne faire que voir, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ſonger tant à deviner : mais on doit convenir qu'il n'y a pas moins de ſagacité d'eſprit à bien voir en cette matière qu'à deviner; auſſi n'avoit-on pas à craindre que ce qu'il faiſoit voir aux autres il le leur déguiſât, ou l'embellît trop par ſes diſcours : à peine ſe pouvoit-il réſoudre à l'expliquer; il falloit preſque que les pieces de ſon Cabinet parlaſſent pour lui.

On y en compte juſqu'à quatre-vingts d'importantes, ſoit ſquelettes entiers, ſoit parties d'animaux. Trente de ces pieces regardent l'homme, & celle où ſont tous les nerfs, conduits depuis leur origine juſqu'à leurs extrémités, a dû lui coûter des trois ou quatre mois de travail. Une adreſſe ſingulière, & une perſévérance infatigable, ont été néceſſaires pour finir ces ouvrages; auſſi étoit-ce-là ce qui l'enlevoit à tout. Il étoit toujours preſſé de rentrer dans ce lieu où toutes ces machines

démontées & dépouillées de ce qui nous les cache, en les revêtant, lui présentoient la Nature plus à nud, & lui donnoient toujours à lui-même de nouvelles instructions. Cependant, pour ne se pas trop glorifier de la connoissance qu'il avoit de la structure des animaux, il faisoit réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action & du jeu des liqueurs. *Nous autres Anatomistes*, m'a-t-il dit une fois, *nous sommes comme les Crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les rues jusqu'aux plus petites & aux plus écartées; mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.*

On a vu de lui dans nos Volumes quantité de morceaux sur ce que devient l'air entré par les poumons, sur l'iris de l'œil, sur la choroïde, &c. Il a donné une nouvelle structure au nerf optique, & a osé avancer qu'un animal se multiplie sans accouplement; c'est la Moule d'étang, dont il a donné la singulière & bisarre Anatomie (*a*): mais ce qui a fait le plus de bruit dans ces Volumes, a été son opinion sur la circulation du sang dans le fœtus, ou sur l'usage du trou ovale, directement opposée à celle de tous les autres Anatomistes. Il fut cause que l'Académie, dès son renouvellement en 1699,

(*a*) Voyez l'Hist. de 1710, p. 30 & suiv.

fut agitée par cette queſtion. Un monde d'Adverſaires élevés contre lui, tant au dedans qu'au dehors de l'Académie, ne l'ébranla point. Il publia même en [illegible], hors de nos Mémoires, un Traité exprès ſur ce ſujet, auquel il joignit ſes Remarques ſur une nouvelle manière de tailler de la pierre, pratiquée alors par un Frère Jacques, Franc-Comtois : c'eſt-là le ſeul Livre qu'on ait de lui. On ne ſait point encore aujourd'hui quel parti eſt victorieux, & c'eſt une aſſez grande gloire pour celui qui ſeul étoit un parti. Il paroît, ainſi que nous osâmes le ſoupçonner il y a long-temps, que les deux Syſtêmes oppoſés pourroient être vrais, & ſe concilier ; dénouement qui mériteroit d'être remarqué dans l'Hiſtoire de la Philoſophie, & qui condamneroit bien la grande chaleur de toute cette conteſtation.

M. Mery étoit ſi retenu à former ou à adopter des ſyſtêmes, qu'il héſitoit à recevoir, ou, ſi l'on veut, ne recevoit pas celui de la génération par les œufs, ſi vraiſemblable, ſi appuyé, ſi généralement reçu. Il n'en ſubſtituoit pas d'autre à la place : mais des ſtructures de parties, qui effectivement ne s'y accordoit pas trop, l'arrêtoient (a), mais tels que les

(a) Voyez l'Hiſt. de 1701, pag. 38 & ſuiv., ſeconde édition.

autres

Autres Anatomiſtes ſe laiſſent emporter à un grand nombre d'apparences très favorables, & ſe repoſent en quelque ſorte ſur la nature de la ſolution de quelques difficultés. Nous n'avons garde de décider entre leur hardieſſe & la timidité oppoſée; ſeulement pouvons-nous dire qu'en fait de Sciences, les hommes ſont nés dogmatiques & hardis, & qu'il leur en coûte plus d'effort pour être timides & Pyrrhoniens.

Cependant M. Mery, peu diſpoſé à prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'étoit pas davantage à quitter facilement les ſiennes particulières. Le témoignage qu'il ſe rendoit de la grande ſûreté de ſes obſervations, & du peu de précipitation de ſes conſéquences, l'affermiſſoit dans ce qu'il avoit une fois penſé déterminément. La vie retirée y contribuoit encore; les idées qu'on y prend ſont plus roides & plus inflexibles, faute d'être traverſées, pliées par celles des autres, entretenues dans une certaine ſoupleſſe : on s'accoutume trop dans la ſolitude à ne penſer que comme ſoi. Cette même retraite lui faiſoit ignorer auſſi des ménagemens d'expreſſions néceſſaires dans la diſpute; il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un ſentiment étoit abſurde : il le diſoit; mais

cet excès de naïveté & de sincérité ne blessoit pas tant dans l'intérieur de l'Académie. Et si les suites assez ordinaires du savoir n'y étoient excusées, où le seroient-elles ? On y a remarqué avec plaisir, que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ses sentimens, en avoit changé en quelques occasions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'opération du Frère Jacques, & il se rétracta dans la suite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un Anatomiste de la Compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery sur certains points qui lui avoient paru d'abord insoutenables ; & il le raconte pour la gloire de M. Mery, & non pour la sienne.

Ce même Anatomiste prétend que M. Mery a entrevu la valvule d'Eustachius, connu les glandes de Couper long-temps avant Couper même. Mais il faut laisser les découvertes aux noms qui en sont en possession ; & quand même ce ne seroit que la faveur du sort qui les leur auroit adjugées plutôt qu'à d'autres, il vaut mieux n'en point appeler.

Malgré une constitution très-ferme, & une vie toujours très-réglée d'un bout à l'autre, M. Mery fut presque tout-d'un-coup abandonné de ses jambes vers l'âge de soixante-quinze ans, sans avoir

nulle autre incommodité. Il fut réduit à se renfermer absolument chez lui, où il s'étoit tant renfermé volontairement. Tous ceux de l'Académie qui pouvoient se plaindre de quelques-unes de ces sincérités dont nous avons parlé, allèrent le voir pour le rassurer sur l'inquiétude où il eût pu être à leur égard, & renouveller une amitié qui, à proprement parler, n'avoit pas été interrompue. Il fut sensiblement touché, & de ces avances qu'il n'attendoit peut-être pas, & de ces sentimens qu'il méritoit plus qu'il ne se les étoit attirés; & il ne pouvoit se lasser d'en marquer sa joie à M. Varignon, son fidèle ami, & de tous les temps.

Il s'affoiblissoit toujours, quoiqu'en conservant un esprit sain; & enfin il mourut le 3 Novembre 1722 âgé de 77 ans. Il a laissé six enfans de Catherine-Geneviéve Carrere, fille de M. Carrere, qui avoit été premier Chirurgien de feu Madame.

Il a eu toute sa vie beaucoup de religion, & des mœurs telles que la religion les demande; ses dernières années ont été uniquement occupées d'exercices de piété. Nous avons dit de feu M. Cassini, que les Cieux lui racontoient sans cesse la gloire de leur Créateur; les animaux la racontoient aussi à M. Mery. L'Astronomie,

l'Anatomie ſont en effet les deux Sciences où ſont le plus ſenſiblement marqués les caractères du Souverain Etre : l'une annonce ſon immenſité par celle des eſpaces céleſtes, l'autre ſon intelligence infinie par la Méchanique des animaux. On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage ; l'intelligence prouve encore plus que l'immenſité.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

VARIGNON

PIERRE VARIGNON naquit à Caen en 1654 d'un Architecte-Entrepreneur, dont la fortune étoit fort médiocre. Il avoit deux frères, qui ſuivirent la profeſſion du père, & il étudia pour être Eccléſiaſtique.

Au milieu de cette éducation commune qu'on donne aux jeunes gens dans les Colléges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particulièrement vient par différens haſards ſe préſenter à leurs yeux ; & s'ils ont quelque inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de

ſaiſir ſon objet dès qu'elle le rencontre. Comme les Architectes, & quelquefois les ſimples Maçons ſavent faire des Cadrans, M. Varignon en vit tracer de bonne heure, & ne le vit pas indifféremment. Il en apprit la pratique la plus groſſière, qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ſes Maîtres; mais il ſoupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque Théorie générale, ſoupçon qui ne ſervoit qu'à l'inquiéter & à le tourmenter ſans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en Philoſophie aux Jéſuites de Caen, feuilletant par amuſement différens Livres dans la boutique d'un Libraire, il tomba ſur un Euclide, & en lut les premières pages, qui le charmèrent non-ſeulement par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il ſe ſentit à y entrer. Comment l'eſprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ſes talens? Il emporta l'Euclide chez lui, & en fut toujours plus charmé par les mêmes raiſons. L'incertitude éternelle, l'embarras ſophiſtique, l'obſcurité inutile & quelquefois affectée de la Philoſophie des Ecoles, aidèrent encore à lui faire goûter la clarté, la liaiſon, la ſûreté des vérités géométriques. La Géométrie le conduiſit aux Ouvrages de Deſcartes; & il fut frappé de cette nouvelle lumière

qui de-là s'est répandue dans tout le monde pensant. Il prenoit sur les nécessités absolues de la vie de quoi acheter des Livres de cette espèce, ou plutôt il les mettoit au nombre des nécessités absolues : il falloit même, & cela pouvoit encore irriter la passion, qu'il ne les étudiât qu'en secret ; car ses parens, qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les Livres ordinaires dont les autres faisoient usage, désapprouvoient beaucoup & traversoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Il passa en Théologie ; & quoique l'importance des matières, & la nécessité dont elles sont pour un Ecclésiastique, le fixassent davantage, sa passion dominante ne leur fut pas entièrement sacrifiée.

Il alloit souvent disputer à des Thèses dans les Classes de Philosophie, & il brilloit fort par sa qualité de bon Argumenteur, à laquelle concouroient & le caractère de son esprit, & sa constitution corporelle ; beaucoup de force & de netteté de raisonnement d'un côté, & de l'autre une excellente poitrine & une voix éclatante. Ce fut alors que M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui étudioit en Philosophie dans le même Collège, le connut. Un goût commun pour les choses de raisonnement, soit physiques, soit métaphysiques,

& des diſputes continuelles, furent le lien de leur amitié. Ils avoient beſoin l'un de l'autre pour approfondir, & pour s'aſſurer que tout étoit vu dans un ſujet. Leurs caractères différens faiſoient un aſſortiment complet & heureux : l'un par une certaine vigueur d'idée, par une vivacité féconde, & par une fougue de raiſon ; l'autre par une analyſe ſubtile, par une préciſion ſcrupuleuſe, par une ſage & ingénieuſe lenteur à diſcuter tout.

M. l'Abbé de Saint-Pierre, pour jouir plus à ſon aiſe de M. Varignon, ſe logea avec lui ; & enfin, toujours plus touché de ſon mérite, il réſolut de lui faire une fortune qui le mît en état de ſuivre pleinement ſes talens & ſon génie. Cependant cet Abbé, cadet de Normandie, n'avoit que 1800 livres de rente ; il en détacha 300, qu'il donna par contrat à M. Varignon. Ce peu, qui étoit beaucoup par rapport au bien du Donateur, étoit beaucoup auſſi par rapport aux beſoins & aux deſirs du Donataire. L'un ſe trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi ſon ami.

L'Abbé, perſuadé qu'il n'y avoit point de meilleur ſéjour que Paris pour des Philoſophes [illegible] vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maiſon du fauxbourg S. Jacques.

Là, ils pensoient chacun de son côté; car ils n'étoient plus tant en communauté de pensées. L'Abbé, revenu des subtilités inutiles & fatigantes, s'étoit tourné principalement du côté des réflexions sur l'homme, sur les mœurs & sur les principes du Gouvernement. M. Varignon s'étoit totalement enfoncé dans les Mathématiques. J'étois leur compatriote, & allois les voir assez souvent, & quelquefois passer deux ou trois jours avec eux : il y avoit encore de la place pour un survenant, & même pour un second, sorti de la même Province, aujourd'hui l'un des principaux Membres de l'Académie des Belles-Lettres, & fameux par les Histoires qui ont paru de lui. Nous nous rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la première ardeur de savoir, fort unis, & ce que nous ne comptions peut-être pas alors pour un assez grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues, de l'empire des Lettres, & tous les sujets de cette petite société se sont dispersés de-là dans toutes les Académies.

M. Varignon, dont [illegible] constitution [illegible]oit robuste, au moi[illegible]nesse, passoit les journées entières au travail; nul divertissement, nulle récréation, tout au

plus quelque promenade à laquelle sa raison le forçoit dans les beaux jours. Je lui ai ouï-dire que travaillant après souper, selon sa coutume, il étoit souvent surpris par des cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, & qu'il étoit ravi de se pouvoir dire à lui-même, que ce n'étoit pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures. Il ne sortoit de-là ni avec la tristesse que les matières pouvoient naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que devoit causer la longueur seule de l'application : il en sortoit gai & vif, encore plein des plaisirs qu'il avoit pris, impatient de recommencer. Il rioit volontiers en parlant de Géométrie, & à le voir on eût cru qu'il la falloit étudier pour se bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la sienne; sa vie étoit une possession perpétuelle, & parfaitement paisible, de ce qu'il aimoit uniquement. Cependant si on eût eu à chercher un homme heureux, on l'eût été chercher bien loin de lui, & bien plus haut; mais on ne l'y eût pas trouvé.

Dans sa solitude du fauxbourg Saint-Jacques, il ne laissoit pas de lier commerce avec plusieurs Savans, & des plus illustres, tels que MM. du Hamel, du Verney, de la Hire.

M. du Verney lui demandoit assez

ſouvent ſes lumières ſur ce qu'il y a en Anatomie, qui appartient à la ſcience des Méchaniques : ils examinoient enſemble des poſitions de muſcles, leurs points d'appui, leurs directions ; & M. du Verney apprenoit beaucoup d'Anatomie à M. Varignon, qui l'en payoit par des raiſonnemens mathématiques appliqués à l'Anatomie.

Enfin, en 1687 il ſe fit connoître du Public par ſon *Projet d'une nouvelle Méchanique*, dédié à l'Académie des Sciences. Elle étoit nouvelle en effet. Découvrir des vérités, & en découvrir les ſources, ce ſont deux choſes qui peuvent d'abord paroître inſéparables, & qui cependant ſont ſouvent ſéparées, tant la Nature a été avare de connoiſſances à notre égard. En Méchanique dont il s'agit ici, on démontroit bien la néceſſité de l'équilibre dans les cas où il arrive ; mais on ne ſavoit pas préciſément ce qui le cauſoit. C'eſt ce que M. Varignon apperçut par la Théorie des mouvemens compoſés, & ce qui fait tout le ſujet de ſon Livre. Les principes eſſentiels une fois trouvés, les vérités coulent avec une facilité délicieuſe pour l'eſprit ; leur enchaînement eſt plus ſimple & en même temps plus étroit ; le ſpectacle de leur génération, qui n'a plus rien de forcé, en eſt

plus agréable, & cette même génération, plus légitime en quelque ſorte, eſt auſſi plus féconde.

La nouvelle Méchanique fut reçue de tous les Géomètres avec applaudiſſement, & elle valut à ſon Auteur deux places conſidérables : l'une de Géomètre dans cette Académie en 1688, l'autre de Profeſſeur en Mathématiques au Collège Mazarin. On vouloit donner du relief à cette Chaire, qui n'avoit point encore été remplie, & il fut choiſi.

Il mit au jour en 1690 ſes *Nouvelles Conjectures ſur la peſanteur*. Il conçoit une pierre poſée dans l'air, & il demande pourquoi elle tombe vers le centre de la terre. L'air eſt un liquide dont par conſéquent les différentes parties ſe meuvent en tous ſens imaginables ; & une direction quelconque étant déterminée, il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en ait un grand nombre qui s'accordent à la ſuivre. On peut imaginer toutes celles qui s'accordent dans une même direction, comme ne faiſant qu'une même colonne. La pierre eſt donc frappée par des colonnes qui la pouſſent d'Orient en Occident, d'Occident en Orient, de bas en haut, du haut en bas. Les colonnes qui la pouſſent latéralement d'Orient en Occident, ou au contraire, ſont égales en longueur, & par conſéquent

en force, & il n'en résulte à la pierre aucune impression. Mais celles qui la poussent de haut en bas sont beaucoup plus longues que celles qui la poussent de bas en haut, & cela, à quelque distance de la terre où la pierre ait jamais pu être portée. Elle sera donc poussée avec plus de force de haut en bas que de bas en haut, & elle tombera vers le centre de la terre, ou, ce qui est le même, perpendiculairement à sa surface, parce que les colonnes latérales égales en forces l'empêchent de s'écarter ni à droite, ni à gauche. Si la pierre étoit à une égale distance & de la terre, & de la dernière surface de l'air, elle demeureroit en repos; plus loin, elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'air, on le dira de même de la matière subtile, & de tout autre liquide où des corps seront posés. Telle est en général l'idée de M. Varignon sur la cause de la pesanteur. Plusieurs grands Hommes ont prouvé par l'inutilité de leurs efforts l'extrême difficulté de cette matière; & j'avoue qu'il pourroit bien aussi l'avoir prouvée. Du moins ce système a-t-il peu de sectateurs; & quoique simple, bien lié, bien suivi, il est vrai qu'un Physicien, même avant la discussion, ne se sent point porté à le croire. L'Auteur l'auroit plus aisément défendu que persuadé. Aussi ne l'a-t-il point

loûé avec cette confiance & cet air triomphant, qui ont accompagné tant d'autres Systêmes. Le titre modeste de *Conjectures* répondoit sincèrement à sa pensée: il ne croyoit point qu'en matière de Physique, & principalement sur les premiers principes de la Physique, on pût passer la conjecture; & il sembloit être ravi que sa chère Géométrie eût seule la certitude en partage.

Dans ces recherches mathématiques, son génie le portoit toujours à les rendre les plus générales qu'il fût possible. Un paysage dont on aura vu toutes les parties l'une après l'autre, n'a pourtant point été vu; il faut qu'il le soit d'un lieu assez élevé, où tous les objets auparavant dispersés se rassemblent sous un seul coup-d'œil. Il en va de même des vérités géométriques: on en peut voir un grand nombre dispersées çà & là, sans ordre entr'elles, sans liaison; mais pour les voir toutes ensemble & d'un coup-d'œil, on est obligé de remonter bien haut, & cela demande de l'effort & de l'adresse. Les formules générales algébriques sont les lieux élevés où l'on se place pour découvrir tout à la fois un grand pays. Il n'y a peut-être pa[illegible] Géomètre, ni qui ait mieux connu, ni qui ait mieux fait sentir le prix de ses Formules, que M. Varignon.

Il ne pouvoit donc manquer de saisir avidement la Géométrie des Infiniment Petits dès qu'elle parut; elle s'élève sans cesse au plus haut point de vue, à l'infini, & de-là elle embrasse une étendue infinie. Avec quel transport vit-il naître une nouvelle Géométrie & de nouveaux plaisirs! Quand cette belle & sublime méthode fut attaquée dans l'Académie même (*a*), car il falloit qu'elle subît le sort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardens Défenseurs; & il força en sa faveur son caractère naturel, ennemi de toute contestation. Il se plaignit quelquefois à moi que cette dispute l'avoit interrompu dans des recherches sur le Calcul intégral, dont il auroit de la peine à reprendre le fil. Il sacrifia les Infiniment Petits à eux-mêmes; le plaisir & la gloire d'y faire des progrès, au devoir plus pressant de les défendre.

Tous les volumes que l'Académie a imprimés rendent compte de ses travaux. Ce ne sont presque jamais des morceaux détachés les uns des autres, mais de grandes théories complettes sur les loix du mouvement, sur les forces centrales, sur la résistance des milieux au mouvement. Là, par le moyen de ses formules géné-

(*a*) Voyez l'Hist. de 1701, p. 89 & suiv. seconde édition.

ralès, rien ne lui échappe de ce qui eſt dans l'enceinte de la matière qu'il traite. Outre les vérités nouvelles, on en voit d'autres déja connues d'ailleurs, mais détachées, qui viennent de toutes parts ſe rendre dans ſa théorie. Toutes enſemble font corps, & les vuides qu'elles laiſſoient auparavant entr'elles ſe trouvent remplis.

La certitude de la Géométrie n'eſt nullement incompatible avec l'obſcurité & la confuſion, & elles ſont quelquefois telles qu'il eſt étonnant qu'un Géomètre ait pu ſe conduire ſûrement dans le labyrinthe ténébreux où il marchoit. Les Ouvrages de M. Varignon ne cauſent jamais cette déſagréable ſurpriſe : il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour; il ne s'épargne point, comme font quelquefois de grands Hommes, le travail de l'arrangement, beaucoup moins flatteur, & ſouvent plus pénible que celui de la production même; il ne recherche point, par des ſous-entendus hardis, la gloire de paroître profond.

Il poſſédoit fort l'Hiſtoire de la Géométrie. Il l'avoit appriſe, non pas tant préciſément pour l'apprendre, que parce qu'il avoit voulu raſſembler des lumières de tous côtés. Cette connoiſſance hiſtorique eſt ſans doute un ornement pour un Géomètre; mais, de plus, ce n'eſt pas

un ornement inutile. En général, plus l'esprit a été tourné & retourné en différens sens sur une matière, plus il en devient fécond.

Quoique la santé de M. Varignon parût devoir être à toute épreuve, l'assiduité & la contention du travail lui causèrent, en 1705, une grande maladie. On n'est guère si habile impunément. Il fut six mois en danger, & trois ans dans une langueur qui étoit un épuisement d'esprit visible. Il m'a conté que quelquefois, dans des accès de fièvre, il se croyoit au milieu d'une forêt où il voyoit toutes les feuilles des arbres couvertes de calculs algébriques. Condamné par ses Médecins, par ses amis & par lui-même, à se priver de tout travail, il ne laissoit pas, dès qu'il étoit seul dans sa chambre, de prendre un livre de Mathématiques, qu'il cachoit bien vîte s'il entendoit venir quelqu'un. Il reprenoit la contenance d'un malade, & n'avoit pas besoin de le jouer beaucoup.

Il est à remarquer, par rapport à son caractère, que ce fut en ce temps-là qu'il parut de lui un Ecrit, où il reprenoit M. Wallis sur de certains espaces plus qu'infinis que ce grand Géomètre attribuoit aux Hyperboles. Il soutenoit au contraire qu'ils n'étoient que finis (*a*). La critique avoit

(*a*) Voyez l'Hist. de 1706, pag. 47.

tous

tous les assaisonnemens possibles d'honnêteté ; mais enfin c'étoit une critique, & il ne l'avoit faite que pour lui seul. Il la confia à M. Carré, étant dans un état qui le rendoit plus indifférent pour ces sortes de choses ; & celui ci, touché du seul intérêt des Sciences, la fit imprimer dans nos Mémoires à l'insu de l'Auteur, qui se trouva agresseur contre son inclination.

Il revint de sa maladie & de sa langueur, & ne profita nullement du passé. L'édition de son *Projet de nouvelle Méchanique* ayant été entièrement débitée, il songea à en faire une seconde, ou plutôt un Ouvrage tout nouveau, quoique sur le même plan, mais beaucoup plus ample, & auquel le titre de *Projet* ne convenoit plus. On y devoit bien sentir la grande acquisition de richesses qu'il avoit faite dans l'intervalle : mais il se plaignoit souvent que le temps lui manquoit, quoiqu'il fût bien éloigné d'en perdre volontairement. Une infinité de visites, soit de François, soit d'Etrangers, dont les uns vouloient le voir pour l'avoir vu, & les autres pour le consulter & pour s'instruire ; des Ouvrages de Mathématiques que l'autorité ou l'amitié de quelques personnes l'engageoient à examiner, & dont il se croyoit obligé de rendre le compte le plus exact ; un grand commerce de lettres avec les principaux

Géomètres de l'Europe, & des lettres savantes & travaillées, car il ne falloit pas plus se négliger avec ces amis-là qu'avec le Public même : tout cela nuisoit beaucoup au livre qu'il avoit entrepris. C'est ainsi qu'on devient célèbre, parce qu'on a été maître de disposer d'un grand loisir; & qu'on perd ce loisir si précieux, parce qu'on est devenu célèbre. De plus, ses meilleurs Ecoliers, soit du Collège Mazarin, soit du Collège Royal, car il y occupoit aussi une Chaire de Mathématiques, étoient en possession de lui demander des leçons particulières. La joie de voir qu'ils en demandassent, son zèle pour les Mathématiques, sa bonté naturelle, son inclination à étendre un devoir plutôt qu'à le resserrer, leur avoient donné ce droit, & ôté la crainte d'en user trop librement. Il soupiroit après deux ou trois mois de vacances qu'il avoit pendant l'année; il s'enfuyoit à quelque Campagne, où les journées entières étoient à lui, & s'écouloient bien vîte.

Malgré son extrême amour pour la paix, il a fini sa vie par être embarqué dans une contestation. Un Religieux Italien, habile en Mathématiques, l'attaqua sur la tangente & l'angle d'attouchement des courbes, tels qu'on les conçoit dans la Géométrie des Infiniment Petits. Il se crut

obligé de répondre; &, à dire le vrai, les indifférens ne l'eussent pas trop cru. Je ne crois pas sortir du personnage de simple Historien, en assurant que sa gloire ne couroit aucun péril: mais il étoit sensible de ce côté-là, ou plutôt toute sa sensibilité y étoit rassemblée. Il répondit, par le dernier Mémoire qu'il ait donné à l'Académie, & qui a été le seul où il fût question d'un différend. Son inclination pacifique y dominoit pourtant encore: il n'y nommoit point son Adversaire, qui l'avoit nommé à tout moment, que tout le monde connoissoit, qui ne se cachoit point; quoiqu'on lui représentât la parfaite inutilité, & même la superstition de cette réticence, il s'obstina toujours à ne le nommer que l'*Agresseur*. Il est vrai qu'il n'en usoit pas si honnêtement à l'égard des Paralogismes, & qu'il leur donnoit leur véritable nom.

Dans les deux dernières années de sa vie, il fut fort incommodé d'un rhumatisme placé dans les muscles de la poitrine; il ne pouvoit marcher quelque temps sans être obligé de se reposer pour reprendre haleine. Cette incommodité augmenta toujours, & tous les remèdes y furent inutiles, ce qui ne le surprenoit pas beaucoup. Il n'en relâcha rien de ses occupations ordinaires; & enfin, après

avoir fait sa Classe au Collège Mazarin, le 22 Décembre 1722, sans être plus mal que de coutume, il mourut subitement la nuit suivante.

Son caractère étoit aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvoit le demander. J'ai déja donné cette même louange à tant de personnes de cette Académie, qu'on peut croire que le mérite en appartient plutôt à nos Sciences qu'à nos Savans. Il ne connoissoit point la jalousie. Il est vrai qu'il étoit à la tête des Géomètres de France, & qu'on ne pouvoit compter les grands Géomètres d'Europe sans le mettre du nombre. Mais combien d'Hommes en tout genre, élevés à ce même rang, ont fait l'honneur à leurs inférieurs d'en être jaloux & de les décrier? La passion de conserver une première place fait prendre des précautions qui dégradent. Il faut convenir cependant que, quand on lui présentoit quelque idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu trop vîte à l'objection & à la difficulté ; le feu de son esprit, des vues dont il étoit plein sur chaque matière, venoient traverser trop impétueusement celles qu'on lui offroit : mais on parvenoit assez facilement à obtenir de lui une attention plus tranquille & plus favorable. Il mettoit dans la dispute une

chaleur que l'on n'eût jamais cru qu'il eût dû terminer par rire. Ses manières d'agir nettes, franches, loyales en toute occasion, exemptes de tout soupçon d'intérêt indirect & caché, auroient seules suffi pour justifier la Province dont il étoit, des reproches qu'elle a d'ordinaire à essuyer; il n'en conservoit qu'une extrême crainte de se commettre, qu'une grande circonspection à traiter avec les hommes, dont effectivement le commerce est toujours redoutable. Je n'ai jamais vu personne qui eût plus de conscience, je veux dire, qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, & qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Il possédoit la vertu de reconnoissance au plus haut degré; il faisoit le récit d'un bienfait reçu avec plus de plaisir que le bienfaiteur le plus vain n'en eût eu à le faire, & il ne se croyoit jamais acquitté par toutes ces compensations, dont on s'établit soi-même pour Juge. Il étoit Prêtre, & n'avoit pas besoin de beaucoup d'efforts pour vivre conformément à cet état. Aussi sa mort subite n'a-t-elle point alarmé ses amis.

Il m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son testament. J'en rendrai au Public le meilleur compte qu'il me sera possible. La nouvelle Méchani-

que eſt en aſſez bon état, & va paroître au jour; j'eſpère que les Lettres la ſuivront. Du reſte, je promets de ne rien détourner à mon uſage particulier des tréſors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en ſerai cru: il faudroit un plus habile homme pour faire ſur ce ſujet quelque mauvaiſe action avec quelque eſpérance de ſuccès.

ELOGE

DU

CZAR PIERRE Ier

COMME il eſt ſans exemple que l'Académie ait fait l'Eloge d'un Souverain, en faiſant, ſi on oſe le dire, celui d'un de ſes Membres, nous ſommes obligés d'avertir que nous ne regarderons le feu Czar qu'en qualité d'Académicien, mais d'Académicien Roi & Empereur, qui a établi les Sciences & les Arts dans les vaſtes Etats de ſa domination; & quand nous le regarderons comme Guerrier & comme Conquérant, ce ne ſera que parce que l'Art de la Guerre eſt un de ceux dont il a donné l'intelligence à ſes ſujets.

La Moscovie ou Russie étoit encore dans une ignorance & dans une grossièreté presque pareilles à celles qui accompagnent toujours les premiers âges des Nations. Ce n'est pas que l'on ne découvrît dans les Moscovites de la vivacité, de la pénétration, du génie & de l'adresse à imiter ce qu'ils auroient vu : mais toute industrie étoit étouffée. Les Paysans, nés esclaves, & opprimés par des Seigneurs impitoyables, se contentoient qu'une Agriculture grossière leur apportât précisément de quoi vivre; ils ne pouvoient ni n'osoient s'enrichir. Les Seigneurs eux-mêmes n'osoient paroître riches; & les Arts sont enfans des richesses & de la douceur du Gouvernement. L'Art militaire, malheureusement aussi indispensable que l'Agriculture, n'étoit guère moins négligé : aussi les Moscovites n'avoient-ils étendu leur domination que du côté du Nord & de l'Orient, où ils avoient trouvé des Peuples plus barbares; & non du côté de l'Occident & du Midi, où sont les Suédois, les Polonois & les Turcs. La politique des Czars avoit éloigné de la guerre les Seigneurs & les Gentilshommes, qui en étoient venus à regarder comme une exemption honorable cette indigne oisiveté; &, si quelques-uns servoient, leur naissance les avoit faits Commandans,

& leur tenoit lieu d'expérience. On avoit mis dans les Troupes plusieurs Officiers Allemands, mais qui, la plupart, simples Soldats dans leur pays, & Officiers seulement parce qu'ils étoient en Moscovie, n'en savoient pas mieux leur nouveau métier. Les Armées Russiennes, levées par force, composées d'une vile populace, mal disciplinées, mal commandées, ne tenoient guère tête à un ennemi aguerri; & il falloit que des circonstances heureuses & singulières leur missent entre les mains une victoire qui leur étoit assez indifférente. La principale force de l'Empire consistoit dans les Strélitz, Milice à-peu-près semblable aux Janissaires Turcs, & redoutable, comme eux, à ses Maîtres, dans le même temps qu'elle les faisoit redouter des Peuples. Un commerce foible & languissant étoit tout entier entre les mains des Marchands étrangers, que l'ignorance & la paresse des gens du pays n'invitoient que trop à les tromper. La Mer n'avoit jamais vu de vaisseaux Moscovites, soit vaisseaux de guerre, soit marchands, & tout l'usage du port d'Arkangel étoit pour les Nations étrangères.

Le Christianisme même, qui impose quelque nécessité de savoir, du moins au Clergé, laissoit le Clergé dans des ténèbres aussi épaisses que le Peuple; tous savoient

favoient feulement qu'ils étoient de la Religion Grecque, & qu'il falloit haïr les Latins. Nul Eccléfiaftique n'étoit affez habile pour prêcher devant des Auditeurs fi peu redoutables; il n'y avoit prefque pas de livres dans les plus anciens & les plus riches Monafteres, même à condition de n'y être pas lus. Il régnoit par-tout une extrême dépravation de mœurs & de fentimens, qui n'étoit pas feulement, comme ailleurs, cachée fous des dehors légers de bienféance, ou revêtue de quelqu'apparence d'efprit, & de quelques agrémens fuperficiels. Cependant ce même Peuple étoit fouverainement fier, plein de mépris pour tout ce qu'il ne connoiffoit point; & c'eft le comble de l'ignorance que d'être orgueilleufe. Les Czars y avoient contribué, en ne permettant point que leurs fujets voyageaffent: peut-être craignoit-on qu'ils ne vinffent à ouvrir les yeux fur leur malheureux état. La Nation Mofcovite, peu connue que de fes plus proches voifins, faifoit prefque une Nation à part, qui n'entroit point dans le fyftême de l'Europe, qui n'avoit que peu de liaifon avec les autres Puiffances & peu de confidération chez elles, & dont à peine étoit-on curieux d'apprendre de temps en temps quelques révolutions importantes.

Tel étoit l'état de la Mofcovie, lorf-

que le Prince Pierre naquit le 11 Juin 1672 du Czar Alexis Michaëlowits & de Natalie Kirilouna Nariskin sa seconde femme. Le Czar étant mort en 1676, Fedor ou Théodore, son fils aîné, lui succéda, & mourut en 1682, après six ans de règne. Le Prince Pierre, âgé seulement de dix ans, fut proclamé Czar en sa place, au préjudice de Jean, quoique aîné, dont la santé étoit fort foible, & l'esprit imbécille. Les Strelitz, excités par la Princesse Sophie, qui espéroit plus d'autorité sur Jean, son frère de père & de mère, & incapable de tout, se révoltèrent en faveur de Jean; & pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneroient ensemble.

Pierre, déja Czar dans un âge si tendre, étoit très-mal élevé, non-seulement par le vice général de l'éducation Moscovite, par celui de l'éducation ordinaire des Princes, que la flatterie se hâte de corrompre dans le temps même destiné aux préceptes & à la vérité; mais encore plus par les soins de l'ambitieuse Sophie, qui déja le connoissoit assez pour craindre qu'il ne fût un jour trop grand Prince, & trop difficile à gouverner. Elle l'environna de tout ce qui étoit capable d'étouffer ses lumières naturelles, de lui gâter le cœur, de l'avilir par les plaisirs. Mais ni

la bonne éducation ne fait les grands caractères, ni la mauvaiſe ne les détruit. Les Héros en tout genre ſortent tout formés des mains de la Nature, & avec des qualités inſurmontables. L'inclination du Czar Pierre pour les exercices militaires ſe déclara dès ſa première jeuneſſe : il ſe plaiſoit à battre le tambour; & ce qui marque bien qu'il ne vouloit pas s'amuſer comme un enfant, par un vain bruit, mais apprendre une fonction de Soldat, c'eſt qu'il cherchoit à s'y rendre habile; & il le devint effectivement au point d'en donner quelquefois des leçons à des Soldats qui n'y réuſſiſſoient pas ſi bien que lui.

Le Czar Fedor avoit aimé la magnificence en habits & en équipages de chevaux. Pour lui, quoique bleſſé dès-lors de ce faſte, qu'il jugeoit inutile & onéreux, il vit cependant avec plaiſir que les Sujets, qui n'avoient été juſques-là que trop éloignés de toute ſorte de magnificence, en prenoient peu-à-peu le goût.

Il conçut qu'il pouvoit employer à de plus nobles uſages la force de ſon exemple. Il forma une Compagnie de cinquante hommes, commandée par des Officiers étrangers, & qui étoient habillés & faiſoient leurs exercices à l'Al-

lemande. Il prit dans cette Troupe le moindre de tous les grades, celui de Tambour. Ce n'étoit pas une représentation frivole qui ne fît que fournir à lui & à sa Cour une matière de divertissement & de plaisanterie. Il avoit bien défendu à son Capitaine de se souvenir qu'il étoit Czar : il servoit avec toute l'exactitude & toute la soumission que demandoit son emploi ; il ne vivoit que de sa paye, & ne couchoit que dans une tente de Tambour à la suite de sa Compagnie. Il devint Sergent, après l'avoir mérité au jugement des Officiers, qu'il auroit punis d'un jugement trop favorable ; & il ne fut jamais avancé que comme un Soldat de fortune, dont ses camarades mêmes auroient approuvé l'élévation. Par-là il vouloit apprendre aux Nobles, que la naissance seule n'étoit point un titre suffisant pour obtenir les dignités militaires ; & à tous ses Sujets, que le mérite seul en étoit un. Les bas emplois par où il passoit, la vie dure qu'il y essuyoit, lui donnoient un droit d'en exiger autant, plus fort que celui-même qu'il tenoit de son autorité despotique.

A cette première Compagnie de cinquante hommes, il en joignit de nouvelles, toujours commandées par des Etrangers, toujours disciplinées à la ma-

nière d'Allemagne, & il forma enfin un Corps considérable. Comme il avoit alors la paix, il faisoit combattre une Troupe contre une autre, ou représentoit des Siéges de Places; il donnoit à ses Soldats une expérience qui ne coûtoit point encore de sang; il essayoit leur valeur, & préludoit à des victoires.

Les Strelitz regardoient tout cela comme un amusement d'un jeune Prince, & se divertissoient eux-mêmes des nouveaux Spectacles qu'on leur donnoit. Ce jeu cependant les intéressoit plus qu'ils ne pensoient. Le Czar, qui les voyoit trop puissans, & d'ailleurs uniquement attachés à la Princesse Sophie, cachoit dans le fond de son cœur un dessein formé de les abattre; & il vouloit s'assurer de Troupes, & mieux instruites, & plus fidelles.

En même temps il suivoit une autre vue aussi grande & encore plus difficile. Une Chaloupe Hollandoise, qu'il avoit trouvée sur un lac d'une de ses maisons de plaisance, où elle demeuroit abandonnée & inutile, l'avoit frappé; & ses pensées s'étoient élevées jusqu'à un projet de Marine, quelque hardi qu'il dût paroître, & qu'il lui parût peut-être à lui-même.

Il fit d'abord construire à Moscou de petits bâtimens par des Hollandois, ensuite

quatre Frégates de quatre pièces de canon sur le lac de Pereslave. Déja il leur avoit appris à se battre les unes contre les autres. Deux campagnes de suite il partit d'Arkangel sur des Vaisseaux Hollandois ou Anglois, pour s'instruire par lui-même de toutes les opérations de mer.

Au commencement de 1696, le Czar Jean mourut, & Pierre, seul Maître de l'Empire, se vit en état d'exécuter ce qu'il n'eût pu avec une autorité partagée. L'ouverture de son nouveau Règne fut le Siége d'Azof sur les Turcs. Il ne le prit qu'en 1697, après avoir fait venir des Vénitiens pour construire sur le Don des Galères qui en fermassent l'embouchure, & empêchassent les Turcs de secourir la Place.

Il connut par-là mieux que jamais l'importance d'une Marine; mais il sentit aussi l'extrême incommodité de n'avoir des Vaisseaux que des Etrangers, ou de n'en construire que par leurs mains. Il voulut s'en délivrer; & comme ce qu'il méditoit étoit trop nouveau pour être seulement mis en délibération, & que l'exécution de ses vues, confiée à tout autre que lui, étoit plus qu'incertaine, ou du moins très-lente, il prit entièrement sur lui une démarche hardie, bizarre en apparence; & qui, si elle manquoit de succès, ne pouvoit être justifiée qu'auprès du petit

nombre de ceux qui reconnoiſſent le grand par-tout où il ſe trouve. En 1698, n'ayant encore régné ſeul que près de deux ans, il envoya en Hollande une Ambaſſade, dont les Chefs étoient M. le Fort, Genevois, qu'il honoroit d'une grande faveur, & le Comte Golowin, Grand Chancelier; & il ſe mit dans leur ſuite *incognito*, pour aller apprendre la conſtruction des Vaiſſeaux.

Il entra à Amſterdam dans la Maiſon de l'Amirauté des Indes, & ſe fit inſcrire dans le rôle des Charpentiers ſous le nom de Pierre Michaëlof, & non de Pierre Michaëlowits, qu'il eût dû prendre par rapport à ſon grand-père; car dans la Langue Ruſſienne cette différence de terminaiſon marque un homme du peuple ou un homme de condition, & il ne vouloit pas qu'il reſtât aucune trace de ſa ſuprême dignité. Il l'avoit entièrement oubliée, ou plutôt il ne s'en étoit jamais ſi bien ſouvenu, ſi elle conſiſte plus dans des fonctions utiles aux Peuples, que dans la pompe & l'éclat qui l'accompagnent. Il travailloit dans le chantier avec plus d'aſſiduité & plus d'ardeur que ſes compagnons, qui n'avoient pas des motifs comparables aux ſiens. Tout le monde connoiſſoit le Czar, & on ſe le montroit les uns aux autres avec un reſpect que s'attiroit

moins ce qu'il étoit, que ce qu'il étoit venu faire. Guillaume III, Roi d'Angleterre, qui se trouvoit alors en Hollande, & qui se connoissoit en mérite personnel, eut pour lui toute la considération réelle qui lui étoit due; l'*incognito* ne retrancha que la fausse & l'apparente.

Avant que de partir de ses Etats, il avoit envoyé les principaux Seigneurs Moscovites voyager en différens endroits de l'Europe, leur marquant à chacun, selon les dispositions qu'il leur connoissoit, ce qu'ils devoient particulièrement étudier; il avoit songé aussi à prévenir par la dispersion des Grands les périls de son absence. Quelques-uns obéirent de mauvaise grace, & il y en eut un qui demeura quatre ans enfermé chez lui à Venise, pour en sortir avec la satisfaction de n'avoir rien vu ni rien appris. Mais en général l'expédient du Czar réussit; les Seigneurs s'instruisirent dans les Pays étrangers, & l'Europe fut pour eux un spectacle tout nouveau, dont ils profitèrent.

Le Czar voyant en Hollande que la construction des Vaisseaux ne se faisoit que par pratique & par une tradition d'Ouvriers, & ayant appris qu'elle se faisoit en Angleterre sur des plans où toutes les proportions étoient exactement marquées, jugea cette manière préférable, &

passa en Agleterre. Le Roi Guillaume l'y reçut encore ; & pour lui faire un présent selon son goût, & qui fût un modèle de l'art qu'il venoit étudier, il lui donna un Yacht magnifique.

D'Angleterre, le Czar repassa en Hollande, pour retourner dans ses Etats par l'Allemagne, remportant avec lui la science de la construction des Vaisseaux, acquise en moins de deux ans, parce qu'il l'avoit acquise par lui-même, & achetée courageusement par une espèce d'abdication de la Dignité Royale, prix qui auroit paru exorbitant à tout autre Souverain.

Il fut rappelé brusquement de Vienne par la nouvelle de la révolte de 40,000 Strelitz. Arrivé à Moscou à la fin de 1699, il les cassa tous sans hésiter, plus sûr du respect qu'ils auroient pour sa hardiesse, que de celui qu'ils devoient à ses ordres. Dès l'année 1700 il eut remis sur pied 30,000 hommes d'Infanterie réglée, dont faisoient partie les Troupes qu'il avoit eu déja la prévoyance de former & de s'attacher particulièrement.

Alors se déclara dans toute son étendue le vaste projet qu'il avoit conçu. Tout étoit à faire en Moscovie, & rien à perfectionner. Il s'agissoit de créer une Nation nouvelle ; &, ce qui tient encore de

la création, il falloit agir ſeul, ſans ſecours, ſans inſtrumens. L'aveugle politique de ſes prédéceſſeurs avoit preſque entièrement détaché la Moſcovie du reſte du monde : le commerce y étoit ou ignoré, ou négligé au dernier point ; & cependant toutes les richeſſes, & même celles de l'eſprit, dépendent du commerce. Le Czar ouvrit ſes grands Etats, juſques-là fermés. Après avoir envoyé ſes principaux Sujets chercher des connoiſſances & des lumières chez les Etrangers, il attira chez lui tout ce qu'il put d'Etrangers capables d'en apporter à ſes Sujets, Officiers de terre & de mer, Matelots, Ingénieurs, Mathématiciens, Architectes, gens habiles dans la découverte des mines & dans le travail des métaux, Médecins, Chirurgiens, Artiſans de toutes les eſpèces.

Toutes ces nouveautés cependant, aiſées à décrier par le ſeul nom de nouveautés, faiſoient beaucoup de mécontens ; & l'autorité deſpotique, alors ſi légitimement employée, n'étoit qu'à peine aſſez puiſſante. Le Czar avoit affaire à un Peuple dur, indocile, devenu pareſſeux par le peu de fruit de ſes travaux, accoutumé à des châtimens cruels & ſouvent injuſtes, détaché de l'amour de la vie par une affreuſe misère, perſuadé par une longue

expérience qu'on ne pouvoit travailler à son bonheur, insensible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifférens & les plus légers, tels que celui des anciens habits, ou le retranchement des longues barbes, trouvoient une opposition opiniâtre, & suffisoient quelquefois pour causer des séditions. Aussi, pour lier la Nation à des nouveautés utiles, falloit-il porter la vigueur au-delà de celle qui eût suffi avec un Peuple plus doux & plus traitable; & le Czar y étoit d'autant plus obligé, que les Moscovites ne connoissoient la grandeur & la supériorité que par le pouvoir de faire du mal, & qu'un Maître indulgent & facile ne leur eût pas paru un grand Prince, & à peine un Maître.

En 1700, le Czar, soutenu de l'alliance d'Auguste, Roi de Pologne, entra en guerre avec Charles XII, Roi de Suède, le plus redoutable rival de gloire qu'il pût jamais avoir. Charles étoit un jeune Prince, non pas seulement ennemi de toute mollesse, mais amoureux des plus violentes fatigues & de la vie la plus dure; recherchant les périls par goût & par volupté; invinciblement opiniâtre dans les extrémités où son courage le portoit; enfin, c'étoit Alexandre, s'il eût eu des vices & plus de fortune. On prétend que

le Czar & lui étoient encore fortifiés par l'erreur ſpéculative d'une prédeſtination abſolue.

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité qui pouvoit être entre les deux Souverains ennemis, ne ſe trouvât entre les deux Nations. Des Moſcovites qui n'avoient encore qu'une légère teinture de diſcipline, nulle ancienne habitude de valeur, nulle réputation qu'ils craigniſſent de perdre, & qui leur enflât le courage, alloient trouver des Suédois exactement diſciplinés depuis long-temps, accoutumés à combattre ſous une longue ſuite de Rois guerriers, leurs Généraux, animés par le ſeul ſouvenir de leur Hiſtoire. Auſſi le Czar diſoit-il en commençant cette guerre : *Je ſais bien que mes Troupes ſeront long-temps battues ; mais cela même leur apprendra enfin à vaincre*. Il s'armoit d'une patience plus héroïque que la valeur même, & ſacrifioit l'intérêt de ſa gloire à celui qu'avoient ſes Peuples de s'aguerrir.

Cependant, après que les mauvais ſuccès des premiers commencemens eurent été eſſuyés, il remporta quelques avantages aſſez conſidérables, & la fortune varia ; ce qui honoroit déja aſſez ſes armes. On put eſpérer de ſe meſurer bientôt avec les Suédois ſans inégalité, tant les Moſcovites ſe formoient rapidement. Au

bout de quatre ans le Czar avoit déja fait d'assez grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, Provinces dépendantes de la Suède, pour être en état de songer à bâtir une Place dont le Port, situé sur la Mer Baltique, pût contenir une Flotte; & il commença en effet le fameux Pétersbourg en 1704. Jamais tous les efforts des Suédois n'ont pu l'en chasser, & il a rendu Pétersbourg une des meilleures Forteresses de l'Europe.

Selon la loi qu'il s'étoit prescrite à lui-même, de n'avancer dans les dignités de la guerre qu'autant qu'il le méritoit, il devoit être avancé. A Grodno, en Lithuanie, où se trouvoient le Roi de Pologne & les principaux Seigneurs de ce Royaume, il pria ce Prince de prendre le commandement de son Armée. Quelques jours après il lui fit proposer en public par le Général Moscovite Ogilvi, de remplir deux places de Colonel vacantes. Le Roi Auguste répondit qu'il ne connoissoit pas encore assez les Officiers Moscovites, & lui dit de lui en nommer quelques-uns des plus dignes de ces emplois. Ogilvi lui nomma le Prince Alexandre Menzicou, & le Lieutenant Colonel Pierre Alexiowits, c'est-à-dire le Czar. Le Roi dit qu'il connoissoit le mérite de Menzicou, & qu'il lui feroit incessamment expédier le

Brevet ; mais que pour l'autre il n'étoit pas assez informé de ses services. On sollicita pendant cinq ou six jours pour Pierre Alexiowits, & enfin le Roi le fit Colonel. Si c'étoit-là une espèce de Comédie, du moins elle étoit instructive, & méritoit d'être jouée devant tous les Rois.

Après de grands désavantages qu'il eut contre les Suédois depuis 1704, enfin il remporta sur eux en 1709 devant Pultava une victoire complette; il s'y montra aussi grand Capitaine que brave Soldat, & il fit sentir à ses ennemis combien ses Troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'Armée Suédoise fut prisonnière de guerre; & on vit un Héros, tel que le Roi de Suède, fugitif sur les terres de Turquie, & ensuite presque captif à Bender. Le Czar se crut digne alors de monter au grade de Lieutenant-Général.

Il faisoit manger à sa table les Généraux Suédois prisonniers; & un jour qu'il but à la santé de ses Maîtres dans l'art de la guerre, le Comte de Rhinschild, l'un des plus illustres d'entre ces prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre : *Vous*, dit-il, *Messieurs les Généraux. V. M. est donc bien ingrate*, repliqua le Comte, *d'avoir si maltraité ses Maîtres*. Le Czar, pour réparer en quelque façon cette glorieuse ingra-

titude, fit rendre aussi-tôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait leur Roi, qu'ils auroient rendu victorieux.

Il ne pouvoit manquer de profiter du malheur & de l'éloignement du Roi de Suède. Il acheva de conquérir la Livonie & l'Ingrie, & y joignit la Finlande, & une partie de la Poméranie Suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à son Pétersbourg naissant. Il ordonna aux Seigneurs d'y venir bâtir, & le peupla, tant des anciens Artisans de Moscovie, que de ceux qu'il rassembloit de toutes parts.

Il fit construire des Galères inconnues jusques-là dans ces Mers, pour aller sur les Côtes de Suède & de Finlande, pleines de rochers, & inaccessibles aux bâtimens de haut bord. Il acheta des Vaisseaux d'Angleterre, & fit travailler sans relâche à en bâtir encore. Il parvint enfin à en bâtir un de quatre-vingt-dix pièces de canon, où il eut le sensible plaisir de n'avoir travaillé qu'avec des Ouvriers Moscovites. Ce grand Navire fut lancé à la mer en 1718, au milieu des acclamations de tout un Peuple, & avec une pompe digne du principal Charpentier.

La défaite des Suédois à Pultava lui produisit, par rapport à l'établissement

des Arts, un avantage que certainement il n'attendoit pas lui-même. Près de trois mille Officiers Suédois furent dispersés dans tous ses Etats, & principalement en Sibérie, vaste Pays qui s'étend jusqu'aux confins de la Chine, & destiné à la punition des Moscovites exilés. Ces Prisonniers, qui manquoient de subsistance, & voyoient leur retour éloigné & incertain, se mirent presque tous à exercer les différens métiers dont ils pouvoient avoir quelque connoissance, & la nécessité les y rendit promptement assez habiles. Il y eut parmi eux jusqu'à des Maîtres de Langues & de Mathématiques. Ils devinrent une espèce de Colonie qui civilisa les anciens habitans; & tel Art qui, quoiqu'établi à Moscou ou à Péterlbourg, eût pu être long-temps à pénétrer en Sibérie, s'y trouva porté tout-d'un-coup.

L'Histoire doit avouer les fautes des grands Hommes; ils en ont eux-mêmes donné l'exemple. Les Turcs ayant rompu la trève qu'ils avoient avec le Czar, il se laissa enfermer en 1712 par leur Armée sur les bords de la rivière de Pruth, dans un poste où il étoit perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son Armée, la Czarine Catherine, qui avoit voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient; elle envoya négocier avec

avec le Grand-Visir, en lui laissant entrevoir une grosse somme d'argent. Il se laissa tenter, & la prudence du Czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la Czarine instituât l'Ordre de Sainte-Catherine, dont elle seroit Chef, & où il n'entreroit que des femmes. Il éprouva toute la douceur que l'on goûte, non-seulement à devoir beaucoup à ce qu'on aime, mais encore à en faire un aveu éclatant, & qui lui soit glorieux.

Le Roi de Suède étant sorti enfin des Etats du Turc en 1713, après les actions qu'il fit à Bender, & qu'un Romain n'auroit osé feindre, le Czar se trouva ce formidable ennemi en tête; mais il étoit fortifié de l'alliance du Roi de Danemarck. Il porta la guerre dans le Duché de Holstein, allié de la Suède, & en même temps il y porta ses observations continuelles & ses études politiques. Il faisoit prendre par des Ingénieurs le plan de chaque Ville, & les dessins des différens moulins & des machines qu'il n'avoit pas encore; il s'informoit de toutes les particularités du labourage & des métiers, & par-tout il engageoit d'habiles Artisans qu'il envoyoit chez lui. A Gottorp, dont le Roi de Danemarck étoit alors Maître, il vit un grand Globe céleste en dedans & terrestre en dehors, fait sur un dessin de Ticho-Brahé.

Douze perſonnes peuvent s'aſſeoir dedans autour d'une table, & y faire des obſervations céleſtes, en faiſant tourner cet énorme Globe. La curioſité du Czar en fut frappée; il le demanda au Roi de Danemarck, & fit venir exprès de Péterſbourg une Frégate qui l'y porta. Des Aſtronomes le placèrent dans une grande maiſon bâtie pour cet uſage.

La Moſcovie vit en 1714 un ſpectacle tout nouveau, & que le Czar étoit peut-être ſurpris de lui donner ſi-tôt, un triomphe pour une victoire navale remportée ſur les Suédois à Gango vers les Côtes de Finlande. La Flotte Moſcovite entra dans le Port de Péterſbourg avec les Vaiſſeaux ennemis qu'elle amenoit, & le Contre-Amiral Suédois Ockrenskield, priſonnier, chargé de ſept bleſſures. Les Troupes débarquées paſsèrent avec pompe ſous un arc de triomphe qu'on avoit élevé; & le Czar, qui avoit combattu en perſonne, & qui étoit le vrai Triomphateur, moins par ſa qualité de Souverain, que par celle de premier Inſtituteur de la Marine, ne parut dans cette marche qu'à ſon rang de Contre-Amiral, dont il avoit alors le titre. Il alla à la Citadelle, où le Vice-Czar Romanodofski, aſſis ſur un Trône au milieu d'un grand nombre de Sénateurs, le fit appeler, reçut de ſa main

une relation du combat ; & après l'avoir assez long-temps interrogé, l'éleva par l'avis du Conseil à la dignité de Vice-Amiral. Ce Prince n'avoit pas besoin de l'Esclave des Triomphateurs Romains ; il savoit assez lui seul prescrire de la modestie à son triomphe.

Il y joignit encore beaucoup de douceur & de générosité, en traitant le Contre-Amiral Suédois Ockrenskield comme il avoit fait auparavant le Général Rhinschild. Il n'y a que la vraie valeur qui aime à se retrouver dans un ennemi, & qui s'y respecte.

Nous supprimerons désormais presque tout ce qui appartient à la guerre. Tous les obstacles sont surmontés, & d'assez beaux commencemens établis.

Le Czar en 1716 alla avec la Czarine voir le Roi de Danemarck à Copenhague, & y passa trois mois. Là, il visita tous les Collèges, toutes les Académies, & vit tous les Savans. Il lui étoit indifférent de les faire venir chez lui, ou d'aller chez eux. Tous les jours il alloit dans une chaloupe avec deux Ingénieurs côtoyer les deux Royaumes de Danemarck & de Suède, pour mesurer toutes les sinuosités, sonder tous les fonds, & porter ensuite le tout sur des Cartes si exactes, que le moindre banc de sable ne leur a pas

échappé. Il falloit qu'il fût bien respecté de ses Alliés, pour n'être pas traversé par eux-mêmes dans ce grand soin de s'instruire si particulièrement.

Ils lui donnèrent encore une marque de considération plus éclatante. L'Angleterre étoit son alliée aussi-bien que le Danemarck; & ces deux Puissances ayant joint leurs Flottes à la sienne, lui déférèrent le commandement en chef. Les Nations les plus expérimentées sur la mer vouloient bien déja obéir au premier de tous les Russes qui eût connu la mer.

De Danemarck il alla à Hambourg, de Hambourg à Hanovre & à Volfembutel, toujours observant, & de-là en Hollande, où il laissa la Czarine, & vint en France en 1717. Il n'avoit plus rien d'essentiel à apprendre ni à transporter chez lui: mais il lui restoit à voir la France, un Pays où les connoissances ont été portées aussi loin, & les agrémens de la société plus loin que par-tout ailleurs; seulement est-il à craindre que l'on n'y prenne à la fin un bizarre mépris du bon devenu trop familier.

Le Czar fut fort touché de la Personne du Roi encore enfant. On le vit qui traversoit avec lui les appartemens du Louvre, le conduisant par la main, & le prenant presque entre ses bras pour le garantir

de la foule, aussi occupé de ce soin & d'une manière aussi tendre que son propre Gouverneur.

Le 19 Juin 1717, il fit l'honneur à l'Académie des Sciences d'y venir. Elle se para de ce qu'elle avoit de plus nouveau & du plus curieux en fait d'expériences ou de machines. Dès qu'il fut retourné dans ses Etats, il fit écrire à M. l'Abbé Bignon par M. Areskins, Ecossois, son premier Médecin, qu'il vouloit bien être Membre de cette Compagnie; & quand elle lui en eut rendu graces avec tout le respect & toute la reconnoissance qu'elle devoit, il lui en écrivit lui-même une Lettre, qu'on n'ose appeler une Lettre de remerciement, quoiqu'elle vînt d'un Souverain qui s'étoit accoutumé depuis long-temps à être homme. Tout cela est imprimé dans l'Histoire de 1720; & tout glorieux qu'il est à l'Académie, nous ne le répéterons pas. On étoit ici fort régulier à lui envoyer chaque année le Volume qui lui étoit dû en qualité d'Académicien, & il le recevoit avec plaisir de la part de ses Confrères. Les Sciences en faveur desquelles il s'abaissoit au rang de simple Particulier, doivent l'élever en récompense au rang des Auguste & des Charlemagne, qui leur ont aussi accordé leur familiarité.

Pour porter la puissance d'un Etat aussi loin qu'elle puisse aller, il faudroit que le Maître étudiât son Pays presque en Géographe & en Physicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, & qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla sans relâche à acquérir cette connoissance & à pratiquer cet art. Il ne s'en fioit point à des hommes peu accoutumés à rechercher si soigneusement le bien public: il n'en croyoit que ses yeux; & des voyages de trois ou quatre cents lieues ne lui coûtoient rien, pour s'instruire par lui-même. Il les faisoit accompagné seulement de trois ou quatre personnes, & avec cette intrépidité qui suffit seule pour éloigner les périls. Aussi le Czar possédoit-il si exactement la Carte de son vaste Empire, qu'il conçut, sans crainte de se tromper, les grands projets qu'il pouvoit fonder, tant sur la situation en général, que sur les détails particuliers des Pays.

Comme tous les Méridiens se rassemblent sous le Pole en un seul point, les François & les Chinois, par exemple, se trouveroient voisins du côté du Septentrion, si leurs Royaumes s'étendoient beaucoup davantage de ce côté-là. Ainsi la situation fort septentrionale de l'Empire Moscovite, jointe à sa grande étendue, fait

que par ses parties méridionales il touche aux parties septentrionales de grands Etats fort éloignés les uns des autres vers le Midi. Il est le voisin d'une grande partie de l'Europe & de toute l'Asie : il a d'ailleurs de grandes rivières qui tombent en diff[illegible]es Mers ; la Duvine dans la Mer Blanche, partie de l'Océan ; le Don dans la Mer Mo[illegible] partie de la Méditerranée ; le Volga dans la Mer Caspienne. Le Czar comprit que ces rivières, jusques-là presque inutiles, réuniroient chez lui tout ce qu'il y a de plus séparé, s'il les faisoit communiquer entr'elles ; soit par de moindres rivières qui s'y jettent, soit par des canaux qu'il tireroit. Il entreprit ces grands travaux, fit faire tous les nivellemens nécessaires, choisit lui-même les lieux où les canaux devoient être creusés, & régla le nombre des écluses.

La jonction de la rivière de Volkoua, qui passe à Péterſbourg avec le Volga, est présentement finie, & l'on fait par eau à travers toute la Russie un chemin de plus de huit cents lieues, depuis Péterſbourg jusqu'à la Mer Caspienne, ou en Perse. Le Czar envoya à l'Académie le plan de cette grande communication, où il avoit tant de part comme Ingénieur ; il semble qu'il voulût faire ses preuves d'Académicien.

Il y a encore un autre canal fini, qui joint le Don avec le Volga. Mais les Turcs ayant repris la ville d'Azof, ſituée à l'embouchure du Don, la grande utilité de ce canal attend une nouvelle conquête.

Vers l'Orient la domination du Czar s'étend dans un eſpace de plus de quinze cents lieues juſqu'aux Frontières de la Chine & au voiſinage des Mers du Japon. Les Caravanes Moſcovites qui alloient trafiquer à la Chine, mettoient une année entière à leur voyage. C'étoit-là une ample matière à exercer un génie tel que le ſien; car ce long chemin pouvoit être & abrégé & facilité, ſoit par des communications de rivières, ſoit par d'autres travaux, ſoit par des Traités avec des Princes Tartares qui auroient donné paſſage dans leurs Pays. Le voyage pouvoit n'être que de quatre mois. Selon ſon deſſein, tout devoit aboutir à Péterſbourg, qui par ſa ſituation ſeroit un entrepôt du monde. Cette Ville, à qui il avoit donné la naiſſance & ſon nom*, étoit pour lui ce qu'étoit Alexandrie pour Alexandre ſon Fondateur: & comme Alexandrie ſe trouva ſi heureuſement ſituée, qu'elle changea la face du commerce d'alors, & en devint la Capitale à la place de Tyr; de même Péterſbourg changeroit les routes d'aujourd'hui,

&

& deviendroit le centre d'un des plus grands commerces de l'Univers.

Le Czar porta encore ses vues plus loin. Il voulut savoir quelle étoit sa situation à l'égard de l'Amérique ; si elle tient à la Tartarie, ou si la Mer du Septentrion donnoit un passage dans ce grand continent, ce qui lui auroit encore ouvert le nouveau Monde. De deux Vaisseaux qui partirent d'Arkangel pour cette découverte jusqu'à présent impossible, l'un fut arrêté par les glaces ; on n'a pas eu de nouvelles de l'autre, qui apparemment a péri. Au commencement de cette année, il a encore donné ordre à un habile Capitaine de Marine d'en construire deux autres pour le même dessein. Il falloit que dans de pareilles entreprises l'opiniâtreté de son voyage se communiquât à ceux qu'il employoit.

La révolution, arrivée en Perse par la révolte de Mahmoud, attira de ce côté-là les armes du Czar & du Grand-Seigneur. Le Czar s'empara de la ville de Derbent sur la Côte occidentale de la Mer Caspienne, & de tout ce qui lui convenoit par rapport au projet d'étendre le commerce de Moscovie : il fit lever le plan de cette Mer ; &, grace à ce Conquérant Académicien, on en connut enfin la véritable figure, fort différente

de celle qu'on lui donnoit communément. L'Académie reçut aussi du Czar une Carte de sa nouvelle Mer Caspienne.

La Moscovie avoit beaucoup de mines, mais ou inconnues, ou négligées par l'ancienne paresse & le découragement général de la Nation. Il n'étoit pas possible qu'elles échappassent à la vive attention que le Souverain portoit sur tout. Il fit venir d'Allemagne des gens habiles dans la science des métaux, & mit en valeur tous ces trésors enfouis; il lui vint de la poudre d'or des bords de la Mer Caspienne & du fond de la Sibérie. On dit qu'une livre de cette dernière poudre rendoit quatorze onces d'or pur. Du moins le fer, beaucoup plus nécessaire que l'or, devint commun en Moscovie, & avec lui tous les Arts qui le préparent ou qui l'emploient.

On ne peut que parcourir les différens établissemens que lui doit la Moscovie, & seulement les principaux.

Une Infanterie de cent mille hommes, aussi belle & aussi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une assez grande partie des Officiers sont déja Moscovites. On convient que la Cavalerie n'est pas si bonne, faute de bons chevaux.

Une Marine de quarante Vaisseaux de ligne & de deux cents Galères.

Des Fortifications, selon les dernières règles, à toutes les Places qui en méritent.

Une excellente Police dans les grandes Villes, qui auparavant étoient aussi dangereuses pendant la nuit, que les bois les plus écartés.

Une Académie de Marine & de Navigation, où toutes les familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans.

Des Collèges à Moscou, à Péterſbourg & à Kiof, pour les Langues, les Belles-Lettres & les Mathématiques ; de petites Ecoles dans les Villages, où les enfans des Paysans apprennent à lire & à écrire.

Un Collège de Médecine & une belle Apothicairie publique à Moscou, qui fournit de remèdes les grandes Villes & les Armées. Jusques-là il n'y avoit eu dans tout l'Empire aucun Médecin que pour le Czar, nul Apothicaire.

Des Leçons publiques d'Anatomie, dont le nom n'étoit seulement pas connu ; & ce qu'on peut compter pour une excellente leçon toujours subsistante, le Cabinet du fameux M. Ruisch, acheté par le Czar, où sont rassemblées tant de dissections si fines, si instructives & si rares.

Un Observatoire, où des Astronomes

ne s'occupent pas seulement à étudier le Ciel, mais où l'on renferme toutes les curiosités d'Histoire naturelle, qui apparemment donneront naissance à un long & ingénieux travail de recherches physiques.

Un Jardin des plantes, où des Botanistes qu'il a appelés rassembleront avec notre Europe connue tout le Nord inconnu de l'Europe, celui de l'Asie, la Perse & la Chine.

Des Imprimeries, dont il a changé les anciens caractères trop barbares & presque indéchiffrables, à cause des fréquentes abréviations. D'ailleurs, des Livres si difficiles à lire étoient plus rares qu'aucune marchandise étrangère.

Des Interprètes pour toutes les Langues des Etats de l'Europe, & de plus pour la Latine, pour la Grecque, pour la Turque, pour la Calmouque, pour la Mongule & pour la Chinoise; marque de la grande étendue de cet Empire, & peut-être présage d'une plus grande.

Une Bibliothèque Royale, formée de trois grandes Bibliothèques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holstein & en Allemagne.

Après avoir donné à son ouvrage des fondemens solides & nécessaires, il y ajouta ce qui n'est que de parure & d'or-

nement. Il changea l'ancienne Architecture grossière & difforme au dernier point, ou plutôt il fit naître chez lui l'Architecture. On vit s'élever un grand nombre de maisons régulières & commodes, quelques palais, des bâtimens publics, & sur-tout une Amirauté, qu'il n'a fait aussi superbe & aussi magnifique, que parce que ce n'est pas un édifice destiné à une simple ostentation de magnificence. Il a fait venir d'Italie & de France beaucoup de Tableaux, qui apprennent ce que c'est que la peinture à des gens qui ne la connoissoient que par de très-mauvaises représentations de leurs Saints. Il envoyoit à Gènes & à Livourne des Vaisseaux chargés de marchandises, qui lui rapportoient du marbre & des statues. Le Pape Clément XI, touché de son goût, lui donna une Antique qu'il fit venir par terre à Péterſbourg, de peur de la risquer sur mer. Il a même fait un Cabinet de Médailles, curiosité qui n'est pas ancienne dans ces Pays-ci. Il aura eu l'avantage de prendre tout dans l'état où l'ont mis jusqu'à présent les Nations les plus savantes & les plus polies, & elles lui auront épargné cette suite si lente de progrès qu'elles ont eue à essuyer; bientôt elles verront la Nation Russienne arriver à leur niveau, & y

arriver d'autant plus glorieusement, qu'elle sera partie de plus loin.

Les vues du Czar embrassoient si généralement tout, qu'il lui passa par l'esprit de faire voyager dans quelques Villes principales d'Allemagne les jeunes Demoiselles Moscovites, afin qu'elles prissent une politesse & des manières dont la privation les défiguroit entièrement. Il avoit vu ailleurs combien l'art des agrémens aide la nature à faire des personnes aimables, & combien même il en fait sans elle. Mais les inconvéniens de ces voyages se présentèrent bien vîte; il fallut y renoncer, & attendre que les hommes devenus polis fussent en état de polir les femmes : elles surpasseront bientôt leurs maîtres.

Le changement général comprit aussi la Religion, qui à peine méritoit le nom de Religion chrétienne. Les Moscovites observoient plusieurs Carêmes, comme tous les Grecs; & ces jeûnes, pourvu qu'ils fussent très-rigoureusement gardés, leur tenoient lieu de tout. Le culte des Saints avoit dégénéré en une superstition honteuse; chacun avoit le sien dans sa maison pour en avoir la protection particulière, & on prêtoit à son ami le Saint domestique dont on s'étoit bien trouvé : les miracles ne dépendoient que de la

volonté & de l'avarice des Prêtres. Les Paſteurs qui ne ſavoient rien, n'enſeignoient rien à leurs Peuples; & la corruption des mœurs, qui peut ſe maintenir juſqu'à un certain point malgré l'inſtruction, étoit infiniment favoriſée & accrue par l'ignorance. Le Czar oſa entreprendre la réforme de tant d'abus, ſa politique même y étoit intéreſſée. Les jeûnes, par exemple, ſi fréquens & ſi rigoureux, incommodoient trop les Troupes, & les rendoient ſouvent incapables d'agir. Ses prédéceſſeurs s'étoient ſouſtraits à l'obéiſſance du Patriarche de Conſtantinople, & s'en étoient fait un particulier. Il abolit cette dignité, quoiqu'aſſez dépendante de lui; & par-là ſe trouva plus maître de ſon Egliſe. Il fit divers Réglemens Eccléſiaſtiques ſages & utiles, &, ce qui n'arrive pas toujours, tint la main à l'exécution. On prêche aujourd'hui en Moſcovite dans Péterſbourg: ce nouveau prodige ſuppléera ici pour les autres. Le Czar oſa encore plus; il retrancha aux Egliſes ou aux Monaſtères trop riches l'excès de leurs biens, & l'appliqua à ſon domaine. On n'en ſauroit louer que ſa politique, & non pas ſon zèle de religion, quoique la religion bien épurée pût ſe conſoler de ce retranchement. Il a auſſi établi une pleine liberté

de conſcience dans ſes Etats, article dont le pour & le contre peut être ſoutenu en général, & par la Politique, & par la Religion.

Il n'avoit que 52 ans, lorſqu'il mourut le 28 Janvier 1725 d'une rétention d'urine, cauſée par un abcès dans le col de la veſſie. Il ſouffrit d'extrêmes douleurs pendant douze jours, & ne ſe mit au lit que dans les trois derniers. Il quitta la vie avec tout le courage d'un Héros, & toute la piété d'un Chrétien. Comme il avoit déclaré par Edit, trois ans auparavant, qu'il étoit maître de diſpoſer de ſa ſucceſſion, il la laiſſa à la Czarine, ſa veuve, qui fut reconnue par tous les Ordres de l'Etat, Souveraine Impératrice de Ruſſie. Il avoit toujours eu pour elle une vive paſſion, qu'elle avoit juſtifiée par un mérite rare, par une intelligence capable d'entrer dans toutes ſes vues, & de les ſeconder; par une intrépidité preſque égale à la ſienne; par une inclination bienfaiſante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux pour les ſoulager.

La domination de l'Impératrice Catherine eſt encore affermie par la profonde vénération que tous les Sujets du Czar avoient conçue pour lui. Ils ont honoré ſa mort de larmes ſincères; toute ſa gloire leur avoit été utile. Si

Auguſte ſe vantoit d'avoir trouvé Rome de brique & de la laiſſer de marbre, on voit aſſez combien à cet égard l'Empereur Romain eſt inférieur à celui de la Ruſſie. On vient de lui frapper des Médailles où il eſt appelé Pierre-le-Grand; & ſans doute le nom de Grand lui ſera confirmé par le conſentement des Etrangers, néceſſaire pour ratifier ces titres d'honneur donnés par des Sujets à leur Maître.

Son caractère eſt aſſez connu par tout ce qui a été dit; on ne peut plus qu'y ajouter quelques particularités des plus remarquables Il jugeoit indigne de lui toute la pompe & tout le faſte qui n'eût fait qu'environner ſa perſonne, & il laiſſoit au Prince Menzicou repréſenter par la magnificence du Favori la grandeur du Maître. Il l'avoit chargé des dehors brillans, pour ne ſe réſerver que les fonctions laborieuſes. Il les pouſſoit à tel point, qu'il alloit lui-même aux incendies qui ſont en Moſcovie très-communs, & font beaucoup de ravage, parce que les maiſons y ſont ordinairement de bois. Il avoit créé des Officiers obligés à porter du ſecours; il avoit pris une de ces charges; & pour donner l'exemple, il montoit au haut des maiſons en feu, quel que fût le péril; & ce que nous

admirerions ici dans un Officier subalterne, étoit pratiqué par l'Empereur. Aussi les incendies sont-ils aujourd'hui beaucoup plus promptement éteints. Nous devons toujours nous souvenir de ne pas prendre pour règles de nos jugemens des mœurs aussi délicates, pour ainsi dire, & aussi adoucies que les nôtres; elles condamneroient trop vîte des mœurs plus fortes & plus vigoureuses. Il n'étoit pas exempt d'une certaine dureté naturelle à toute sa Nation, & à laquelle l'autorité absolue ne remédioit pas. Il s'étoit corrigé des excès du vin, très-ordinaires en Moscovie, & dont les suites peuvent être terribles dans celui à qui on ne résiste jamais. La Czarine savoit l'adoucir, s'opposer à propos aux emportemens de sa colère, ou fléchir sa sévérité; & il jouissoit de ce rare bonheur, que le dangereux pouvoir de l'amour sur lui, ce pouvoir qui a déshonoré tant de grands Hommes, n'étoit employé qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les pieces originales la malheureuse Histoire du Prince Alexis, son fils; & la confiance avec laquelle il a fait l'Univers juge de sa conduite, prouve assez qu'il ne se reprochoit rien. Des traits éclatans de clémence à l'égard de personnes moins chères & moins importantes, font voir aussi que sa

févérité pour fon fils dut être néceffaire. Il favoit parfaitement honorer le mérite ; ce qui étoit l'unique moyen d'en faire naître dans fes Etats, & de l'y multiplier. Il ne fe contentoit pas d'accorder des bienfaits, de donner des penfions, faveurs indifpenfables & abfolument dues felon les deffeins qu'il avoit formés ; il marquoit par d'autres voies une confidération plus flatteufe pour les perfonnes, & quelquefois il la marquoit même encore après la mort. Il fit faire des funérailles magnifiques à M. Areskins, fon premier Médecin, & y affifta portant une torche allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglois, l'un Contre-Amiral de fa Flotte, l'autre Interprète des Langues.

Nous avons dit en 1716, *page* 124, qu'ayant confulté fur fes grands deffeins l'illuftre M. Leibnitz, il lui avoit donné un titre d'honneur & une penfion confidérable qui alloient chercher dans fon Cabinet un Savant étranger, à qui l'honneur d'avoir été confulté eût fuffi. Le Czar a compofé lui-même des Traités de Marine, & l'on augmentera de fon nom la lifte peu nombreufe des Souverains qui ont écrit. Il fe divertiffoit à travailler au tour ; il a envoyé de fes ouvrages à l'Empereur de la Chine, & il a eu la bonté

d'en donner un à M. d'Onſembray, dont il jugea le Cabinet digne d'un ſi grand ornement. Dans les divertiſſemens qu'il prenoit avec ſa Cour, tels que quelques relations nous les ont expoſés, on peut trouver des reſtes de l'ancienne Moſcovie; mais il lui ſuffiſoit de ſe relâcher l'eſprit, & il n'avoit pas le temps de mettre beaucoup de ſoin à raffiner ſur les plaiſirs. Cet art vient aſſez-tôt de lui-même après les autres.

Sa vie ayant été aſſez courte, ſes projets, qui avoient beſoin d'une longue ſuite d'exécution ferme & ſoutenue, auroient péri preſque en naiſſant; & tout ſeroit retombé par ſon propre poids dans l'ancien chaos, ſi l'Impératrice Catherine n'avoit ſuccédé à la Couronne. Pleinement inſtruite de toutes les vues de Pierre-le-Grand, elle en a pris le fil, & le ſuit; c'eſt toujours lui qui agit par elle. Il lui avoit particulièrement recommandé, en mourant, de protéger les Etrangers, & de les attirer. M. Deliſle, Aſtronome de cette Académie, vient de partir pour Péterſbourg, engagé par les graces de l'Impératrice. Meſſieurs Nicolas & Daniel Bernoulli, fils de Jean, dont le nom ſera immortel dans les Mathématiques, l'ont devancé de quelques mois; & ils ont été devancés auſſi par le célèbre M. Herman,

dont nous avons de si beaux Ouvrages. Quelle Colonie pour Pétersbourg ! La sublime Géométrie des Infiniment Petits va pénétrer avec ces grands Géomètres dans un Pays où les élémens d'Euclide étoient absolument inconnus il y a vingt-cinq ans. Nous ne parlerons point des autres Sujets de l'Académie de Pétersbourg ; ils se feront assez connoître, excités & favorisés comme ils le seront par l'autorité souveraine. Le Danemarck a eu une Reine qu'on a nommée la Sémiramis du Nord ; il faudra que la Moscovie trouve quelque nom aussi glorieux pour son Impératrice.

ÉLOGE
DE M. LITTRE.

ALEXIS LITTRE naquit le 21 Juillet 1658 à Cordes en Albigeois. Son père, Marchand de cette petite Ville, eut douze enfans, qui vécurent tous, & il ne fut soulagé d'aucun d'eux par l'Eglise.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le desir &

l'induſtrie, & mettent en œuvre tout ce qui eſt en nous. M. Littre joignit à ces avantages un caractère très-ſérieux, très-appliqué, & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de ſoutenir beaucoup de travail. Sans tout cela, il n'eût pas ſubſiſté dans ſes études qu'il fit à Villefranche en Rouergue chez les PP. de la Doctrine. Une grande économie n'eût pas ſuffi; il fallut qu'il répétât à d'autres Ecoliers plus riches & plus pareſſeux, ce qu'on venoit preſque dans l'inſtant de leur enſeigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de ſavoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui. Dans les temps où il étoit libre, il ſuivoit un Médecin chez ſes malades, & au retour il s'enfermoit pour écrire les raiſonnemens qu'il avoit entendus.

Ses études de Villefranche finies, il ſe trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Médecine; & il fit ſi bien, qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris, il y a plus de quarante-deux ans.

Sa plus forte inclination étoit pour l'Anatomie: mais de toutes les inclinations qui ont une Science pour objet, c'eſt la plus difficile à ſatisfaire. Les ſortes de Livres qui ſeuls enſeignent ſûrement l'Ana-

tomie, ceux qu'il faut le plus étudier, sont rares, & on ne les a pas sous sa main en un si grand nombre, ni dans les temps qu'on voudroit. Un certain sentiment, confus à la vérité, mais très-fort, & si général qu'il peut passer pour naturel, fait respecter les cadavres humains, & la France n'est pas à cet égard autant au-dessus de la superstition Chinoise que les Anatomistes le desireroient. Chaque famille veut que son mort n'ait plus qu'à jouir de ses obsèques, & ne souffre point qu'il soit sacrifié à l'instruction publique; seulement permettra-t-elle en quelques occasions qu'il le soit à son intérêt particulier. La Police restreint extrêmement la permission de disséquer des morts; & ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune, en sont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'est pas de leur nombre, on ne fait guère de grands progrès en Anatomie qui ne soient en quelque sorte illégitimes : on est réduit à frauder les loix, & à ne s'instruire que par artifice, par surprise, à force de larcins toujours un peu dangereux, & qui ne sont jamais assez fréquens. M. Littre étant à Paris éprouva les inconvéniens de son amour pour l'Anatomie. Il est vrai qu'il eut un temps

assez tranquille, grace à la liaison qu'il fit avec un Chirurgien de la Salpêtrière, qui avoit tous les cadavres de l'Hôpital à sa disposition. Il s'enferma avec lui pendant l'hiver de 1684, qui heureusement fut fort long & fort froid, & ils disséquèrent ensemble plus de 200 cadavres. Mais le savoir qu'il acquit par-là, le grand nombre d'Etudians qui coururent à lui, excitèrent des envieux qui le traversèrent. Il se refugia dans le Temple, où de plus grands Criminels se mettent quelquefois à l'abri des privilèges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sûreté avec la permission de Monsieur le Grand-Prieur de Vendôme : mais un Officier subalterne, avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le trésor qu'il tenoit caché dans cet asyle, un cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlevement se fit avec une pompe insultante : on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme qui n'avoit pas droit de devenir si habile.

Il essuya encore, en vertu d'une Sentence de M. de la Reynie, Lieutenant de Police, obtenue par les Chirurgiens, un second affront, si c'en étoit un, du moins une seconde perte aussi douloureuse. Il fut souvent réduit à se rabattre sur les animaux,

animaux, & principalement ſur les chiens, qui ſont les plus expoſés au ſcalpel, lorſqu'il n'a rien de mieux à faire.

Malgré ſes malheurs, & peut-être par ces malheurs mêmes, ſa réputation croiſſoit, & les Ecoliers ſe multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du diſcours, ni une agréable facilité de débiter ſon ſavoir; mais une exactitude ſcrupuleuſe à démontrer, une extrême timidité à conjecturer, de ſimples faits bien vus. De plus, ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ſes découvertes, dès qu'ils le méritoient, ou pour avoir heureuſement apperçu quelque choſe de nouveau, ou pour avoir eu quelque idée ſingulière & juſte. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ſes intérêts : il n'étoit pas ſi fin ni ſi adroit; il ne ſongeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû.

Content de Paris & de ſa fortune, il y avoit plus de quinze ans qu'il n'avoit donné de ſes nouvelles à ſa famille. Ceux qui l'ont connu croiront aiſément que les affections communes, le ſang, le nom n'avoient pas beaucoup de pouvoir ſur lui, & qu'il ſe tenoit iſolé de tout ſans ſe faire violence. Ses parens le preſsèrent fort de retourner s'établir à Cordes : mais quelle propoſition pour quelqu'un qui

pouvoit demeurer à Paris, & qui surtout avoit aussi peu de besoin de parenté ! Il continua donc ici sa forme de vie ordinaire. Pour s'instruire toujours de plus en plus, il assistoit à toutes les Conférences qu'on tenoit sur les matières qui l'intéressoient, il se trouvoit aux pansemens des Hôpitaux, il suivoit les Médecins dans leurs visites ; enfin il fut reçu Docteur-Régent de la Faculté de Paris.

L'éloquence lui manquoit absolument ; un simple Anatomiste peut s'en passer ; mais un Médecin ne le peut guère. L'un n'a que des faits à découvrir & à exposer aux yeux : mais l'autre, éternellement obligé de conjecturer sur des matières très douteuses, l'est aussi d'appuyer ses conjectures par des raisonnemens assez solides, ou qui du moins rassurent & flattent l'imagination effrayée ; il doit quelquefois parler presque sans autre but que de parler, car il a le malheur de ne traiter avec les hommes que dans le temps précisément où ils sont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puérilité de la maladie règne principalement dans le grand monde, & sur-tout dans une moitié de ce grand monde qui occupe plus les Médecins, qui sait mieux les mettre à la mode, & qui a souvent plus de besoin d'être amusée que guérie. Un Médecin

peut agir plus raiſonnablement avec le peuple : mais en général, s'il n'a pas le don de la parole, il faut preſque qu'il ait en récompenſe celui des miracles.

Auſſi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réuſſit dans cette profeſſion ; encore ne réuſſit-il que parmi ceux qui ſe contentoient de l'art de la Médecine dénué de celui du Médecin. Sa vogue ne s'étendit point juſqu'à la Cour, ni juſqu'aux femmes du monde. Son laconiſme peu conſolant n'étoit d'ailleurs réparé ni par ſa figure, ni par ſes manières.

Feu M. du Hamel, qui ne jugeoit pas les hommes par la ſuperficie, ayant paſſé dans la claſſe des Anatomiſtes au renouvellement de 1699, nomma M. Littre, Docteur en Médecine, pour ſon Elève, titre qui ſe donnoit alors, & qu'on a eu la délicateſſe d'abolir, quoique perſonne ne le dédaignât. On connut bientôt M. Littre dans la Compagnie, non par ſon empreſſement à ſe faire connoître, à dire ſon ſentiment, à combattre celui des autres, à étaler un ſavoir impoſant, quoiqu'inutile ; mais par ſa circonſpection à propoſer ſes penſées, par ſon reſpect pour celles d'autrui, par la juſteſſe & la préciſion des Ouvrages qu'il donnoit, par ſon ſilence même.

En 1702 n'étant encore monté qu'au grade d'Associé, il lui passa par les mains une maladie où l'on peut dire, sans sortir de la plus exacte simplicité historique, qu'il fit un chef-d'œuvre de Chirurgie & de Médecine (a). Nous n'en pouvons donner ici qu'une idée très-légère & très-éloignée de ce que demanderoit la justice dûe à M. Littre. La merveille grossiroit infiniment par les détails que nous supprimerons.

Une femme qui n'avoit nuls signes de grossesse, accablée d'ailleurs d'un grand nombre de différentes incommodités très-crüelles, réduite à un état déplorable, & presque entièrement désespérée, jettoit par les selles du pus, du sang, des chairs pourries, des cheveux, & enfin il vint un os que l'on reconnut sûrement pour être celui du bras d'un fœtus d'environ six mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appelé par la curiosité. Il trouva, en introduisant son doigt *index* dans l'anus, qu'à la plus grande distance où ce doigt pût aller, l'intestin *rectum* étoit percé d'un trou par où sortoient les matières extraordinaires; que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors

(a) Voyez les Mém. de 1702, p. 241. & suiv.

par la tête du fœtus qui y appliquoit sa face : aussi ne sortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut qu'un fœtus s'étoit formé dans la trompe ou dans l'ovaire de ce côté-là ; qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit ; qu'il étoit tombé dans la cavité du ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri ; qu'un de ses bras dépouillé de chair, & détaché du reste du squelette par la corruption, avoit percé l'intestin, & étoit sorti par la plaie. Quelques autres os eussent pu sortir de même, supposé que la mère eût pu vivre, & attendre pendant tout le temps nécessaire ; mais les quatre grands os du crâne ne pouvoient jamais sortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la mère à la mort ; elle ne pouvoit nullement soutenir une incision au ventre, presque sûrement mortelle pour la personne la plus saine. M. Littre osa imaginer comme possible de faire passer les quatre os du crâne par la petite plaie de l'intestin. Il inventa des ciseaux d'une construction nouvelle, car aucun instrument connu de Chirurgie n'étoit convenable. Avec ces ciseaux introduits par le fondement jusqu'à la plaie de l'intestin, il alloit couper le crâne en parties assez petites pour passer par l'ouverture, & il les tiroit avec d'autres ciseaux qui ne

coupoient point, inventés aussi par lui. On juge bien que cette opération se devoit répéter bien des fois, & dans certains intervalles, pour ménager les forces presque éteintes de la malade; que de plus, il falloit s'y conduire avec une extrême dextérité, pour n'adresser qu'au fœtus des instrumens tranchans & très-fins qui eussent pu la blesser mortellement. M. Littre disposoit sur une table les morceaux du crâne déja tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce qui lui restoit à faire. Enfin, il eut la joie de voir tout heureusement tiré, sans que sa main se fût jamais égarée, ni eût porté le moindre coup aux parties de la mère. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait: l'intestin étoit percé d'une plaie très-considérable; le long séjour d'un fœtus pourri dans la cavité du ventre, ce qui y restoit encore de ses chairs fondues, y avoit produit une corruption capable elle seule de causer la mort. Il vint à bout de la corruption par des injections qu'il fit encore d'une manière particulière; il lava, il nettoya, ou plutôt il ranima tout; il referma même la plaie; & la malade, qui, après avoir été naturellement fort grasse, n'avoit plus que des os absolument décharnés, reprit jusqu'à son premier embonpoint. On a

dit même qu'elle étoit redevenue grosse.

Cette cure coûta à M. Littre quatre mois de soins les plus assidus & les plus fatigans, d'une attention la plus pénible, & d'une patience la plus opiniâtre. Il n'étoit pourtant pas animé par l'espoir de la récompense : tout le bien de la malade, tout le bien de son mari, qui n'étoit qu'un simple Ouvrier en instrumens de Mathématique, n'y auroient pas suffi. L'extrême singularité du cas avoit piqué sa curiosité ; de plus, la confiance que sa malade avoit prise en lui, l'attachoit à elle : il croyoit avoir contracté avec elle un engagement indispensable de la secourir, parce qu'elle n'espéroit qu'en son secours. Lorsqu'il a raconté toute cette histoire en 1702, il ne s'y est donné simplement que la gloire d'avoir marché sans guide, & usé de beaucoup de précautions & de ménagemens. Du reste, loin de vouloir s'emparer de toute notre admiration, il la tourna lui-même sur les ressources imprévues de la Nature. Un autre auroit bien pû éloigner cette idée, même sans penser trop à l'éloigner.

Il fut choisi pour être Médecin du Châtelet. Le grand agrément de cette place pour lui étoit de lui fournir des accidens rares, & plus d'occasions de disséquer.

Il a toujours été d'une assiduité exemplaire à l'Académie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, si ce n'est qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernières années de sa vie, parce qu'il perdoit la vue de jour en jour; mais il ne se relâcha point sur l'assiduité. Alors il se mit à garder dans les Assemblées un silence dont il n'est jamais sorti; il paroissoit un Disciple de Pythagore, quoiqu'il pût toujours parler en Maître sur les matières qui l'avoient occupé. On le voyoit plongé dans une mélancolie profonde, qu'il eût été inutile de combattre, & dont on ne pouvoit que le plaindre.

Le premier Février 1725, il fut frappé d'apoplexie, & mourut le 3, sans avoir eu aucune connoissance dans tout cet espace de temps. Cependant cette mort subite ne l'avoit pas surpris; quinze jours auparavant, il avoit fait de son propre mouvement ses dévotions à sa Paroisse.

Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les Spectacles, l'auroient trouvé bien net sur cet article : jamais il n'en avoit vu aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il se soit diverti. Il n'avoit de sa vie songé au mariage; & ceux qui l'ont vu de plus près, prétendent que les raisons de conscience n'avoient jamais dû être assez pressantes pour l'y porter.

Presque

Presque tous les hommes ne songent qu'à étendre leur sphère, & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger : pour lui, il avoit réduit la sienne à n'être guère que lui seul. Il avoit fait de sa main plusieurs préparations anatomiques, que des Médecins ou Chirurgiens Anglois & Hollandois vinrent acheter de lui quelque temps avant sa mort, lorsqu'il n'en pouvoit plus faire usage. Les Etrangers le connoissoient mieux que ne faisoit une partie d'entre nous; il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le mérite de nos propres concitoyens, que nous négligions, peut-être parce que leur modestie leur nuisoit de près.

Il a laissé son Légataire universel M. Littre, son neveu, Lieutenant-Général de Cordes.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
HARTSOEKER.

NICOLAS HARTSOEKER naquit à Goude en Hollande le 26 Mars 1656 de Christian Hartsoëker, Ministre remontrant,

& d'Anne Vander-My. Cette famille étoit ancienne dans le Pays de Drente, qui est des Provinces-Unies.

Son père eut sur lui les vues communes des pères ; il le fit étudier pour le mettre dans sa profession, ou dans quelque autre également utile : mais il ne s'attendoit pas que ses projets dussent être traversés par où ils le furent, par le ciel & par les étoiles, que le jeune homme considéroit avec beaucoup de plaisir & de curiosité. Il alloit chercher dans les Almanachs tout ce qu'ils rapportoient sur ce sujet ; & ayant entendu dire à l'âge de douze ou treize ans que tout cela s'apprenoit dans les Mathématiques, il voulut donc étudier les Mathématiques ; mais son père s'y opposoit absolument. Ces Sciences ont eu jusqu'à présent si peu de réputation d'utilité, que la plupart de ceux qui s'y sont appliqués ont été des rebelles à l'autorité de leurs parens. Nos Eloges en ont fourni plusieurs exemples.

Le jeune Hartsoeker amassa en secret le plus d'argent qu'il put ; il le déroboit aux divertissemens qu'il eût pris avec ses camarades : enfin, il se mit en état d'aller trouver un Maître de Mathématiques, qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premières règles d'Arithméti-

que; il n'avoit de l'argent que pour ſept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds ſi court. De peur que ſon père ne découvrît par la lumière qui étoit dans ſa chambre toutes les nuits, qu'il les paſſoit à travailler, il étendoit devant ſa fenêtre les couvertures de ſon lit, qui ne lui ſervoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas.

Son Maître avoit des baſſins de fer, dans leſquels il poliſſoit aſſez bien des verres de ſix pieds de foyer, & le Diſciple en apprit la pratique. Un jour qu'en badinant & ſans deſſein il préſentoit un fil de verre à la flamme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondiſſoit; & comme il ſavoit déja qu'une boule de verre groſſiſſoit les objets placés à ſon foyer, & qu'il avoit vu chez M. Leuvenhoeck des Microſcopes dont il avoit remarqué la conſtruction, il prit la petite boule qui s'étoit formée & détachée du reſte du fil, & il en fit un Microſcope, qu'il eſſaya d'abord ſur un cheveu. Il fut ravi de le trouver bon, & d'avoir l'art d'en faire à ſi peu de frais.

Cette invention de voir contre le jour de petits objets tranſparens par le moyen de petites boules de verre, eſt due à M. Leuvenhoeck; & M. Hudde, Bourg-Meſtre d'Amſterdam, grand Mathéma-

ticien, a dit à M. Hartsoëker qu'il étoit étonnant que cette découverte eût échappé à tous tant qu'ils étoient de Géomètres & de Philosophes, & eût été réservée à un homme sans Lettres, tel que Leuvenhoeck. Apparemment il vouloit relever le génie de l'Ignorant, ou réprimer l'orgueil des Savans sur des découvertes fortuites.

M. Hartsoëker, âgé alors de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ses Microscopes. Tout ce qui pouvoit y être observé, l'étoit. Il fut le premier à qui se dévoila le spectacle du monde le plus imprévu pour les Physiciens, même les plus hardis en conjectures; ces petits animaux jusques-là invisibles, qui doivent se transformer en hommes, qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter, qui ne sont que dans celle des mâles, qui ont la figure de grenouilles naissantes, de grosses têtes & de longues queues, & des mouvemens très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'Observateur, il n'en osa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyoit pouvoit être l'effet de quelque maladie, & il ne suivit point l'observation.

Vers la fin de 1674, en 1675 & 1676, son père l'envoya étudier en Littérature, en Grec, en Philosophie, en Anatomie, sous les plus habiles Professeurs de Leyde

& d'Amſterdam. Ses Maîtres en Philoſophie étoient des Cartéſiens auſſi entêtés de Deſcartes, que les Scholaſtiques précédens l'avoient été d'Ariſtote. On n'avoit fait dans ces Ecoles que changer d'eſclavage. M. Hartſoëker devint Cartéſien à outrance ; mais il s'en corrigea dans la ſuite. Il faut admirer toujours Deſcartes, & le ſuivre quelquefois.

M. Hartſoëker alla en 1677 de Leyde à Amſterdam, ayant deſſein de paſſer en France pour y achever ſes études. Il reprit les obſervations du Microſcope, interrompues depuis deux ans, & revit ces animaux qui lui avoient été ſuſpects. Alors il eut la hardieſſe de communiquer ſon obſervation à ſon Maître de Mathématiques, & à un autre ami. Ils s'en aſſurèrent tous trois enſemble. Ils virent de plus ces mêmes animaux ſortis d'un chien, & de la même figure à-peu-près que les animaux humains. Ils virent ceux du coq & du pigeon, mais comme des vers ou des anguilles. L'obſervation s'affermiſſoit & s'étendoit, & les trois confidens de ce ſecret de la Nature ne doutoient preſque plus que tous les animaux ne naquiſſent par des métamorphoſes inviſibles & cachées, comme toutes les eſpèces de mouches & de papillons viennent de métamorphoſes ſenſibles & connues.

Ces trois hommes seuls savoient quelle liqueur renfermoit les animaux; & quand on les faisoit voir à d'autres, on leur disoit que c'étoit de la salive, quoique certainement elle n'en contienne point. Comme M. Leuvenhoeck a écrit dans quelqu'une de ses Lettres qu'il avoit vu dans de la salive une infinité de petits animaux, on pourroit le soupçonner d'avoir été trompé par le bruit qui s'en étoit répandu. Il n'aura peut-être pas voulu ne point voir ce que d'autres voyoient, lui qui étoit en possession des observations microscopiques les plus fines, & à qui tous les objets invisibles appartenoient.

L'illustre M. Huguens étant venu à la Haye pour rétablir sa santé, entendit parler des animaux de la salive qu'un jeune homme faisoit voir à Rotterdam, & il marqua beaucoup d'envie d'en être convaincu par ses propres yeux. Aussi-tôt M. Hartsoëker, ravi d'entrer en liaison avec ce grand Homme, alla à la Haye. Il lui confia & à quelques autres personnes ce que c'étoit que la liqueur où nageoient les animaux; car à mesure que l'observation s'établissoit, la timidité & les scrupules diminuoient naturellement: de plus, la beauté de la découverte seroit demeurée trop imparfaite, & les conséquences philosophiques qui en pouvoient

naître, demandoient que le mystère cessât. M. Huguens, qui avoit promis très-obligeamment à M. Hartsoëker des Lettres de recommandation pour son voyage de Paris, fit encore mieux, & l'amena avec lui à Paris, où il revint en 1678. Le nouveau venu alla voir d'abord l'Observatoire, les Hôpitaux, les Savans; il ne lui étoit pas inutile de pouvoir citer le nom de M. Huguens. Celui-ci fit mettre alors dans le Journal des Savans, qu'il avoit fait avec un Microscope de nouvelle invention des observations très-curieuses, & principalement celle de petits animaux, & cela sans parler de M. Hartsoëker. Le bruit en fut fort grand parmi ceux qui s'intéressent à ces sortes de nouvelles, & M. Hartsoëker ne résista point à la tentation de dire que le nouveau Microscope venoit de lui, & qu'il étoit le premier Auteur des observations. Le silence en cette occasion étoit au-dessus de l'humanité. M. Huguens étoit vivant, d'un rare mérite, & par conséquent il avoit des ennemis. On anima M. Hartsoëker à revendiquer son bien, par un Mémoire qui paroîtroit dans le Journal. Il ne savoit pas encore assez de François pour le composer; différentes plumes le servirent, & chacune lança son trait contre M. Huguens.

L'Auteur du Journal fut trop sage pour publier cette Pièce, & il la renvoya à M. Huguens. Celui-ci fit à M. Hartsoëker une réprimande assez bien méritée, selon M. Hartsoëker lui-même, qui l'a écrite. Il lui dit qu'il ne se prenoit pas à lui d'une Pièce qu'il voyoit bien qui partoit de ses ennemis, & qu'il s'offroit à dresser lui-même pour le Journal un Mémoire où il lui rendroit toute la justice qu'il desireroit. M. Hartsoëker y consentit, honteux du procédé de M. Huguens, & heureux d'en être quitte à si bon marché. L'importance dont il lui étoit de se faire connoître, l'amour de ce qu'on a trouvé, sa jeunesse, de mauvais conseils donnés avec chaleur, sur-tout l'aveu ingénu de sa faute, dont nous ne tenons l'histoire que de lui, peuvent lui servir d'excuses assez légitimes.

Il se confirmoit de plus en plus dans la découverte des petits animaux primitifs, qu'il trouva toujours dans toutes les espèces sur les[redacted] il put étendre ses expériences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air où ils voltigeoient; que tous les animaux visibles les prenoient tous confusément, ou par la respiration, ou avec les alimens; que de-là ceux qui convenoient à chaque espèce alloient se rendre dans les parties des mâles

propres à les renfermer ou à les nourrir, & qu'ils passoient ensuite dans les femelles, où ils trouvoient des œufs, dont ils se saisissoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'animaux primitifs de toutes les espèces ! Tout ce qui respire, tout ce qui se nourrit, ne respire qu'eux, ne se nourrit que d'eux. Il semble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit nécessairement à diminuer, & que les espèces ne seroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à M. Leibnitz que les animaux primitifs ne périssoient point, & qu'après s'être dépouillés de l'enveloppe grossière, de cette espèce de masque qui en faisoit, par exemple, des hommes, ils subsistoient vivans dans leur première forme, & se remettoient à voltiger dans l'air jusqu'à ce que des accidens favorables les fissent de nouveau redevenir hommes.

M. Hartsoëker demeura à Paris jusqu'à la fin de 1679. Il retourna en Hollande, où il se maria. Il revint à Paris, seulement pour le faire voir pendant quelques semaines à sa femme, qui goûta tant ce séjour, qu'ils y revinrent en 1684; & y furent quatorze années de suite, les plus agréables, au rapport de M. Hartsoëker, qu'il ait passées en toute sa vie.

Les verres de Télescopes, qui avoient été sa première occupation, lui donnèrent beaucoup d'accès à l'Observatoire, où il n'y en avoit que de Campani, excellens à la vérité, mais pas assez grands. M. Hartsoëker en fit un qu'il porta à feu M. Cassini, & il se trouva très-mauvais. Un second ne valut pas mieux; enfin un troisième fut passable. Cette persévérance, qui partoit du fonds de connoissances qu'il se sentoit, fit prédire à M. Cassini que ce jeune homme, s'il continuoit, réussiroit infailliblement. La prédiction fut peut-être elle-même la cause de son accomplissement; le jeune homme encouragé fit de bons verres de toutes sortes de grandeurs, & enfin un de 600 pieds de foyer, dont il n'a jamais voulu se défaire à cause de sa rareté. Il eut l'avantage de gagner l'amitié de M. Cassini, qui seule eût été une preuve de mérite.

Sur ces verres d'un si long foyer, il dit un jour à feu M. Varignon & à M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui l'allèrent voir, qu'il ne croyoit pas possible de les travailler dans des bassins; mais qu'en faisant des essais sur des morceaux de diverses glaces faites pour être plates, on en trouvoit qui avoient une très-petite courbure sphérique, & par conséquent un long foyer; qu'il avoit même trouvé un foyer de 120

pieds ; que cela dépendoit en partie d'un peu de courbure inſenſible dans les tables de fer poli, ſur leſquelles on étend le verre fondu, ou de la manière dont on chargeoit les glaces pour les polir les unes contre les autres ; que ces eſſais étoient plus longs que difficiles : mais il ne voulut point s'expliquer plus à fond.

En 1694, il fit imprimer à Paris, où il étoit, ſon premier Ouvrage, l'*Eſſai de Dioptrique*. Il y donne cette ſcience démontrée géométriquement & avec clarté ; tout ce qui appartient aux foyers de verres ſphériques, car il rejette les autres figures comme inutiles ; tout ce qui regarde l'augmentation des objets, le rapport des objectifs & des oculaires, les ouvertures qu'il faut laiſſer aux lunettes, le *champ* qu'on peut leur donner, le différent nombre de verres qu'on peut y mettre. Il y joint pour l'art de tailler les verres, & ſur les conditions que leur matière doit avoir, une pratique qui lui appartenoit en partie, & dont cependant il ne diſſimule rien. Le titre de ſon Livre eût été rempli, quand il n'eût donné rien de plus ; mais il va beaucoup plus loin. Un Syſtême général de la réfraction & ſes expériences le conduiſent à la différente réfrangibilité des rayons, propriété que M. Newton avoit trouvée pluſieurs années auparavant, &

sur laquelle il a fondé son ingénieuse Théorie des couleurs, l'une des plus belles découvertes de la Physique moderne. M. Hartsoëker prétend du moins avoir avancé le premier, que la différente réfrangibilité venoit de la différente vîtesse, qui effectivement en paroît être la véritable cause ; & parce qu'elle étoit inconnue, il a donné comme un paradoxe inoui en Dioptrique, que l'angle de la réfraction ne dépende pas de la seule inégalité de résistance des deux milieux. Plus le rayon a de vîtesse, moins il se rompt.

L'Essai de Dioptrique est même un essai de Physique générale. Il y pose les premiers principes tels qu'il les conçoit, deux uniques élémens. L'un est une substance parfaitement fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie n'est jamais entièrement détachée de son tout ; l'autre, ce sont de petits corps différens en grandeur & en figure, parfaitement durs & inaltérables, qui nagent confusément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y assemblent, & deviennent les différens corps sensibles. Avec ces deux élémens il forme tout, & tire de cette hypothèse jusqu'à la pesanteur & à la dureté des corps composés. Ailleurs il en a tiré aussi le ressort.

Un aſſez grand nombre de phénomènes de Phyſique générale qu'il explique, l'amènent à la formation du Soleil, des Planètes, & même des Comètes. Il conçoit que les Comètes ſont des taches du Soleil, aſſez maſſives pour avoir été chaſſées impétueuſement hors de ce grand globe de feu : elles s'élèvent juſqu'à une certaine diſtance, & retombent enſuite dans le Soleil, qui les abſorbe de nouveau & les diſſout, ou les repouſſe encore hors de lui, s'il ne les diſſout pas. On tâche préſentement à aller plus loin ſur la Théorie des Comètes, & ce ne ſont plus des générations fortuites.

L'Hiſtoire des découvertes faites dans le Ciel par les Téleſcopes, appartenoit aſſez naturellement à la Dioptrique. M. Hartſoëker la donne accompagnée de ſes réflexions ſur tant de ſingularités nouvelles & imprévues. Il finit par les obſervations du Microſcope; & l'on peut juger que les petits animaux qui ſe transforment en tous les [illegible] n'y ſont pas oubliés.

Cet Ouvrage lui attira l'eſtime des Savans, & l'amitié de quelques-uns, comme M. l'Abbé Gallois, qui conſerva toujours pour lui les mêmes ſentimens. Le P. Malebranche & M. le Marquis de l'Hôpital, qui reconnurent qu'il étoit bon Géomètre :

voulurent le gagner à la nouvelle Géométrie des Infiniment Petits dont ils étoient pleins ; mais il la jugeoit peu utile pour la Phyſique à laquelle il s'étoit dévoué. Il dédaignoit aſſez par la même raiſon les profondeurs de l'Algèbre, qui, ſelon lui, ne ſervoient à quelques Savans qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plupart du monde. Il eſt vrai qu'en ne regardant la Géométrie que comme inſtrument de la Phyſique, il pouvoit ſouvent n'avoir pas beſoin que l'inſtrument fût ſi fin : mais la Géométrie n'eſt pas un pur inſtrument ; elle a par elle-même une beauté ſublime, indépendante de tout uſage. S'il ne vouloit pas, comme il l'a dit auſſi, ſe laiſſer détourner de la Phyſique, il avoit raiſon de craindre les charmes de la Géométrie nouvelle.

Animé par le ſuccès de ſa Dioptrique, il publia, deux ans après, ſes *Principes de Phyſique* à Paris. Là, il expoſe avec plus d'étendue le Syſtême qu'il avoit déja donné en raccourci ; & y joignant ſur les différens ſujets auxquels ſon titre l'engage, un grand nombre, ſoit de ſes penſées particulières, ſoit de celles qu'il adopte, il forme un corps de Phyſique aſſez complet, parce qu'il y traite preſque de tout, & aſſez clair, parce qu'il évite les grands

détails, qui, en approfondissant les matières, les obscurcissent pour une grande partie des Lecteurs.

Au renouvellement de l'Académie en 1699, temps où il étoit retourné en Hollande avec sa famille, il fut nommé Associé étranger : c'étoit le fruit de la réputation qu'il laissoit à Paris. Quelque temps après, il fut aussi agrégé à la Société Royale de Berlin ; & l'on peut remarquer que dans tous les Ouvrages qu'il a imprimés depuis, il ne s'est paré ni de ces titres d'honneur, ni d'aucun autre. Il a toujours mis simplement & à l'antique, *par Nicolas Hartsoëker* ; bien différent de ceux qui rassemblent le plus de titres qu'ils peuvent, & qui croyent augmenter leur mérite à force d'enfler leur nom.

Le feu Czar étant allé à Amsterdam pour ses grands desseins, dont nous admirons aujourd'hui les suites, demanda aux Magistrats de cette Ville quelqu'un qui pût l'instruire, & lui ouvrir le chemin des connoissances qu'il cherchoit. Ils firent venir de Rotterdam M. Hartsoëker, qui n'épargna rien pour se montrer digne de ce choix, & de l'honneur d'avoir un tel Disciple. Le Czar, qui prit beaucoup d'affection pour lui, voulut l'emmener en Moscovie : mais ce Pays étoit trop éloigné, & de mœurs trop différentes ; l'incer-

titude des événemens encore trop grande, une famille trop difficile à transporter. Messieurs d'Amsterdam, pour le dédommager en quelque sorte des dépenses qu'il avoit été obligé de faire pendant sa demeure auprès du Czar, lui firent dresser une petite espèce d'Observatoire sur un des bastions de leur Ville. Ils savoient bien que c'étoit-là le récompenser magnifiquement, quoiqu'à peu de frais.

Il entreprit dans cet Observatoire un grand miroir ardent composé de pièces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimède se servit. M. le Landgrave de Hesse-Cassel alla le voir travailler; & pour lui faire un honneur encore plus marqué, il alla chez lui. Comme les Savans sont ordinairement trop heureux que les Princes daignent les admettre à leur faire la Cour, les Histoires n'oublient pas les visites rendues aux Savans par les Princes; elles honorent les uns & les autres, & peut-être également.

Dans le même temps, le feu Electeur Palatin, Jean-Guillaume, avoit jetté les yeux sur M. Hartsoëker pour se l'attacher: mais, ce qui est rare, le Philosophe résistoit aux sollicitations de l'Electeur; &, ce qui est plus rare encore, l'Electeur persévéra pendant trois ans; & enfin, en

1704, le Philosophe se résolut à s'engager dans une Cour. Il fut le premier Mathématicien de S. A. E., & en même temps Professeur Honoraire en Philosophie dans l'Université d'Heidelberg.

Ce n'est pas assez pour un Savant attaché à un Prince, d'en recevoir régulièrement, & magnifiquement même, si l'on veut, ces récompenses indispensables que reçoivent sans distinction tous ses autres Officiers : il lui en faut de plus délicates ; il faut que le Prince ait du goût pour les talens & pour les connoissances du Savant, il faut qu'il en fasse usage ; & plus cet usage est fréquent & éclairé en même temps, plus le Savant est bien payé. M. Hartsoëker eut ce bonheur avec son Maître, qui avoit beaucoup d'inclination pour la Physique, & s'y appliquoit plus sérieusement qu'en Prince.

Le Physicien prétendoit même être obligé au Prince d'une observation singulière, qui le fit changer de sentiment sur une matière importante. L'Electeur lui apprit la reproduction merveilleuse des jambes d'écrevisses (*a*). Sur cela, M. Hartsoëker, qui ne put concevoir que cette reproduction de parties perdues ou retranchées, qui est sans exemple dans

(*a*) Voyez l'Hist. de 1712, p. 35 & suiv.

tous les animaux connus, s'exécutât par le ſeul méchaniſme, imagina qu'il y avoit dans les écreviſſes une ame *Plaſtique* ou *Formatrice*, qui ſavoit leur refaire de nouvelles jambes ; qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres animaux, & dans l'homme même ; & parce que la fonction de ces ames plaſtiques n'eſt pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits animaux qui perpétuent les eſpèces. Ce ſeroient-là les *Natures Plaſtiques* de M. Cudworth, qui ont eu de célèbres partiſans, ſi ce n'étoit que celles-ci agiſſent ſans connoiſſance, & que celles de M. Hartſoëker ſont intelligentes. Ce nouveau Syſtême lui plut tant, qu'il ſe rétracta hautement de la première penſée qu'il avoit eue ſur les petits animaux, & la traita lui-même de *bizarre* & d'*abſurde*, termes que la plus grande ſincérité d'un Auteur n'emploie guère. Quant aux terribles objections qui ſe préſentent bien vîte contre les Ames Plaſtiques, il ne ſe les diſſimule pas ; & pouſſé par lui-même aux dernières extrémités, il avoue de bonne foi qu'il ne ſait pas de réponſe. Il ſemble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Syſtême, que d'être ſi promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouer ſon ignorance un peu plutôt.

Il rassembla les discours préparés qu'il avoit tenus à l'Electeur, & en forma deux volumes, qui parurent en 1707 & 1708 sous le titre de *Conjectures Physiques*, dédiés au Prince pour qui ils avoient été faits. Cet Ouvrage est dans le même goût que les *Essais de Physique*, dont il ne se cache pas de répéter quelquefois des morceaux en propres termes, aussi-bien que de l'*Essai de Dioptrique*; car à quoi bon cette délicatesse de changer de tours & d'expressions, quand on ne change pas de pensées ?

Du Palatinat, il fit des voyages dans quelques autres pays de l'Allemagne, où pour voir les Savans, ou pour étudier l'Histoire naturelle, sur-tout les mines. A Cassel, il trouva un verre ardent de M. le Landgrave, fait par M. de Tschirnhaus, de la même grandeur que celui qu'avoit feu M. le Duc d'Orléans; & tout pareil. Il répéta les expériences de M. Homberg, & n'eut pas le même succès à l'égard de la vitrification de l'or, dont nous avons parlé en 1702, *pag.* 34, & en 1717, *pag.* 30. Il est le Philosophe Hollandois, aux objections duquel M. Homberg répondoit en 1707. Il ne s'en est point désisté, & a toujours soutenu que ce qui se vitrifioit n'étoit point l'or, mais une matière sortie du charbon qui

ſoutenoit l'or dans le foyer, & mêlée peut-être avec quelques parties hétérogènes de l'or. Il nioit même la vitrification d'aucun métal au verre ardent; jamais il n'avoit ſeulement pu parvenir à celle du plomb, quelque temps qu'il y eût employé. Il eſt triſte qu'un grand nombre d'expériences délicates ſoient encore incertaines. Seroit-ce donc trop prétendre, que de vouloir du moins avoir des faits bien conſtans?

Le Landgrave de Heſſe-Caſſel dit un jour à M. Hartſoëker, qu'il auroit bien ſouhaité le trouver peu content de la Cour Palatine. Il répéta deux fois ce diſcours, que M. Hartſoëker ne vouloit pas entendre; & enfin, le prenant par la main, il lui dit: *Je ne ſais ſi vous me comprenez.* M. Hartſoëker, obligé de répondre, l'aſſura de ſon reſpect, de ſa reconnoiſſance, & en même temps d'une fidélité inviolable pour l'Électeur. Un refus ſi noble à des avances ſi flatteuſes dut le faire regretter davantage par le Landgrave.

Il alla à la Cour d'Hanovre, où M. Leibnitz, ami né de tous les Savans, le préſenta à l'Electeur, aujourd'hui Roi d'Angleterre, & à la Princeſſe Electorale, ſi célèbre par ſon goût & par ſes lumières. Il reçut un accueil très-favorable

la Renommée & M. Leibnitz tendoient témoignage à son mérite.

L'Electeur Palatin ayant entendu parler avec admiration du miroir ardent de M. de Tschirnhaus, demanda à M. Hartsoëker s'il en pourroit faire un pareil. Celui-ci aussi-tôt en fit jetter trois dans la Verrerie de Neubourg, de la plus belle matière qu'il fût possible. Il les eut bientôt mis dans leur perfection, & l'Electeur lui en donna le plus grand, qui a trois pieds cinq pouces rhinlandiques de diamètre, & que deux hommes ont de la peine à transporter. Il est de neuf pieds de foyer, & ce foyer est parfaitement rond, & de la grandeur d'un louis d'or. Le miroir du Palais-Royal n'est pas si grand.

En 1710, il publia un Volume intitulé : *Eclaircissemens sur les Conjectures Physiques*. Ce sont des réponses à des objections, dont il a dit depuis que la plupart étoient de M. Leibnitz. Dans cet Ouvrage, il devient un homme presque entièrement différent de ce qu'il avoit été jusqu'alors. Il n'avoit jamais attaqué personne : ici il est un Censeur très-sévère ; & c'est principalement sur les Volumes donnés tous les ans par l'Académie, que tombe sa censure. Il est vrai qu'il a souvent déclaré qu'il ne critiquoit que ce qu'il estimoit ; & qu'il se tiendroit honoré

de la même marque d'eſtime. L'Académie, qui ne ſe croit nullement irrepréhenſible, ne fut point offenſée : elle le traita toujours comme un de ſes Membres, ſujet ſeulement à quelque mauvaiſe humeur ; & les particuliers attaqués ne voulurent point interrompre le cours de leurs occupations, pour travailler à des réponſes qui le plus ſouvent ſont négligées du Public, & tout au plus ſoulagent un peu la vanité des Auteurs.

Les *Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phyſiques* eurent une *ſuite* aſſez ample, qui parut en 1712. L'Auteur y étend beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait, le Syſtême des Ames Plaſtiques. Dans l'homme, l'ame raiſonnable donne les ordres ; & une ame *végétative*, qui eſt la Plaſtique, intelligente & plus intelligente que la raiſonnable même, exécute dans l'inſtant ; & non-ſeulement exécute les mouvemens volontaires, mais prend ſoin de toute l'économie animale, de la circulation des liqueurs, de la nutrition, de l'accrétion, &c. : opérations trop difficiles pour n'être l'effet que du ſeul méchaniſme. Mais, dit-on auſſi-tôt, cette ame raiſonnable, cette ame végétative, c'eſt nous-mêmes : & comment faiſons-nous tout cela ſans en ſavoir rien ? M. Hartſoëker répond par une comparaiſon qui

du moins est assez ingénieuse : Un sourd est seul dans une chambre, & il y a dans des chambres voisines des gens destinés à le servir. On lui a fait comprendre que quand il voudroit manger, il n'avoit qu'à frapper avec un bâton ; il frappe, & aussitôt des gens viennent qui apportent des plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit qu'il n'a pas entendu, & dont il n'a pas l'idée, les ait fait venir ?

Après cela on s'attend assez à une ame végétative intelligente dans les bêtes, qui en paroissent effectivement assez dignes. On ne sera pas même trop surpris qu'il y en ait une dans les plantes, où elle réparera, comme dans les écrevisses, les parties perdues ; aura attention à ne les laisser sortir de terre que par la tige ; tiendra cette tige toujours verticale ; fera enfin tout ce que le méchanisme n'explique pas commodément. Mais M. Hartsoëker ne s'en tient pas là. A ce nombre prodigieux d'intelligences répandues par-tout, il en ajoute qui président aux mouvemens célestes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce n'est pas là le seul exemple qui fasse voir qu'aucune idée de la Philosophie ancienne n'a été assez proscrite pour devoir désespérer de revenir dans la moderne.

Cette *Suite des Eclaircissemens* contient ;

outre plusieurs morceaux de Physique destinés à l'usage de l'Electeur, différens morceaux particuliers, qui sont presque tous des critiques qu'il fait de plusieurs Auteurs célèbres, ou des réponses à des critiques qu'on lui avoit faites. Sur-tout il répond à des Journalistes dont il n'étoit pas content : ce sont des espèces de Juges fort sujets à être pris à partie.

L'Electeur Palatin mourut en 1716. M. Hartsoëker ne quitta point la Cour Palatine, tant que l'Electrice veuve, Princesse de la Maison de Médicis, née avec le goût héréditaire de protéger les Sciences, & à laquelle il étoit fort attaché, demeura en Allemagne. Mais elle se retira en Italie au bout d'un an, après avoir fait ses adieux en Princesse, avec des libéralités qu'elle répandit sur ses anciens Courtisans. M. Hartsoëker n'y fut pas oublié. Dès que le Landgrave de Hesse le vit libre, il recommença à lui faire l'honneur de le solliciter : mais il se crut déja trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagemens ; il avoit assez vécu dans une Cour, & quelques agrémens qu'un Philosophe y puisse avoir, il ne peut s'empêcher de sentir qu'il est dans un climat étranger. Il se transporta avec toute sa famille à Utrecht.

Ce

Ce fut-là qu'il fit imprimer en 1722 un *Recueil de Pièces de Physique*, toutes détachées les unes des autres. Le titre annonce ensuite que le principal dessein est de faire voir l'*invalidité* du système de Newton, de ce système fondé sur la plus sublime Géométrie, ou étroitement incorporé avec elle, adopté par tous les Philosophes de toute une Nation aussi éclairée que l'Angloise, admiré même, & du moins respecté par ceux qui ne l'adoptent pas. M. Hartsoeker, sans user de petits ménagemens peu philosophiques, entre en lice avec courage, & se déclare nettement contre ces grands espaces vuides où se meuvent les planètes, obligées à décrire des courbes par des gravitations ou attractions mutuelles. Il y trouve des inconvéniens qu'il ne peut digérer; & quoiqu'il ne soit rien moins que Cartésien, il aime mieux ramener les tourbillons de Descartes. L'idée en est effectivement très-naturelle; & de plus les mouvemens de toutes les planètes, tant principales que subalternes, dirigés en même sens, mais principalement le rapport invariable de toutes les distances à toutes les révolutions, indiquent assez fortement que tous les corps célestes qui composent le système solaire, sont assujettis à suivre le cours d'un même fluide. Il faut convenir néanmoins que les Comètes qui

ſe meuvent en tout ſens, devroient trouver dans ce grand fluide une réſiſtance qui diminueroit beaucoup leur mouvement propre, & pourroit même ne leur laiſſer à la fin que le mouvement général du tourbillon. M. Hartſoëker tâche à ſe tirer de cette grande difficulté par ſon ſyſtême particulier des Comètes, qui n'eſt pas lui-même ſans difficulté.

Dans ce même Recueil il attaque trois Diſſertations, ſur leſquelles M. de Mairan étant encore en Province, & avant que d'être de l'Académie des Sciences, avoit, en trois années conſécutives, remporté le Prix à l'Académie de Bordeaux. M. de Mairan répondit dans le Journal des Savans en 1722. Il y convient en véritable Savant de quelques fautes réelles, & par-là il acquiert le droit d'être cru ſur ſa parole à l'égard de celles dont il ne convient pas. M. Hartſoëker dit dans ſa Préface que s'il eût eu les autres Pièces, qui dans les années ſuivantes avoient remporté le Prix de Bordeaux, il y auroit fait auſſi ſes remarques; il prétendoit apparemment faire entendre par-là qu'il n'en vouloit point perſonnellement à M. de Mairan, ni à aucun Auteur particulier plus qu'à tout autre: mais il peut paroître que ce Diſcours marque quelque inclination à reprendre, & même un peu de deſſein formé. Il proteſte ſouvent,

& avec un grand air de ſincérité, qu'il ne prétend donner que de ſimples conjectures: il ſeroit donc aſſez raiſonnable de laiſſer celles des autres en paix; elles ont toutes un droit égal de ſe produire au jour, & ſouvent n'en ont guères de ſe combattre.

Nous paſſerons ſous ſilence le reſte de ce Recüeil: deux Diſſertations envoyées à l'Académie pour le Prix qu'elle propoſe tous les ans, l'une ſur le principe, l'autre ſur les loix du mouvement; un Diſcours ſur la peſte, où il prend après le P. Kircher l'hypothèſe des Inſectes; un Traité des paſſions, &c. Mais nous en exceptons une Pièce, à cauſe du grand & fameux Adverſaire qu'elle a pour objet, M. Bernoulli, dont M. Hartſoëker avoit attaqué le ſentiment ſur la lumière du baromètre, expoſé dans l'Hiſtoire de 1701 (*a*).

M. Bernoulli fit ſoutenir à Baſle ſur ce ſujet une Thèſe, où l'on ne ménageoit pas M. Hartſoëker, qui s'en reſſentit vivement. Il ramaſſe de tous côtés les armes qui pouvoient ſervir ſa colère; & comme il étoit accuſé d'en vouloir toujours aux plus grands Hommes, tels que Meſſieurs Huguens, Leibnitz, Newton, il ſe juſtifie par en parler plus librement que jamais, peut-être pour faire valoir ſa modération paſ-

(*a*) Page 1 & ſuiv.

ſée. Sur-tout M. Leibnitz, qui n'entre dans la querelle qu'à cette occaſion & très-incidemment, n'en eſt pas traité avec plus d'égard; & ſon *Harmonie préétablie*, ſes *Monades*, & quelques autres penſées particulières, ſont rudement qualifiées. On croiroit que les Philoſophes devroient être plus modérés dans leurs querelles que les Poëtes, les Theologiens plus que les Philoſophes; cependant tout eſt aſſez égal.

Après que M. Hartſoeker ſe fut établi à Utrecht, il entreprit un Cours de Phyſique auquel il a beaucoup travaillé. Il y a fait de plus un Extrait entier des Lettres de M. Leuvenhoeck, parce qu'il trouvoit que dans ce Livre beaucoup d'obſervations rares & curieuſes ſe perdoient dans un tas de choſes inutiles, qui empêcheroient peut-être qu'on ne ſe donnât la peine de les y aller déterrer. On doit être bien obligé à ceux qui ſont capables de produire, quand ils veulent bien donner leur temps à rendre les productions d'autrui utiles au Public.

Son application continuelle au travail altéra enfin ſa ſanté, qui juſques-là s'étoit bien ſoutenue. Peu de temps avant ſa mort, ſur quelques reproches qui lui étoient revenus de la manière dont il en avoit uſé à l'égard de l'Académie, il voulut ſe juſtifier par une eſpèce d'apologie qu'il n'a pu achever entièrement. On s'ima-

gine bien ſur quoi elle roule: tout ce qu'il y dit eſt vrai, & il ne reſte rien à lui reprocher, qu'une choſe dont on ne peut le convaincre; c'eſt que l'on ſent dans ſes critiques plus de plaiſir que de beſoin de critiquer : mais ce ſeroit pouſſer la délicateſſe trop loin, que de donner du poids à un ſentiment qui peut être incertain & trompeur.

Il mourut le 10 Décembre 1725. Il étoit vif, enjoué, officieux, d'une bonté & d'une facilité dont de faux amis ont abuſé aſſez ſouvent. Ces qualités, qui s'accordent ſi peu avec un fonds critique, naturellement chagrin & mal-faiſant, ſont peut-être ſa meilleure Apologie.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

DELISLE.

GUILLAUME DELISLE naquit à Paris le dernier Février 1675, de Claude Deliſle, homme très-célèbre par ſa grande connoiſſance de l'Hiſtoire & de la Géographie, & qui les enſeignoit dans Paris avec beaucoup de ſuccès à tous ceux qui,

faute de loiſir, ou pour s'épargner de la peine, ou pour aller plus vîte, avoient beſoin d'un Maître. Tous les jeunes Seigneurs de ſon temps, & heureuſement ſon temps a été très-long, ont appris de lui. Feu M. le Duc d'Orléans fut ſon Diſciple; & comme il ſe connoiſſoit dès-lors en hommes, il conſerva toujours pour lui une bienveillance particulière. M. Deliſle n'étoit pas de ces Maîtres ordinaires, qui n'en ſavent qu'autant qu'il faut pour débiter à un Ecolier ce qu'il ne ſavoit pas; il poſſédoit à fond les Sciences dont il faiſoit profeſſion, & je l'ai aſſez connu pour aſſurer que la candeur de ſon caractère étoit telle, qu'il n'eût oſé enſeigner ce qu'il n'eût ſu que ſuperficiellement.

Le père reconnut bientôt dans ſon fils toutes les diſpoſitions qu'il pouvoit ſouhaiter, & il étoit impoſſible que l'éducation manquât à la nature. M. Deliſle preſque enfant, à l'âge de huit ou neuf ans, avoit déja dreſſé & deſſiné lui-même ſur l'Hiſtoire ancienne des Cartes que M. Freret a vues, car il eſt bon d'avoir pour cette eſpèce de prodige un témoin illuſtre par une grande érudition. Ce fût vers la Géographie que M. Deliſle tourna toutes ſes études, déterminé de ce côté-là par ſon inclination, aidé de toutes les connoiſſances, & conduit avec toute l'affection d'un père

Communément on n'a guères d'idée de ce que c'est qu'une Carte Géographique, & de la manière dont elle se fait. Pour peu qu'on lise, on voit assez la différence d'une Histoire à une autre du même sujet, & on juge les Historiens : mais on ne regarde pas de si près à des Cartes de Géographie, on ne les compare point, on croit assez qu'elles sont toutes à-peu-près la même chose, que les modernes ne sont qu'une répétition des anciennes ; & si dans l'usage on en préfère quelques unes, c'est sur la foi d'une réputation dont on n'a pas examiné les fondemens. Les besoins ordinaires ne demandent pas dans les Cartes une grande exactitude. Il est vrai que pour celles qui appartiennent à la Navigation, il en faut une qui ne peut être trop parfaite ; mais il n'y a que les Navigateurs qui sentent cette nécessité, il y va de leur vie.

Si lorsqu'un Géographe entreprend de faire une Carte de l'Europe, par exemple, il avoit devant lui un gros Recueil d'observations astronomiques bien exactes de la longitude & de la latitude de chaque lieu, la Carte seroit bientôt faite ; tout viendroit s'y placer de soi-même à l'intersection d'un méridien & d'un parallèle connus. Jamais cette Carte n'auroit besoin de correction, à moins qu'il n'arrivât des

changemens phyſiques, qu'elle ne garantiſſoit pas. Mais on a juſqu'ici très-peu d'obſervations des longitudes des lieux. On ne peut guère en avoir que depuis que feu M. Caſſini a calculé les mouvemens des Satellites de Jupiter, & que l'on obſerve à l'Académie des éclipſes des fixes par les planètes; car avant cela on n'avoit pour les longitudes que des éclipſes de Lune, qui ſont rares, qui juſqu'à l'invention des lunettes n'étoient pas aſſez bien obſervées, & qui même encore aujourd'hui ne donnent pas aiſément des déterminations aſſez préciſes. On a toujours pu obſerver les latitudes, & les obſervations pourroient être en grande quantité, mais il faut des Obſervateurs, & il n'y en a que depuis environ deux cents ans, & en très-petit nombre, ſemés dans quelques Villes principales de l'Europe. On n'a donc pour la Carte qu'on en feroit que quelques points déterminés ſûrement par obſervation aſtronomique; & où prendre tous les autres en nombre infini? On ne peut avoir recours qu'aux meſures itinéraires, aux diſtances des lieux, répandues en une infinité d'Hiſtoires, de Voyages, de Relations, d'Ecrits de toutes eſpèces, mais peu exactement; &, ce qui eſt encore pis, différemment preſque dans tous. Il faut peſer l'autorité de cette mul-

titulée de différens titres, & on ne le peut qu'avec le secours de beaucoup d'autres connoissances subsidiaires; il faut accorder les contradictions qui ne sont qu'apparentes; il faut faire un choix bien raisonné, quand elles sont réelles. Enfin les mesures comme les lieues, qui varient tant, non-seulement d'un Etat à un autre, mais d'un petit Pays du même Etat à un autre voisin, doivent être si bien connues du Géographe, qu'il les puisse comparer toutes entr'elles, & les rapporter à une mesure commune, telle que la lieue commune de France. Tout cela est d'un détail immense, & capable de lasser la patience la plus opiniâtre. On ne plaindroit pas ceux qui emploieroient autant de temps & de travail à quelque théorie brillante, & peut-être inutile; ils seroient récompensés & par le plaisir de la production, & par un certain éclat qui frapperoit le Public.

Les parties des Cartes qui représentent les Mers, ou seulement les Côtes, ont encore leurs difficultés particulières. On ne peut trop ramasser, trop comparer de journaux de Pilotes & de Routiers; les distances y sont marquées selon les rumbs de vents, auxquels on ne peut se fier s'ils ont été pris sans la boussole, & qu'il faut corriger si la variation de l'aiguille

n'a pas été alors connue, ou ne l'a pas été exactement. Quelle ennuyeuſe & fatigante diſcuſſion! Il faut être bien né Géographe pour s'y engager.

Auſſi n'avoit-on pas pris juſqu'à préſent toutes les peines néceſſaires, & peut-être ne ſavoit-on pas même aſſez bien toutes celles qu'il y avoit à prendre. Nicolas Sanſon a été dans le ſiècle paſſé le plus fameux de nos Géographes; cette Science lui doit beaucoup : cependant ſes Cartes étoient fort imparfaites, ſoit par la faute de ſon ſiècle, ſoit par la ſienne. Il n'avoit pas encore aſſez d'obſervations, & il n'avoit pas aſſez approfondi ni aſſez recherché. Lorſque le temps amena de nouvelles connoiſſances, il aima mieux les négliger que de corriger ſes premiers ouvrages par les derniers, & de mettre entr'eux la diſcordance qui le bleſſoit. La ſource de ſon Nil fut toujours ſous le Tropique du Capricorne, à 35 degrés de diſtance de ſa véritable poſition, parce qu'il en avoit cru Ptolomée qui en avoit jugé ainſi. Sa Chine, ſa Tartarie, ſa Terre d'Yeço s'obſtinoient à demeurer mal placées & mal diſpoſées, contre le témoignage de relations indubitables.

M. Deliſle vint dans le temps où tout ſembloit annoncer que la Géographie alloit changer de face. Le zèle de la Reli-

gion & l'amour des richeſſes, principes bien oppoſés, s'accordoient à augmenter tous les jours le nombre des découvertes dans les climats lointains; & l'Aſtronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, fourniſſoit de nouveau les longitudes par les Satellites de Jupiter, d'autant plus ſûrement que les lieux étoient plus éloignés. Pluſieurs points de la terre prenoient enfin des places qu'ils ne pouvoient plus perdre, & auxquelles les autres devoient s'aſſujettir.

A' la fin de 1699, M. Deliſle âgé de vingt-cinq ans donna ſes premiers Ouvrages, une Mappemonde, quatre Cartes des quatre parties de la terre, & deux Globes, l'un céleſte, l'autre terreſtre, dédiés à S. A. R. feu M. le Duc d'Orléans; le tout, & principalement les Globes, avoient été faits ſous les yeux & ſous la direction de feu M. Caſſini, ce qui ſeul auroit répondu de la bonté & de l'exactitude du travail.

L'ouverture du ſiècle préſent ſe fit donc à l'égard de la Géographie par une terre preſque nouvelle que M. Deliſle préſenta. La Méditerranée, cette mer ſi connue de tout temps par les Nations les plus ſavantes, toujours couverte de leurs Vaiſſeaux, traverſée de tous les ſens poſſibles par une infinité de Navigateurs,

n'avoit que huit cents ſoixante lieues d'occident en orient, au lieu de onze cents ſoixante qu'on lui donnoit; erreur preſque incroyable. L'Aſie étoit pareillement raccourcie de cinq cents lieues; la poſition de la Terre d'Yeço changée de dix-ſept cents. Une infinité d'autres corrections moins frappantes & moins ſenſibles ne ſurprenoient que les yeux ſavans; encore M. Deliſle avoit-il jugé à propos de reſpecter juſqu'à un certain point les préjugés établis, & de n'uſer pas à toute rigueur du droit que lui donnoient ſes découvertes : tant le faux s'attire d'égards par cette ancienne poſſeſſion où il ſe trouve toujours !

Les Globes & les Cartes eurent une approbation générale, & un homme qui avoit le titre de Géographe du Roi, voulut en partager le fruit par une Mappemonde en quatre feuilles qu'il publia auſſitôt après, fort ſemblable à ce qui venoit de paroître. M. Deliſle, muni d'un Privilège, ſe plaignit en Juſtice d'avoir été entièrement copié, à l'exception des fautes qu'on avoit miſes dans la nouvelle Mappemonde, ou par ignorance, ou pour déguiſer le larcin. Le Conſeil d'Etat privé du Roi nomma deux Experts en cette matière, où il y en a peu, feu M. Sauveur, & M. Chevalier, tous deux de

cette Académie. Le détail de l'exactitude scrupuleuse qu'ils apportèrent à cette affaire est imprimé; ils se convainquirent parfaitement que l'Adversaire de M. Delisle étoit un plagiaire. L'Arrêt du Conseil fut conforme à leur avis, mais le procès dura six ans. M. Delisle perdit à s'assurer ce qui lui étoit dû une grande partie de ces six années, qu'il eût employées entières à s'enrichir utilement pour le Public. Il usa généreusement de sa victoire; il avoit droit par l'Arrêt de faire casser les Planches du Géographe condamné: il lui en laissa tout ce qui n'appartenoit pas précisément à la Géographie, des ornemens assez agréables, des cartouches recherchés qui pouvoient faire ailleurs l'effet de prévenir & d'amuser les yeux de la plupart du monde.

La Méditerranée plus courte de plus d'un quart qu'on ne l'avoit cru jusques-là, avoit fort étonné, & quelques-uns ne se rendoient pas encore aux observations astronomiques. M. Delisle, pour ne laisser aucun doute, entreprit de mesurer toute cette Mer en détail & par parties, sans employer ces observations, mais seulement les Portulans & les Journaux de Pilotes, tant de routes faites de Cap en Cap en suivant les Terres, que de celles qui traverseroient d'un bout à l'autre; &

tout cela évalué avec toutes les précautions néceſſaires, réduit & mis enſemble, s'accordoit à donner à la Méditerranée la même étendue que les obſervations aſtronomiques dont on vouloit ſe défier.

Il devoit publier une *Introduction à la Géographie*, dans laquelle il eût rendu compte de tous les changemens dont il étoit auteur. Il ne l'a point publiée, occupé par d'autres travaux, & cependant on s'étoit accoutumé peu à peu à prendre en lui une confiance qui eût pu le diſpenſer de ce grand appareil de preuves. Il eſt vrai qu'en pluſieurs occaſions particulières il en avoit donné qui marquoient tant de capacité & d'exactitude; tout ce qui ſortoit de ſes mains étoit ſi bien d'accord avec ce qui en étoit deja ſorti, que cette confiance du Public ne pouvoit paſſer pour une grace.

Peut-être penſeroit-on que l'extrême difficulté des diſcuſſions géographiques, & le peu d'apparence que des Critiques s'y embarquent, donnent à un Géographe une liberté aſſez ample de régler bien des choſes à ſon gré. Mais ſur les matières les moins maniées par le gros des Savans, il y a toujours, du moins ſi on prend toute l'Europe, un petit nombre de gens à craindre, & qui n'attendent qu'un ſujet de cenſure, même léger. D'ailleurs

un véritable Savant prend un amour pour l'objet perpétuel de ses recherches, & se fait à cet égard une conscience qui ne lui permet pas d'imposer. On pouvoit compter que M. Delisle étoit singulièrement dans cette disposition, il avoit la candeur de son père.

Des Mappemondes, des Cartes générales de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, ne sont que des ébauches de la représentation de la Terre. Les Cartes particulières demandent une nouvelle étude, & une étude d'autant plus pénible qu'elles sont plus particulières. L'objet croît toujours à mesure qu'il est regardé de plus près, & il y faut voir ce que l'on n'y considéroit pas auparavant. Le nombre des matériaux nécessaires devient toujours plus accablant pour le Géographe; & s'il se pique de précision, tous ceux qu'il peut recouvrer lui sont nécessaires.

Encore une difficulté qui n'appartient guère qu'à la Géographie, c'est d'être fort changeante. Je ne parle pas des changemens physiques, ils sont peu considérables. Que les mers s'éloignent de leurs rivages, ou gagnent sur les terres, que de grandes rivières se fassent d'autres embouchures, qu'il naisse de nouvelles Isles, un médiocre savoir embrasse sans peine ce petit nombre d'événemens rares;

mais les limites civiles des Royaumes, des Provinces, des Gouvernemens, des Diocèses, sont sujettes à de grandes variations dans certains intervalles de temps, & de plus la langue de la Géographie change presque absolument; tout prend de nouveaux noms, & c'est malheureusement dans les siècles les plus ténébreux, les plus dépourvus de bons Auteurs. Il n'y a personne qui n'en sache un petit nombre d'exemples : mais qu'est-ce que ce petit nombre, en comparaison de ce qu'un Géographe en doit savoir ? Les conquêtes des Barbares du Nord dans l'Europe, celles des Arabes & des Tartares dans l'Asie, défigurèrent les anciens noms, ou les effacèrent, & leur en substituèrent d'autres; & Ptolomée ne reconnoîtroit qu'à peine aujourd'hui sur nos Cartes l'Empire Romain.

M. Delisle a embrassé la Géographie dans toute son étendue; il l'a suivie dans toutes ses branches, & l'a prouvée au Public par des Cartes de toutes les espèces, qui sont au nombre de quatre-vingt-dix. Nous en indiquerons seulement quelques-unes de chaque sorte, qui serviront d'exemples.

Une Carte intitulée : *Le Monde connu aux Anciens*, & celle de l'Italie & de la Grèce, &c. Nous avons rapporté en

1714

1711. (*a*) qu'il avoit fait voir combien les meſures itinéraires des Romains étoient juſtes & conformes aux obſervations aſtronomiques qu'on a eues depuis, & combien l'Italie & la Grèce étoient différentes de ce qu'elles paroiſſoient ſur toutes les autres Cartes. Par-là ſe juſtifioient certaines choſes que les Anciens avoient avancées, & que les Modernes rendoient par leur faute trop abſurdes & trop incroyables.

Une Carte des Evêchés d'Afrique, qui a paru au-devant d'une nouvelle édition d'Optat de Mileve. Elle avoit toutes les difficultés de la Géographie ancienne & de la Géographie la plus particulière : car il y avoit en Afrique plus de ſix cents Evêchés, dont une partie n'étoit que de gros Bourgs, & même des Châteaux ; & il n'y a pas juſqu'à leurs noms qu'il ne ſoit ſouvent très-mal-aiſé de déterminer ſûrement.

Une Carte de l'Empire Grec du moyen âge, tirée de la deſcription qu'en fit l'Empereur Conſtantin Porphyrogenète dans le dixième ſiècle. C'eſt-là plus que par-tout ailleurs qu'on trouve une langue toute nouvelle. L'Empire eſt diviſé en *Thèmes*, expreſſion inouie juſques-là ; & tout eſt une

(*a*) Page 80 & ſuiv.

espèce d'énigme qui semble fait pour le supplice des Géographes. Après cela il ne faut presque pas compter d'autres Cartes du moyen âge, comme celle du Diocèse de Toul, nommé alors *Civitas Leucorum*.

Une Carte de la Perse absolument nouvelle & très-détaillée. On y retrouvoit enfin ce grand Pays, qui jusques-là n'avoit ressemblé ni aux Histoires des Anciens, ni aux Relations des Modernes. On n'avoit point encore la véritable étendue ou figure de la Mer Caspienne, que l'on doit aux conquêtes & aux découvertes du feu Czar (*a*): mais M. Delisle en avoit approché, autant qu'il étoit possible, par ses seules conjectures, & par son art singulier de mettre en œuvre & de combiner tous ses différens matériaux.

Une Carte d'Artois pour mettre au-devant des Commentaires de M. Maillart sur la Coutume de cette Province. Qui croiroit que dans les Cartes d'un petit Pays si proche de nous & si connu, il y avoit des rivières omises, & en récompense d'autres supposées; quarante Villages créés, ou du moins transportés de si loin, & avec des noms tellement défigurés, qu'ils ne pouvoient être reconnus par ceux qui demeuroient sur les lieux?

(*a*) V. l'Hist. de 1725, pag. 121 & suiv.

M. Delisle entra dans l'Académie, en 1702, Elève en Astronomie du grand M. Cassini, quoiqu'il ne fût ni ne voulût être Observateur; mais on compta que l'usage qu'il savoit faire des observations lui devoit tenir lieu de celles qu'il ne faisoit pas; & quoique dans le plan de l'Académie il n'y eût point de place de Géographe, on lui en laissa occuper une, qui, selon les apparences, devoit redevenir après lui place d'Astronome, faute d'un Géographe tel que lui. Il passa ensuite au grade d'Associé : mais le plus glorieux événement de sa vie a été d'être appelé pour montrer la Géographie au Roi. Alors il commença à faire des Cartes uniquement par rapport à l'étude que ce jeune Prince feroit de l'Histoire. Il en dressa une générale du Monde en 1720, où les Cartes générales par où il avoit débuté en 1700 étoient déja rectifiées, tant parce qu'il avoit acquis de nouvelles lumières, que parce qu'il avoit acquis aussi plus de hardiesse à ne point ménager les préjugés ordinaires, & en même temps plus d'autorité. Les Auteurs, ainsi que ceux qui gouvernent, doivent un peu se régler sur l'opinion qu'ils sentent que l'on a d'eux. La Carte de la fameuse Retraite des dix-mille, nécessaire pour entendre l'Histoire que Xenophon en a écrite,

parut en 1721. Elle lui produisoit une difficulté très-considérable, qu'il ne pouvoit lever que par une supposition hardie, que nous avons déja exposée au Public (*a*). Quelquefois les Savans ne sont pas fâchés de se trouver dans ces sortes de détroits, d'où ils ne peuvent sortir qu'à force de savoir.

Dès l'an 1718, il fut honoré par brevêt du titre de premier Géographe du Roi, que personne n'avoit encore porté, ni ne porte encore après lui. S. M. y joignit une pension.

Il avoit entrepris plusieurs Ouvrages pour le Roi; une Carte de l'Empire d'Alexandre, dont il rendoit l'étendue beaucoup moindre, & par conséquent plus vraisemblable par ce même principe paradoxe, dont il se servoit pour la Retraite des dix-mille; l'Empire des Perses sous Darius; l'Empire Romain dans sa plus grande étendue; la France selon toutes ses différentes divisions, tant sous les Romains que sous les trois Races de ses Rois. Toutes ces Cartes, particulièrement destinées à l'Histoire, & aux Histoires les plus intéressantes, étoient des secours & des avantages qui de l'éducation du Roi devoient passer à celle des particuliers:

(*a*) Voyez l'Hist. de 1721, pag. 78 & suiv.

mais ces travaux, quoiqu'apparemment fort avancés, ne sont pas finis.

On croit aussi qu'il a fort avancé une Carte de la Terre-Sainte, théâtre des plus grands évènemens qui aient jamais été, & qui puissent jamais être. Il y travailloit depuis long-temps avec un soin si scrupuleux & si difficile à contenter, qu'il semble que la Religion y eût part. Il joignoit à la Terre-Sainte l'Egypte, pays très-fameux & très-peu connu.

Il ne paroissoit presque plus d'Histoire ou de Voyage, que l'on ne voulût orner d'une Carte de M. Delisle. Ces sortes de modes prouvent du moins les grandes réputations. Il avoit promis une Carte à M. l'Abbé de Vertot pour son Histoire de Malte qui va paroître : il la finit le 25 Janvier 1726 au matin ; & étant sorti l'après-dînée, il fut frappé dans la rue d'une apoplexie, dont il mourut le même jour sans avoir repris connoissance.

Quoique le nom d'un Savant ait bien du chemin à faire pour aller jusqu'aux oreilles des Têtes couronnées ; & même seulement jusqu'à celles de son Maître, le nom de M. Delisle avoit frappé les Puissances étrangères. Le Roi de Sardaigne, alors Roi de Sicile, fit examiner par d'habiles gens la Carte de la Sicile publiée par cet Auteur ; & elle fut trouvée

si exacte & si correcte, que S. M. l'honora d'une Lettre accompagnée d'un présent que la Lettre rendoit presque inutile. L'Ambassadeur qui lui remit l'un & l'autre, avoit ordre en même temps de faire tous ses efforts pour l'engager à passer dans les Etats de ce Prince, où il auroit tous les avantages & tous les agrémens qu'il demanderoit : mais l'amour de la Patrie le retint, & peut-être aussi l'espérance qu'elle n'auroit pas l'ingratitude assez ordinaire à toute Patrie. D'autres Puissances lui ont fait les mêmes sollicitations. Le Czar alloit le voir familièrement pour lui donner quelques remarques sur la Moscovie, & plus encore pour connoître chez lui, mieux que partout ailleurs, son propre Empire.

Deux de ses frères, tous deux de cette Académie, & Astronomes, ont été appelés à Péterſbourg. Un autre avoit pris l'Histoire pour son partage. Il est rare qu'un père savant ait quatre fils qui le soient aussi, & avec succès. Cette inclination n'a pas coutume de se communiquer tant, & encore moins le génie.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE MALEZIEU.

NICOLAS DE MALEZIEU naquit à Paris en 1650 de Nicolas de Malezieu, Ecuyer, Seigneur de Bray, & de Marie des Forges, originaire de Champagne. Il étoit encore au berceau lorsqu'il perdit son père, & il demeura entre les mains d'une mère qui avoit beaucoup d'esprit; elle ne fut pas long-temps à s'appercevoir que cet enfant méritoit une bonne éducation. Il la prévenoit même; & dès l'âge de quatre ans, il avoit appris à lire & à écrire presque sans avoir eu besoin de Maître. Il n'avoit que douze ans quand il finit sa Philosophie au Collège des Jésuites à Paris. De là il voulut aller plus loin, parce qu'il entendoit parler d'une Philosophie nouvelle qui faisoit beaucoup de bruit. Il s'y appliqua sous M. Rohaut, & en même temps aux Mathématiques, dont elle emprunte perpétuellement le secours, qu'elle se glorifie d'emprunter.

Ces Mathématiques, qui souffrent si peu qu'on se partage entr'elles & d'autres

Sciences, lui permettoient cependant les Belles-Lettres, l'Histoire, le Grec, l'Hébreu, & même la Poësie, plus incompatible encore avec elles que tout le reste. Toutes les sortes de Sciences se présentent à un jeune homme né avec de l'esprit; mille hasards les font passer en revue sous ses yeux, & c'est quelque inclination particulière, ou plutôt quelque talent naturel, source de l'inclination, qui le détermine à un choix : on préfere ce que l'on sent qui promet plus de succès. M. de Malezieu ne fit point de choix, & il embrassa tout; tout l'attiroit également, tout lui promettoit un succès égal.

Feu M. l'Evêque de Meaux le connut à peine âgé de 20 ans, & il n'eut pas besoin de sa pénétration pour sentir le mérite du jeune homme. Ce n'étoit point un mérite envéloppé qui perçât difficilement au travers d'un extérieur triste & sombre; sa facilité à entendre & à retenir lui avoit épargné ces efforts & cette pénible contention, dont l'habitude produit la mélancolie; les Sciences étoient entrées dans son esprit comme dans leur séjour naturel, n'y avoient rien gâté; au contraire, elles s'étoient parées elles-mêmes de la vivacité qu'elles y avoient trouvée. M. de Meaux prit dès-lors du goût pour sa conversation & pour son caractère.

Des

Des affaires domestiques l'appelèrent en Champagne. Comme il étoit destiné à plaire aux Gens de mérite, il entra dans une liaison étroite avec M. de Vialart, Evêque de Châlons, aussi connu par la beauté de son esprit que par la pureté de ses mœurs; & il se fortifia par ce commerce dans des sentimens de religion & de piété qu'il a conservés toute sa vie. Il se maria à 23 ans avec Demoiselle Françoise Faudelle de Faveresse; & quoiqu'amoureux, il fit un bon mariage. Il passa dix ans en Champagne dans une douce solitude, uniquement occupé de deux passions heureuses; car on juge bien que les Livres en étoient une. C'est un bonheur pour les Savans que leur réputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loisir de se faire un bon fonds dans le repos d'une Province : le tumulte de Paris ne permet pas assez qu'on fasse de nouvelles acquisitions, si ce n'est celle de la manière de savoir.

Le feu Roi ayant chargé M. le Duc de Montausier & M. l'Evêque de Meaux de lui chercher des Gens de Lettres propres à être mis auprès de M. le Duc du Maine, qui avoit déja le savant M. Chevreau pour Précepteur, ils jettèrent les yeux sur M. de Malezieu & M. de Court. Tous deux furent nommés par le Roi, & une seconde

ſois en quelque ſorte par le Public, lorſqu'il les connut aſſez. Il ſe trouvoit entre leurs caractères toute la reſſemblance, & de plus toute la différence qui peuvent ſervir à former une grande liaiſon; car on ſe convient auſſi par ne ſe pas reſſembler. L'un vif & ardent, l'autre plus tranquille & toujours égal, ils ſe réuniſſoient dans le même goût pour les Sciences, & dans les mêmes principes d'honneur, & leur amitié n'en faiſoit qu'un ſeul homme en qui tout ſe trouvoit dans un juſte degré. Ils rencontrèrent dans le jeune Prince des diſpoſitions d'eſprit & de cœur, ſi heureuſes & ſi ſingulières, qu'on ne peut aſſurer qu'ils lui aient été fort utiles, principalement à l'égard des qualités de l'ame, qu'ils n'eurent guère que l'avantage de voir de plus près & avec plus d'admiration. Le Roi les admettoit ſouvent dans ſon particulier à la ſuite de M. le Duc du Maine, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'amuſemens; & ces occaſions ſi flatteuſes étoient extrêmement favorables pour faire briller la vivacité, le génie & les reſſources de génie de M. de Malezieu.

La Cour raſſembloit alors un aſſez grand nombre de gens illuſtres par l'eſprit; MM. Racine, Deſpréaux, de la Bruyère, de Malezieu, de Court: M. de

Meaux étoit à la tête. Ils formoient une espèce de Société particulière, d'autant plus unie qu'elle étoit plus séparée de celle des Illustres de Paris, qui ne prétendoient pas devoir reconnoître un Tribunal supérieur, ni se soumettre aveuglément à des jugemens, quoique revêtus de ce nom si imposant de jugemens de la Cour. Du moins avoient-ils une autorité souveraine à Versailles, & Paris même ne se croyoit pas toujours assez fort pour en appeler.

M. le Prince, M. le Duc, M. le Prince de Conti, qui brilloient beaucoup aussi par l'esprit, mais qui ne doivent être comptés qu'à-part, honoroient M. de Malezieu de leur estime & de leur affection. Il devenoit l'ami de quiconque arrivoit à la Cour avec un mérite éclatant. Il le fut, & très-particulièrement de M. l'Abbé de Fénelon, depuis Archevêque de Cambray; & il n'en conserva pas moins l'amitié de M. de Meaux, lorsque ces deux grands Prélats furent brouillés par une question subtile & délicate, qui ne pouvoit guère être une question que pour d'habiles Théologiens. On dit même que ces deux respectables Adversaires le prirent souvent pour arbitre de plusieurs articles de leurs différends. Soit qu'il s'agît des procédés ou du fond, quelle idée

n'avoient-ils pas ou de ses lumières, ou de sa droiture ?

Quand M. le Duc du Maine se maria, M. de Malezieu entra dans une nouvelle carrière. Une jeune Princesse, avide de savoir, & propre à savoir tout, trouva d'abord dans sa maison celui qu'il lui falloit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de se l'attacher particulièrement, par ce moyen infaillible que les Princes ont toujours en leur disposition, par l'estime qu'elle lui fit sentir. Souvent, pour lui faire connoître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit sur-le-champ, en présence de toute sa Cour, Virgile, Térence, Sophocle, Euripide; & depuis ce temps-là les traductions n'ont plus été nécessaires que pour une partie de ces Auteurs. Il seroit fort du goût de cette Académie, que nous parlassions aussi des Sciences plus élevées où elle voulut être conduite par le même guide; mais nous craindrions de révéler les secrets d'une si grande Princesse. Il est vrai qu'on devinera bien les noms de ces Sciences, mais on ne devinera pas jusqu'où elle y a pénétré.

M. de Malezieu eut encore auprès d'elle une fonction très-différente, & qui ne lui réussissoit pas moins. La Princesse aimoit

à donner chez elle des Fêtes, des Divertissemens, des Spectacles; mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joie eût de l'esprit. M. de Malezieu occupoit ses talens moins sérieux à imaginer ou à ordonner une Fête, & lui-même y étoit souvent Acteur. Les vers sont nécessaires dans les plaisirs ingénieux; il en fournissoit qui avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la justesse, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de temps, & ne les traitât, s'il le faut dire, que selon leur mérite. Les Inpromptu lui étoient assez familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette langue à Sceaux, où le génie & la gaieté produisent assez souvent ces petits enthousiasmes soudains. En même temps il étoit Chef des Conseils de M. le Duc du Maine, à la place de MM. d'Aguesseau & de Fieubet, Conseillers d'Etat, qui étoient morts; il étoit Chancelier de Dombes, premier Magistrat de cette Souveraineté. L'esprit même d'affaires ne s'étoit pas refusé à lui.

En 1696, feu M. le Duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les Mathématiques, Madame de Maintenon porta le Roi à confier cette partie de son éducation à M. de Malezieu, tandis qu'il donneroit à M. Sauveur les deux autres

Enfans de France. M. de Malezieu assez délicat pour craindre qu'un si grand honneur ne s'accordât pas parfaitement avec l'attachement inviolable qu'il devoit à M. & à Madame du Maine, & rassuré par eux-mêmes sur ce scrupule, demanda du moins en grace, que pour mieux marquer qu'il ne sortoit point de son ancien engagement, il lui fût permis de ne point recevoir d'appointemens du Roi.

Parmi tous les Elémens de Géométrie qui avoient paru jusques-là, il choisit ceux de M. Arnaud, comme les plus clairs & les mieux digérés, pour en faire le fond des leçons qu'il donneroit à M. le Duc de Bourgogne. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques additions & quelques retranchemens. Il remarqua bientôt que le jeune Prince, qui surmontoit avec une extrême vivacité les difficultés d'une étude si épineuse, *tomboit aussi quelquefois dans l'inconvénient de vouloir passer à côté, quand il ne les emportoit pas d'abord.* Pour le fixer davantage, il lui proposa d'*écrire de sa main au commencement d'une leçon ce qui lui avoit été enseigné la veille.* Toutes ces leçons, écrites par le Prince pendant le cours de quatre ans, & précieusement rassemblées, ont fait un Corps que M. Boissière, Bibliothécaire de M. le Duc du Maine, fit imprimer, en 1715;

sous le titre d'*Elémens de Géométrie de Monseigneur le Duc de Bourgogne*. L'Editeur les dédie au Prince même qui en est l'Auteur, & n'oublie pas tout ce qui est dû au savant Maître de Géométrie. Il y a à la fin du Livre quelques problêmes qui n'appartiennent point à des élémens résolus par la méthode analytique, & qui, selon toutes les apparences, sont de M. de Malezieu. Il est dit sur ce sujet, qu'Archimède & les grands Géomètres anciens *ont dû avoir notre Analyse ou quelque méthode équivalente, parce qu'il est moralement impossible qu'ils eussent suivi, sans s'égarer, des routes aussi composées que celles qu'ils proposent*. Mais par-là on leur ôte la force merveilleuse qui a été nécessaire pour suivre, sans s'égarer, des routes si tortueuses, si longues & si embarrassées ; & cette force compense le mérite moderne d'avoir découvert des chemins sans comparaison plus courts & plus faciles. On veut que, pour causer plus d'admiration, ils aient caché leur secret, quoiqu'en le révélant ils eussent causé une admiration du moins égale, & qu'ils eussent en même temps infiniment avancé des Sciences utiles. On veut qu'ils aient été tous également fidèles à garder ce secret, également jaloux d'une gloire qu'ils pouvoient changer contre une autre, également indifférens pour le bien public.

Au renouvellement de l'Académie en 1699, M. de Malezieu fut un des Honoraires, & en 1701 il entra à l'Académie Françoise. On ne sera pas étonné qu'il fût Citoyen de deux Etats si différens.

Il faisoit dans sa maison de Châtenay, près de Sceaux, des observations astronomiques selon la même méthode qu'elles se font à l'Observatoire, où il les avoit apprises de MM. Cassini & M. Maraldi, ses amis particuliers, & il les communiquoit à l'Académie. Une personne du plus haut rang avoit part à ces observations, aussi-bien qu'à celles qu'il faisoit avec le Microscope, dont nous avons rapporté la plus singulière en 1718 (*a*). S'il n'eût pas été assez savant, il eût été obligé de le devenir toujours de plus en plus pour faire sa cour, & pour suivre les progrès de qui prenoit ses instructions.

Son tempérament robuste & de feu, joint à une vie réglée, lui a valu une longue santé, qui ne s'est démentie que vers les 76 ans; encore n'a-t-elle été que par un dépérissement lent, & presque sans douleur. Il mourut d'apoplexie le 4 Mars 1727 dans la soixante-dix-septième année de son âge, & la cinquante-quatrième d'un mariage toujours heureux, où l'estime & la tendresse mutuelles n'avoient

(*a*) Page 9.

point été altérées. La double louange qui en résulte sera toujours très-rare, même dans d'autres siècles que celui-ci.

Il a laissé cinq enfans vivans; trois garçons, dont l'aîné est Evêque de Lavaur, le second Brigadier des Armées du Roi, & Lieutenant-Général d'Artillerie, & le troisième Capitaine de Carabiniers; & deux filles, dont l'une est mariée à M. de Messimy, Premier Président du Parlement de Dombes, & l'autre à M. le Comte de Guiry, Lieutenant-Général du Pays d'Aunis, & Mestre de Camp de Cavalerie.

ÉLOGE
DE M. NEWTON.

ISAAC NEWTON naquit le jour de Noël V. S. de l'an 1642 à Volstrope, dans la Province de Lincoln. Il sortoit de la branche aînée de Jean Newton, Chevalier Baronnet, Seigneur de Volstrope. Cette Seigneurie étoit dans la famille depuis près de 200 ans. Messieurs Newton s'y étoient transportés de Westby dans la même Province de Lincoln; mais ils étoient originaires de Newton dans celle de Lancastre. La mère de M. Newton, nommée

Anne Afcough, étoit auffi d'une ancienne famille. Elle fe remaria après la mort de fon premier mari, père de M. Newton.

Elle mit fon fils, âgé de 12 ans à la grande Ecole de Grantham, & l'en retira au bout de quelques années, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à prendre connoiffance de fes affaires, & à les gouverner lui-même. Mais elle le trouva fi peu occupé de ce foin, fi diftrait par les Livres, qu'elle le renvoya à Grantham pour y fuivre fon goût en liberté. Il le fatisfit encore mieux en paffant de-là au Collège de la Trinité dans l'Univerfité de Cambridge, où il fut reçu en 1660 à l'âge de 18 ans.

Pour apprendre les Mathématiques, il n'étudia point Euclide, qui lui parut trop clair, trop fimple, indigne de lui prendre du temps; il le favoit prefque avant que de l'avoir lu, & un coup d'œil fur l'énoncé des Théorèmes les lui démontroit. Il fauta tout-d'un-coup à des Livres tels que la Géométrie de Defcartes & les Optiques de Kepler. On lui pourroit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, dont les Anciens ne connoiffoient point la fource, *qu'il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naiffant.* Il y a des preuves que M. Newton avoit fait à 24 ans fes grandes découvertes en Géomé-

trie, & posé les fondemens de ses deux célèbres Ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. Si des intelligences supérieures à l'homme ont aussi un progrès de connoissances, elles volent tandis que nous rampons ; elles suppriment des milieux que nous ne parcourons qu'en nous traînant, lentement & avec effort, d'une vérité à une autre qui y touche.

Nicolas Mercator, né dans le Holstein, mais qui a passé sa vie en Angleterre, publia en 1668 sa *Logarithmotechnie*, où il donnoit par une suite ou série infinie la quadrature de l'hyperbole. Alors il parut pour la première fois dans le monde savant une suite de cette espèce, tirée de la nature particulière d'une courbe, avec un art tout nouveau & très-délié. L'illustre M. Barrou, qui étoit à Cambridge, où étoit M. Newton, âgé de 26 ans, se souvint aussi-tôt d'avoir vu la même théorie dans des écrits du jeune homme, non pas bornée à l'hyperbole, mais étendue par des formules générales à toutes sortes de courbes, même méchaniques, à leurs quadratures, à leurs rectifications, à leurs centres de gravité, aux solides formés par leurs révolutions, aux surfaces de ces solides : de sorte que quand les déterminations étoient possibles, les suites s'arrêtoient à un certain point ; ou si elles ne

s'arrêtoient pas, on en avoit les sommes par règles ; que si les déterminations précises étoient impossibles, on en pouvoit toujours approcher à l'infini, supplément le plus heureux & le plus subtil que l'esprit humain pût trouver à l'imperfection de ses connoissances. C'étoit une grande richesse pour un Géomètre de posséder une théorie si féconde & si générale ; c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une théorie si surprenante & si ingénieuse : & M. Newton, averti par le Livre de Mercator que cet habile Homme étoit sur la voie, & que d'autres s'y pourroient mettre en le suivant, devoit naturellement se presser d'étaler ses trésors pour s'en assurer la véritable propriété qui consiste dans la découverte. Mais il se contenta de la richesse, & ne se piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epistolicum*, *qu'il avoit cru que son secret étoit entièrement trouvé par Mercator, ou le seroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge assez mûr pour composer.* Il se laissoit enlever sans regret ce qui avoit dû lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces espérances de cette espèce ; & il attendoit l'âge convenable pour composer ou pour se donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes

choſes. Son manuſcrit ſur les ſuites infinies fut ſimplement communiqué à M. Col- [illegible] & à Milord Brounker, habiles en [illegible] ces matieres, & encore ne le fut-il que par M. Barrow, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait auſſi modeſte qu'il l'eût voulu.

Ce manuſcrit, tiré en 1669 du Cabinet de l'Auteur, porte pour titre : *Méthode que j'avois trouvée autrefois*, *&c.* Et quand cet *autrefois* ne ſeroit que trois ans, il auroit donc trouvé à 24 ans toute la belle théorie des ſuites. Mais il y a plus : ce même manuſcrit contient & l'invention & le calcul des *Fluxions* ou Infiniment Petits, qui ont cauſé une ſi grande conteſtation entre M. Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Hiſtoire en 1716 (*a*) dans l'Eloge de M. Leibnitz ; & quoique ce fût l'Eloge de M. Leibnitz, nous y avons ſi exactement gardé la neutralité d'Hiſtorien, que nous n'avons préſentement rien de nouveau à dire pour M. Newton. Nous avons marqué expreſſément *que M. Newton étoit certainement inventeur, que ſa gloire étoit en ſûreté, & qu'il n'étoit queſtion que de faire ſavoir ſi M. Leibnitz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en eſt convaincue, quoique la Société Royale

(*a*) Page 102 & ſuiv.

ne l'ait pas prononcé dans son Jugement, & l'ait tout au plus insinué. M. Newton est constamment le premier inventeur, & de plusieurs années le premier. M. Leibnitz, de son côté, est le premier qui ait publié ce calcul; & s'il l'avoit pris de M. Newton, il ressembleroit du moins au Prométhée de la Fable, qui déroba le feu aux Dieux pour en faire part aux hommes.

En 1687, M. Newton se résolut enfin à se dévoiler & à révéler ce qu'il étoit: les *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle* parurent. Ce Livre, où la plus profonde Géométrie sert de base à une Physique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il est écrit très-savamment; que les paroles y sont fort épargnées, qu'assez souvent les conséquences y naissent rapidement des principes, & qu'on est obligé à suppléer de soi-même tout l'entre-deux, il falloit que le Public eût le loisir de l'entendre. Les grands Géomètres n'y parvinrent qu'en l'étudiant avec soin; les médiocres ne s'y embarquèrent qu'excités par le témoignage des grands: mais enfin, quand le Livre fut suffisamment connu, tous ces suffrages qu'il avoit gagnés si lentement éclatèrent de toutes parts, & ne formèrent

qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'esprit original qui brille dans l'Ouvrage; de cet esprit créateur, qui, dans toute l'étendue du siècle le plus heureux, ne tombe guère en partage qu'à trois ou quatre hommes pris dans toute l'étendue des Pays savans.

Deux théories principales dominent dans les *Principes mathématiques*, celle des forces centrales, & celle de la résistance des milieux au mouvement, toutes deux presque entièrement neuves, & traitées selon la sublime Géométrie de l'Auteur. On ne peut plus toucher ni à l'une ni à l'autre de ces matières; sans avoir M. Newton devant les yeux, sans le répéter, ou sans le suivre; & si on veut le déguiser, quelle adresse pourra empêcher qu'il ne soit reconnu ?

Le rapport trouvé par Kepler entre les révolutions des corps célestes & leurs distances à un centre commun de ces révolutions, règne constamment dans tout le Ciel. Si l'on imagine, ainsi qu'il est nécessaire, qu'une certaine force empêche ces grands corps de suivre pendant plus d'un instant leur mouvement naturel en ligne droite d'Occident en Orient, & les retire continuellement vers un centre, il suit de la règle de Kepler; que cette force, qui sera centrale, ou plus particulièrement

centripete, aura sur un même corps une action variable selon les différentes distances à ce centre, & cela dans la raison renversée des quarrés de ces distances; c'est-à-dire, par exemple, que si ce corps étoit deux fois plus éloigné du centre de sa révolution, l'action de la force centrale sur lui en seroit quatre fois plus foible. Il paroît que M. Newton est parti de-là pour toute sa Physique du monde pris en grand. Nous pouvons supposer aussi ou feindre qu'il a d'abord considéré la Lune, parce qu'elle a la terre pour centre de son mouvement.

Si la Lune perdoit toute l'impulsion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui restât que la force centrale qui la porte vers le centre de la terre, elle obéiroit donc uniquement à cette force, en suivroit uniquement la direction, & viendroit en ligne droite vers le centre de la terre. Son mouvement de révolution étant connu, M. Newton démontre par ce mouvement, que dans la première minute de sa descente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa distance de la terre est de 60 demi-diamètres de la terre : donc si la Lune étoit à la surface de la terre, sa force seroit augmentée selon le quarré de 60, c'est-à-dire qu'elle

seroit

feroit 3600 fois plus puiſſante, & que la Lune dans une minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant, ſi l'on ſuppoſe que la force qui agiſſoit ſur la Lune ſoit la même que celle que nous appelons peſanteur dans les corps terreſtres, il s'enſuivra du Syſtême de Galilée, que la Lune, qui à la ſurface de la terre parcouroit 3600 fois quinze pieds en une minute, devroit parcourir auſſi quinze pieds dans la première ſoixantième partie, ou dans la première ſeconde de cette minute. Or, on ſait par toutes les expériences, & on n'a pu les faire qu'à de très-petites diſtances de la ſurface de la terre, que les corps peſans tombent de 15 pieds dans la première ſeconde de leur chûte. Ils ſont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas préciſément que ſi ayant fait autour de la terre, avec la même force centrale que la Lune, la même révolution, & à la même diſtance, ils ſe trouvoient enſuite tout près de la ſurface de la terre; & s'ils ſont dans le cas où ſeroit la Lune, la Lune eſt dans le même cas où ils ſont, & n'eſt retirée à chaque inſtant vers la terre que par la même peſanteur. Une conformité ſi exacte d'effets, ou plutôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des cauſes.

Il eſt vrai que dans le Syſtême de Galilée, qu'on a ſuivi ici, la peſanteur eſt conſtante, & que la force centrale de la Lune ne l'eſt pas dans la démonſtration même qu'on vient de donner. Mais la peſanteur peut bien ne paroître conſtante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos expériences, qu'à cauſe que la plus grande hauteur d'où nous puiſſions voir tomber des corps, n'eſt rien par rapport à la diſtance de 1500 lieues où ils ſont tous du centre de la terre. Il eſt démontré qu'un boulet de canon tiré horiſontalement, décrit dans l'hypothèſe de la peſanteur conſtante une parabole terminée à un certain point par la rencontre de la terre; mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre ſenſible l'inégalité d'action de la peſanteur, il décriroit au lieu de la parabole une ellipſe, dont le centre de la terre ſeroit un des foyers, c'eſt-à dire qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune eſt peſante à la manière des corps terreſtres, ſi elle eſt portée vers la terre par la même force qui les y porte, ſi, ſelon l'expreſſion de M. Newton, elle pèſe ſur la terre, la même cauſe agit dans tout ce merveilleux aſſemblage de corps céleſtes: car toute la Nature eſt une; c'eſt par-tout la même diſpoſition, par-tout

des ellipses décrites par des corps dont le mouvement se rapporte à un corps placé dans un des foyers. Les Satellites de Jupiter pèsent sur Jupiter comme la Lune sur la terre, les Satellites de Saturne sur Saturne, toutes les Planètes ensemble sur le Soleil.

On ne sait point en quoi consiste la pesanteur, & M. Newton lui-même l'a ignoré. Si la pesanteur agit par impulsion, on conçoit qu'un bloc de marbre qui tombe peut être poussé vers la terre sans que la terre soit aucunement poussée vers lui; & en un mot tous les centres auxquels se rapportent les mouvemens causés par la pesanteur, pourront être immobiles. Mais si elle agit par attraction, la terre ne peut attirer le bloc de marbre, sans que ce bloc n'attire aussi la terre. Pourquoi cette vertu attractive seroit-elle plutôt dans certains corps que dans d'autres? M. Newton pose toujours l'action de la pesanteur réciproque dans tous les corps, & proportionnelle seulement à leurs masses; & par-là il semble déterminer la pesanteur à être réellement une attraction. Il n'emploie à chaque moment que ce mot pour exprimer la force active des corps; force, à la vérité, inconnue, & qu'il ne prétend pas définir: mais si elle pouvoit agir aussi par impulsion,

pourquoi ce terme plus clair n'auroit-il pas été préféré ? Car on conviendra qu'il n'étoit guère possible de les employer tous deux indifféremment ; il sont trop opposés. L'usage perpétuel du mot d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut-être aussi de l'inclination qu'on croit sentir à M. Newton pour la chose même, familiarise du moins les Lecteurs avec une idée proscrite par les Cartésiens, & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation ; il faut être présentement sur ses gardes pour ne lui pas imaginer quelque réalité : on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.

Quoi qu'il en soit, tous les corps, selon M. Newton, pèsent les uns sur les autres, ou s'attirent en raison de leurs masses ; & quand ils tournent autour d'un centre commun, dont par conséquent ils sont attirés, & qu'ils attirent, leurs forces attractives varient dans la raison renversée des quarrés de leurs distances à ce centre ; & si tous ensemble avec leur centre commun tournent autour d'un autre centre commun à eux & à d'autres, ce sont encore de nouveaux rapports qui font une étrange complication. Ainsi chacun des cinq Satellites de Saturne pèse sur les quatre autres, & les quatre autres sur lui ; tous les cinq pèsent sur Saturne,

& Saturne sur eux : le tout ensemble pèse sur le Soleil, & le Soleil sur ce tout. Quelle Géométrie a été nécessaire pour débrouiller ce chaos de rapports ! Il paroît téméraire de l'avoir entrepris ; & on ne peut voir sans étonnement que d'une théorie si abstraite, formée de plusieurs théories particulières, toutes très-difficiles à manier, il naisse nécessairement des conclusions toujours conformes aux faits établis par l'Astronomie.

Quelquefois même ces conclusions semblent deviner des faits auxquels les Astronomes ne se seroient pas attendus. On prétend depuis un temps, & sur-tout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne sont entr'eux dans leur plus grande proximité, qui est de 165 millions de lieues, leurs mouvemens ne sont plus de la même régularité que dans le reste de leur cours ; & le systême de M. Newton en donne tout-d'un-coup la cause qu'aucun autre systême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils sont plus proches ; & par-là, la régularité du reste de leur cours est sensiblement troublée. On peut aller jusqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déréglement.

La Lune est la moins régulière des Planètes ; elle échappe assez souvent aux

tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. M. Halley, que son profond savoir en Mathématiques n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans des vers latins qu'il a mis au-devant des *Principes* de M. Newton, que la *Lune jusques-là ne s'étoit point laissée assujettir au frein des calculs, & n'avoit été domptée par aucun Astronome*; mais qu'elle l'est enfin dans le nouveau systême. Toutes les bizarreries de son cours y deviennent d'une nécessité qui les fait prédire; & il est difficile qu'un systême où elles prennent cette forme, ne soit qu'un systême heureux, sur-tout si on ne les regarde que comme une petite partie d'un tout, qui embrasse avec le même succès une infinité d'autres explications. Celle du flux & du reflux s'offre si naturellement par l'action de la Lune sur les mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux phénomène semble en être dégradé.

La seconde des deux grandes théories sur lesquelles roule le Livre des *Principes*, est celle de la résistance des milieux au mouvement, qui doit entrer dans les principaux phénomènes de la Nature, tels que les mouvemens des corps célestes, la lumière, le son. M. Newton établit à son ordinaire sur une très-profonde Géométrie

ce qui doit résulter de cette résistance, selon toutes les causes qu'elle peut avoir, la densité du milieu, la vîtesse du corps mû, la grandeur de sa surface; & il arrive enfin à des conclusions qui détruisent les tourbillons de Descartes, & renversent ce grand édifice céleste qu'on auroit cru inébranlable. Si les Planètes se meuvent autour du Soleil dans un milieu quel qu'il soit, dans une matière éthérée qui remplit tout, & qui, quelque subtile qu'elle soit, n'en résistera pas moins, ainsi qu'il est démontré, comment les mouvemens des Planètes n'en sont-ils pas perpétuellement & même promptement affoiblis? Sur-tout comment les Comètes traversent-elles les tourbillons librement en tous sens, quelquefois avec des directions de mouvemens contraires aux leurs, sans en recevoir nulle altération sensible dans leurs mouvemens, de quelque longue durée qu'ils puissent être? Comment ces torrens immenses & d'une rapidité presque incroyable n'absorbent-ils pas en peu d'instans tout le mouvement particulier d'un corps qui n'est qu'un atôme par rapport à eux, & ne le forcent-ils pas à suivre leur cours?

Les corps célestes se meuvent donc dans un grand vuide, si ce n'est que leurs exhalaisons & les rayons de lumière, qui

forment enſemble mille entrelacemens différens, mêlent un peu de matière à des eſpaces immatériels preſque infinis. L'attraction & le vuide, bannis de la Phyſique par Deſcartes, & bannis pour jamais ſelon les apparences, y reviennent ramenés par M. Newton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, & ſeulement peut-être un peu déguiſés.

Les deux grands Hommes qui ſe trouvent dans une ſi grande oppoſition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer ſur les autres eſprits, & pour fonder des Empires. Tous deux Géomètres excellens ont vû la néceſſité de tranſporter la Géométrie dans la Phyſique. Tous deux ont fondé leur Phyſique ſur une Géométrie qu'ils ne tenoient preſque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu ſe placer à la ſource de tout, ſe rendre maître des premiers principes par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à deſcendre aux phénomènes de la Nature comme à des conſéquences néceſſaires. L'autre, plus timide ou plus modeſte, a commencé ſa marche par s'appuyer ſur les phénomènes pour remonter aux principes inconnus, réſolu de les admettre, quels

quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit; l'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidens de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont; les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidens. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ce ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain.

En même temps que M. Newton travailloit à son grand ouvrage des *Principes*, il en avoit un autre entre les mains, aussi original, aussi neuf, moins général par son titre, mais aussi étendu par la manière dont il devoit traiter un sujet particulier. C'est l'*Optique*, ou *Traité de la Lumière & des Couleurs*, qui parut pour la première fois en 1704. Il avoit fait pendant le cours de trente années les expériences qui lui étoient nécessaires.

L'art de faire des expériences porté à un certain degré, n'est nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux, est compliqué de tant d'autres faits qui le composent ou le modifient, qu'on ne peut sans une extrême adresse démêler

tout ce qui y entre ; ni même sans une sagacité extrême soupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décomposer le fait dont il s'agit, en d'autres qui ont eux-mêmes leur composition ; & quelquefois, si l'on n'avoit bien choisi sa route, on s'engageroit dans des labyrinthes d'où l'on ne sortiroit pas. Les faits primitifs & élémentaires semblent nous avoir été cachés par la Nature avec autant de soin que les causes ; & quand on parvient à les voir, c'est un spectacle tout nouveau & entièrement imprévu.

L'objet perpétuel de l'*Optique* de M. Newton est l'anatomie de la lumière. L'expression n'est point trop hardie, ce n'est que la chose même. Un très-petit rayon de lumière qu'on laisse entrer dans une chambre parfaitement obscure, mais qui ne peut être si petit qu'il ne soit encore un fasceau d'une infinité de rayons, est divisé, disséqué, de façon que l'on a les rayons élémentaires qui le composoient séparés les uns des autres, & teints chacun d'une couleur particulière, qui, après cette séparation, ne peut plus être altérée. Le blanc dont étoit le rayon total avant la dissection, résultoit du mêlange de toutes les couleurs particulières des rayons primitifs. La séparation de ces rayons étoit si difficile, que quand M.

Mariotte l'entreprit ſur les premiers bruits des expériences de M. Newton, il la manqua, lui qui avoit tant de génie pour les expériences, & qui a ſi bien réuſſi ſur tant d'autres ſujets.

On ne ſépareroit jamais les rayons primitifs & colorés, s'ils n'étoient de leur nature tels qu'en paſſant par le même lieu, par le même priſme de verre, ils ſe rompent ſous différens angles, & parlà ſe démêlent quand ils ſont reçus à des diſtances convenables. Cette différente réfrangibilité des rayons rouges, jaunes, verds, bleus, violets, & de toutes les couleurs intermédiaires en nombre infini, propriété qu'on n'avoit jamais ſoupçonnée, & à laquelle on ne pouvoit guère être conduit par aucune conjecture, eſt la découverte fondamentale du Traité de M. Newton. La différente réfrangibilité amène la différente réflexibilité. Il y a plus : les rayons qui tombent ſous le même angle ſur une ſurface, s'y rompent & réfléchiſſent alternativement; eſpèce de jeu qui n'a pu être apperçu qu'avec des yeux extrêmement fins & bien aidés par l'eſprit. Enfin, & ſur ce point ſeul, la première idée n'appartient pas à M. Newton; les rayons qui paſſent près des extrémités d'un corps ſans le toucher, ne laiſſent pas de s'y détourner de la ligne

droite, ce qu'on appelle *inflexion*. Tout cela ensemble forme un corps d'*Optique* si neuf, qu'on pourra désormais regarder cette Science comme presque entièrement due à l'Auteur.

Pour ne pas se borner à des spéculations qu'on traité quelquefois injustement d'oisives, il a donné dans cet Ouvrage l'invention & le dessin d'un Télescope par réflexion, qui n'a été bien exécuté que long-temps après. On a vu ici que ce Télescope n'ayant que 2 pieds & demi de longueur, faisoit autant d'effet qu'un bon Télescope ordinaire de 8 ou 9 pieds; avantage très-considérable, & dont apparemment on connoîtra mieux encore à l'avenir toute l'étendue.

Une utilité de ce Livre, aussi grande peut-être que celle qu'on tire du grand nombre de connoissances nouvelles dont il est plein, est qu'il fournit un excellent modèle de l'art de se conduire dans la Philosophie expérimentale. Quand on voudra interroger la Nature par les expériences & les observations, il la faudra interroger, comme M. Newton, d'une manière aussi adroite & aussi pressante. Des choses qui se dérobent presque à la recherche par être trop déliées, il les sait réduire à souffrir le calcul, & un calcul qui ne demande pas seulement le savoir

des bons Géomètres, mais encore plus une dextérité particulière. L'application qu'il fait de sa Géométrie a autant de finesse que sa Géométrie a de sublimité.

Il n'a pas achevé son *Optique*, parce que des expériences dont il avoit encore besoin furent interrompues, & qu'il n'a pu les reprendre. Les pierres d'attente qu'il a laissées à cet édifice imparfait, ne pourront guère être employées que par des mains aussi habiles que celles du premier Architecte. Il a du moins mis sur la voie, autant qu'il a pu, ceux qui voudront continuer son Ouvrage, & même il leur trace un chemin pour passer de l'Optique à une Physique entière. Sous la forme de *Doutes* ou de *Questions à éclaircir*, il propose un grand nombre de vues qui aideront les Philosophes à venir, ou du moins feront l'Histoire toujours curieuse des pensées d'un grand Philosophe.

L'attraction domine dans ce plan abrégé de Physique. La force, qu'on appelle *dureté* des corps, est l'attraction mutuelle de leurs parties, qui les serre les unes contre les autres; & si elles sont de figure à se pouvoir toucher par toutes leurs faces sans laisser d'interstices, les corps sont parfaitement durs. Il n'y a de cette espèce que de petits corps primordiaux & inaltérables, élémens de tous les autres. Les

fermentations ou effervescences chymiques, dont le mouvement est si violent, qu'on les pourroit quelquefois comparer à des tempêtes, sont des effets de cette puissante attraction, qui n'agit entre les petits corps qu'à de petites distances.

En général, il conçoit que l'attraction est le principe agissant de toute la Nature, & la cause de tous les mouvemens. Car si une certaine quantité de mouvement une fois imprimée par les mains de Dieu ne faisoit ensuite que se distribuer différemment selon les loix du choc, il paroît qu'il périroit toujours du mouvement par les chocs contraires sans qu'il en pût renaître, & que l'Univers tomberoit assez promptement dans un repos qui seroit la mort générale de tout. La vertu de l'attraction toujours subsistante, & qui ne s'affoiblit point en s'exerçant, est une ressource perpétuelle d'action & de vie. Encore peut-il arriver que les effets de cette vertu viennent enfin à se combiner de façon que le systême de l'Univers se dérégleroit, *& qu'il demanderoit*, selon M. Newton, *une main qui y retouchât.*

Il déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cause qu'il ne connoît point, & dont seulement il considère, compare & calcule les effets; & pour se sauver du reproche de rappeler

les *qualités occultes* des Scholastiques, il dit qu'il n'établit que des qualités *manifestes* & très-sensibles par les phénomènes : mais qu'à la vérité les causes de ces qualités sont *occultes*, & qu'il en laisse la recherche à d'autres Philosophes. Mais ce que les Scholastiques appeloient qualités occultes, n'étoient-ce pas des causes ? Ils voyoient bien aussi les effets. D'ailleurs, ces causes occultes que M. Newton n'a pas trouvées, croyoit-il que d'autres les trouvassent ? S'engagera-t-on avec beaucoup d'espérance à les chercher ?

Il mit à la fin de l'*Optique* deux Traités de pure Géométrie, l'un de la *quadrature des courbes*, l'autre un *dénombrement des lignes* qu'il appelle *du troisième ordre*. Il les en a retranchés depuis, parce que le sujet en étoit trop différent de celui de l'Optique ; & on les a imprimés à part en 1711 avec une *Analyse par les Equations infinies*, & *la Méthode différentielle*. Ce ne seroit plus rien dire que d'ajouter ici qu'il brille dans tous ces Ouvrages une haute & fine Géométrie qui lui appartenoit entièrement.

Absorbé dans ces spéculations, il devoit naturellement être indifférent pour les affaires, & incapable de les traiter. Cependant lorsqu'en 1687, année de la publication de ses *Principes*, les Privilèges

de l'Université de Cambridge, où il étoit Professeur en Mathématique dès l'an 1669, par la démission de M. Barrou en faveur, furent attaqués par le Roi Jacques II, il fut un des plus zélés à les soutenir, & son Université le nomma pour être un de ses Délégués pardevant la Cour de *Haute-Commission.* Il en fut aussi le Membre représentant dans le Parlement de *Convention* en 1688, & il y tint séance jusqu'à ce qu'il fût dissous.

En 1696, le Comte d'Halifac, Chancelier de l'Echiquier, & grand protecteur des Savans, car les Seigneurs Anglois ne se piquent pas de l'honneur d'en faire peu de cas, & souvent le sont eux-mêmes, obtint du Roi Guillaume de créer M. Newton *Garde des Monnoies*; & dans cette Charge, il rendit des services importans à l'occasion de la grande refonte qui se fit en ce temps-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoie*, emploi d'un revenu très-considérable, & qu'il a possédé jusqu'à sa mort.

On pourroit croire que sa Charge de la Monnoie ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Géomètre & Physicien: & en effet cette matière demande souvent des calculs difficiles, & quantité d'expériences chymiques; & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce

genre, par sa *Table des Essais des Monnoies étrangères*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que son génie s'étendît jusqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mélange des Sciences spéculatives. A la convocation du Parlement de 1701, il fut choisi de nouveau Membre de cette Assemblée pour l'Université de Cambridge. Après tout, c'est peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme si incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entendues se réduisent elles-mêmes à des calculs très-fins, & à des combinaisons délicates, que les esprits accoutumés aux hautes spéculations saisissent plus facilement & plus sûrement, dès qu'ils sont instruits des faits, & fournis des matériaux nécessaires.

M. Newton a eu le bonheur singulier de jouir pendant sa vie de tout ce qu'il méritoit, bien différent de Descartes qui n'a reçu que des honneurs posthumes. Les Anglois n'en honorent pas moins les grands talens, pour être nés chez eux. Loin de chercher à les rabaisser par des critiques injurieuses, loin d'applaudir à l'envie qui les attaque, ils sont tous de concert à les élever; & cette grande liberté, qui les divise sur les points les plus

importans, ne les empêche point de se réunir sur celui-là. Ils sentent tous combien la gloire de l'esprit doit être précieuse à un Etat; & qui peut la procurer à leur Patrie, leur devient infiniment cher. Tous les Savans d'un Pays qui en produit tant, mirent M. Newton à leur tête par une espèce d'acclamation unanime : ils le reconnurent pour Chef & pour Maître; un rebelle n'eût osé s'élever, on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa Philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre; elle domine dans la Société Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en sont sortis, comme si elle étoit déja consacrée par le respect d'une longue suite de siècles. Enfin, il a été révéré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs : il a vu son Apothéose. Tacite, qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la louange toute opposée. En vain les Romains se seroient-ils excusés sur ce que le grand mérite leur étoit devenu familier; Tacite leur eût répondu que le grand mérite n'étoit jamais commun, ou que même il faudroit, s'il étoit possible, le rendre commun par la gloire qui y seroit attachée.

En 1703, M. Newton fut élu Président

de la Société Royale, & l'a été ſans interruption jusqu'à ſa mort pendant 23 ans, exemple unique, & dont on n'a pas cru devoir craindre les conſéquences.

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705; titre d'honneur qui marque du moins que ſon nom étoit allé juſqu'au Trône, où les noms les plus illuſtres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour ſous le Roi George. La Princeſſe de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit aſſez de lumières & de connoiſſances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être ſatisfaite que par lui. Elle a ſouvent dit publiquement qu'elle ſe tenoit heureuſe de vivre de ſon temps, & de le connoître. Dans combien d'autres ſiècles & dans combien d'autres Nations auroit il pu être placé ſans y retrouver une Princeſſe de Galles!

Il avoit compoſé un Ouvrage de Chronologie ancienne, qu'il ne ſongeoit point à publier : mais cette Princeſſe, à qui il en confia les vues principales, les trouva ſi neuves & ſi ingénieuſes, qu'elle voulut avoir un précis de tout l'Ouvrage, qui ne ſortiroit jamais de ſes mains, & qu'elle poſſéderoit ſeule. Elle le garde encore aujourd'hui avec tout ce qu'elle a de plus précieux. Il s'en échappa cependant une

copie : il étoit difficile que la curiosité, excitée par un morceau singulier de M. Newton, n'usât de toute son adresse pour pénétrer jusqu'à ce trésor ; & il est vrai qu'il faudroit être bien sévère pour la condamner. Cette copie fut apportée en France par celui qui étoit assez heureux pour l'avoir, & l'estime qu'il en faisoit l'empêcha de la garder avec le dernier soin. Elle fut vue, traduite, & enfin imprimée.

Le point principal du systême chronologique de M. Newton, tel qu'il paroît dans cet extrait qu'on a de lui, est de rechercher, en suivant avec beaucoup de subtilité quelques traces assez foibles de la plus ancienne Astronomie Grecque, quelle étoit au temps de Chiron le Centaure la position du Colure des Equinoxes par rapport aux étoiles fixes. Comme on sait aujourd'hui que ces étoiles ont un mouvement en longitude d'un degré en 72 ans, si on sait une fois qu'au temps de Chiron le Colure passoit par certaines fixes, on saura, en prenant leur distance à celles par où il passe aujourd'hui, combien de temps s'est écoulé depuis Chiron jusqu'à nous. Chiron étoit du fameux voyage des Argonautes, ce qui en fixera l'époque, & nécessairement ensuite celle de la guerre de Troye, deux grands

événemens d'où dépend toute l'ancienne Chronologie. M. Newton les met de 500 ans plus proches de l'Ere chrétienne, que ne font ordinairement les autres Chronologistes. Le systême a été attaqué par deux Savans François. On leur reproche en Angleterre de n'avoir pas attendu l'Ouvrage entier, & de s'être pressés de critiquer. Mais cet empressement même ne fait-il pas honneur à M. Newton ? Ils se sont saisis le plus promptement qu'ils ont pu de la gloire d'avoir un pareil adversaire. Ils en vont trouver d'autres en sa place. Le célèbre M. Halley, premier Astronome du Roi de la Grande-Bretagne, a déja écrit pour soutenir toute l'astronomique du systême : son amitié pour l'illustre Mort, & ses grandes connoissances dans la matière, doivent le rendre redoutable. Mais enfin, la contestation n'est pas terminée ; le Public, peu nombreux, qui est en état de juger, ne l'a pas encore fait ; & quand il arriveroit que les plus fortes raisons fussent d'un côté, & de l'autre le nom de M. Newton, peut-être ce Public seroit-il quelque temps en suspens, & peut-être seroit-il excusable.

Dès que l'Académie des Sciences par le Réglement de 1699 put choisir des Associés étrangers, elle ne manqua pas de se donner M. Newton. Il entretint toujours

commerce avec elle, en lui envoyant tout ce qui paroissoit de lui. C'étoient ses anciens travaux, ou qu'il faisoit réimprimer, ou qu'il donnoit pour la première fois. Depuis qu'il fut employé à la Monnoie, ce qui étoit arrivé déja quelque temps auparavant, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de Mathématique ni de Philosophie. Car, quoique l'on pût compter pour une entreprise considérable la solution du fameux Problême des *Trajectoires*, proposé aux Anglois comme un défi par M. Leibnitz pendant sa contestation avec eux, & recherché bien soigneusement pour l'embarras & la difficulté, ce ne fut presque qu'un jeu pour M. Newton. On assure qu'il reçut ce Problême à quatre heures du soir, revenant de la Monnoie fort fatigué, & ne se coucha point qu'il n'en fût venu à bout. Après avoir servi si utilement dans les connoissances spéculatives toute l'Europe savante, il servit uniquement sa Patrie dans des affaires dont l'utilité étoit plus sensible & plus directe, plaisir touchant pour tout bon citoyen: mais tout le temps qu'il avoit libre, il le donnoit à la curiosité de son esprit, qui se faisoit point une gloire de ne dédaigner aucune sorte de connoissance, & savoit se nourrir de tout. On a trouvé de lui,

après sa mort, quantité d'écrits sur l'Antiquité, sur l'Histoire, sur la Théologie même, éloignée des Sciences par où il est connu. Il ne se permettoit, ni de passer des momens oisifs sans s'occuper, ni de s'occuper légèrement & avec une foible attention.

Sa santé fut toujours ferme & égale jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, circonstance très-essentielle du rare bonheur dont il a joui. Alors il commença à être incommodé d'une incontinence d'urine; encore dans les cinq années suivantes qui précédèrent sa mort, eut-il de grands intervalles de santé, ou d'un état fort tolérable, qu'il se procuroit par le régime & par des attentions dont il n'avoit pas eu besoin jusques-là. Il fut obligé de se reposer de ses fonctions à la Monnoie sur M. Conduitt, qui avoit épousé une de ses nièces; il ne s'y résolut que parce qu'il étoit bien sûr de remettre en bonnes mains un dépôt si important & si délicat. Son jugement a été confirmé depuis sa mort par le choix du Roi, qui a donné cette place à M. Conduitt. M. Newton ne souffrit beaucoup que dans les derniers vingt jours de sa vie. On jugea sûrement qu'il avoit la pierre, & qu'il n'en pouvoit revenir. Dans des accès de douleur si violents que les gouttes de sueur lui en couloient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna

aucun ſigne d'impatience ; & dès qu'il avoit quelques moments de relâche, il ſourioit & parloit avec ſa gaieté ordinaire. Juſques-là il avoit toujours lu ou écrit pluſieurs heures par jour. Il lut les Gazettes le ſamedi 18 Mars V. S. au matin, & parla long-temps avec le Docteur Mead, Médecin célèbre. Il poſſédoit parfaitement tous ſes ſens & tout ſon eſprit ; mais le ſoir il perdit abſolument la connoiſſance, & ne la reprit plus, comme ſi les facultés de ſon ame n'avoient été ſujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le lundi ſuivant 20 Mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Son corps fut expoſé ſur un lit de parade dans la Chambre de Jéruſalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur ſépulture les perſonnes du plus haut rang, & quelquefois les Têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de Weſtminſter, le poêle étant ſoutenu par Milord Grand Chancelier, par les Ducs de Montroſe & Roxburgh, & par les Comtes de Pembrocke, de Suſſex & de Maclesfield. Ces ſix Pairs d'Angleterre qui firent cette fonction ſolemnelle, font aſſez juger quel nombre de perſonnes de diſtinction groſſirent la pompe funèbre. L'Evêque de Rocheſter fit le ſervice, accompagné de tout le Clergé de l'Egliſe. Le corps fut enterré près de l'entrée

du

du Chœur. Il faudroit presque remonter chez les anciens Grecs, si on vouloit trouver des exemples d'une aussi grande vénération pour le savoir. La famille de Newton imite encore la Grèce de plus près par un Monument qu'elle lui fait élever, & auquel elle emploie une somme considérable. Le Doyen & le Chapitre de Westminster ont permis qu'on le construisît dans un endroit de l'Abbaye qui a souvent été refusé à la plus haute noblesse. La patrie & la famille ont fait éclater pour lui la même reconnoissance, que s'il les avoit choisies.

Il avoit le taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ses dernières années, l'œil fort vif & fort perçant ; la physionomie agréable & vénérable en même temps, principalement quand il ôtoit sa perruque, & laissoit voir une chevelure toute blanche, épaisse & bien fournie. Il ne se servit jamais de lunettes, & ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Son nom doit justifier ces petits détails.

Il étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages littéraires que l'esprit & la science attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit par une de ses Lettres du *Commercium Epistolicum*,

que ſon Traité d'Optique étant prêt à imprimer, des objections prématurées qui s'élevèrent lui firent abandonner alors ce deſſein. *Je me reprocherois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une choſe auſſi réelle que le repos, pour courir après une ombre.* Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la ſuite; il ne lui en a pas coûté ſon repos qu'il eſtimoit tant, & elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractère doux promet naturellement de la modeſtie, & on atteſte que la ſienne s'eſt toujours conſervée ſans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il ne parloit jamais ou de lui ou des autres; il n'agiſſoit jamais d'une manière à faire ſoupçonner aux Obſervateurs les plus malins le moindre ſentiment de vanité. Il eſt vrai qu'on lui épargnoit aſſez le ſoin de ſe faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laiſſé de prendre encore un ſoin dont on ſe charge ſi volontiers, & dont il eſt ſi difficile de ſe repoſer ſur perſonne! Combien de grands Hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix!

Il étoit ſimple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les Génies du premier ordre ne mépriſent point ce qui eſt au-deſſous d'eux, tandis que les autres

méprisent même ce qui est au-dessus. Il ne se croyoit dispensé, ni par son mérite, ni par sa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie ; nulle singularité, ni naturelle, ni affectée : il savoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Eglise Anglicane, il n'eût pas persécuté les Non-Conformistes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais Non-Conformistes étoient pour les vicieux & les méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tînt à la Religion naturelle : il étoit persuadé de la révélation ; & parmi les livres de toute espèce qu'il avoit sans cesse entre les mains, celui qu'il lisoit le plus assidument étoit la Bible.

L'abondance où il se trouvoit, & par un grand patrimoine & par son emploi, augmentée encore par la sage simplicité de sa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par son testament, ce fût donner : aussi n'a t-il point laissé de testament, & il s'est dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ses parens, ou à ceux qu'il savoit dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & l'autre espèce, n'ont été ni rares, ni peu considérables. Quand la bienséance exi-

geoit de lui en certaines occasions de la dépense & de l'appareil, il étoit magnifique sans aucun regret & de très-bonne grace. Hors de-là, tout ce faste qui ne paroît quelque chose de grand qu'aux petits caractères, étoit sévèrement retranché, & les fonds réservés à des usages plus solides. Ce seroit effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnemens, & en même temps amoureux de cette vaine magnificence.

Il ne s'est point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais; abîmé d'abord dans des études profondes & continuelles pendant la force de l'âge; occupé ensuite d'une Charge importante, & même de sa grande considération, qui ne lui laissoit sentir ni vuide dans sa vie, ni besoin d'une société domestique.

Il a laissé en biens meubles environ 32,000 livres sterlings, c'est-à-dire, sept cents mille livres de notre monnoie. M. Leibnitz son concurrent mourut riche aussi, quoique beaucoup moins, & avec une somme de réserve assez considérable (1). Ces exemples rares, & tous deux étrangers, semblent mériter qu'on ne les oublie pas.

(a) Voyez l'Hist. de 1716, p. 128.

ELOGE

DU PÉRE

REYNEAU

CHARLES REYNEAU naquit à Briſſac, Diocèſe d'Angers, en 1656, de Charles Reyneau, Maître Chirurgien, & de Jeanne Chauveau. Il entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de vingt ans, car nous ne ſavons rien de tout le temps qui a précédé; mais il eſt preſque abſolument impoſſible de ſe tromper en jugeant de ce premier temps inconnu par tout le reſte de ſa vie. Des inclinations d'une certaine force, toutes parfaitement d'accord entr'elles, vivement marquées dans toutes les actions d'un grand nombre d'années, exemptes de tout mêlange qui les altérât, ont dû être non-ſeulement toujours dominantes, mais toujours les ſeules; & ces inclinations étoient en lui l'amour de l'étude & une extrême piété.

Ses Supérieurs l'envoyèrent profeſſer la Philoſophie à Toulon, enſuite à Pezenas. C'étoit entièrement la Philoſophie nouvelle. Ce que les plus attachés à l'ancienne

Scholaſtique tâchent encore d'en conſerver, tient de jour en jour moins de place chez eux-mêmes.

Le P. Reyneau ne pouvoit être Cartéſien, ou, ſi l'on veut, Philoſophe moderne, ſans être un peu Géomètre; mais on le détermina encore plus puiſſamment de ce côté-là, en lui donnant les Mathématiques à profeſſer à Angers en 1683.

Tous les motifs imaginables ſe réuniſſoient à l'animer dans cette fonction; ſon goût pour ces Sciences, le plaiſir naturel à tout homme de répandre & de communiquer ſon goût, le deſir d'être utile aux autres, ſi puiſſant ſur un cœur bienfait, celui de bien remplir un devoir que lui avoit impoſé la Religion par la bouche de ſes Supérieurs, peut-être même l'amour de la gloire, pourvu qu'il ne s'en apperçût pas. Il ſe rendit familier tout ce que la Géométrie moderne, ſi féconde & déja ſi immenſe, a produit de découvertes ingénieuſes & de hautes ſpéculations. Il fit plus; il entreprit pour l'uſage de ſes Diſciples de mettre en un même corps les principales théories répandues dans Deſcartes, dans Leibnitz, dans Newton, dans les Bernoulli, dans les Actes de Léipſic, dans les Mémoires de l'Académie, en un grand nombre de lieux peut-être moins connus; tréſors trop diſperſés,

& qui par-là sont moins utiles. De-là est né le Livre de l'*Analyse démontrée*, qu'il publia en 1708, après avoir professé 22 ans à Angers.

On ne pourroit pas fondre ensemble tous les Historiens, ou tous les Chronologistes, ou même tous les Physiciens ; ils sont trop contraires, trop hétérogènes les uns aux autres ; ce sont des métaux qui ne s'allient point : mais tous les Géomètres sont homogènes, & leurs idées ne peuvent refuser de s'unir. Cependant on ne doit pas penser que l'union en soit aisée. Les Géomètres inventeurs ne sont arrivés de toutes parts qu'à des vérités ; mais à une infinité de vérités différentes, parties de différentes sources, qui ont tenu des cours différens : & il s'agit de les rassembler, en leur donnant à toutes des sources communes, &, pour ainsi dire, un même lit, où elles puissent toutes également couler. Quand elles sont amenées à ce nouvel état, le Public destiné à en profiter, en profite davantage ; & s'il doit plus d'admiration au premier travail, à celui des Inventeurs, il doit plus de reconnoissance au second. Il a été plus particulièrement l'objet de l'un que de l'autre.

L'Analyse du P. Reyneau porte le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre

plusieurs méthodes qui ne l'avoient pas été par leurs Auteurs, ou du moins pas assez clairement ou assez exactement; car il arrive quelquefois en ces matières qu'on est bien sûr de ce qu'on ne pourroit pourtant pas démontrer à la rigueur, & plus souvent qu'on se réserve des secrets, & qu'on se fait une gloire d'embarrasser ceux qu'il ne faudroit qu'instruire.

Quoique le succès des meilleurs Livres de Mathématique soit fort tardif, par le petit nombre de Lecteurs, & par la lenteur extrême dont les suffrages viennent les uns après les autres, on a rendu une assez prompte justice à l'*Analyse démontrée*, parce que tous ceux qui l'ont prise pour guide dans la Géométrie moderne, ont senti qu'ils étoient bien conduits: aussi est-il établi présentement, du moins en France, qu'il faut commencer par-là, & marcher par ces routes, quand on veut aller loin; & le P. Reyneau est devenu le premier Maître, l'Euclide de la haute Géométrie.

Après avoir donné des leçons à ceux qui étoient déja Géomètres jusqu'à un certaint point, il voulut en donner aussi à ceux qui ne l'étoient encore aucunement. Il s'abaissoit en quelque sorte; mais ce qui le dédommageoit bien, il se rendoit plus généralement utile. Il fit paroître en

en 1714 sa *Science du Calcul.* Le Censeur Royal, juge excellent & reconnu pour très-incorruptible, dit dans l'Approbation de cet Ouvrage, que, *quoiqu'il y en ait déja plusieurs sur ces matières, on avoit besoin de celui-là, où tout est traité avec toute l'étendue nécessaire, & avec toute l'exactitude & toute la clarté possible.* En effet, dans toutes les parties de Mathématiques il y beaucoup de bons Livres qui en traitent à fond, & on se plaint que l'on n'a pas de bons élémens, même pour la simple Géométrie. Cela ne viendroit-il point de ce que, pour faire de bons élémens, il faudroit savoir beaucoup plus que le Livre ne contiendra? Ceux qui ne savent guère que ce qu'il doit contenir, se pressent de faire des élémens; mais ils ne savoient pas assez. Ceux qui savent assez dédaignent de faire des élémens; ils brilleront davantage dans d'autres entreprises. Le savoir & la modestie du Père Reyneau s'accordoient pour le rendre propre à ce travail. Il n'a paru encore que le premier Volume in-4° de cette *Science du Calcul.* On a trouvé dans ses papiers une grande partie de ce qui doit composer le second : mais cela demande encore les soins d'un ami intelligent & zélé; & cet ami sera le P. de Mazière, son confrère,

déja connu par un prix qu'il a remporté dans cette Académie.

Lorſque par le Réglement de 1716 cette Compagnie eut de nouveaux Membres ſous le titre d'Aſſociés libres, le Père Reyneau fut auſſi-tôt de ce nombre. Nous pouvons nous faire honneur de ſon aſſiduité à nos aſſemblées : il aimoit la retraite, & par goût, & par principe de piété ; il lui étoit d'ailleurs ſurvenu une aſſez grande difficulté d'entendre; cependant il ne manquoit guère de venir ici, & il falloit qu'il comptât bien d'en rapporter toujours quelque choſe qui le payât. On a pu remarquer qu'il étoit également curieux de toutes les différentes matières qui ſe traitent dans l'Académie, & qu'il leur donnoit également une attention qui lui coûtoit.

Il fut obligé dans ſes dernières années de ſe ménager ſur le travail ; & enfin, après s'être toujours affoibli pendant quelque temps, il mourut le 24 Février 1728.

Sa vie a été la plus ſimple & la plus uniforme qu'il ſoit poſſible : l'étude, la prière, deux Ouvrages de Mathématique en ſont tous les événemens. Il falloit qu'il fût beaucoup plus que modeſte, pour dire, comme il a fait quelquefois, qu'on avoit bien de la patience de le ſouffrir dans l'Oratoire ; & qu'apparem-

ment c'étoit en considération d'un frère qu'il a dans la même Congrégation, & qui s'est acquitté avec succès de différens emplois : discours qui ne pouvoit être que sincère dans la bouche d'un homme trop éclairé pour croire que l'humilité chrétienne consistât en des paroles. Jamais personne n'a plus craint que lui d'incommoder les autres ; &, près de mourir, il refusoit les soins d'un petit domestique, qu'il auroit peut-être gêné. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue ; & il comptoit pour beaucoup cet avantage si peu recherché, de n'être de rien. Seulement il se mêloit d'encourager au travail, & de conduire, quand il le falloit, de jeunes gens à qui il trouvoit du talent pour les Mathématiques ; & il ne recevoit guère de visites que de ceux avec qui il ne perdoit pas son temps, parce qu'ils avoient besoin de lui. Aussi avoit-il peu de liaisons, peu de commerces. Ses principaux amis ont été le P. Malebranche, dont il adoptoit tous les principes, & M. le Chancelier. Nous ne craignons point de mettre ces deux noms au même rang : la première dignité du Royaume est si peu nécessaire à M. le Chancelier pour l'illustrer, qu'on peut ne le traiter que de grand Homme.

ELOGE

DE M. LE MARÉCHAL

DE TALLARD.

CAMILLE D'HOSTUN naquit le 14 Février 1652 de Roger d'Hostun, Marquis de la Beaume, & de Catherine de Bonne, fille & unique héritière d'Alexandre de Bonne d'Auriac, Vicomte de Tallard. Sa naissance le destinoit à la guerre; & encore plus son inclination. Il entra dans le service aussi-tôt qu'il put y entrer : il fut Mestre de Camp du Régiment des Cravattes en 1668, c'est-à-dire à l'âge de seize ans; & en 1672 il suivit le Roi à la campagne de Hollande. Nous supprimons un détail trop militaire des différentes actions où il se trouva pendant le cours de cette guerre, des blessures qu'il reçut : nous ne rapporterons qu'un trait qui prouvera combien sa valeur, & même sa capacité dans le commandement furent connues de bonne heure, & estimées par le meilleur Juge qu'on puisse nommer. M. de Turenne le choisit en 1674 pour commander le corps de ba-

taille de ſon Armée aux combats de Mulhauſen & de Turkeim.

Dans la guerre ſuivante, qui commença en 1688, il eût preſque toujours non-ſeulement des commandemens particuliers pendant les hivers, mais des corps d'Armées ſéparés ſous ſes ordres ſeuls pendant les étés. Il commandoit l'hiver en 1690 dans les Pays ſitués entre l'Alſace, la Sare, la Moſelle & le Rhin, lorſqu'il conçut le deſſein, preſque téméraire, de paſſer le Rhin ſur la glace, pour mettre à contribution le Bergſtrat & le Rhingau, & y réuſſit. Il fut fait Lieutenant-Général en 1693.

Après cette guerre, terminée en 1697, l'Europe ſe voyoit ſur le point de retomber dans un trouble du moins auſſi grand, par la mort de Charles II, Roi d'Eſpagne. Toutes les Cours étoient pleines de prétentions, de projets, d'eſpérances, de craintes, & toutes auroient ſouhaité qu'une heureuſe négociation eût pu prévenir l'embraſement général dont on étoit menacé. Ce fut pour cette négociation, qui demandoit les vues les plus pénétrantes & la plus fine dextérité, que le Roi nomma le Comte de Tallard ſeul. Il l'envoya en Angleterre Ambaſſadeur extraordinaire, chargé de ſes pleins-pouvoirs & de ceux de M. le Dauphin, pour y traiter

de ses droits à la succession d'Espagne avec l'Empereur, le Roi Guillaume & les Etats-Généraux. Un homme de guerre fit tout ce qu'on auroit attendu de ceux qui ne se sont exercés que dans les affaires du cabinet, & qui s'y sont exercés avec le plus de succès. Il conclût un traité de partage en faveur du Prince de Bavière en 1698 : mais ce Prince étant mort peu de temps après, tout changea de face; l'habileté politique de M. le Comte de Tallard fut mise à une épreuve toute nouvelle, & il vint à bout de conclure un second traité. Le Roi lui en marqua son entière satisfaction, en le faisant Chevalier de ses Ordres, & Gouverneur du Comté de Foix.

On ne sait que trop que la sage prévoyance des négociations fut inutile. Après la mort du Roi d'Espagne, arrivée en 1700, la guerre se ralluma l'année suivante. Les Ennemis ayant assiégé Keyservert en 1702, M. le Comte de Tallard, qui commandoit un Corps destiné à agir sur le Rhin, leur en fit durer le Siège pendant cinquante jours de tranchée ouverte. Souvent, pour ces chicanes de guerre bien conduites, il faut plus d'activité, plus de vigilance, plus d'habileté que pour des actions plus brillantes. Il chassa aussi les Hollandois du Camp de

Mulheim où ils s'étoient établis, & soumit Traerbach à l'obéissance du Roi.

Il avoit passé par toutes les occasions qui pouvoient prouver ses talens dans le métier de la guerre, & par tous les grades qui devoient les récompenser, à l'exception d'un seul; il l'obtint de la justice du Roi au commencement de 1703, & fut fait Maréchal de France. A peine étoit-il vêtu de cette dignité, qu'il vola au secours de Traerbach, que le Prince héréditaire de Hesse assiégeoit avec toutes ses forces; & il conserva à la France cette conquête qu'elle lui devoit.

Dans la même année, il commanda l'Armée d'Allemagne sous l'autorité de Monseigneur le Duc de Bourgogne; & après avoir tenu long-temps les Ennemis en suspens sur ses desseins, il forma le Siège de Brisac, & prit cette importante place. Le Prince étant parti de l'Armée, le Maréchal de Tallard entreprit le Siège de Landau, place non moins considérable que Brisac. Les Ennemis, forts de 30,000 hommes, marchèrent pour secourir Landau; & le Maréchal ayant laissé une partie de son Armée au Siège, alla avec l'autre leur livrer bataille dans la Plaine de Spire, & les défit. Il leur prit trente pièces de canon & plus de 4000 prisonniers. Landau, qui se rendit le même

jour, & la soumission de tout le Palatinat, furent les fruits incontestables de la victoire.

Les Etats ne peuvent pas plus que les Particuliers se flatter d'une prospérité durable. L'année 1704 mit fin à cette longue suite d'avantages remportés jusques-là par nos armes, & la fortune de la France changea. Une Armée Françoise, qui sous la conduite du Maréchal de Villars avoit pénétré dans le cœur de l'Allemagne, commandée ensuite par les Maréchaux de Tallard & de Marsin, sous l'autorité de l'Electeur de Bavière, fut absolument défaite à Hochstet, le Maréchal de Tallard blessé, pris & conduit en Angleterre, où il fut détenu sept ans. Le Roi opposa ses faveurs aux disgraces de la fortune; & peu de mois après la bataille d'Hochstet, il nomma M. le Maréchal de Tallard Gouverneur de Franche-Comté, pour l'assurer qu'il ne jugeoit pas de lui par cet événement; consolation la plus flatteuse qu'il pût recevoir, & qui cependant devoit encore augmenter la douleur de n'avoir pas en cette occasion servi heureusement un pareil Maître. Quand il fut revenu d'Angleterre, le Roi le fit Duc en 1712, & ensuite Pair de France en 1715.

Mais ces grands titres, quoique les premiers de l'Etat, sont presque communs

en comparaiſon de l'honneur que le Roi lui fit en le nommant par ſon teſtament pour être du Conſeil de Régence. Ce teſtament n'eut pas d'exécution, & M. de Tallard fut quelque temps oublié : mais cette place, qui lui avoit été deſtinée, lui fut bientôt après rendue par M. le Duc d'Orléans, & d'autant plus glorieuſement, que ce grand Prince ſi éclairé paroiſſoit en quelque ſorte ſe rendre au beſoin qu'on avoit du Maréchal de Tallard. Enfin, ſi-tôt que le Roi eut pris en 1726 la réſolution de gouverner par lui-même ſon Royaume, il appela ce Maréchal à ſon Conſeil ſuprême, en qualité de Miniſtre d'Etat.

Comblé de ta[illegible]onneurs capables de remplir la plus vaſte ambition, il deſira d'être de cette Académie ; il ne lui reſtoit plus d'autre eſpèce de mérite à prouver, que le goût des Sciences. Il entra Honoraire dans la Compagnie en 1723, & l'année ſuivante nous l'eûmes à notre tête en qualité de Préſident. Après avoir commandé des Armées, il ne négligea aucune des fonctions d'un commandement ſi peu brillant par rapport à l'autre, & s'appliqua avec ſoin à tout ce qui lui en étoit nouveau.

Il avoit une conſtitution aſſez ferme, & il parvint à l'âge de ſoixante-ſeize ans

avec une ſanté qui n'avoit été guère altérée ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'eſprit, ni par toute l'agitation des divers événemens de ſa vie. Il mourut le 29 Mars 1728.

Il avoit épouſé en 1667 Marie-Catherine de Grollée de Dorgeoiſe de la Tivolière. Il en a eu deux fils dont l'aîné fut tué à la bataille d'Hochſtet, & le ſecond eſt Monſieur le Duc de Tallard; & une fille, qui eſt Madame la Marquiſe de Saſſenage.

ÉLOGE
DU P. SEBASTIEN
TRUCHET
CARME.

JEAN TRUCHET naquit à Lyon en 1657 d'un Marchand fort homme de bien, dont la mort le laiſſa encore très-jeune entre les mains d'une mère pieuſe auſſi, qui le chériſſoit tendrement, & ne négligea rien pour ſon éducation. Dès l'âge de dix-ſept ans il entra dans l'Ordre des Carmes, & prit le nom de Sebaſtien;

car cet Ordre est de ceux où l'on porte le renoncement au monde, jusqu'à changer son nom de baptême. Il n'a été connu que sous celui de Frère ou de Père Sebastien; & il le choisit par affection pour sa mère, qui se nommoit Sebastienne.

Ceux qui ont quelque talent singulier, peuvent l'ignorer quelque temps, & ils en sont d'ordinaire avertis par quelque petit événement, par quelque hasard favorable. Un homme destiné à être un grand Méchanicien, ne pouvoit être placé par le hasard de la naissance dans un lieu où il en fût ni plus promptement, ni mieux averti qu'à Lyon. Là étoit le fameux Cabinet de M. de Servière, Gentilhomme d'une ancienne Noblesse, qui, après avoir long-temps servi; mais peu utilement pour sa fortune, parce qu'il n'avoit songé qu'à bien servir, s'étoit retiré couvert de blessures, & avoit employé son loisir à imaginer & à exécuter lui-même un grand nombre d'ouvrages de tour nouveaux, de différentes horloges, de modèles d'inventions propres pour la Guerre ou pour les Arts. Il n'y avoit rien de plus célèbre en France que ce Cabinet, rien que les Voyageurs & les Etrangers eussent été plus honteux de n'avoir pas vu. Ce fut-là que le P. Sebastien s'apperçut de son génie pour la

Méchanique. La plupart des pièces de M. de Servière étoient des énigmes dont il s'étoit réservé le secret : le jeune homme devinoit la construction, le jeu, l'artifice ; & sans doute l'Auteur étoit mieux loué par celui qui devinoit, & dès-là sentoit le prix de l'invention, que par une foule d'admirateurs qui, ne devinant rien, ne sentoient que leur ignorance, ou tout au plus la surprise d'une nouveauté.

Les Supérieurs du P. Sebastien l'envoyèrent à Paris au Collège Royal des Carmes de la Place Maubert, pour y faire ses études en Philosophie & en Théologie. Il n'y eut guère que la Physique qui fût de son goût, toute scholastique qu'elle étoit, toute inutile, toute dénuée de pratique ; mais enfin elle avoit quelque rapport éloigné aux machines. Il leur donnoit tout le temps que ses devoirs laissoient en sa disposition, & peut-être, sans s'en appercevoir, leur en abandonnoit-il quelque petite partie que les autres études eussent pu réclamer. Le moyen que le devoir & le plaisir fassent entr'eux des partages si justes ?

Charles II, Roi d'Angleterre, avoit envoyé au feu Roi deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un secret ; précaution des Ouvriers Anglois pour cacher la nouvelle construc-

tion, & s'en assurer d'autant plus la gloire & le profit. Les montres se dérangèrent, & furent remises entre les mains de M. Martineau, Horloger du Roi, qui n'y put travailler faute de les savoir ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'est un trait de courage digne d'être remarqué, qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les montres; que s'il n'y réussissoit pas, il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au P. Sebastien, qui les ouvrit assez promptement, & de plus les raccommoda sans savoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important par ses circonstances l'ouvrage dont on l'avoit chargé. Il étoit déja habile en horlogerie, & ne demandoit que des occasions de s'y exercer. Quelque temps après il vient de la part de M. Colbert un ordre au P. Sebastien de le venir trouver à sept heures du matin d'un jour marqué : nulle explication sur le motif de cet ordre; un silence qui pouvoit causer quelque terreur. Le P. Sebastien ne manqua pas à l'heure; il se présente interdit & tremblant : le Ministre accompagné de deux Membres de cette Académie, dont M. Mariotte étoit l'un, le loue sur les montres, & lui apprend pour qui il a travaillé; l'exhorte à suivre son grand talent pour les Méchaniques,

ſur-tout à étudier les Hydrauliques, qui devenoient néceſſaires à la magnificence du Roi ; lui recommande de travailler ſous les yeux de ces deux Académiciens, qui le dirigeront ; & pour l'animer davantage, & parler plus dignement en Miniſtre, il lui donne 600 livres de penſion, dont la première année, ſelon la coutume de ce temps-là, lui eſt payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans ; & de quel deſir de bien faire dut-il être enflammé ! Les Princes ou les Miniſtres qui ne trouvent pas des hommes en tout genre, ou ne ſavent pas qu'il faut des hommes, ou n'ont pas l'art d'en trouver.

Le P. Sebaſtien s'appliqua à la Géométrie abſolument néceſſaire pour la théorie de la Méchanique. Que le génie le plus heureux pour une certaine adreſſe d'exécution, pour l'invention même, ne ſe flatte pas d'être en droit d'ignorer & de mépriſer les principes de théorie, qui ne ſauroient que trop bien s'en venger. Mais après cela, le Géomètre a encore beaucoup à apprendre pour être un vrai Méchanicien : il faut que la connoiſſance des différentes pratiques des Arts, & cela eſt preſque immenſe, lui fourniſſe dans les occaſions des idées & des expédiens ; il faut qu'il ſoit inſtruit des qualités des métaux, des bois, des cordes, des reſſorts,

enfin de toute la *matière machinale*, si l'on peut inventer cette expression à l'exemple de *matière médicinale*; il faut que de tout ce qu'il emploiera dans ses ouvrages, il en connoisse assez la nature, pour n'être pas trompé par des accidens physiques imprévus qui déconcerteroient les entreprises. Le P. Sebastien, loin de rien négliger de ce qui pouvoit lui être utile par rapport aux machines, alloit jusqu'au superflu, s'il y en peut avoir; il étudioit l'Anatomie; il travailloit assidument en Chymie dans le laboratoire de M. Homberg, ou plutôt dans celui de feu M. le Duc d'Orléans, dont le commerce étoit si flatteur par sa bonté naturelle, & l'approbation si précieuse par ses grandes lumières.

Selon l'ordre que le P. Sebastien avoit reçu d'abord de M. Colbert de s'attacher aux Hydrauliques, il posséda à fond la construction des pompes & la conduite des eaux: il a eu part à quelques aqueducs de Versailles, & il ne s'est guère fait ou projeté en France pendant sa vie de grands canaux de communication de rivières, pour lesquels on n'ait du moins pris ses conseils; & l'on ne doit pas seulement lui tenir compte de ce qui a été exécuté sur ses vues, mais encore de ce qu'il a empêché qui ne le fût sur des vues fausses,

quoiqu'il ne reste aucune trace de cette sorte de mérite. En général le travail d'esprit que demandent ces entreprises, est assez ingrat : c'est un bonheur rare que le projet le mieux pensé vienne à son entier accomplissement; une infinité d'inconvéniens & d'obstacles étrangers se jettent à la traverse. Nous commençons à sentir depuis un temps combien sont avantageuses les communications des rivières ; & cependant nous aurons bien de la peine à faire dans l'étendue de la France ce que les Chinois, moins instruits que nous en Méchanique, & qui ne connoissent pas l'usage des écluses, ont fait dans l'étendue de leur Etat presque cinq fois plus grande.

La pratique des Arts, quoique formée par une longue expérience, n'est pas toujours aussi parfaite à beaucoup près qu'on le pense communément. Le P. Sebastien a travaillé à un grand nombre de modèles pour différentes Manufactures : par exemple, pour les proportions des filières des Tireurs d'or de Lyon, pour le blanchissage des toiles à Senlis, pour les machines des Monnoies de France ; travaux peu brillans, & qui laissent périr en moins de rien le nom des Inventeurs, mais par cet endroit-là même réservés aux bons citoyens.

Sur

pour la réputation du P. Sebaſtien, M. Gunterfield, Gentilhomme Suédois, vint à Paris lui redemander, pour ainſi dire, ſes deux mains, qu'un coup de canon lui avoit emportées : il ne lui reſtoit que deux moignons au-deſſus du coude. Il s'agiſſoit de faire deux mains artificielles, qui n'auroient pour principe de leur mouvement que celui de ces moignons, diſtribué par des fils à des doigts qui ſeroient flexibles. On aſſure que l'Officier Suédois fut renvoyé au P. Sebaſtien par les plus habiles Anglois, peu accoutumés cependant à reconnoître aucune ſupériorité dans notre Nation. Une entrepriſe ſi difficile, & dont le ſuccès ne pouvoit être qu'une eſpèce de miracle, n'effraya pas tout-à-fait le P. Sebaſtien. Il alla même ſi loin, qu'il oſa expoſer ici aux yeux de l'Académie & du Public *ſes études*, c'eſt-à-dire, ſes eſſais, ſes tentatives, & différens morceaux déja exécutés, qui devoient entrer dans le deſſein général. Mais feu Monſieur eut alors beſoin de lui pour le Canal d'Orléans, & l'interrompit dans un travail qu'il abandonna peut-être ſans beaucoup de regret. En partant, il remit le tout entre les mains d'un Méchanicien, dont il eſtimoit le génie, & qu'il connoiſſoit propre à ſuivre ou à rectifier ſes vues. C'eſt M. du Quet, dont l'Académie

a approuvé différentes inventions. Celui-ci mit la main artificielle en état de se porter au chapeau de l'Officier Suédois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre. Mais cet Etranger ne put faire un assez long séjour à Paris, & se résolut à une privation dont il avoit pris peu-à-peu l'habitude. Après tout cependant on avoit trouvé de nouveaux artifices, & passé les bornes où l'on se croyoit renfermé. Peut-être se trompera-t-on plutôt en se défiant trop de l'industrie humaine qu'en s'y fiant trop.

Feu M. le Duc de Lorraine étant à Paris *incognito*, fit l'honneur au P. Sebastien de l'aller trouver dans son Couvent, & il vit avec beaucoup de plaisir le Cabinet curieux qu'il s'étoit fait. Dès qu'il fut de retour dans ses Etats, où il vouloit entreprendre différents ouvrages, il le demanda à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, qui accorda avec joie au Prince son beau-frère un homme qu'il aimoit, & dont il étoit bien aise de favoriser la gloire. Son voyage en Lorraine, la réception & l'accueil qu'on lui fit, renouvellèrent presque ce que l'Histoire Grecque raconte sur quelques Poëtes ou Philosophes célèbres qui allèrent dans des Cours. Les Savans doivent d'autant plus s'intéresser à ces sortes d'honneurs rendus à leurs pareils, qu'ils

en sont aujourd'hui plus désaccoutumés.

Le feu Czar Pierre le Grand honora aussi le P. Sebastien d'une visite qui dura trois heures. Ce Monarque né dans une barbarie si épaisse, & avec tant de génie, créateur d'un Peuple nouveau, ne pouvoit se rassasier de voir dans le Cabinet de cet habile homme tant de modèles de Machines, ou inventées ou perfectionnées par lui ; tant d'ouvrages, dont ceux qui n'étoient pas recommandables par une grande utilité, l'étoient au moins par une extrême industrie. Après la longue application que ce Prince donna à cette espèce d'étude, il voulut boire, & ordonna au P. Sebastien, qui s'en défendit le plus qu'il put, de boire après lui dans le même verre, où il versa lui-même le vin, lui à qui le despotisme le plus absolu auroit pu persuader que le commun des hommes n'étoit pas de la même nature qu'un Empereur de Russie : on peut même penser qu'il fit naître exprès une occasion de mettre le P. Sebastien de niveau avec lui.

Ceux d'entre les Seigneurs François qui ont eu du goût & de l'intelligence pour les Méchaniques, ont voulu être en liaison particuliére avec un homme qui les possédoit si bien. Il a imaginé pour M. le Duc de Noailles, lorsqu'il faisoit la guerre en Catalogne, de nouveaux canons qui se

portoient plus aisément sur les montagnes, & se chargeoient avec moins de poudre; & il a fait des Mémoires pour M. le Duc de Chaulnes, sur un canal de Picardie. Il a été appelé pour cette partie aux études des trois Enfans de France, petits-fils du feu Roi, & il a souvent travaillé pour le Roi même. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager; de sorte que du jour au lendemain Marly changeoit de face, & étoit orné de longues allées arrivées de la veille.

Ses Tableaux mouvans ont été encore un des ornemens de Marly: il les fit sur ce qu'on en avoit exposé de cette espèce au Public, & que le feu Roi lui demanda s'il en feroit bien de pareils. Il s'y engagea, & enchérit beaucoup sur cette merveille dans deux Tableaux qu'il présenta à S. M.

Le premier, que le Roi appela son petit Opéra, changeoit cinq fois de décoration à un coup de sifflet; car ces Tableaux avoient aussi la propriété d'être résonnans ou sonores. Une petite boule qui étoit au bas de la bordure, & que l'on tiroit un peu, donnoit le coup de sifflet, & mettoit tout en mouvement, parce que tout étoit réduit à un seul principe. Les cinq actes du petit Opéra étoient représentés par des

figures qu'on pouvoit regarder comme les vraies pantomimes des Anciens ; elles ne jouoient que par leurs mouvemens ou leurs gestes, qui exprimoient les sujets dont il s'agissoit. Cet Opéra recommençoit quatre fois de suite sans qu'il fût besoin de remonter les ressorts ; & si on vouloit arrêter le cours d'une représentation à quelque instant que ce fût, on le pouvoit par le moyen d'une petite détente cachée dans la bordure, on avoit aussi-tôt un tableau ordinaire & fixe ; & si on retouchoit la petite boule, tout reprenoit où il avoit fini. Ce Tableau long de seize pouces six lignes sans la bordure, & haut de treize pouces quatre lignes, n'avoit qu'un pouce trois lignes d'épaisseur pour renfermer toutes les machines. Quand on les voyoit désassemblées, on étoit effrayé de leur nombre prodigieux & de leur extrême délicatesse. Quelle avoit dû être la difficulté de les travailler toutes dans la précision nécessaire, & de lier ensemble une longue suite de mouvemens, tous dépendans d'instrumens si minces & si fragiles ? N'étoit ce pas imiter d'assez près le méchanisme de la nature dans les animaux, dont une des plus surprenantes merveilles est le peu d'espace qu'occupent un grand nombre de machines ou d'organes qui produisent de grands effets ?

Le second Tableau, plus grand & encore plus ingénieux, représentoit un païsage où tout étoit animé. Une rivière y couloit; des Tritons, des Sirènes, des Dauphins nageoient de temps en temps dans une mer qui bornoit l'horison; on chassoit, on pêchoit; des soldats alloient monter la garde dans une citadelle élevée sur une montagne; des vaisseaux arrivoient dans un port, & saluoient de leur canon la Ville: le P. Sebastien lui même étoit là qui sortoit d'une Eglise pour aller remercier le Roi d'une grace nouvellement obtenue; car le Roi y passoit en chassant avec sa suite. Cette grace étoit quarante pièces de marbre qu'il donnoit aux Carmes de la Place Maubert pour leur grand Autel. On diroit que le P. Sebastien eût voulu rendre vraisemblable le fameux Bouclier d'Achille pris à la lettre, ou ces statues à qui Vulcain savoit donner du mouvement, & même de l'intelligence.

En même temps que le Roi donna à l'Académie le Réglement de 1699, il nomma le P. Sebastien pour un des honoraires. Son titre ne l'obligeoit à aucun travail réglé, & d'ailleurs il étoit fort occupé au dehors: cependant outre quelques ouvrages qu'il nous a donnés, comme son élégante machine du systême de Galilée pour les corps pesans, ses combinaisons

des carreaux mi-partis, qui ont excité d'autres Savans à cette recherche, il a été souvent employé par l'Académie pour l'examen des machines, qu'on ne lui apportoit qu'en trop grand nombre. Il en faisoit très-promptement l'analyse & le calcul, & même sans analyse & sans calcul il auroit pu s'en fier au coup-d'œil, qui en tout genre n'appartient qu'aux Maîtres, & non pas même à tous. Ses critiques n'étoient pas seulement accompagnées de toute la douceur nécessaire, mais encore d'instructions & de vues qu'il donnoit volontiers : il n'étoit point jaloux de garder pour lui seul ce qui faisoit sa supériorité.

Les dernières années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, & enfin il mourut le 5 Février 1729.

Il arrive quelquefois que des talens médiocres, de foibles connoissances, que l'on ne compteroit pour rien dans des personnes obligées par leur état à en avoir du moins de cette espèce, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas. Ces talens, ces connoissances font fortune par n'être pas à leur place ordinaire. Mais le P. Sebastien n'en a pas été plus estimé comme Méchanicien ou comme Ingénieur, parce qu'il étoit Religieux. Quand il ne l'eût pas été, sa réputation n'y auroit rien perdu. Son mérite personnel

en a même paru davantage ; car, quoique fort répandu au dehors, presque incessamment dissipé, il a toujours été un très-bon Religieux, très fidèle à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste, &, selon l'expression dont se servit feu M. le Prince, en parlant de lui au Roi, *aussi simple que ses machines.* Il conserva toujours dans la dernière rigueur tout l'extérieur convenable à son habit : il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde ; & que le monde ne manque pas de désapprouver, & de railler dans ceux mêmes à qui il l'a donné, quand ils ne sont pas faits pour l'avoir. Et comment eût-il manqué aux bienséances d'un habit qu'il n'a jamais voulu quitter, quoique des personnes puissantes lui offrissent de l'en défaire par leur crédit, en se servant de ces moyens que l'on a su rendre légitimes ? Il ne prêta point l'oreille à des propositions qui en auroient apparemment tenté beaucoup d'autres ; & il préféra la contrainte & la pauvreté où il vivoit, à une liberté & à des commodités qui eussent inquiété sa délicatesse de conscience.

ÉLOGE

ELOGE
DE MONSIEUR
BIANCHINI.

FRANÇOIS BIANCHINI naquit à Vérone le 13 Décembre 1662 de Gaspard Bianchini & de Cornélie Vailetti.

Il embrassa l'état Ecclésiastique; & l'on pourroit croire que des vues de fortune, plus sensées & encore mieux fondées en Italie que par-tout ailleurs, l'y déterminèrent, s'il n'avoit donné dans tout le cours de sa vie des preuves d'une sincère piété. Il fut reçu Docteur en Théologie: mais il ne se contenta pas des connoissances qu'exige ce grade; il voulut posséder à fond toute la belle Littérature, & non-seulement les Livres écrits dans les langues savantes, mais aussi les Médailles, les Inscriptions, les Bas-reliefs, tous les précieux restes de l'Antiquité, trésors assez communs en Italie pour prouver encore aujourd'hui son ancienne domination.

Après avoir amassé des richesses de ce genre presque prodigieuses, il forma le dessein d'une Histoire universelle, conduite depuis la création du monde jusqu'à

nos jours, tant Profane qu'Eccléſiaſtique; mais l'une de ces parties toujours ſéparée de l'autre, & ſéparée avec tant de ſcrupule, qu'il s'étoit fait une loi de n'employer jamais dans la Profane rien de ce qui n'étoit connu que par l'Eccléſiaſtique. La Chronologie ou de ſimples Annales ſont trop sèches; ce ne ſont que des parties de l'Hiſtoire miſes véritablement à leur place, mais ſans liaiſon, & iſolées. *Un air de Muſique* (c'eſt lui-même qui parle) *eſt ſans comparaiſon plus aiſé à retenir que le même nombre de Notes qui ſe ſuivroient ſans faire un chant.* D'un autre côté, l'Hiſtoire, qui n'eſt pas continuellement appuyée ſur la Chronologie, n'a pas une marche aſſez réglée ni aſſez ferme. Il vouloit que la ſuite des temps & celle des faits ſe développaſſent toutes deux enſemble avec cet agrément que produiſent, même aux yeux, la diſpoſition induſtrieuſe & la mutuelle dépendance des parties d'un corps organiſé.

Il avoit imaginé une diviſion des temps facile & commode, 40 ſiècles depuis la Création juſqu'à Auguſte, 16 ſiècles d'Auguſte à Charles V, chacun de ces 16 ſiècles partagés en cinq vingtaines d'années; de ſorte que dans les huit premiers, de même que dans les huits derniers, il y a 40 de ces vingtaines comme 40 ſiècles

dans la première diviſion, régularité de nombres favorable à la mémoire. Au milieu des 16 ſiècles comptés depuis Auguſte ſe trouve juſtement Charlemagne, époque des plus illuſtres. Le haſard ſembloit s'être ſouvent trouvé d'accord avec les intentions de M. Bianchini. Il avoit imaginé de plus de mettre à la tête de chaque ſiècle de la quarantaine par où il ouvroit ce grand théâtre, & enſuite à la tête de chaque vingtaine d'années, la repréſentation de quelque monument qui eût rapport aux principaux événemens qu'on alloit voir : c'étoit la décoration particulière de chaque Scène, non pas un ornement inutile, mais une inſtruction ſenſible donnée aux yeux & à l'imagination par tout ce qui nous reſte de plus rare & de plus curieux.

Il publia en 1697 la première partie de ce grand deſſein. Elle devoit contenir les 40 premiers ſiècles de l'Hiſtoire Profane; mais il ſe trouva que le Volume auroit été d'une groſſeur difforme, & il n'y entra que 32 ſiècles, qui finiſſent à la ruine du grand Empire d'Aſſyrie. Le titre eſt : *La Iſtoria Univerſale provata con monumenti, & figurata con Simboli de gli Antichi.* M. Bianchini occupé d'autres travaux qui lui ſont ſurvenus, n'a point donné de ſuite. Mais cette partie n'eſt pas ſeule-

ment suffisante pour donner une haute idée de tout l'Ouvrage; elle en est le morceau qui eût été le plus considérable, par la difficulté & l'obscurité des matières à éclaircir : là précisément où elle se termine, le jour alloit commencer à paroître, & à conduire les pas de l'Historien.

Si d'un grand Palais ruiné on en trouvoit tous les débris confusément dispersés dans l'étendue d'un vaste terrein, & qu'on fût sûr qu'il n'en manquât aucun, ce seroit un prodigieux travail de les rassembler tous, ou du moins, sans les rassembler, de se faire, en les considérant, une idée juste de toute la structure de ce Palais. Mais s'il manquoit des débris, le travail d'imaginer cette structure seroit plus grand, & d'autant plus grand, qu'il manqueroit plus de débris; & il seroit fort possible que l'on fît de cet édifice différens plans qui n'auroient presque rien de commun entr'eux. Tel est l'état où se trouve pour nous l'Histoire des temps les plus anciens. Une infinité d'Auteurs ont péri; ceux qui nous restent ne sont que rarement entiers : de petits fragmens, & en grand nombre, qui peuvent être utiles, sont épars çà & là dans des lieux fort écartés des routes ordinaires, où l'on ne s'avise pas de les aller déterrer. Mais ce qu'il y a de pis, & qui n'arriveroit pas à

des débris matériels, ceux de l'Hiſtoire ancienne ſe contrediſent ſouvent; & il faut ou trouver le ſecret de les concilier, ou ſe réſoudre à faire un choix qu'on peut toujours ſoupçonner d'être un peu arbitraire. Tout ce que des Savans du premier ordre, & les plus originaux, ont donné ſur cette matière, ce ſont différentes combinaiſons de ces matériaux d'Antiquité; & il y a encore lieu à des combinaiſons nouvelles, ſoit que tous les matériaux n'aient pas été employés, ſoit qu'on en puiſſe faire un aſſemblage plus heureux, ou ſeulement un autre aſſemblage.

Il paroît que M. Bianchini les a ramaſſés de toutes parts avec un extrême ſoin, & les a mis en œuvre avec une induſtrie ſingulière. Les ſiècles qui ont précédé le Déluge, vuides dans l'Hiſtoire Profane que l'on traite ici, & à laquelle on interdit le ſecours de l'Hiſtoire Sainte, ſont remplis par l'invention des Arts les plus néceſſaires, & l'on en rapporte tout ce que les Anciens en ont dit de plus certain, ou imaginé de plus vraiſemblable. Il eſt aiſé de voir quels ſujets ſuivent le Déluge. Par-tout c'eſt un grand ſpectacle raiſonné, appuyé non-ſeulement ſur les témoignages que le ſavoir peut fournir, mais encore ſur des réflexions tirées de la nature des choſes, & fournies par

l'eſprit ſeul, qui donne la vie à ce grand amas de faits inanimés. Rien n'eſt mieux manié que les établiſſemens des premiers Peuples en différens Pays, leurs tranſmigrations, leurs Colonies, l'origine des Monarchies ou des Républiques, les navigations ou de Marchands ou de Conquérans; & ſur ce dernier article, M. Bianchini fait toujours grand cas de ce qu'il appelle la *Thalaſſocratie*, l'empire ou du moins l'uſage libre de la mer. En effet, l'importance de cette Thalaſſocratie connue & ſentie dès le premier temps, l'eſt aujourd'hui plus que jamais; & les Nations de l'Europe s'accordent aſſez à penſer qu'elles acquièrent plus de véritable puiſſance en s'enrichiſſant par un commerce tranquille, qu'en agrandiſſant leurs Etats par des conquêtes violentes. Selon M. Bianchini, ce n'étoit point du raviſſement d'Hélène qu'il s'agiſſoit entre les Grecs & les Troyens : c'étoit de la navigation de la Mer Egée & du Pont Euxin, ſujet beaucoup plus raiſonnable & plus intéreſſant; & la guerre ne ſe termina point par la priſe de Troye, mais par un traité de commerce. Cela eſt même aſſez fondé ſur l'Antiquité : mais de-là l'Auteur ſe trouve conduit à un paradoxe plus ſurprenant; c'eſt que l'Iliade n'eſt qu'une pure Hiſtoire, allégoriſée dans le goût oriental.

Ces Dieux, tant reprochés à Homère, & qui pourroient l'empêcher d'être reconnu pour divin, ſont pleinement juſtifiés par un ſeul mot; ce ne ſont point des Dieux, ce ſont des hommes & des Nations. Seſoſtris, Roi de l'Ethiopie Orientale ou Arabie, avoit conquis l'Egypte, toute l'Aſie mineure, une partie de la grande Aſie; & après ſa mort, les Rois ou Princes qu'il avoit rendus tributaires, ſecouèrent peu-à-peu le joug. Le Jupiter d'Homère eſt celui des ſucceſſeurs de Seſoſtris, qui régnoit au temps de la guerre de Troye; il ne commande qu'à demi aux Dieux, c'eſt-à-dire aux Princes ſes vaſſaux, & il ne les empêche pas de prendre parti pour les Grecs ou pour les Troyens, ſelon leurs intérêts & leurs paſſions. Junon eſt la Syrie appellée *blanche*, alliée de l'Ethiopie Orientale, mais avec quelque dépendance; & cette Syrie eſt caractériſée par les *bras blancs* de Junon. Minerve eſt la ſavante Egypte; Mars, une ligue de l'Arménie, de la Colchide, de la Thrace & de la Theſſalie, & ainſi des autres. A la faveur de cette allégorie, Homère ſe retrouve divin; il faut avouer cependant qu'il l'étoit déja, quoiqu'on ne la connût point.

Après tout ce qui vient d'être dit, on ne s'attendroit point que M. Bianchini fût

un grand Mathématicien. Naturellement le génie des vérités mathématiques & celui de la profonde érudition ſont oppoſés ; ils s'excluent l'un l'autre, ils ſe mépriſent mutuellement : il eſt rare de les avoir tous deux, & alors même il eſt preſque impoſſible de trouver le temps de ſatisfaire à tous les deux. M. Bianchini les poſſéda pourtant enſemble, & les porta loin. Il eut une occaſion heureuſe de donner en même temps des preuves inconteſtables de l'un & de l'autre. Lorſqu'au commencement de ce ſiècle il fut queſtion à Rome de l'affaire du Calendrier dont nous avons parlé en 1700 (a) & 1701 (b), & que le Pape Clément XI eut fait une Congrégation ſur ce ſujet, M. Bianchini, qu'il en avoit nommé Secrétaire, fit deux Ouvrages qui avoient rapport & à cette grande affaire & à ſa nouvelle dignité, & où la Mathématique ſe lioit néceſſairement avec l'érudition la plus recherchée. Il les publia en 1703 ſous ces titres : *De Calendario & Cyclo Cæſaris, ac de Canone Paſchali Sancti Hippolyti Martyris, Diſſertationes duæ.* Telle eſt la nature de ces Ouvrages, qu'on les défigureroit trop, ſi on vouloit

(a) Page 127 & ſuiv., ſeconde édition.
(b) Page 105 & ſuiv., ſeconde édition.

en donner une idée : tout Lecteur en sentira le prix, pourvu qu'il soit assez savant pour les bien lire. Nous rapporterons seulement que l'Auteur s'est attaché à défendre le Canon Paschal de Saint Hippolyte, que le grand Scaliger avoit hardiment traité de *puérile*, & qui, par les remarques de M. Bianchini, se trouve être le plus bel Ouvrage qu'on ait fait en ce genre jusqu'à la réformation du Calendrier sous Grégoire XIII. Ce devoit être un double plaisir pour un Savant & pour un Catholique zélé, qu'une victoire remportée en cette matière sur Scaliger.

M. Bianchini fut purement Mathématicien dans la construction du grand Gnomon qu'il fit dans l'Eglise des Chartreux de Rome, pareil à celui que le grand M. Cassini avoit fait dans S. Petrone de Bologne. Il en vient de naître un troisième dans S. Sulpice de Paris, par les soins d'un Pasteur qui songe à tout, & on en finit actuellement à l'Observatoire un quatrième. Ces Gnomons ne sont que des grands quarts de cercle, mais plus justes à proportion de leur grandeur, & ce plus de justesse paye assez tous les soins presque incroyables de leur construction. Clément XI. fit frapper une Médaille du Gnomon des Chartreux, & M. Bianchini

publia une ample dissertation *De Nummo & Gnomone Clementino.*

Il partageoit continuellement sa vie entre les recherches d'Antiquité & les recherches de Mathématique, sur-tout celles d'Astronomie. Tantôt Astronome, & tantôt Antiquaire, il observoit ou les cieux ou d'anciens monumens avec des yeux éclairés de la lumière propre à chaque objet; ou plutôt il savoit prendre des yeux différens selon ses différens objets. Nous ne donnerons pour exemple de cette remarque alternative, que ses deux derniers Ouvrages imprimés à une année l'un de l'autre. Le premier en 1727, *Camera ed Inscrizioni Sepolcrali de' Liberti, Servi, ed Ufficiali della Casa di Augusto, &c.* Le second en 1728, *Hesperi & Phosphori nova Phænomena, sive Observationes circa Planetam Veneris.*

On découvrit en 1726, hors de Rome, sur la Voie Appienne, un bâtiment souterrein consistant en trois grandes salles, dont les murs étoient percés dans toute leur étendue de niches pareilles à celles que l'on fait dans les colombiers, afin que les pigeons s'y logent. Elles étoient remplies le plus souvent de quatre urnes cinéraires, & accompagnées d'Inscriptions, qui marquoient le nom de la con-

dition des perſonnes dont on voyoit les cendres : tous étoient ou Eſclaves ou Affranchis de la Maiſon d'Auguſte, & principalement de celle de Livie. L'édifice étoit magnifique, tout de marbre, avec des ornemens de Moſaïque d'un bon goût. M. Bianchini ne manqua pas de ſentir toute la joie d'un Antiquaire, & de ſe livrer avec tranſport à ſa curioſité. Il penſa lui en coûter la vie : il alloit tomber de quarante pieds de haut dans ces ruines ; & il fit, pour ſe retenir, un effort violent dont il fut long-temps fort incommodé ; ce qui interrompit les obſervations qu'il faiſoit en même temps ſur Vénus. Il s'enfermoit donc le jour dans le colombier ſépulcral & ſouterrein, & la nuit il montoit dans ſon Obſervatoire. Il a donné une deſcription exacte de ce colombier, & toutes les recherches ſavantes qu'on peut faire à l'occaſion des Inſcriptions, ſur-tout l'explication d'un grand nombre de nom d'offices, qui ſont ſans doute d'une excellente latinité, vu le ſiècle, mais d'une latinité preſque perdue aujourd'hui. En joignant le nombre des morts de ce grand tombeau à ceux d'un autre tout pareil découvert précédemment, & qui n'étoit non plus que pour la Maiſon d'Auguſte, M. Bianchini en trouve 6000, ſans tous ceux qui devoient être diſperſés en une infinité

d'autres lieux plus éloignés de Rome. Ce grand nombre n'étonne plus, dès que l'on voit par plusieurs charges rapportées dans les Inscriptions combien le service étoit divisé en petites parties. Telle Esclave n'étoit employée qu'à peser la laine que filoit l'Impératrice, une autre à garder ses boucles d'oreilles, une autre son petit chien.

Les observations de M. Bianchini sur Vénus nous intéressent davantage. Vénus est très-difficile à observer autant & de la manière qu'il le faudroit pour en apprendre tout ce que la curiosité astronomique demanderoit. Comme le cercle de sa révolution autour du Soleil est renfermé dans celui de la terre, on ne la voit ni quand elle est entre le Soleil & nous, parce qu'alors son hémisphère obscur est tourné vers nous; ni quand le Soleil est entre nous & elle, parce qu'alors il la cache ou l'efface. Il ne reste que le temps où elle n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux parties opposées de son cours, & où même elle en est à un certain éloignement. Ces temps, qui précèdent le lever du Soleil ou suivent son coucher, sont courts, parce que Vénus ne s'écarte pas beaucoup du Soleil; encore en faut-il nécessairement perdre une bonne demi-heure pour attendre que Vénus soit assez

dégagée des rayons de cet aſtre. Mercure, qui étant plus proche du Soleil eſt encore plus dans le cas de ces difficultés, échappe preſque entièrement aux Aſtronomes.

M. Caſſini étant encore en Italie, s'étoit appliqué en 1666 & 1667 à découvrir les taches de Vénus, pour déterminer par leur moyen ſon mouvement diurne ou de rotation, ſi elle en avoit un. Il vit des taches à la vérité, & même une partie plus luiſante, qui fait le même effet par rapport au mouvement de rotation; il crut que ce mouvement pouvoit être de 23 heures, ſi cependant ce n'en étoit pas un de libration, tel que celui qu'on attribue à la Lune, car les plus grands Hommes ſont les moins hardis à affirmer. Le peu de durée que pouvoit avoir chacune de ſes obſervations, lui rendoit le tout aſſez incertain, & depuis ce temps-là il paroît avoir abandonné cette Planète. Enſuite M. Huguens, qui avoit découvert l'Anneau de Saturne & un de ſes Satellites, chercha inutilement des taches dans Vénus; il n'y vit qu'une lumière parfaitement égale. Nous avons dit en 1700 (*a*), que M. de la Hire y avoit vu de grandes inégalités en ſaillie, qui pouvoient être

(*a*) Page 121, ſeconde édition.

des montagnes ; ce qui ne s'accorde ni avec M. Cassini, ni avec M. Huguens, & ne prouve que la difficulté du sujet. En dernier lieu, le P. Briga, Jésuite, Professeur en Mathématique au Collège de Florence, qui travailloit à un grand Ouvrage sur Vénus, avoit invité tous les Observateurs de sa connoissance & en Europe & à la Chine, à chercher les taches de cette Planète avec leurs meilleurs Télescopes ; & tous lui avoient répondu qu'ils y avoient perdu leurs peines.

De plus, il manquoit à la théorie de Vénus que sa parallaxe fût connue par observation immédiate ; elle n'étoit que tirée par des conséquences ou des circuits, toujours moins sûrs que l'observation. On sait que la parallaxe d'une Planète est la différence entre les deux lieux du ciel où on la rapporte vue du centre de la terre, ou vue d'un point de la surface ; ce qui donne la grandeur dont le demi-diamètre de la terre seroit vu de cette Planète, & la distance de la Planète à la terre.

Ce fut par la recherche de la parallaxe de Vénus que M. Bianchini commença. Il voulut tenter d'y appliquer l'ingénieuse méthode trouvée par feu M. Cassini pour la parallaxe de Mars, & expliquée en 1706 (a). Elle consiste à comparer à une

(a) Page 97 & suiv.

étoile fixe extrêmement proche de la Planète dont on cherche la parallaxe, le mouvement de cette Planète, & cela pendant un temps assez long. On n'auroit pas vu assez long-temps Vénus prise le matin ou le soir; mais avec des lunettes on la peut voir en plein jour & dans le Méridien, quelquefois même à l'œil nud, & alors on avoit le temps nécessaire. Mais on ne voit pas ainsi les fixes, à moins cependant qu'elles ne soient de la première grandeur, & c'étoit un pur bonheur d'en trouver quelqu'une extrêmement proche de Vénus vue en plein jour & au Méridien. M. Bianchini espéra, sur la foi des tables du mouvement de Vénus, que le 3 Juillet 1716 elle se trouveroit dans le Méridien à-peu-près avec *Régulus*, ou le *cœur du Lion*; & en effet, il vit ces deux astres dans la même ouverture de sa lunette. Il répéta l'observation les trois jours suivans; & après s'en être bien assuré, il trouva par la méthode de M. Cassini, & vérifia encore par une autre voie, que la parallaxe de Vénus étoit de 24 secondes. Nous supprimons toutes les attentions fines & délicates qu'il apporta; le mérite n'en seroit senti que par les Astronomes, & les Astronomes supposeront aisément qu'il ne les oublia

pas dans une recherche si nouvelle & si importante.

Il ne faut pourtant pas compter pour absolument sûres les 24 secondes de la parallaxe de Vénus ; elles en donneroient 14 pour celle du Soleil, qui, selon M. Cassini, n'est que de 10, &, selon M. de la Hire, de 6, & ces deux noms sont d'un grand poids. C'est plutôt la manière de trouver la parallaxe de Vénus, qui est enfin trouvée par M. Bianchini, que ce n'est cette parallaxe même. Il vouloit recommencer ses observations en 1724, où Vénus se devoit retrouver en passant par le Méridien dans la même position à peu-près à l'égard de Régulus, position unique & précieuse. Mais il n'eut plus alors le même lieu pour observer, & il n'en put avoir d'autre qui y fût propre : Eh ! quel déplaisir de dépendre tant d'un certain concours de circonstances étrangères? Comme Vénus ne revenoit avec Régulus qu'au bout de huit ans, il se flatta de reprendre son travail en 1732 ; mais sa vie ne s'est pas étendue jusques-là.

Il fut plus heureux dans l'observation encore plus importante des taches de Vénus, qu'il fit en 1726. Ce n'étoit pas la faute de ceux qui ne les avoient point vues, ou les avoient mal vues : ils ne se servoient

ſervoient que de verres de 50 ou 60 pieds de foyer, qui n'étoient pas ſuffiſans. Campani & Divini, les plus excellens Ouvriers en ce genre, en avoient fait de 100 & de 120 pieds; mais la difficulté étoit de manier des tuyaux de cette énorme longueur, qui ſe courboient toujours très-ſenſiblement vers le milieu. M. Huguens avoit ingénieuſement imaginé le moyen de ſe paſſer de tuyau; mais il reſtoit encore tant d'embarras & d'incommodités, qu'on auroit apparemment abandonné l'invention, ſi M. Bianchini n'eût trouvé le ſecret de remédier à tout. Il vint à Paris en 1712, & fit voir à l'Académie ſa machine, qui parut ſimple, portative, maniable, & expéditive au-delà de tout ce qu'on eût oſé eſpérer. L'Académie a cru qu'elle en devoit la déſcription au Public, & elle l'a donnée dans ſes Mémoires de 1713 (*a*). Il étoit dans l'ordre que l'Auteur en recueillît le fruit. Il vit très-ſûrement les taches de Vénus priſe dans toutes les ſituations où elle le peut être, & dans toute la variété, quoiqu'aſſez bornée, de ces ſituations. Ces taches, vues par les grands verres qu'il employoit, ne ſont que comme les taches de la Lune vues à l'œil nud; & ſi celles-ci ſont des mers, les autres en

(*a*) Page 299 & ſuiv.

ſeront auſſi. Il conſeille à ceux qui voudront bien voir les taches de Vénus, de s'accoutumer auparavant à regarder avec attention celles de la Lune, à bien ſuivre leurs contours, & à les diſtinguer les unes des autres. L'œil préparé par cet apprentiſſage en ſera plus habile & plus ſavant, quand il ſe tranſportera ſur Vénus.

M. Bianchini en diſtingua aſſez nettement les taches pour y établir vers le milieu du diſque ſept mers, qui ſe communiquent par quatre détroits, & vers les extrémités deux autres mers ſans communication avec les premières. Des parties qui ſembloient ſe détacher du contour de ces mers, il les appela promontoires, & en compta huit. Comme il avoit un droit de propriété ſur ce grand Globe preſque tout nouveau, & dû à ſes veilles, il impoſa des noms à ces mers, à ces détroits, à ces promontoires; & à l'exemple tant des anciens Grecs qui ont mis dans le ciel leurs Héros, que des Aſtronomes modernes qui ont rempli la Lune de Philoſophes & de Savans, il favoriſa qui il voulut de ces eſpèces d'apothéoſes, toujours cependant avec un choix judicieux. Il avoit reçu des graces du Roi de Portugal, & il donna ſon nom à la première mer. Pour ces autres grands Pays dont il diſpoſoit, il les partagea entre les Généraux Portugais les

plus illustres par leurs conquêtes dans les deux Indes, & entre les plus célèbres Navigateurs qui ont ouvert le chemin à ces conquêtes. Galilée & Cassini se trouvent-là, non pas tant par l'amour de M. Bianchini pour sa Patrie, que parce que ces deux grands Hommes, qui n'ont jamais navigué, ont été aussi utiles à la navigation & à la connoissance du Globe terrestre que Colomb, Vespuce & Magellan. L'Académie des Sciences & le nouvel Institut de Bologne ont aussi leur place dans Vénus. Les principaux Domaines des Savans ne sont point exposés à la jalousie des autres hommes.

Nous avons dit en plusieurs endroits de nos Histoires, & principalement en 1701 (*a*), quelle est la méthode dont on se sert pour découvrir par les taches d'une Planète, & par les circonstances de leur mouvement, l'axe de la rotation, & sa position sur le plan de l'orbite que la Planète décrit. Parce que Vénus est une Planète inférieure, on ne sauroit voir son disque entièrement éclairé du Soleil : il y a toujours sur ce disque une ligne qui sépare la partie obscure d'avec l'éclairée, & est une portion d'un cercle qui, vu du Soleil, sépareroit les deux hémisphères, l'un éclairé, l'autre obscur. Le plan de ce

(*a*) Page 101 & suiv., seconde édition.

cercle eſt toujours perpendiculaire à une ligne tirée du centre du Soleil à celui de Vénus, & cette ligne eſt néceſſairement dans le plan de l'orbite de Vénus ou de ſon écliptique particulière. C'eſt par rapport à la ligne de la dernière illumination ſur le diſque de la Planète, que M. Bianchini obſervoit le mouvement des taches & l'inclinaiſon de la ligne de ce mouvement : par-là il parvint à déterminer que l'axe de la rotation de Vénus étoit incliné de 15 degrés à ſon orbite ou écliptique.

Lorſque l'axe de rotation d'une Planète eſt perpendiculaire à ſon orbite, comme l'eſt preſque celui de Jupiter, cette Planète a toujours le Soleil dans ſon équateur, & ſes deux poles éclairés en même temps ; elle jouit d'un équinoxe perpétuel, & chacune de ſes parties n'a jamais que la même ſaiſon. Si au contraire l'axe de rotation eſt infiniment incliné ſur l'orbite, c'eſt à-dire couché dans ſon plan, la Planète n'a un équinoxe que deux fois dans ſon année ; ſes deux poles ont alternativement le Soleil vertical, & chacune de ſes parties a la plus grande inégalité de ſaiſons qu'il ſoit poſſible. L'axe de Vénus eſt ſi incliné ſur ſon orbite, qu'il s'en faut peu qu'elle ne ſoit dans ce dernier cas ; & l'on ne connoît point de Planète qui à cet égard diffère tant de Jupiter.

M. Caſſini avoit cru, ou plutôt ſoupçonné que la rotation de Vénus étoit de 23 heures. Il voyoit d'un jour à l'autre une certaine partie du diſque avancée d'une certaine quantité, & il jugeoit qu'elle s'étoit ainſi avancée après une révolution entière du Globe, qui par conſéquent n'auroit pas duré 24 heures. Cela étoit fort poſſible; mais il l'étoit auſſi que le Globe n'eût pas fait une révolution entière, qu'il en eût ſeulement continué une dont la lenteur auroit été néceſſairement aſſez grande. On n'avoit point d'exemple d'une lenteur pareille dans aucune rotation de Planètes; mais, quoique peu vraiſemblable, elle n'a pas laiſſé de ſe trouver vraie, & M. Bianchini a déterminé la rotation de Vénus de 24 jours huit heures. Selon le ſyſtême de M. Mairan, rapporté en cette année 1729 (*a*), cette lenteur de la rotation de Vénus eſt en partie une ſuite de la grande inclinaiſon de l'axe.

Enfin, une découverte très-remarquable de M. Bianchini eſt celle du parallèliſme conſtant de l'axe de Vénus ſur ſon orbite, pareil à celui que Copernic fut obligé de donner à la terre. Ce qu'il avoit imaginé & ſuppoſé pour le beſoin de ſon ſyſtême, eſt maintenant vérifié dans toutes les Planètes dont on connoît la rotation : nulle

(*a*) Page 51 & ſuiv.

variété à cet égard, tandis que tout le reſte varie ; & Copernic a eu la gloire de deviner ce qui fait aujourd'hui une des principales clefs de l'Aſtronomie phyſique. Cependant M. Bianchini craint que ce parallélisme de Vénus, & quelques autres points où la bonne Aſtronomie le jette indiſpenſablement, ne paroiſſent trop favorables à Copernic, & il a toujours grand ſoin d'avertir que tout cela peut s'accorder avec Ticho. Ces précautions ſont néceſſaires aux Compatriotes de Galilée ; une petite différence de climat en mettroit apparemment dans leur ſtyle.

L'Ouvrage ſur les phénomènes de Vénus fait mention d'une Méridienne que M. Bianchini vouloit tracer dans toute l'étendue de l'Italie, à l'exemple de la Méridienne de la France, unique juſqu'à préſent. Pendant l'eſpace de huit années, il avoit employé tous les intervalles de ſes autres travaux à faire tous les préparatifs néceſſaires pour ce grand deſſein ; mais il n'a pas vécu aſſez pour en commencer ſeulement l'exécution.

Nous nous arrêtons-là, en avouant que nous lui faiſons tort de nous y arrêter ; mais la raiſon même qui nous y oblige tourne à ſa gloire. *Les Vies des Papes, par Anaſtaſe le Bibliothécaire*, dont il a donné une nouvelle édition en trois tomes *in-fol.*,

enrichie d'une infinité de recherches très-ſavantes, ſont un trop grand Ouvrage qui nous meneroit trop loin, ſur-tout après ceux du même genre dont nous avons rendu compte; & pluſieurs Ouvrages moins conſidérables ſeulement par le volume, ſont en trop grand nombre. Il y en a même quelques-uns qui ſont des pièces d'éloquence; & l'on dit qu'il embraſſoit juſqu'à la Poëſie. Il ſe trouve en effet dans ſon ſtyle, quand les occaſions s'en préſentent, une force & une beauté d'expreſſion, des figures, des comparaiſons, qui ſentent le génie poëtique.

L'Académie le mit dès l'an 1700 dans le petit nombre de ſes Aſſociés étrangers.

Il mourut d'une hydropiſie le 2 Mars 1729. On lui trouva un cilice, qui ne fût découvert que par ſa mort; & toute ſa vie, par rapport à la Religion, avoit été conforme à cette pratique ſecrette. La facilité, la candeur de ſes mœurs étoient extrêmes, & encore plus, s'il ſe peut, ſon ardeur à faire plaiſir. Il n'étoit jamais engagé dans aucune étude ſi intéreſſante pour lui, dans aucun travail dont la continuation fût ſi indiſpenſable & l'interruption ſi nuiſible, qu'il n'abandonnât tout dans le moment avec joie pour rendre un ſervice.

Son mérite a été bien connu, & l'on

pourroit dire récompenſé, ſi l'on s'en rapportoit à ſa modeſtie. Il a eu deux Canonicats dans deux des principales Egliſes de Rome. Il a été Camérier d'honneur de Clément XI, & Prélat domeſtique de Benoît XIII. Outre le Secrétariat de la Congrégation du Calendrier, Clément XI lui donna par une bulle une Intendance générale ſur toutes les Antiquités de Rome, auxquelles il étoit défendu de toucher ſans ſa permiſſion. Il auroit pu aſpirer plus haut dans un Pays où l'on ſait qu'il faut quelquefois décorer la pourpre elle-même par les talens & par le ſavoir; l'exemple récent du Cardinal Noris l'autoriſoit à prendre des vues ſi élevées & ſi flatteuſes : mais on aſſure que ſa modération naturelle & la Religion l'en préſervèrent toujours.

ÉLOGE
DE M. MARALDI.

JACQUES-PHILIPPE MARALDI naquit le 21 Août 1665 à Perinaldo, dans le Comté de Nice, lieu déja honoré par la naiſſance du grand Caſſini. Il fut fils de François

ançois Maraldi & d'Angela-Catherine Caſſini, ſœur de ce fameux Aſtronome.

Après qu'il eut fini avec diſtinction le cours des études ordinaires, ſon goût naturel le porta aux Sciences plus élevées, aux Mathématiques ; & il y avoit fait tant de progrès à l'âge de 22 ans, que ſon oncle, établi en France depuis pluſieurs années, l'y appela en 1687 pour cultiver lui-même ſes talens, & les faire connoître dans un Pays où l'on avoit eu un ſoin ſingulier d'en raſſembler de toutes parts. Sans doute M. Caſſini, étranger & circonſpect comme il étoit, ne ſe fût pas chargé d'un neveu dont il n'eût pas beaucoup eſpéré, & qui lui auroit été plus reproché que tout autre qu'il eût mis à la même place.

Dès les premiers temps que M. Maraldi ſe mit à obſerver le Ciel, il conçut le deſſein de faire un Catalogue des étoiles fixes. Ce Catalogue eſt la pièce fondamentale de tout l'édifice de l'Aſtronomie. Les fixes, qui à la vérité ont un mouvement, mais d'une extrême lenteur, & d'une quantité préſentement bien connue, & qui d'ailleurs ne changent point de ſituation entr'elles, ſont priſes pour des points immobiles auxquels ont rapport tous les mouvemens qui ſont au-deſſous d'elles, ceux des Planètes & des

Comètes ; & par-là il eſt de la dernière importance de connoître exactement & le nombre & la poſition de ces points lumineux qui régleront tout. Non-ſeulement les Téleſcopes ont prodigieuſement enrichi le Ciel de fixes, auparavant inviſibles ; mais la ſimple vue, plus attentive & mieux dirigée, en a porté le nombre beaucoup au-delà de celui que les Anciens avoient prétendu déterminer à-peu-près, & c'eſt proprement de nos jours qu'il n'eſt preſque plus permis de les compter. Mais que ne peut la curioſité ingénieuſe & opiniâtre ? On les compte, ou du moins on leur aſſigne à toutes leurs places dans leurs conſtellations. Le Catalogue de Bayer eſt celui dont les Aſtronomes ſe ſervent le plus ordinairement, & auquel ils ſemblent être convenus de donner leur confiance : mais M. Maraldi crut pouvoir porter la préciſion & l'exactitude au-delà de celles de tous les Catalogues connus, & il ſe détermina courageuſement à en faire un nouveau.

Quelques efforts d'eſprit que l'on faſſe, & quelque aſſiduité qu'on y donne, on eſt trop heureux quand il n'en coûte que de demeurer dans ſon cabinet. Ces veilles, que les Savans & les Poëtes même ont tant de ſoin de faire valoir, priſes dans le ſens le plus littéral, ne ſont pas des

veilles en comparaiſon de celles qui ſe font en plein air & en toutes faiſons pour étudier le Ciel. Le Géomètre le plus laborieux mène preſque une vie molle au prix d'un Aſtronome également occupé de ſa ſcience. Sur-tout quand on a entrepris un Catalogue des fixes, on n'a point trop de toutes les nuits de l'année : les ſeules que l'on ait de relâche ſont celles où le Ciel eſt trop couvert ; encore ſe plaint-on de cette grace de la Nature. Auſſi M. Maraldi altéra-t-il beaucoup ſa ſanté par un ſi long & ſi rude travail ; il en contracta de fréquens maux d'eſtomac, dont il s'eſt toujours reſſenti, parce qu'il ne put pas s'empêcher d'en entretenir toujours la cauſe.

Cependant il communiquoit aſſez facilement ce qui lui avoit tant coûté. De ſon Ouvrage, qui n'eſt encore que manuſcrit, il en a détaché des poſitions d'étoiles, dont quelques Auteurs avoient beſoin ; par exemple, M. Deliſle pour ſon Globe céleſte, M. Manfredi pour ſes Ephémérides ; M. Iſaac Broukner pour le Globe dont il a été parlé en 1725 (*a*).

Son Catalogue n'étoit pas ſeulement ſur le papier ; il étoit tellement gravé dans ſa tête, qu'on ne lui pouvoit déſigner

(*a*) Pages 103 & 104.

aucune étoile quoique preſque imperceptible à la vue, qu'il ne dît ſur-le-champ la place qu'elle occupoit dans ſa conſtellation. Puiſque les étoiles ont été appelées dans les Livres ſaints l'*Armée du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi connoiſſoit toute cette Armée, comme Cyrus connoiſſoit la ſienne.

Quelquefois de petites Comètes, & qui durent peu, ne ſont pas reconnues pour Comètes, parce qu'on les prend pour des étoiles de la conſtellation où elles paroiſſent; & cela, faute de ſavoir aſſez de quel aſſemblage d'étoiles cette conſtellation eſt compoſée. Peut-être croira-t-on que ce ne ſeroit pas un grand malheur d'ignorer une Comète ſi petite & de ſi peu de durée, qu'elle ne devoit pas dans la ſuite ſe faire remarquer. Mais les Aſtronomes n'en jugent pas ainſi. Ils ont tous aujourd'hui une extrême ardeur pour le ſyſtême des Comètes, qui fait à notre égard les dernières limites du ſyſtême entier de l'Univers; & ils ne veulent rien perdre de tout ce qui peut conduire à en avoir quelque connoiſſance, tout ſera mis à profit. Il étoit difficile que des phénomènes céleſtes échappaſſent à M. Maraldi: la plus petite nouveauté dans le Ciel frappoit auſſi-tôt des yeux ſi accoutumés à ce grand objet. Ceux qui obſervoient en

même lieu que lui, & qui auroient pu être jaloux des premières découvertes, avouent que le plus ſouvent c'eſt lui qui en a eu l'honneur.

La conſtruction du Catalogue, des obſervations, ſoit journalières, ſoit rares, & dont le temps ſe fait beaucoup attendre, comme celles des phaſes de l'anneau de Saturne, des déterminations de retours d'étoiles fixes, qui diſparoiſſent quelquefois, des applications adroites des méthodes données par M. Caſſini, des vérifications de théories dont il eſt important de s'aſſurer, des corrections d'autres théories qui peuvent recevoir plus d'exactitude; voilà tous les événemens de la vie de M. Maraldi: nos Hiſtoires en ſont pleines, & ont fait d'avance une grande partie de ſon Eloge.

Il travailla ſous M. Caſſini en 1700 à la prolongation de la fameuſe Méridienne juſqu'à l'extrémité méridionale du Royaume, & eut beaucoup de part à ce grand ouvrage. De-là il alla en Italie; & comme alors on travailloit à Rome ſur la grande affaire du Calendrier dont nous avons parlé en 1700 (*a*) & 1701 (*b*), le Pape Clément XI profita de l'heureuſe occaſion

(*a*) Page 127, ſeconde édition.

(*b*) Page 105, ſeconde édition.

d'y employer un Astronome formé par M. Cassini. Il donna entrée à M. Maraldi dans les Congrégations qui se tenoient sur ce sujet. M. Bianchini, lié d'une grande amitié avec M. Cassini, ne manqua pas de s'associer son neveu dans la construction d'une grande Méridienne qu'il traçoit pour l'Eglise des Chartreux de Rome; à l'imitation de celle de Saint Petrone de Bologne, tracée par celui qu'ils reconnoissoient tous deux pour leur Maître.

En 1718, M. Maraldi alla avec trois autres Académiciens terminer la grande Méridienne du côté du Septentrion. A ces voyages près, il a passé sa vie, depuis son arrivée à Paris, renfermé dans l'Observatoire; ou plutôt il l'a passée toute entière renfermé dans le Ciel, d'où ses regards & ses recherches ne sortoient point.

Il se délassoit pourtant quelquefois; il prenoit des divertissemens. Il faisoit des observations physiques sur des insectes, sur des pétrifications curieuses, sur la culture des plantes, partie de la Botanique à laquelle il seroit temps que l'on songeât autant qu'on a fait jusqu'ici à la nomenclature, qui n'est qu'un préliminaire. Ce n'est pas que ce préliminaire soit fini: s'il doit l'être jamais, ce ne sera que dans plusieurs siècles; mais on l'a mis en état

de permettre que l'on aille désormais plus avant. Nous avons rendu compte en 1712 (*a*) de la plus importante observation terrestre de M. Maraldi : c'est celle des Abeilles, qui, malgré l'agrément naturel du sujet, a demandé un travail très-fatigant par la longue assiduité de plusieurs années, & par l'extrême difficulté de bien voir tout ce qui se passoit dans ce merveilleux petit Etat.

Il ne restoit plus à M. Maraldi, pour achever son Catalogue des fixes, que d'en déterminer quelques-unes vers le Zénith & vers le Nord ; & dans ce dessein, il venoit de placer un quart de cercle mural sur le haut de la terrasse de l'Observatoire, lorsqu'il tomba malade. Il employa le seul remède auquel il eût confiance, une diète austère : il s'en étoit toujours bien trouvé ; mais nul remède ne réussit toujours. Il mourut le premier Décembre 1729.

Son caractère étoit celui que les Sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du sérieux, de la simplicité, de la droiture : mais ce qui n'est pas si commun, c'est le sentiment de la reconnoissance porté au plus haut point, tel qu'il l'avoit pour son oncle.

(*a*) Page 5 & suiv.

Il vouloit le veiller lui-même dans ses maladies, & il y apportoit le soin le plus attentif & la plus tendre inquiétude : M. Cassini avoit en lui un second fils. L'impression des bienfaits redouble de force, quand ils partent d'un homme à qui les indifférens même ne pourroient refuser de la vénération.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
DE VALINCOURT.

JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE VALINCOURT naquit le premier Mars 1653 de Henri du Trousset & de Marie du Pré. Sa famille étoit noble & honorable, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Ayant perdu son père à l'âge de six ou sept ans, il demeura entre les mains d'une mère propre à remplir seule tous les devoirs de l'éducation de ses enfans.

Il ne brilla point dans ses Classes : ce Latin & ce Grec qu'on y apprend n'étoient pour lui que des sons étrangers dont il chargeoit sa mémoire, puisqu'il le falloit : mais ses Humanités finies, s'étant

trouvé un jour ſeul à la campagne avec un Térence pour tout amuſement, il le lut d'abord avec aſſez d'indifférence, & enſuite avec un goût qui lui fit bien ſentir ce que c'étoit que les Belles-Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité ſi naturelle de ſurpaſſer ſes Compagnons d'étude, ſans ſavoir à quoi il étoit bon de les ſurpaſſer: mais il fut touché de la valeur réelle & ſolide, juſques-là inconnue, de ce qu'on avoit propoſé à leur émulation. Déja ſa raiſon ſeule avoit droit de le remuer.

Il répara avec ardeur la nonchalance du temps paſſé; il ſe mit à ſe nourrir avidement de la lecture des bons Auteurs anciens & modernes. Il lui échappa quelques petits Ouvrages en vers, fruits aſſez ordinaires de la jeuneſſe de l'eſprit, qui eſt alors en ſa fleur, s'il en doit avoir une. M. de Valincourt ne regardoit pas ſes vers aſſez ſérieuſement pour en faire parade, ni même pour les déſavouer. Il a conſervé juſqu'à la fin l'habitude de cette langue qu'il ne parloit qu'à l'oreille de quelques amis, & en badinant.

La fameuſe Princeſſe de Clèves ayant paru, Ouvrage d'une eſpèce qui ne peut naître qu'en France, & ne peut même y naître que rarement, M. de Valincourt en donna une Critique en 1678, non

pour s'opposer à la juste admiration du Public, mais pour lui apprendre à ne pas admirer jusqu'aux défauts, & pour se donner le plaisir d'entrer dans des discussions fines & délicates. Ce dessein intéressoit le Censeur à faire valoir lui-même, comme il a fait, les beautés au travers desquelles il avoit su démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans son discours une gaieté agréable; & peut-être seulement pourroit-on croire qu'il va quelquefois jusqu'au ton de l'ironie, qui, quoique léger, est moins respectueux pour un Livre d'un si rare mérite, que le ton d'une critique sérieuse & bien placée.

On répondit avec autant d'aigreur & d'amertume, que si on avoit eu à défendre une mauvaise cause. M. de Valincourt ne repliqua point. Les honnêtes gens n'aiment point à s'engager dans ces sortes de combats trop désavantageux pour ceux qui ont les mains liées par de bonnes mœurs & par les bienséances; & le Public lui-même, malgré sa malignité, se lasse bientôt de ce spectacle. Après avoir vu une ou deux joûtes, il laisse les deux Champions se battre sur l'arène sans témoins.

Un homme de mérite n'est pas destiné à n'être qu'un Critique, même excellent, c'est-à-dire habile seulement à relever des

défauts dans les productions d'autrui, impuissant à produire de lui-même. Aussi M. de Valincourt se tourna-t-il bien vîte d'un autre côté plus convenable à ses talens & à son caractère. Il donna en 1681 *la Vie de François de Lorraine, Duc de Guise*, petit morceau d'Histoire qui remplit tout ce qu'on demande à un bon Historien; des recherches qui, quoique faites avec beaucoup de soin, & prises quelquefois dans des sources éloignées, ne passent point les bornes d'une raisonnable curiosité; une narration bien suivie & animée, qui conduit naturellement le Lecteur, & l'intéresse toujours; un style noble & simple, qui tire ses ornemens du fond des choses, ou les tire d'ailleurs bien finement; nulle partialité pour le Héros, qui pouvoit cependant inspirer de la passion à son Ecrivain.

Un Avertissement de l'Imprimeur, à la tête de ce petit Livre, annonce d'autres Ouvrages du même genre, & sans doute de la même main; mais M. de Valincourt n'eut pas le loisir de les finir. L'illustre Evêque de Meaux, qui ordinairement fournissoit aux Princes les Gens de mérite dans les Lettres dont ils avoient besoin, le fit entrer en 1685 chez M. le Comte de Toulouse, Amiral de France. Ce ne fut encore qu'en qualité de Gentil-

homme attaché à sa suite : mais quelque temps après, le Secrétariat général de la Marine étant venu à vaquer, il fut donné à M. de Valincourt. Le Prince le fit aussi Secrétaire de ses Commandemens ; & quand S. A. S. eut le Gouvernement de Bretagne, ce fut encore un nouveau fonds de travail pour le Secrétaire, dont les occupations se multiplioient à proportion des dignités de son Maître. Ses anciennes études l'avoient préparé, sans qu'il y pensât, à des fonctions si importantes : les nouvelles connoissances dont il eut besoin, entrèrent plus aisément & se placèrent mieux dans un esprit où elles en trouvoient déja d'autres, qu'elles n'eussent fait dans un esprit entièrement vuide.

Lorsqu'en 1704 M. l'Amiral gagna la bataille de Malaga contre les Flottes Angloise & Hollandoise jointes ensemble, M. de Valincourt, qui n'étoit point Officier de Marine, & ne prétendoit nullement aux récompenses militaires, fut toujours à ses côtés, jusqu'à ce qu'il eût reçu une blessure à la jambe de l'éclat d'un coup de canon qui tua un Page. Cet attachement si fidèle, porté jusqu'aux occasions où il étoit si périlleux & en même temps tout-à-fait inutile, avoit pour objet un Maître qui savoit se faire aimer, & dont la justice & la droiture feroient un

mérite & un nom à un homme du commun. Aussi M. de Valincourt a-t-il été honoré de la même confiance & des mêmes bontés sans interruption, sans trouble, sans essuyer aucun orage de Cour, sans en craindre ; & cela, pendant 45 ans. Cependant il n'étoit point flatteur : un Prince du même sang lui rend hautement ce témoignage. Il est vrai qu'il avoit un art de dire la vérité ; mais enfin il osoit la dire, & l'adresse ne servoit qu'à rendre le courage utile. Peu-à-peu la nécessité d'employer cette adresse diminue, & les droits de l'homme de bien se fortifient toujours.

Tout le temps que les emplois de M. de Valincourt lui laissoient libre, étoit donné à des études de son goût, & principalement à celles qui avoient rapport à ses emplois ; car son devoir déterminoit assez son goût, La Marine tient à la Physique, & encore plus essentiellement aux Mathématiques ; & il ne manqua pas d'ajouter aux Belles-Lettres, qui avoient été sa première passion, ces sciences plus élevées & plus abstraites. Ainsi il se trouva en état de remplir dignement une place d'Honoraire, à laquelle l'Académie le nomma en 1721. Il étoit de l'Académie Françoise dès 1699. Je l'ai vu dans l'une & dans l'autre ; j'ai été témoin de sa

conduite & de ſes ſentimens. Il ne croyoit pas que ce fût aſſez de voir ſon nom écrit dans les deux Liſtes ; qu'il en retireroit toujours, ſans y rien mettre du ſien, l'honneur qui lui en pouvoit revenir ; que tout le reſte lui devoit être indifférent ; & que des titres qui par eux-mêmes laiſſent une grande liberté, laiſſoient juſqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avoit pour ces Compagnies une affection ſincère, une vivacité peu commune pour leurs intérêts ; & en effet, une Académie eſt une eſpèce de Patrie nouvelle, que l'on eſt d'autant plus obligé d'aimer qu'on l'a choiſie : mais il faut convenir que ces obligations délicates ne ſont pas pour tout le monde.

Il avoit travaillé toute ſa vie à ſe faire dans une maiſon de campagne qu'il avoit à Saint-Cloud, & où il ſe retiroit ſouvent, une Bibliothèque choiſie. Elle montoit à 6 ou 7000 Volumes, lorſqu'elle fut entièrement conſumée il y a près de cinq ans par le feu qui prit à la maiſon. Ses Recueils, fruits de toutes ſes lectures, des Mémoires importans ſur la Marine, des Ouvrages ou ébauchés ou finis ; tout périt en même temps, & il en fut le ſpectateur. La Philoſophie, qui auroit été plus rigide ſur une perte de bien, lui permettoit d'être ſenſiblement affligé de celle d'un tréſor amaſſé par elle-même, & où elle ſe com-

plaisoit; mais son courage ne se démentit point. *Je n'aurois guère profité de mes Livres*, disoit-il, *si je ne savois pas les perdre*. Il étoit encore soutenu par une Philosophie bien supérieure, par la Religion, dont il fut toujours vivement pénétré.

Vers la fin de sa vie, il fut de temps en temps attaqué de diverses maladies, qui le mirent encore à de plus grandes épreuves. Enfin, il mourut le 4 Janvier 1730, âgé de 77 ans.

On s'appercevoit aisément dans son commerce ordinaire qu'il étoit plein de bonnes lectures. Il en ornoit volontiers sa conversation & ses lettres, mais à propos, avec nouveauté, avec graces, conditions nécessaires & peu observées. Un certain sel qu'il avoit dans l'esprit l'eût rendu fort propre à la raillerie; mais il s'est toujours défendu courageusement d'un talent dangereux pour qui le possède, injuste à l'égard des autres.

Il a été ami particulier de la plupart de ceux qui ont brillé dans les Lettres, & principalement de Messieurs Racine & Despréaux; & par cette raison il fut choisi, après la mort de M. Racine, pour être associé à M. Despréaux dans le travail ou le dessein de l'Histoire du feu Roi. Apparemment sa liaison avec ce grand Satyrique lui fit adopter quelques-uns de

ſes jugemens, tels que celui qu'il portoit contre le premier de nos Poëtes lyriques, jugement inſoutenable ſur le Parnaſſe, & recevable ſeulement dans un Tribunal infiniment plus reſpectable, où le Satyrique lui-même n'eût pas d'ailleurs trouvé ſon compte. Cependant M. de Valincourt ne ſe laiſſa point emporter à l'exceſſive chaleur que mirent ſes amis dans des diſputes littéraires, qui ont fait aſſez de bruit. Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refuſoient l'adoration aux Anciens; il négocia même des réconciliations, & donna des exemples rares de modération & d'équité, quoique dans une bagatelle. Mais il n'a pas eu ſeulement des amis dans les Lettres; il en a eu dans les premières places de l'Etat, non pas ſimplement comme un homme d'eſprit dont la converſation peut délaſſer, mais comme un homme d'un grand ſens à qui on peut parler d'affaires. Il ne s'eſt jamais fait valoir de ces commerces ſi flatteurs & ſi dangereux pour la vanité; il les cachoit autant qu'il étoit poſſible; & ce qu'il cachoit encore avec plus de ſoin, c'eſt l'uſage qu'il en a fait toutes les fois que la juſtice ou le mérite ont eu beſoin de ſon crédit.

Il n'étoit point marié, & jouiſſoit d'un revenu conſidérable. Sa famille publie hautement

hautement sa générosité pour elle, & ses bienfaits toujours prévenans : mais elle craindroit d'offenser sa vertu, & d'aller contre ses intentions, si elle révéloit ce qu'il a fait d'ailleurs par des motifs plus élevés.

ELOGE
DE MONSIEUR
DU VERNEY.

GUICHARD-JOSEPH DU VERNEY, naquit à Feurs en Forez le 5 Août 1648 de Jacques du Verney, Médecin de la même Ville, & d'Antoinette Pittre. Ses Classes faites, il étudia en Médecine à Avignon pendant cinq ans, & en partit en 1667 pour venir à Paris, où il se sentoit appelé par ses talens.

A peine arrivé dans cette grande Ville, il alla chez le fameux Abbé Bourdelot, qui tenoit des Conférences de Gens de Lettres de toutes les espèces. Il leur fit une Anatomie du cerveau, & d'autres ensuite chez M. Denys, savant Médecin, où l'on s'assembloit aussi. Il démontroit ce qui avoit été découvert par Stenon, Swammerdam, Graaf, & les autres

grands Anatomistes; & il eut bientôt une réputation.

Outre ses connoissances, déja grandes & rares par rapport à son âge, ce qui contribua beaucoup à le mettre promptement en vogue, ce fut l'éloquence avec laquelle il parloit sur ces matières. Cette éloquence n'étoit pas seulement de la clarté, de la justesse, de l'ordre, toutes les perfections froides que demandent les sujets dogmatiques; c'étoit un feu dans les expressions, dans les tours, & jusques dans la prononciation, qui auroit presque suffi à un Orateur. Il n'eût pas pu annoncer indifféremment la découverte d'un vaisseau, ou un nouvel usage d'une partie; ses yeux en brilloient de joie, & toute sa personne s'animoit. Cette chaleur ou se communique aux auditeurs, ou du moins les préserve d'une langueur involontaire qui auroit pu les gagner. On peut ajouter qu'il étoit jeune, & d'une figure assez agréable. Ces petites circonstances n'auront lieu, si l'on veut, qu'à l'égard d'un certain nombre de Dames, qui furent elles-mêmes curieuses de l'entendre.

A mesure qu'il parvenoit à être plus à la mode, il y mettoit l'Anatomie, qui, renfermée jusques-là dans les Ecoles de Médecine, ou à Saint-Côme, osa se

produire dans le beau monde, présentée de sa main.

Je me souviens d'avoir vu des gens de ce monde-là qui portoient sur eux des pièces sèches préparées par lui, pour avoir le plaisir de les montrer dans les compagnies, sur-tout celles qui appartenoient aux sujets les plus intéressans. Les Sciences ne demandent pas à conquérir l'Univers ; elles ne le peuvent ni ne le doivent : elles sont à leur plus haut point de gloire, quand ceux qui ne s'y attachent pas, les connoissent assez pour en sentir le prix & l'importance.

Il entra en 167[illegible] dans l'Académie, qui ne comptoit encore que dix années depuis son établissement. On crut réparer par lui la perte que la Compagnie avoit faite de Messieurs Gayent & Pecquet, tous deux habiles Anatomistes, mais le dernier plus fameux par la découverte du réservoir du chyle, & du canal thorachique. Du caractère dont étoit M. du Verney, il n'avoit pas besoin de grands motifs pour prendre beaucoup d'ardeur. Il se mit à travailler à l'Histoire naturelle des animaux, qui faisoit alors une partie des occupations de l'Académie, & il tient beaucoup de place dans l'Histoire latine de M. du Hamel.

Quand ceux qui étoient chargés de

l'éducation de M. le Dauphin, aïeul du Roi, songèrent à lui donner des connoissances de Physique, on fit l'honneur à l'Académie de tirer de son Corps ceux qui auroient cette fonction; & ce furent M. Roëmer pour les expériences générales, & M. du Verney pour l'Anatomie. Celui-ci préparoit les parties à Paris, & les transportoit à Saint-Germain ou à Versailles. Là, il trouvoit un Auditoire redoutable; le Dauphin environné de M. le Duc de Montausier, de M. l'Evêque de Meaux, de M. Huet, depuis Evêque d'Avranches, de M. de Cordemoy, qui tous, en ne comptant pour rien les titres, quoiqu'ils fassent toujours leur impression, étoient fort savans, & fort capables de juger même de ce qui leur eût été nouveau. Les démonstrations d'Anatomie réussirent si bien auprès du jeune Prince, qu'il offrit quelquefois de ne point aller à la chasse, si on les lui pouvoit continuer après son dîner.

Ce qui avoit été fait chez lui, se recommençoit chez M. de Meaux avec plus d'étendue & de détail. Il s'y assembloit de nouveaux auditeurs, tels que M. le Duc de Chevreuse, le P. de la Chaise, M. Dodart, tous ceux que leur goût y attiroit, & qui se sentoient dignes d'y paroître. M. du Verney fut de cette sorte

pendant près d'un an l'Anatomiste des Courtisans, connu de tous, & presque ami de ceux qui avoient le plus de mérite. Ses succès de Paris l'avoient porté à la Cour, & il en revint à Paris avec ce je ne sais quoi de plus brillant que donnent les succès de la Cour.

Les fatigues de son métier, très-pénible par lui-même, & plus pénible pour lui que pour tout autre, lui causèrent un mal de poitrine si violent, qu'on lui crut un ulcère au poumon. Il en revint cependant, bien résolu à se ménager davantage à l'avenir. Mais comment exécuter cette résolution? Comment résister à mille choses qui s'offroient, & qui forçoient ses regards & ses recherches à se tourner de leur côté? Comment leur refuser ses nuits, même après les jours entiers? Souvent l'Anatomie ne souffre pas de délais: mais quand elle en eût souffert, en pouvoit-il prendre?

En 1679, il fut nommé Professeur d'Anatomie au Jardin Royal, & il alla en Basse-Bretagne pour y faire des dissections de poissons, envoyé dans cette vue avec M. de la Hire, qui devoit avoir d'autres occupations. Ils furent envoyés tous deux l'année suivante sur la côte de Bayonne pour les mêmes desseins. Il entra dans une Anatomie toute nouvelle;

mais il ne put qu'ébaucher la matière, & depuis son retour la seule structure des ouïes de la carpe lui coûta plus de temps que tous les poissons qu'il avoit étudiés dans ses deux voyages.

Il mit les exercices anatomiques du Jardin Royal sur un pied où ils n'avoient pas encore été. On vit avec étonnement la foule d'Ecoliers qui s'y rendoient, & on compta en une année jusqu'à 140 Etrangers. Plusieurs d'entr'eux, retournés dans leur Pays, ont été de grands Médecins, de grands Chirurgiens, & ils ont semé dans toute l'Europe le nom & les louanges de leur Maître. Sans doute ils ont souvent fait valoir son autorité, & se sont servis du fameux *il l'a dit*. Nous avons rapporté dans l'Eloge de M. Lemery *(a)*, qu'il faisoit ici en même temps des cours de Chymie avec le même éclat. Une Nation qui auroit pris sur les autres une certaine supériorité dans les Sciences, s'appercevroit bientôt que cette gloire ne seroit pas stérile, & qu'il lui en reviendroit des avantages aussi réels que d'une marchandise nécessaire & précieuse, dont elle seroit seule le commerce.

Il publia en 1683 son *Traité de l'Organe de l'Ouïe*, qui fut traduit en latin

(a) Voyez l'Hist. de 1715, p. 74 & 75.

dès l'année suivante, & imprimé à Nuremberg. Cette traduction a été insérée dans la Bibliothèque anatomique de Manget. On sera surpris que ce soit-là le seul qu'ait donné M. du Verney, vu le long temps qu'il a vécu depuis : mais quand on le connoîtra bien, on sera surpris au contraire qu'il l'ait donné. Jamais il ne se contentoit pleinement sur un sujet, & ceux qui ont quelque idée de la Nature le lui pardonneront. Il faisoit d'une partie qu'il examinoit, toutes les coupes différentes qu'il pouvoit imaginer : pour la voir de tous les sens, il employoit toutes les injections ; & cela demande déja un temps infini, ne fût-ce qu'en tentatives inutiles. Mais il arrivoit ce qui arrive presque toujours, des discussions poussées dans un grand détail ; elles ne lèvent guère une difficulté sans en faire naître une autre : cette nouvelle difficulté qu'on veut suivre, produit aussi sa difficulté incidente, & on se trouve engagé dans un labyrinthe. De plus, un premier travail qui auroit voulu être continué, est interrompu par un autre, que quelques circonstances, ou, si l'on veut, la simple curiosité, rendent indispensable. Une connoissance acquise comme par hasard, aura une espèce d'effet rétroactif, qui détruira ou modifiera beaucoup des con-

noiſſances précédentes qu'on croyoit abſolument sûres. Ajoutez à ce fonds d'embarras que produit la nature de l'Anatomie, une peur de ſe méprendre, une frayeur des jugemens du Public, qui ne peut guère être exceſſive, & l'on concevra ſans peine qu'un très-habile Anatomiſte peut n'avoir pas imprimé. Il faut pourtant avouer qu'un trop grand amour de la perfection, ou une trop grande délicateſſe de gloire, feront perdre au Public une infinité de vues & d'idées, qui, pour être d'une certaine utilité, n'auroient pas eu beſoin d'une entière certitude, ou d'une préciſion parfaite.

M. du Verney fut aſſez long-temps le ſeul Anatomiſte de l'Académie, & ce ne fut qu'en 1684 qu'on lui joignit M. Mery (*a*). Ils n'avoient rien de commun qu'une extrême paſſion pour la même Science, & beaucoup de capacité; du reſte preſqu'entièrement oppoſés, ſur-tout à l'égard des talens extérieurs. Si l'on pouvoit quelquefois craindre que par le don de la parole M. du Verney n'eût la facilité de tourner les faits ſelon ſes idées, on étoit sûr que M. Mery ne pouvoit que ſe renfermer dans une ſévère exactitude des faits, & que l'un eût tenu en

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1712, p. 130.

respect

respect l'éloquence de l'autre. Le grand avantage des Compagnies résulte de cet équilibre des caractères. On remarqua que M. du Verney prit un nouveau feu par cette espèce de rivalité. Elle n'éclata jamais davantage que dans la fameuse question de la circulation du sang du fœtus dont nous avons tant parlé. Elle le conduisit à examiner d'autres sujets qui pouvoient y avoir rapport, la circulation dans les amphibies, tels que la grenouille; car le fœtus, qui vit d'abord sans respirer l'air, & ensuite en le respirant, est une espèce d'amphibie. Ceux-là le conduisoient à d'autres animaux approchans, sans être amphibies, comme le crapaud; & enfin aux insectes, qui font un genre à part, & offrent un spectacle tout nouveau.

Aussi excelloit-il dans l'Anatomie comparée, qui est l'Anatomie prise le plus en grand qu'il soit possible, & dans une étendue où peu de gens la peuvent embrasser. Il est vrai que pour nous & pour nos besoins, la structure du corps humain paroîtroit suffire; mais on le connoît mieux quand on connoît aussi toutes les autres machines faites à-peu-près sur le même dessin. Après celles-là il s'en présente d'autres d'un dessin fort différent : il y aura moins d'utilité à les étudier à cause de la

grande différence; mais par cette raison-là même la curiosité sera plus piquée, & la curiosité n'a-t-elle pas ses besoins?

Dans les premiers temps de ses exercices du Jardin Royal, il faisoit & les démonstrations des parties qu'il avoit préparées, & les discours qui expliquoient les usages, les maladies, les cures, & résolvoient les difficultés. Mais sa foiblesse de poitrine, qui se faisoit toujours sentir, ne lui permit pas de conserver les deux fonctions à la fois. Un habile Chirurgien, choisi par lui, faisoit sous lui les démonstrations, & il ne lui restoit plus que les discours, dans lesquels il avoit de la peine à se renfermer. C'est lui qui a le premier enseigné en ce lieu-là l'Ostéologie & les maladies des os.

De son Cabinet, où il avoit étudié des cadavres ou des squelettes, il alloit dans les Hôpitaux de Paris, où il étudioit ceux dont les maux avoient rapport à l'Anatomie. Si la machine du corps disséquée & démontrée présente encore tant d'énigmes très-difficiles & très-obscures, à plus forte raison la machine vivante, où tout est sans comparaison moins exposé à la vue, plus enveloppé, plus équivoque. C'étoit là qu'il appliquoit sa théorie aux faits, & qu'il apprenoit même ce que la seule théorie ne lui eût pas appris. En même

temps il étoit d'un grand secours, & aux malades, & à ceux qui en étoient chargés. Quoiqu'il fût Docteur en Médecine, il évitoit de s'engager dans aucune pratique de Médecine ordinaire, quelque honorable, quelque utile qu'elle pût être: il prévoyoit qu'un cas rare de Chirurgie, une opération singulière, lui auroit causé une distraction indispensable; & il s'acquittoit assez envers le Public de son devoir de Médecin, non-seulement par les instructions générales qu'il donnoit sur toute l'Anatomie, mais par l'utilité dont il étoit dans les occasions particulières.

Loin d'avoir rien à se reprocher sur cet article, il ne se reprochoit que d'être trop occupé de sa profession. Il craignoit que la Religion, dont il avoit un sentiment très-vif, ne lui permît pas un si violent attachement, qui s'emparoit de toutes ses pensées & de tout son temps. L'Auteur de la Nature, qu'il admiroit & révéroit sans cesse dans ses ouvrages si bien connus de lui, ne lui paroissoit pas suffisamment honoré par ce culte savant, toujours cependant accompagné du culte ordinaire le plus régulier. L'âge qui s'avançoit, les infirmités qui augmentoient, contribuoient peut-être à ce scrupule, sans lui donner pourtant le pouvoir de s'y livrer entièrement.

Les mêmes raisons l'empêchèrent pendant plusieurs années de paroître à l'Académie. Il demanda à être Vétéran, & sa place fut remplie par M. Petit, Docteur en Médecine. Il paroissoit avoir oublié l'Académie, lorsque tout-d'un-coup il se réveilla à l'occasion de la réimpression de l'Histoire naturelle des animaux, à laquelle il avoit eu anciennement beaucoup de part. Il reprit à 80 ans des forces, de la jeunesse, pour revenir dans nos Assemblées, où il parla avec toute la vivacité qu'on lui avoit connue, & qu'on n'attendoit plus. Une grande passion est une espèce d'ame immortelle à sa manière, & presque indépendante des organes.

Il ne perdoit aucun des intervalles que lui laissoient des souffrances qui redoubloient toujours, & qui le mirent plusieurs fois au bord du tombeau. Il revoyoit avec M. Vinslow son Traité de l'oreille, dont il vouloit donner une seconde édition, qui se seroit bien sentie des acquisitions postérieures. Il avoit entrepris un Ouvrage sur les insectes, qui l'obligeoit à des soins très-pénibles. Malgré son grand âge, par exemple, il passoit des nuits dans les endroits les plus humides du Jardin, couché sur le ventre, sans oser faire aucun mouvement, pour découvrir les allures, la conduite des

limaçons, qui ſemblent en vouloir faire un ſecret impénétrable. Sa ſanté en ſouffroit, mais il auroit encore plus ſouffert de rien négliger. Il mourut le 10 Septembre 1730 âgé de 82 ans.

Il étoit en commerce avec les plus grands Anatomiſtes de ſon temps, Malpighi, Ruyſch, Pitcarne, Bidloo, Boerhaave. J'ai vu les Lettres qu'il en avoit reçues; & je ne puis m'empêcher d'en traduire ici une de Pitcarne, écrite en latin, datée de l'an 1712, à cauſe de ſon caractère ſingulier.

Très-illuſtre du Verney, voici ce que t'écrit un homme qui te doit beaucoup, & qui te rend graces de ces Diſcours divins qu'il a entendus de toi à Paris il y a 30 ans. Je te recommande Thomſon mon ami, & Ecoſſois. Je t'enverrai bientôt mes diſſertations où je réſoudrai ce Problême : Une maladie étant donnée, trouver le remède. *A Edimbourg, &c.* Celui qui s'élevoit à de pareils Problêmes, & dont effectivement le nom eſt devenu ſi célèbre, ſe faiſoit honneur de ſe reconnoître pour Diſciple de M. du Verney. On voit de plus par des Lettres de 1698, que lui qui auroit pu inſtruire parfaitement dans l'Anatomie un frère qu'il avoit, il l'envoyoit d'Angleterre à Paris, pour y étudier ſous le plus grand Maître.

En général, il paroît par toutes ces Lettres, que la réputation de M. du Verney étoit très-brillante chez les Etrangers, non-seulement par la haute idée qu'ils remportoient de sa capacité, mais par la reconnoissance qu'ils lui devoient de ses manières obligeantes, de l'intérêt qu'il prenoit à leurs progrès, de l'affection dont il animoit ses leçons. Ceux qui lui adressoient de nouveaux Disciples, ne lui demandoient pour eux que ce qu'ils avoient éprouvé eux-mêmes. Ils disent tous que son Traité de l'ouïe leur a donné une envie extrême de voir les Traités des quatre autres sens qu'il avoit promis dans celui-là. Ils l'exhortent souvent à faire part à tout le Public de ses richesses, qu'il ne peut plus tenir cachées après les avoir laissé appercevoir dans ses discours du Jardin Royal. Ils le menacent du péril de se les voir enlever par des gens peu scrupuleux, & on lui cite même un exemple où l'on croit le cas déja arrivé; mais il a toujours été ou peu sensible à ce malheur, ou trop irrésolu à force de savoir.

On lui donne assez souvent dans ces Lettres une première place entre tous les Anatomistes. Il est vrai que dans ce qu'on écrit à un homme illustre, il y entre d'ordinaire du compliment : on peut mettre à un haut rang celui qui n'est pas à un

rang fort haut; mais on n'ose pas mettre au premier rang celui qui n'y est pas : la louange est trop déterminée, & on ne pourroit sauver l'honneur de son jugement.

Il est du devoir de l'Académie de publier un bienfait qu'elle a reçu de lui. Il lui a légué par son testament toutes ses préparations anatomiques, qui sont & en grand nombre, & de la perfection qu'on peut imaginer. Cela joint à tous les squelettes d'animaux rares, que la Compagnie a depuis long-temps dans une salle du Jardin Royal, composera un grand cabinet d'Anatomie, moins estimable encore par la curiosité que par l'utilité dont il sera dans les recherches de ce genre.

ELOGE
DE M. LE COMTE
MARSIGLI.

LOUIS-FERDINAND MARSIGLI naquit à Bologne le 10 Juillet 1658 du Comte Charles-François Marsigli, issu d'une ancienne Maison Patricienne de Bologne, & de la Comtesse Marguerite

Cicolani. Il fut élevé par ses parens selon qu'il convenoit à sa naissance; mais il se donna à lui-même, quant aux Lettres, une éducation bien supérieure à celle que sa naissance demandoit. Il alla dès sa première jeunesse chercher tous les plus illustres Savans d'Italie; il apprit les Mathématiques sous Geminiano Montanari & d'Alphonse Borelli, l'Anatomie de Marcel Malpighi, l'Histoire naturelle des observations que son génie lui fournissoit dans ses voyages.

Mais ils eussent été trop bornés, s'ils se fussent renfermés dans l'Italie. Il alla à Constantinople en 1679 avec le Bayle que Venise y envoyoit. Comme il se destinoit à la guerre, il s'informa, mais avec toute l'adresse & les précautions nécessaires, de l'état des forces Ottomanes, & en même temps il examina en Philosophe le Bosphore de Thrace & ses fameux courans. Il écrivit sur l'un & l'autre de ces deux sujets. Le Traité du Bosphore parut à Rome en 1681, dédié à la Reine Christine de Suède, & c'est le premier qu'on ait de lui. L'autre, intitulé *Del incremento, e decremento dell'Imperio Ottomano*, doit paroître présentement imprimé à Amsterdam avec une traduction françoise.

Il revint de Constantinople dès l'an

1680, & peu de temps après, lorſque les Turcs menaçoient d'une irruption en Hongrie, il alla à Vienne offrir ſes ſervices à l'Empereur Léopold, qui les accepta. Il lui fut aiſé de prouver combien il étoit au-deſſus d'un ſimple Soldat, par ſon intelligence dans les fortifications & dans toute la ſcience de la guerre. Il fit, avec une grande approbation des Généraux, des lignes & des travaux ſur le Rab, pour arrêter les Turcs; & il en fut récompenſé par une Compagnie d'Infanterie en 1683, quand les Ennemis parurent pour paſſer cette rivière. Ce fut-là qu'après une action aſſez vive, il tomba bleſſé & preſque mourant entre les mains des Tartares, le 2 Juillet, jour de la Viſitation. Ce n'eſt pas ſans raiſon que nous ajoutons le nom de cette Fête à la date du jour. Il a fait de ſa captivité une relation, où il a bien ſenti que l'art n'étoit point néceſſaire pour la rendre touchante. Le ſabre toujours levé ſur ſa tête, la mort toujours préſente à ſes yeux, des traitemens plus que barbares, qui étoient une mort de tous les momens, feront frémir les plus impitoyables; & l'on aura ſeulement de la peine à concevoir comment ſa jeuneſſe, ſa bonne conſtitution, ſon courage, la réſignation la plus chrétienne, ont pu réſiſter à une ſi affreuſe ſituation. Il

ſe crut heureux d'être acheté par deux Turcs, frères & très-pauvres, avec qui il ſouffrit encore beaucoup, mais plus par leur misère que par leur cruauté; il comptoit qu'ils lui avoient ſauvé la vie. Ces Maîtres, ſi doux, le faiſoient enchaîner toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur chétive cabane; & un troiſième Turc, qui vivoit avec eux, étoit chargé de ce ſoin.

Enfin, car nous ſupprimons beaucoup de détails, quoiqu'intéreſſans, il trouva moyen de donner de ſes nouvelles en Italie, & de ſe faire racheter; & le jour de ſa liberté fut le 25 Mars 1684, jour de l'Annonciation. Ses réflexions ſur ces deux dates de ſa captivité & de ſa délivrance, font la plus remarquable partie de ſon Eloge, puiſqu'elles découvrent en lui un grand fonds de piété. Il conçut, & ce ſont ici ſes paroles, que dans deux jours, où l'auguſte Protectrice des Fidèles eſt particulièrement honorée, elle lui avoit obtenu deux graces du Ciel : l'une conſiſtoit à le punir ſalutairement de ſes fautes paſſées, l'autre à faire ceſſer la punition.

Remis en liberté, il alla à Bologne ſe montrer à ſes Concitoyens, qui avoient pleuré ſa mort, & qui versèrent d'autres larmes en le revoyant; & après avoir joui

de toutes les douceurs d'une pareille ſituation, il retourna à Vienne ſe préſenter à l'Empereur, & reprendre ſes emplois militaires. Il fut chargé de fortifier Strigonie & quelques autres places, & d'ordonner les travaux néceſſaires pour le Siège de Bude que méditoient les Impériaux. Il eut part à la conſtruction d'un Pont ſur le Danube ; ce qui lui donna occaſion d'obſerver les ruines d'un ancien Pont de Trajan ſur ce même fleuve. Il fut fait Colonel en 1689.

En cette même année, l'Empereur l'envoya deux fois à Rome, pour faire part aux Papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands ſuccès des Armées chrétiennes, & des projets formés pour la ſuite.

Lorſqu'après une longue guerre, funeſte aux Chrétiens mêmes qui en remportoient l'avantage, l'Empereur & la République de Veniſe d'une part, & de l'autre la Porte, vinrent à ſonger à la paix, & qu'il fut queſtion d'établir les limites entre les Etats de ces trois Puiſſances ; le Comte Marſigli fut employé par l'Empereur dans une affaire ſi importante, & comme un homme de guerre qui connoiſſoit ce qui fait une bonne frontière, & comme un Savant bien inſtruit des anciennes poſſeſſions, & comme un habile Negociateur

qui sauroit faire valoir des droits. Se trouvant sur les confins de la Dalmatie Vénitienne, il reconnut à quelque distance de-là une montagne, au pied de laquelle habitoient les deux Turcs dont il avoit été Esclave. Il fit demander dans le Pays Turc s'ils vivoient encore, & heureusement pour lui ils se retrouvèrent. Il eut le plaisir de se faire voir à eux environné de troupes qui lui obéissoient ou le respectoient, & le plaisir encore plus sensible de soulager leur extrême misère, & de les combler de présens. Il crut leur devoir encore sa rançon, parce que l'argent qu'ils en avoient reçu leur avoit été enlevé par le Commandant Turc, sous ce prétexte extravagant, que leur Esclave étoit un fils ou un proche parent du Roi de Pologne, qu'ils auroient dû envoyer au Grand-Seigneur. Il fit encore plus pour eux, persuadé presque que c'étoient des libérateurs généreux, qui pour son seul intérêt l'avoient tiré des mains des Tartares. L'emploi qu'il avoit pour régler les limites le mettant à portée d'écrire au Grand-Visir, il lui demanda pour l'un de ces deux Turcs un Timariot, Bénéfice militaire, & en obtint un beaucoup plus considérable que celui qu'il demandoit. Sa générosité fut sentie par ce Visir, comme

on auroit pu souhaiter qu'elle le fût par le premier Ministre de la Nation la plus polie & la plus exercée à la vertu.

Les différentes opérations d'une guerre très-vive, suivies de toutes celles qui furent nécessaires pour un réglement de limites, devoient suffire pour occuper un homme tout entier. Cependant au milieu de tant de tumulte, d'agitation, de fatigues, de périls, M. Marsigli fit presque tout ce qu'auroit pu faire un Savant qui auroit voyagé tranquillement pour acquérir des connoissances. Les armes à la main, il levoit des plans, déterminoit des positions par les méthodes astronomiques, mesuroit la vîtesse des rivières, étudioit les fossiles de chaque Pays, les mines, les métaux, les oiseaux, les poissons, tout ce qui pouvoit mériter les regards d'un homme qui sait où il les faut porter. Il alloit jusqu'à faire des épreuves chymiques & des anatomies. Le temps bien ménagé est beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne savent guère que le perdre. Le métier de la guerre a des vuides fréquens, & quelquefois considérables, abandonnés ou à une oisiveté entière, ou à des plaisirs qu'on se rend témoignage d'avoir bien mérités. Ces vuides n'en étoient point pour le Comte Marsigli ; il les donnoit à un autre métier

presque aussi noble, à celui de Philosophe & d'Observateur; il les remplissoit comme auroit fait Xénophon. Il amassa un grand recueil, non-seulement d'écrits, de plans, de cartes, mais encore de curiosités d'Histoire naturelle.

La succession d'Espagne ayant rallumé en 1701 une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brisac se rendit par capitulation à feu M. le Duc de Bourgogne le 6 Septembre 1703, après treize jours de tranchée ouverte. Le Comte d'Arco y commandoit, & sous lui M. Marsigli, parvenu alors au grade de Général de bataille. L'Empereur, persuadé que Brisac avoit été en état de se défendre, & qu'une si prompte capitulation s'étoit faite contre les règles, nomma des Juges pour connoître de cette grande affaire. Ils prononcèrent le 4 Février 1704 une Sentence, par laquelle le Comte d'Arco étoit condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le 18 du même mois; & le Comte Marsigli à *être déposé de tous honneurs & charges, avec la rupture de l'épée*. Un coup si terrible lui dut faire regretter l'esclavage chez les Tartares.

Il est presque impossible que de pareils coups fassent la même impression sur le coupable & sur l'innocent: l'un est ter-

rassé, malgré lui-même, par le témoignage de sa conscience; l'autre en est soutenu & relevé. Il alla à Vienne pour se jetter aux pieds de l'Empereur, & lui demander la révision du procès; mais il ne put en huit mois approcher de S. M. I., grace en effet très-difficile à obtenir du Prince le plus juste, à cause des conséquences ou dangereuses, ou tout au moins désagréables. Il eut donc recours au Public, & remplit l'Europe d'un grand Mémoire imprimé pour sa justification. Par bonheur pour lui, un Anonyme, & ce ne fut qu'un Anonyme, y répondit; ce qui lui donna lieu de lever jusqu'aux moindres scrupules que son apologie auroit pu laisser. Le fond en est que long-temps avant le siège de Brisac, il avoit représenté très-instamment que la place ne pourroit se défendre, & il le fait voir par les états de la garnison, des munitions de guerre, &c., pièces dont on ne lui a pas contesté la vérité. On lui avoit refusé, sous prétexte d'autres besoins, tout ce qu'il avoit demandé de plus nécessaire & de plus indispensable. Il n'étoit point le Commandant, & il n'avoit fait que se ranger à l'avis entièrement unanime du Conseil de guerre. Mais cette grande briéveté, à laquelle nous sommes obligés de réduire ses raisons, lui fait tort; & il vaut mieux

nous contenter de dire que le Public, qui sait si bien faire entendre son jugement sans le prononcer en forme, ne souscrivit pas à celui des Commissaires Impériaux. Les Puissances mêmes alliées de l'Empereur, intéressées par conséquent à la conservation de Brisac, reconnurent l'innocence du Comte Marsigli, & la Hollande nommément permit qu'on en rendît témoignage dans des écrits qui furent publiés. Parmi tous ces suffrages favorables nous en avons encore un à compter, qui n'est à la vérité que celui d'un Particulier; mais ce Particulier est M. le Maréchal de Vauban, dont l'autorité auroit pu être opposée, s'il l'eût fallu, à celle de toute l'Europe, comme l'autorité de Caton à celle des Dieux. Sur le fond de toute cette affaire, il parut généralement qu'on avoit voulu au commencement d'une grande guerre donner un exemple effrayant de sévérité, dont on prévoyoit les besoins dans beaucoup d'autres occasions pareilles. La morale des Etats se résout pour de si grands intérêts à hasarder le sacrifice de quelques Particuliers.

M. Marsigli envoya toutes ses pièces justificatives à l'Académie, comme à un Corps dont il ne vouloit pas perdre l'estime; & il est remarquable dans la Lettre qu'il lui écrivit, qu'après avoir parlé en

peu

peu de mots de sa malheureuse situation, il ne pense plus qu'à des projets d'Ouvrages, & les expose assez au long, principalement l'idée qu'il avoit d'établir le véritable cours de la ligne des montagnes, qui commence à la Mer Noire, va parallèlement au Danube jusqu'au Mont Saint-Gotard, & continue jusqu'à la Méditerranée.

Dans l'impression de ses Apologies, il met pour vignette une espèce de devise singulière qui a rapport à son aventure. C'est une M, première lettre de son nom, qui porte de part & d'autre entre ses deux jambes les deux tronçons d'une épée rompue, avec ces mots : *Fractus integro.* Eût-il imaginé, eût-il publié cette représentation affligeante, s'il se fût cru flétri ? & n'eût-il pas cru l'être, si la voix publique ne l'eût pleinement rassuré ?

Il chercha sa consolation dans les Sciences, dont il s'étoit heureusement ménagé le secours, sans prévoir qu'il lui dût être un jour si nécessaire. Ce qui n'avoit été pour lui qu'un lieu de plaisance devint un asyle. Il conserva la pratique d'étudier par les voyages, dont il avoit contracté l'habitude, & c'est réellement la meilleure pour l'Histoire naturelle, qui étoit son grand objet. Il alla en Suisse, où la Nature se présente sous un aspect si différent de tous

les autres ; & ce Pays l'intéressoit particulièrement, parce qu'il vouloit faire un Traité de la structure organique de la terre, & que les montagnes sont peut-être des espèces d'os de ce grand corps. Il vint ensuite à Paris, où il ne trouva pas moins de quoi exercer sa curiosité, quoique d'une manière différente. De-là il parcourut la France, & s'arrêta à Marseille pour étudier la mer.

Etant un jour sur le Port, il reconnut un Galérien Turc pour être celui qui l'attachoit toutes les nuits au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux, frappé d'un effroi mortel, se jetta à ses pieds pour implorer sa miséricorde, qui ne devoit consister qu'à ne pas ajouter de nouvelles rigueurs à sa misère présente. M. Marsigli écrivit à M. le Comte de Pontchartrain pour le prier de demander au Roi la liberté de ce Turc, & elle fut accordée. On le renvoya à Alger, d'où il manda à son Libérateur qu'il avoit obtenu du Bacha des traitemens plus doux pour les Esclaves chrétiens. Il semble que la fortune imitât un Auteur de Roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévues & singulières en faveur des vertus de son Héros.

Le Comte Marsigli fut rappelé de Marseille en 1709 par les ordres du Pape

Clément XI, qui dans les conjonctures d'alors crut avoir beſoin de Troupes, & lui en donna le commandement, tant l'affaire de Briſac lui avoit laiſſé une réputation entière, car la valeur & la capacité les plus réelles n'auroient pas ſuffi; il faut toujours dans de ſemblables choix compter avec l'opinion des hommes. Quand ce commandement fut fini par le changement des conjonctures, le Pape voulut retenir M. Marſigli auprès de lui par l'offre des emplois militaires les plus importans dont il diſposât; & même, pour n'épargner aucun moyen, par l'offre de la Prélature qui auroit pu le relever ſi glorieuſement, & le porter à un rang ſi haut : mais il refuſa tout pour aller reprendre en Provence les délicieuſes recherches qu'il y avoit commencées. Il en envoya à l'Académie en 1710 une aſſez ample relation dont nous avons rendu compte (*a*), & la belle découverte des fleurs du Corail y eſt compriſe. Cet Ouvrage a été imprimé à Amſterdam en 1715 ſous le titre d'*Hiſtoire Phyſique de la Mer*. Des affaires domeſtiques le rappelèrent à Bologne, & là il commença l'exécution d'un deſſein qu'il méditoit depuis long-temps, digne

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1710, p. 23, 48 & 69.

d'un homme accoutumé au grand pendant tout le cours de ſa vie.

Entre toutes les Villes d'Italie, Bologne eſt célèbre par rapport aux Sciences & aux Arts. Elle a une ancienne Univerſité pareille aux autres de l'Europe, une Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, nommée *Clémentine*, parce qu'elle a été établie par Clément XI; enfin, une Académie des Sciences, qui s'appelle l'Académie des *Inquiets*, nom aſſez convenable aux Philoſophes modernes, qui n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent & chercheront toujours. Le Comte Marſigli voulut encore orner de ce côté-là ſa Patrie, quoique déja ſi ornée. Il avoit un fonds très-riche de toutes les différentes pièces qui peuvent ſervir à l'Hiſtoire naturelle, d'inſtrumens néceſſaires aux obſervations aſtronomiques ou aux expériences de Chymie, de plans pour les fortifications, de modèles de machines, d'Antiquités, d'armes étrangères, &c.; le tout non-ſeulement acquis à grands frais, mais tranſporté encore à plus grands frais de différens lieux éloignés juſqu'à Bologne: & il en fit une donation au Sénat de cette Ville par un acte authentique du 11 Janvier 1712, en formant un Corps qui eût la garde de tous les fonds donnés, & qui

en fît à l'avantage du Public l'uſage réglé par les conditions du contrat. Il nomma ce Corps l'*Inſtitut des Sciences & des Arts de Bologne*. Sans doute il eut des difficultés à vaincre de la part des Compagnies plus anciennes, différens intérêts à concilier enſemble, des caprices même à eſſuyer ; mais il n'en reſte plus de traces, & c'eſt autant de perdu pour ſa gloire, à moins qu'on ne lui tienne compte de ce qu'il n'en reſte plus de traces. Il ſubordonna ſon Inſtitut à l'Univerſité, & le lia aux deux Académies. De cette nouvelle diſpoſition faite avec toute l'habileté requiſe, & tous les ménagemens néceſſaires, il en réſulte certainement que la Phyſique & les Mathématiques ont aujourd'hui dans Bologne des ſecours & des avantages conſidérables qu'elles n'y avoient jamais eus, & dont le fruit doit ſe communiquer par une heureuſe contagion.

Le Sénat donna à l'Inſtitut un Palais tel que le demandoient les grands fonds reçus de M. Marſigli, qu'il falloit diſtribuer en différens appartemens, ſelon les Sciences.

Dans ce Palais habitent ſix Profeſſeurs, chacun dans le quartier de la Science qui lui appartient. On croit voir l'Atlantide du Chancelier Bacon exécutée, le ſonge d'un Savant réaliſé. Il ſera facile

de juger qu'on n'a pas oublié un Obſervatoire. Il eſt occupé par M. Euſtachio Manfredi, Aſtronome de l'Inſtitut, ſi ce n'eſt pas lui faire tort que de le déſigner par cette ſeule qualité, lui qui allie aux Mathématiques les talens qui leur ſont le plus oppoſés.

L'Inſtitut s'ouvrit en 1714 par une harangue du P. Hercule Corazzi, Religieux Olivetan, Mathématicien de la nouvelle Compagnie. Le Comte Marſigli, qui n'avoit pas voulu permettre que ſon nom parût dans aucun moment public, ne put échapper aux juſtes louanges de l'Orateur. Comment ſéparer le Fondateur d'avec la fondation? Les louanges refuſées ſavent bien revenir avec plus de force, & il eſt peut-être auſſi modeſte de leur laiſſer leur cours naturel, en ne les prenant que pour ce qu'elles valent.

En 1715, l'Académie des Sciences ayant propoſé au Roi, ſelon ſa règle, pour une place vacante d'Aſſocié étranger, deux Sujets, qui furent M. le Duc d'Eſcalonne, Grand d'Eſpagne, & M. Marſigli, le Roi ne voulut point faire de choix entr'eux, & il ordonna que tous deux ſeroient de l'Académie, parce que la première place d'Aſſocié étranger qui vaqueroit ne ſeroit point remplie. N'eût-il pas ſans héſiter donné la préférence à un

homme du mérite & de la dignité du Duc d'Escalonne, pour peu qu'il fût resté de tache au nom de son concurrent, & cette tache n'eût-elle pas été de l'espèce la plus odieuse aux yeux de ce grand Prince? M. Marsigli étoit aussi de la Société Royale de Londres, & de celle de Montpellier. Ce n'étoit pas un honneur à négliger pour les différentes Académies, que de compter parmi leurs Membres le Fondateur d'une Académie.

Elle l'occupoit toujours, & il se livroit volontiers à toutes les idées qui lui venoient sur ce sujet, quelques soins & quelques dépenses qu'elles demandassent. Il mit sur pied une Imprimerie, qui devoit être fournie non-seulement de caractères Latins & Grecs, mais encore Hébreux & Arabes, & il fit venir de Hollande des Ouvriers habiles pour les fondre. Il eut des raisons pour ne pas donner ce grand fonds à l'Institut directement, mais aux Pères Dominicains de Bologne, à condition que tous les Ouvrages qui partiroient de l'Institut seroient imprimés en remboursant seulement les frais. Il donna à cette Imprimerie le nom d'Imprimerie de Saint Thomas d'Aquin, dont il invoquoit la protection pour cet établissement & pour tout l'Institut. Le Protecteur étoit bien choisi; car Saint

Thomas, dans un autre ſiècle & dans d'autres circonſtances, étoit Deſcartes. Nous paſſons ſous ſilence des Proceſſions, où il vouloit que l'on portât huit bannières, qui auroient repréſenté les principaux événemens de la vie du Saint, & auxquelles on jugea à propos de ſubſtituer la châſſe de ſes Reliques. La dévotion d'Italie prend aſſez-ſouvent une forme qui n'eſt guère de notre goût d'aujourd'hui.

Ce qui en ſera certainement davantage, c'eſt l'établiſſement qu'il fit d'un tronc dans la Chapelle de l'Inſtitut, pour le rachat des Chrétiens, & principalement de ſes Compatriotes eſclaves en Turquie. Il n'oublia rien pour animer cette charité; il ſe ſouvenoit de ſes malheurs utilement pour les autres malheureux. Par le même ſouvenir il ordonna une Proceſſion ſolemnelle de l'Inſtitut tous les vingt-cinq ans, le jour de l'Annonciation. Ces fêtes, ces cérémonies fondées ſur la piété, pouvoient auſſi avoir une politique ſenſée & légitime; elles lioient l'Inſtitut à la Religion, & en aſſuroient la durée.

Il manquoit encore à la collection de l'Hiſtoire naturelle, dont l'Inſtitut étoit en poſſeſſion, quantité de choſes des Indes; car ce qui y dominoit c'étoit l'Europe, & il jugea qu'il ne pouvoit avoir promptement ces curioſités qu'en les allant chercher

chercher en Angleterre & en Hollande. Il s'embarqua à Livourne pour Londres, quoique dans un âge déja fort avancé, & il alla de Londres à Amſterdam finir ſes ſavantes emplettes. Là, il donna à imprimer ſon grand Ouvrage du *Cours du Danube*, dont il parut à la Haye en 1726 une édition magnifique en ſix volumes in-folio, & il négocia avec les Libraires un nombre de bons Livres deſtinés à ſon Inſtitut. Quand toutes ſes nouvelles acquiſitions furent raſſemblées dans Bologne, il en fit ſa donation en 1727.

Tout cela fini, tous ſes projets heureuſement terminés, il imita en quelque ſorte Solon, qui après avoir été le Légiſlateur de ſon Pays, & n'ayant plus de bien à lui faire, s'en exila. Il alla en 1728 retrouver ſa retraite de Provence, pour y reprendre ſes recherches de la mer, & ſuivre en liberté ce génie d'obſervation qui le poſſédoit. Mais il eut en 1729 une légère attaque d'apoplexie, & les Médecins le renvoyèrent dans l'air natal. Il ne fit qu'y languir juſqu'au 1er Novembre 1730, qu'une ſeconde attaque l'emporta. Tout Bologne fit parfaitement ſon devoir pour un pareil Citoyen, qui, à l'exemple des anciens Romains, avoit uni en même degré les Lettres & les Armes, & donné tant de preuves d'un amour ſingulier pour ſa Patrie.

ELOGE

DE MONSIEUR

GEOFFROY

Etienne-François Geoffroy naquit à Paris le 13 Février 1672, de Matthieu-François Geoffroy, Marchand Apothicaire, ancien Echevin & ancien Consul; & de Louise de Vaux, fille d'un Chirurgien célèbre en son temps. Le bisaïeul paternel de M. Geoffroy avoit été aussi premier Echevin de Paris, & alors on ne choisissoit que des Bourgeois d'ancienne famille & d'une réputation bien nette, espèce de Noblesse qui devroit bien valoir celle dont la preuve ne consiste que dans les filiations.

Si nous disions que l'éducation d'un jeune homme a été telle, que quand il fut en Physique, il se tenoit chez son père des Conférences réglées, où M. Cassini apportoit ses Planisphères, le P. Sebastien ses Machines, M. Joblot ses Pierres d'Aiman; où M. du Verney faisoit ses dissections, & M. Homberg des opérations de Chymie; où se rendoient du moins par curiosité plusieurs autres Savans fameux,

& de jeunes gens qui portoient de beaux noms; qu'enfin, ces Conférences parurent si bien entendues & si utiles, qu'elles furent le modèle & l'époque de l'établissement des expériences de Physique dans les Collèges: sans doute on croiroit qu'il s'agissoit de l'éducation d'un fils de Ministre, destiné pour le moins aux grandes dignités de l'Eglise. Cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son père ne destinoit qu'à lui succéder dans sa profession. Mais il savoit combien de connoissances demande la Pharmacie embrassée dans toute son étendue; il l'aimoit, & par goût, & parce qu'elle lui réussissoit fort, & il croyoit ne pouvoir mieux faire que de fournir à son fils les moyens de poursuivre avec plus d'avantage la carrière où lui-même auroit vieilli.

Après cette première étude de Physique générale, M. Geoffroy fit des cours particuliers de Botanique, de Chymie & même d'Anatomie, quoique cette Science ne fût pas moins de son objet principal. Il s'en écartoit encore davantage dans ses heures de délassement, où l'on est le maître de choisir ses plaisirs. Il tournoit, il travailloit des verres de lunettes, il exécutoit des machines en petit; il apprenoit l'Italien de l'Abbé Roselli, si connu par le Roman de l'*Infortuné Napolitain*.

En 1692, ſon père l'envoya à Montpellier, pour y apprendre la Pharmacie chez un habile Apothicaire, qui de ſon côté envoya ſon fils à Paris chez M. Geoffroy; échange bien entendu, puiſque l'un & l'autre de ces jeunes gens, en laiſſant dans la maiſon paternelle ce qu'il étoit bien sûr d'y retrouver toujours, alloit chercher dans une maiſon étrangère ce qu'il n'eût pas trouvé chez lui.

M. Geoffroy ſuivit les plus habiles Profeſſeurs de la fameuſe Ecole de Montpellier; & il vit preſque naître alors dans cette Ville un grand nom qui s'eſt toujours accru depuis, & qui par lui-même, & ſans nul ſecours étranger, s'eſt élevé à la première place. Avant que de revenir à Paris, M. Geoffroy voyagea dans les Provinces méridionales du Royaume, & alla voir les Ports de l'Océan; car il embraſſoit auſſi ce qui n'étoit que de pure curioſité. Il en eût été peut-être bien puni à Saint-Malo, où il ſe trouva enfermé en 1693, dans le temps du bombardement des Anglois, ſi la terrible machine infernale, qui menaçoit d'abîmer tout, n'eût manqué ſon effet. M. le Comte de Tallard, depuis Duc, Pair & Maréchal de France, ayant été nommé au commencement de 1698 à l'Ambaſſade extraordinaire d'Angleterre, il choiſit M. Geoffroy, qui

n'étoit point Médecin, pour avoir soin de sa santé; & il ne crut point que cette confiance, donnée au mérite dépourvu de titre, fût trop hardie. M. Geoffroy, qui savoit voyager, ne manqua pas de profiter du séjour de Londres; il gagna l'amitié de la plupart des Illustres d'un Pays qui en produit tant, & principalement celle de M. le Chevalier Sloane; & en moins de six mois il devint leur Confrère par une place qu'ils lui donnèrent dans la Société Royale.

De-là, il passa en Hollande, où il vit d'autres Savans, fit d'autres observations, acquit de nouvelles connoissances. Il se présenta encore à lui l'occasion de faire un voyage agréable, celui d'Italie, où il alla en 1700 avec M. l'Abbé de Louvois, en qualité de son Médecin, selon le langage de M. Geoffroy, & en qualité d'ami, selon le langage de cet Abbé; car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de M. Geoffroy étoit l'Histoire Naturelle, & la matière médicinale; & il étoit d'autant plus obligé à porter ses vûes de ce côté-là, que son père avoit dessein de lui laisser sa place & son établissement. Dès 1693 il avoit subi l'examen pour la Pharmacie, & fait son chef-d'œuvre; cependant ce n'étoit

point là le fond de son intention; il vouloit être Médecin, & n'osoit le déclarer. Il faisoit des études équivoques qui convenoient également au plan de son père & au sien : telle étoit la matière médicinale, qu'un habile Apothicaire ne sauroit trop connoître, & que souvent un habile Médecin ne connoît pas assez.

Enfin, quand le temps fut venu de ne pouvoir plus soutenir la dissimulation, & de prendre un parti décisif, il se déclara, & le père se rendit. Il avoit destiné à la Médecine son second fils, qui est aujourd'hui l'un des Chymistes de cette Académie : celui-là prit la Pharmacie au lieu de son aîné. Cette légère transposition dut être assez indifférente au père : mais enfin ce n'étoit pas là son premier projet; & il apprit combien la Nature, qu'il n'avoit pas assez consultée sur ses enfans, est jalouse de ses droits.

M. Geoffroy se mit donc sur les bancs de Médecine, & fut reçu Bachelier en 1702. Sa première Thèse fut extrêmement retardée, parce que M. Fagon, premier Médecin, qui devoit y présider, & qui avoit coutume de commettre pour la Présidence, voulut présider en personne, honneur qui se fit acheter par des délais. M. Geoffroy, qui avoit fait sa Thèse lui-même, quoique, selon l'usage établi,

elle dût être l'ouvrage du Président, avoit choisi cette question : *Si le Médecin est en même temps un Méchanicien Chymiste ?* On sent assez qu'il avoit intérêt de conclure pour l'affirmative, au hasard de ne pas comprendre tous les Médecins dans sa définition. Il composa pareillement ses deux autres Thèses de Bachelier, & à plus forte raison celles dont il fut Président, après avoir été reçu Docteur en 1704. Il prenoit toujours des sujets utiles ou intéressans. Celle où il demandoit *si l'homme a commencé par être ver*, piqua tellement la curiosité des Dames, & des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en françois, pour les initier dans des mystères dont elles n'avoient point la théorie. On assure que toutes les Thèses sorties de sa main n'ont pas seulement été regardées dans nos Ecoles comme des Traités presque complets sur les sujets choisis, mais qu'elles se sont trouvées plus au goût des Etrangers qu'un grand nombre d'autres, où ils se plaignent que le soin dominant a été celui de l'élégance du style & de la belle latinité.

Il ne se pressa point de se jetter dans la pratique dès qu'il en eut le droit ; il s'enferma pendant dix ans dans son cabinet, & il voulut être sûr d'un grand fonds de connoissances avant que de s'en permettre

l'usage. Les Médecins ont entr'eux ce qu'ils appellent les bons principes ; & puisqu'ils sont les bons, ils ne sont pas ceux de tout le monde. Les Confrères de M. Geoffroy conviennent qu'il les possédoit parfaitement. Son caractère doux, circonspect, modéré, & peut-être même un peu timide, le rendoit fort attentif à écouter la Nature, à ne la pas troubler par des remèdes, sous prétexte de l'aider, & à ne l'aider qu'à propos & autant qu'elle le demandoit. Une chose singulière lui fit tort dans les commencemens ; il s'affectionnoit trop pour ses malades, & leur état lui donnoit un air triste & affligé qui les alarmoit : on en reconnut enfin le principe, & on lui sut gré d'une tendresse si rare & si chère à ceux qui souffrent.

Persuadé qu'un Médecin appartient également à tous les malades, il ne faisoit nulle différence entre les bonnes pratiques & les mauvaises, entre les brillantes & les obscures. Il ne recherchoit rien & ne rejettoit rien. De-là, il est aisé de conclure que ce qui dominoit dans le nombre de ses pratiques, c'étoient les obscures ou les mauvaises, & d'autant plus que ses premiers engagemens lui étoient sacrés, & qu'il n'eût pas voulu les rompre ou s'en acquitter légèrement pour courir aux

occasions les plus flatteuses qui seroient survenues. D'ailleurs, souverainement éloigné de tout faste, il n'étoit point de ceux qui savent aider à leur propre réputation, & qui ont l'art de suggérer tout bas à la Renommée ce qu'ils veulent qu'elle répete tout haut avec ses cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la longue; & M. Geoffroy étoit bien connu dans les grandes affaires de Médecine : ceux qui s'étoient saisis des premiers postes, l'appeloient presque toujours en consultation; il étoit celui dont tous les autres vouloient emprunter des lumières. Cicéron conclut que les Romains étoient le plus vaillant Peuple du monde, de ce que chaque Peuple se donnoit le premier rang pour la valeur, & accordoit toujours le second aux Romains.

En 1709, le Roi lui donna la place de Professeur en Médecine au Collège Royal, vacante par la mort de M. de Tournefort. Il entreprit de dicter à ses auditeurs toute l'Histoire de la matière médicinale, sur laquelle il avoit depuis long-temps amassé de grandes provisions. Tout le règne minéral a été expédié, c'est-à-dire tous les minéraux qui sont en usage dans la Médecine, & c'est ce qu'on a jusqu'à présent sur ce sujet de plus recherché, de plus certain & de plus complet. Il en étoit au

règne végétal ; & comme il ſuivoit l'ordre alphabétique, il en eſt reſté à la *Méliſſe*, qui, quoiqu'aſſez avancée dans l'alphabet, laiſſe après elle un grand vuide, & beaucoup de regret aux curieux de ces ſortes de matières. Il n'avoit point touché au règne animal ; mais du moins tout ce qu'il a dicté s'eſt trouvé en très-bon ordre dans ſes papiers, & on eſpère que ſa famille le donnera au Public.

M. Fagon, qui étoit toujours demeuré titulaire de la charge de Profeſſeur en Chymie au Jardin Royal, la faiſoit exercer par quelqu'un qu'il choiſiſſoit. M. de Saint-Yon, à qui il avoit donné cet emploi, n'ayant pu le remplir en 1707 à cauſe de ſes infirmités, M. Geoffroy eut ſa place, & s'en acquitta ſi bien, que dans la ſuite M. Fagon ſe démit abſolument de la charge en ſa faveur. Cela arriva en 1712. M. Fagon, pour mettre en œuvre M. Geoffroy tout entier, lui demanda qu'aux leçons ordinaires de Chymie il en joignît ſur la matière médicinale, ce qui dans une même ſéance ajoutoit deux heures, & quelquefois trois, à deux autres heures déja employées. M. Geoffroy y conſentit, emporté par ſon zèle, & ſans doute auſſi par un certain ſentiment de gloire qui agit & qui doit agir ſur les ames les plus éloignées de la vanité. Il étoit ſoutenu

par le plaisir de voir que de si longues séances, loin de rebuter les Auditeurs, ne les rendoient que plus assidus & plus attentifs; mais enfin il consulta trop peu les intérêts de sa santé, qui étoit naturellement foible, & qui en souffrit.

La Faculté de Médecine, qui se choisit tous les deux ans un Chef, qu'on appelle Doyen, crut en 1706 se trouver dans des circonstances où il lui en falloit un qui, quoique digne de l'être, ne fît aucun ombrage à sa liberté, & qui aimât mieux sa Compagnie que sa place. M. Geoffroy fut élu: mais comme tous les Membres d'une République ne sont pas également Républicains, quelques-uns attaquèrent son élection par des irrégularités prétendues, & lui-même auroit été volontiers de leur parti; mais l'élection fut confirmée par le jugement de la Cour.

Ses deux années de Décanat finies, il fut continué; & cela par les suffrages mêmes qui auparavant lui avoient été contraires. On sentoit un nouveau besoin qu'on avoit de lui. Il s'étoit élevé un procès entre les Médecins & les Chirurgiens, espèce de guerre civile qui divisoit les Citoyens d'un même Etat; & il falloit ou du zèle pour la soutenir, ou de la douceur pour la terminer; & même en la soutenant, il falloit toujours de la

douceur avec le zèle. On lui fit un honneur singulier : il y a sous le Doyen un Censeur qui est son Lieutenant, & ce Censeur est toujours le Doyen qui vient de sortir de place. On supprima le titre de Censeur pour les deux années du nouveau Décanat de M. Geoffroy, & on le laissa le maître de choisir ceux qu'il voudroit pour l'aider. Ces témoignages d'estime de la part de sa Compagnie, qu'il n'auroit pas recherchés par ambition, il les sentit vivement par un principe de reconnoissance d'autant plus fort, qu'on est plus dégagé de passions tumultueuses. Il se livra sans ménagement aux travaux extraordinaires du second Décanat, qui, joints à ceux qu'exigeoient sa profession & ses différentes places, ruinèrent absolument sa santé, & au commencement de 1730 il tomba accablé de fatigues. Il eut cependant le courage de mettre la dernière main à un Ouvrage que ses prédécesseurs Doyens avoient jugé nécessaire, mais qu'ils n'avoient pas fini : c'est un recueil des médicamens composés les plus usités, que les Pharmaciens doivent tenir toujours prêts.

Nous ne l'avons point encore représenté comme Académicien, parce que nos Histoires imprimées font foi qu'il n'a pas rempli ce devoir avec moins d'exactitude

que les autres, si ce n'est dans les quatre dernières années, où le Décanat étoit une récompense assez légitime. Il donna en 1718 un système singulier, & une Table des affinités ou rapports des différentes substances en Chymie. Ces affinités firent de la peine à quelques-uns, qui craignirent que ce ne fussent des attractions déguisées, d'autant plus dangereuses que d'habiles gens ont déja su leur donner des formes séduisantes : mais enfin, on reconnut qu'on pouvoit passer pardessus ce scrupule, & admettre la Table de M. Geoffroy, qui, bien entendue & amenée à toute la précision nécessaire, pouvoit devenir une loi fondamentale des opérations de Chymie, & guider avec succès ceux qui travaillent.

Il étoit entré dans cette Compagnie dès l'an 1699, & il est mort le 6 Janvier 1731.

ELOGE

DE M. RUYSCH.

FRÉDÉRIC RUYSCH naquit à la Haye le 23 Mars 1638 de Henri Ruysch, Secrétaire des Etats-Généraux, & d'Anne

Van-Berghem. La famille des Ruysch étoit d'Amsterdam, où depuis 1365 elle avoit continuellement occupé les premieres Magistratures jusqu'en 1576, que la guerre contre l'Espagne apporta du changement à sa fortune.

M. Ruysch se destina à la Médecine; & il commença par s'appliquer à la matière médicinale, aux plantes, aux animaux ou parties d'animaux, aux minéraux qui y appartiennent, aux opérations de Chymie, aux dissections anatomiques; & de tout cela il se fit de bonne heure un cabinet déja digne des regards & de l'attention des Connoisseurs. Il étoit tout entier à ce qu'il avoit entrepris; peu de sommeil avec beaucoup de santé; point de ces amusemens inutiles qui passent pour des délassemens nécessaires; nul autre plaisir que son travail: & quand il se maria en 1661, ce fut en grande partie pour être entièrement soulagé des soins domestiques; ce qui lui réussit assez aisément dans le Pays où il vivoit.

En ce temps-là vint à Leyde un Anatomiste assez fameux, nommé Bilsius, que le Roi d'Espagne avoit envoyé professer à Louvain. Ce Docteur traitoit avec très-peu de considération ceux qui avoient jusques-là le plus brillé dans cette Science, & préféroit de beaucoup & hautement ses

découvertes aux leurs, principalement sur ce qui regarde le mouvement de la bile, de la lymphe, du chyle, de la graisse. MM. Del Boé ou Sylvius & Van-Horne, Professeurs à Leyde, qui auroient voulu réprimer la vanité de cet Etranger, crurent ne le pouvoir sans le secours du jeune Ruysch, qui avoit donné plus de temps qu'eux à des dissections fines & délicates. De la Haye, où il demeuroit, il venoit à Leyde leur apporter ses préparations, & leur mettre en main de quoi étonner Bilsius, & il retournoit bien vîte à la Haye pour travailler à de nouvelles préparations destinées au même usage.

Après avoir fourni en secret des armes contre Bilsius, il vint enfin à se battre avec lui à visage découvert; car ceux qu'il avoit aidés n'avoient pas prétendu le tenir toujours caché. Il avoit dit que la résistance qu'il sentoit en soufflant les vaisseaux lymphatiques d'un certain sens lui faisoit croire qu'il s'y trouvoit des valvules, qu'il n'avoit pourtant pas encore vues, & il n'étoit pas le seul qui eût eu cette pensée. Bilsius nia ces valvules avec la dernière assurance, & même avec mépris pour ceux qui les jugeoient seulement possibles. M. Ruysch fit si bien par son adresse singulière, qu'il les découvrit, & au nombre de plus de deux mille, & les démontra à

la grande ſatisfaction de ceux qui étoient bien-aiſes de voir confondre des déciſions téméraires & ſuperbes. L'adverſaire, qui, ſe tenant bien sûr qu'il ne verroit pas, avoit promis de ſe rendre s'il voyoit, fit effectivement tout ſon poſſible pour ne pas voir; & quand il y fut forcé, il ſe ſauva par un endroit qu'on n'avoit pas prévu : il dit qu'il connoiſſoit bien ces valvules, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de le déclarer. M. Ruyſch, dans un très-petit Volume qu'il donna en 1665, & qui eſt le premier des ſiens, a fait l'hiſtoire détaillée de cette conteſtation, où le vaincu, qui pouvoit l'être ſans honte & même avec honneur, trouva moyen de l'être honteuſement.

M. Ruyſch fut dès l'an 1664 Docteur en Médecine dans l'Univerſité de Leyde; & il eut preſque auſſi-tôt après une occaſion qui n'étoit que trop déciſive, de prouver combien il méritoit cette dignité. La peſte ravagea la Hollande, & il ſe dévoua aux Peſtiférés de la Haye, ſa Patrie; début qui, quelque glorieux qu'il ſoit, ne ſera pas envié.

Mais ſa grande occupation, celle qui a rendu ſon nom ſi célèbre, a été de porter l'Anatomie à une perfection juſques là inconnue. On s'étoit long-temps contenté des premiers inſtrumens, qui s'étoient

d'abord

d'abord offerts comme d'eux-mêmes, & qui ne servoient guère qu'à séparer des parties solides dont on observoit la structure particulière, ou la disposition qu'elles avoient entr'elles. Reynier Graaf, ami intime de M. Ruysch, fut le premier qui, pour voir le mouvement du sang dans les vaisseaux, & les roûtes qu'il suit pendant la vie, inventa une nouvelle espèce de seringue, par où il injectoit dans les vaisseaux une matière colorée qui marquoit tout le chemin qu'elle faisoit, & par conséquent celui du sang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée; mais ensuite on l'abandonna, parce que la matière injectée s'échappoit continuellement, & que l'injection devenoit bientôt inutile.

Jean Swammerdam remédia au défaut de l'invention de Graaf. Il pensa très-heureusement qu'il falloit prendre une matière chaude, qui en se refroidissant à mesure qu'elle couloit dans les vaisseaux, s'y épaissît de sorte qu'arrivée à leur extrémité elle cessât de couler; ce qui demande, comme on voit, une grande précision, tant pour la nature particulière de la matière qu'on emploiera, que pour le juste degré de feu qu'il faudra lui donner, & le plus ou moins de force dont on la poussera. Par ce moyen, Swammerdam rendoit visibles pour la première fois les

artères & les veines capillaires de la face; mais il ne suivit pas lui-même bien loin sa nouvelle invention. Une grande piété, qui vint à l'occuper entièrement, l'en empêcha, & ne le rendit pourtant pas assez indifférent sur son secret, pour en faire part à M. Ruysch, son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, & le trouva pour le moins; car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit encore plus parfait que ce qu'avoit fait Swammerdam lui-même. Les parties étoient injectées de façon que les dernières ramifications des vaisseaux, plus fines que des fils d'araignées, devenoient visibles; &, ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans microscope. Quelle devoit être la matière assez déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, & en même temps assez solide pour s'y durcir?

On voyoit de petites parties qui ne s'apperçoivent ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais.

Des cadavres d'enfans étoient injectés tout entiers; l'opération n'eût guère été possible dans les autres. Cependant en 1666, il entreprit par ordre des Etats-Généraux, le cadavre déja fort gâté de Guillaume Bercley, Vice-Amiral Anglois,

tué à la bataille donnée le 11 Juin entre les Flottes d'Angleterre & de Hollande, & on le renvoya en Angleterre, traité comme auroit pu l'être le plus petit cadavre. Les Etats-Généraux récompensèrent ce travail d'une manière digne d'eux, & du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conservoit sa consistance, sa mollesse, sa flexibilité, & même s'embellissoit avec le temps, parce que la couleur en devenoit plus vive jusqu'à un certain point.

Les cadavres, quoiqu'avec tous leurs viscères, n'avoient point de mauvaise odeur; au contraire, ils en prenoient une agréable, quand même ils eussent senti fort mauvais avant l'opération.

Tout se garantissoit de la corruption par le secret de M. Ruysch. Une fort longue vie lui a procuré le plaisir de ne voir aucune de ses pièces se gâter par les ans, & de ne pouvoir fixer de terme à leur durée. Tous ces morts sans desséchement apparent, sans rides, avec un teint fleuri & des membres souples, étoient presque des ressuscités : ils ne paroissoient qu'endormis, tout prêts à parler quand ils se réveilleroient. Les Momies de M. Ruysch prolongeoient en quelque sorte la vie, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencèrent à faire du bruit, ils trouvèrent, selon une loi bien établie de tout temps, beaucoup d'incrédules ou de jaloux. Ils détruisoient par quantité de raisonnemens les faits qu'on leur avançoit : quelques-uns disoient en propres termes, qu'*ils se laisseroient plutôt crever les yeux, que de croire de pareilles fables.* A tous leurs discours, M. Ruysch répondit simplement : *Venez, & voyez.* Son cabinet étoit toujours prêt à leur parler, & à raisonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus son refrain perpétuel, son cri de guerre.

Un Professeur de Médecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés, & de s'attacher à l'ancienne doctrine si solidement établie, & qui renfermoit tout. Comme le novateur ne se rendoit point, le Docteur redoubla ses lettres ; & il lui dit enfin que tout ce qu'il faisoit dérogeoit à la dignité de Professeur. M. Ruysch répondit : *Venez, & voyez.*

Il a caché le nom de ce Professeur si délicat sur cette dignité ; mais il n'a pas ménagé de même ceux de MM. Rau & Bidloo, célèbres tous les deux dans l'Anatomie, & qui s'étoient hautement déclarés contre lui, Bidloo sur-tout. Celui-ci se vantoit d'avoir, & même avant

M. Ruyſch, le ſecret de préparer & de conſerver les cadavres; & ſur cela M. Ruyſch lui demande pourquoi donc il n'a pas vu telles & telles choſes, pourquoi il a gâté ſes tables anatomiques par des fautes qu'il lui marque, &c. Juſques-là tout eſt dans les règles, & M. Ruyſch paroît avoir tout l'avantage : mais il faut avouer qu'il en perd une partie pour la forme, quand ſur ce que Bidloo l'avoit traité de Boucher ſubtil, il répond qu'il aime mieux être *Lanio ſubtilis* que *Leno famoſus*. Le jeu des mots latins peut l'avoir tenté; mais c'étoit aller trop rudement aux mœurs de ſon adverſaire, dont il ne s'agiſſoit point. Il eſt vrai auſſi qu'on ne ſait quel nom donner à Bidloo, lorſqu'il s'emporte juſqu'à appeller M. Ruyſch *le plus miſérable des Anatomiſtes*. Sera-ce donc toujours un écueil pour la vertu des hommes, qu'un ſimple combat d'eſprit ou de ſavoir !

Après un premier feu, quelquefois cependant aſſez long, eſſuyé de la part de l'ignorance ou de l'envie, la vérité demeure ordinairement victorieuſe. Comment eût-on fait pour ne pas ſentir à la fin les avantages de l'invention de M. Ruyſch ? Les ſujets néceſſaires pour les diſſections, & que la ſuperſtition populaire rend toujours très-rares, périſſoient en peu

de jours entre les mains des Anatomistes, & lui il savoit les rendre d'un usage éternel. L'Anatomie ne portoit plus avec elle ce dégoût & cette horreur, qui ne pouvoient être surmontés que par une extrême passion. On ne pouvoit auparavant faire les démonstrations qu'en hiver : les étés les plus chauds y étoient devenus également propres, pourvu que les jours fussent également clairs. Enfin, l'Anatomie, aussi-bien que l'Astronomie, étoit parvenue à offrir aux hommes des objets tout nouveaux, dont la vue leur paroissoit interdite.

Et comme dans l'une & l'autre de ces sciences il est impossible de mieux voir sans découvrir, on ne sera pas surpris que M. Ruysch ait beaucoup découvert. Nous en renvoyons le détail à ses Ouvrages : une artère bronchiale inconnue aux plus grands Scrutateurs du poumon ; le périoste des osselets de l'organe de l'ouïe qui paroissoient nuds ; les ligamens des articulations de ces osselets ; la substance corticale du cerveau uniquement composée de vaisseaux infiniment ramifiés, & non pas glanduleuse, comme on le croyoit ; plusieurs autres parties qui passoient pareillement pour glanduleuses, réduites à n'être que des tissus de vaisseaux, toujours simples dans chacune, & qui ne différoient

que par leur longueur, leur diamètre ; les courbes décrites dans leur cours ; la distance de l'extrémité de ce cours à l'origine du mouvement de la liqueur ; différences d'où devoient naître les différentes ſecrétions ou filtrations, &c. Cependant il faut avouer, & il l'avouoit ſans peine, qu'il n'avoit pas tout vu. Quelquefois il tombe dans des difficultés où il ne feint point d'avoir recours, ſoit à la volonté de Dieu, qui opère ſans méchaniſme, ſoit au deſſein qu'il a eu de nous cacher le méchaniſme. Un premier voile qui couvroit l'Iſis des Egyptiens, a été enlevé depuis un temps ; un ſecond, ſi l'on veut, l'eſt auſſi de nos jours ; un troiſième ne le ſera pas, s'il eſt le dernier.

M. Ruyſch, outre les fonctions de Médecin & de Profeſſeur en Anatomie, avoit encore été chargé par les Bourg-meſtres d'Amſterdam, où étoit ſon domicile, de l'inſpection de tous ceux qui avoient été tués ou bleſſés dans les querelles particulières, pour en faire ſon rapport aux Juges. De plus, par des vues d'un bon Gouvernement, on avoit créé pour lui une place de Profeſſeur ou Maître des Sages-Femmes, qui ſouvent n'étoient pas aſſez inſtruites. Elles ſe hâtoient, par exemple, de tirer ; & même avec violence, le placenta lorſqu'il tardoit à venir ; & elles

aimoient mieux le mettre en pièces, ce qui causoit souvent la mort. Il leur apprit, quoiqu'avec peine, à l'attendre sans impatience, ou à n'aider que doucement à sa sortie, parce qu'un muscle orbiculaire qu'il avoit découvert au fond de la matrice le poussoit naturellement en dehors, & pouvoit même suffire pour le chasser entièrement.

Il est aisé de juger combien dans ses différentes fonctions il lui tomboit entre les mains de faits remarquables, & avec quel soin s'en emparoit un homme si curieux de ramasser, & si habile à conserver.

Enfin, il étoit Professeur en Botanique; & l'on peut bien croire qu'il ne démentoit point dans cette occupation son caractère naturel. Le grand commerce des Hollandois lui fournissoit des plantes de tous les climats de l'Univers. Il les disséquoit avec la même adresse que les animaux; & dégageant entièrement leurs vaisseaux de la pulpe ou parenchyme, il montroit à découvert tout ce qui faisoit leur vie. Les animaux & les plantes étoient également embaumés, & sûrs de la même durée.

Son cabinet, où tout alloit se rassembler, devint si abondant & si riche, qu'on l'eût pris pour le trésor savant d'un

d'un Souverain. Mais non content de la richesse & de la rareté, il voulut encore y joindre l'agrément, & égayer le spectacle. Il mêloit des bouquets de plantes & des coquillages à de tristes squelettes, & animoit le tout par des Inscriptions ou des Vers pris des meilleurs Poëtes Latins.

C'étoit pour les Etrangers une des plus grandes merveilles des Pays-Bas, que ce cabinet de M. Ruysch. Les Savans seuls l'admiroient dignement; tout le reste vouloit seulement se vanter de l'avoir vu. Les Généraux d'Armée, les Ambassadeurs, les Princes, les Electeurs, les Rois y venoient comme les autres, & ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le Czar Pierre I^{er} vint en Hollande pour la première fois en 1698, il fut frappé, transporté à cette vue. Et en effet, quelle surprise & quel plaisir pour un génie naturellement avide du vrai, qu'un pareil spectacle, où il n'avoit point été conduit par degrés! Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui sembloit lui sourire. Il ne pouvoit sortir de ce lieu, ni se laller d'y recevoir des instructions, & il dînoit à la table très-frugale de son Maître pour passer les journées entières avec lui. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet, & l'envoya à Pétersbourg,

présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie, qui se trouvoit tout-d'un-coup & sans peine en possession de ce qui avoit coûté tant de travaux à un des plus habiles hommes des Nations savantes.

Aussi-tôt après, M. Ruisch, âgé de 79 ans, recommença courageusement un cabinet nouveau. Sa santé toujours ferme le lui permettoit; le goût & l'habitude l'y obligeoient. Ce second travail devoit même lui être plus facile & plus agréable que le premier. Il ne perdoit plus de temps en tâtonnemens & en épreuves; il étoit sûr de ses moyens & du succès. D'ailleurs, des choses rares, qui autrefois lui auroient échappé, ou qu'il n'auroit obtenues qu'avec peine, venoient alors s'offrir d'elles-mêmes à lui.

En 1727 il fut choisi par cette Académie pour être un de ses Associés étrangers. Il étoit Membre aussi de l'Académie Léopoldine des Curieux de la Nature, & de la Société Royale d'Angleterre.

Il eut le malheur en 1728 de se casser l'os de la cuisse par une chûte. Il ne pouvoit plus guère marcher sans être soutenu par quelqu'un; mais du reste il n'en fut pas moins sain de corps & d'esprit jusqu'en 1731, qu'il perdit en peu de temps toute sa vigueur, qui s'étoit maintenue sans altération sensible. Il mourut le 22 Février

âgé de plus de 92 ans, & n'ayant eu sur une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmité. Peu de temps avant sa mort, il avoit fini le Catalogue de son second cabinet qu'il avoit rendu fort ample en quatorze ans. Beaucoup de grands Hommes n'ont pas assez vécu pour voir la fin des contradictions injustes & désagréables qu'ils s'étoient attirées par leur mérite, & leur nom seul a joui des honneurs qui leur étoient dûs. Pour lui il en a joui en personne, grace à sa bonne constitution qui l'a fait survivre à l'envie.

Il a donné un grand nombre d'Ouvrages, ses seize Epîtres problématiques, les trois Décades de ses *Adversaria Anatomico-Medico-Chirurgica*, ses onze *Trésors*, *&c.* Tout cela est le produit d'une très-longue vie, dont tous les momens ont été occupés du même objet : faits nouveaux, observations rares, réflexions de théorie, remarques de pratique ; tout est écrit d'un style simple & concis, dont toutes les paroles signifient, & qui n'a pour but que l'instruction sans étalage. Le plus souvent, en parlant de ses découvertes, il ne se regarde que comme l'instrument dont il a plu à Dieu de se servir pour manifester au genre humain des vérités utiles ; & ce ton si humble & si chrétien ne peut être suspect dans un homme

qui n'étoit obligé à le prendre, ni par ſon état, ni par l'exemple des autres Auteurs de découvertes.

Encore une ſingularité de ſes Ouvrages. Il a publié ſes *Adverſaria* en Hollandois & en Latin ſur deux colonnes, l'un étant la traduction de l'autre. Il y a des matières qu'il n'eſt permis qu'aux Phyſiciens de traiter ſans enveloppe & dans les termes propres. Quand il les traite, ce n'eſt qu'en Latin, & on s'apperçoit d'un vuide dans la colonne Hollandoiſe. Il n'a pas voulu préſenter des images dangereuſes à ceux ou à celles qui n'en avoient pas beſoin.

ÉLOGE

DE M. LE PRÉSIDENT *DE MAISONS.*

JEAN-RENÉ DE LONGUEIL naquit à Paris le 15 Juillet 1699 de Claude de Longueil, Marquis de Maiſons, Préſident du Parlement; & de Charlotte Roque de Varangeville.

On ſait que la Maiſon de Longueil eſt diſtinguée par ſon ancienneté, tant dans l'épée que dans la robe, & plus encore

par les dons de l'esprit qui s'y sont assez perpétués pour lui donner un caractère général, & former en faveur du nom une pévention agréable.

Le jeune M. de Maisons, à cause de la délicatesse de sa santé, fut élevé dans la maison paternelle. On assure qu'à 12 ans il ne trouvoit plus de difficultés dans les Poëtes Latins, & sentoit toutes les beautés des François ; car à quoi sert d'entendre avec beaucoup de peine des Auteurs dans une langue étrangère, quand on ne sait pas juger, comme il arrive souvent, de ceux qu'on lit dans la langue que l'on parle ? La partie de l'éducation qui regarde le goût, extrêmement négligée jusqu'ici, ne le fut pas à l'égard de M. de Maisons. On pourroit lui reprocher de s'être fait un goût trop sévère : mais le plaisir de critiquer peut être pardonné à la grande jeunesse.

A l'âge 14 ans il fit un cours de Physique, mais de vraie Physique, & il y entra avec cette ardeur qui annonce le génie. Il se plaisoit à faire lui-même les expériences ; ce qui instruit beaucoup plus que de les laisser faire à des gens plus exercés, & d'en être simple spectateur. On est obligé d'entrer dans des détails dont l'importance & les suites ne sont bien connues que de ceux qui y ont prêté leurs mains.

On le mit à 15 ans dans la Juriſprudence, qui devoit être ſon grand objet, & il embraſſa l'étude d'une manière à contenter une famille accoutumée à fournir de bons ſujets pour une importante place. Ce fut alors qu'il perdit ſon père, Magiſtrat très-conſidéré, & dans ſa Compagnie, & dans le Public, & à qui il n'a manqué qu'une plus longue vie pour monter encore à une plus haute conſidération. Le feu Roi eut la bonté de réparer autant qu'il ſe pouvoit le malheur du fils, & il lui accorda la charge de Préſident du Parlement, *dans l'eſpérance*, lui dit-il, *qu'il le ſerviroit avec la même fidélité qu'avoient fait ſes ancêtres.* Cette grace a une époque remarquable ; elle fut la dernière d'un ſi long règne.

La Régence ne fut pas moins favorable à M. de Maiſons. Il eut, par grace ſingulière, voix & ſéance à ſa place de Préſident dès l'âge de 18 ans.

Il travailla à mériter tout ce qu'il avoit obtenu, & le mérita en effet par ſon application aux affaires, par la pénétration qu'il y faiſoit déja paroître, par une droiture inflexible dans l'adminiſtration de la Juſtice.

Cependant il conſervoit toujours du goût pour la Phyſique. Ceux à qui il eſt permis de prendre les Sciences que nous

le délassement ou pour l'ornement, ne peuvent choisir ni des délassemens plus nobles, ni des ornemens qui siéent mieux. Il se fit à Maisons un jardin de plantes rares, & un laboratoire de Chymie, dignes tous les deux d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu fort mauvaise grace. Il est sorti du jardin le seul café que l'on sache qui ait encore pu venir à maturité en France, & on assure qu'il n'a pas moins de parfum que celui de Moka. M. de Maisons a fait lui-même dans le laboratoire le bleu de Prusse, le plus parfait que l'on ait encore dans cette espèce de couleur. Il avoit aussi depuis peu fait préparer des lieux pour les expériences de M. Newton sur la lumière, qui ne sont pas aisées à répéter, & qui peut-être eussent été poussées plus loin. Nous ne nous intéressons pas tant à son cabinet de Médailles, quoique très-curieux; mais nous ne laissons pas de bien connoître tout le prix de l'étendue & de la variété de ses connoissances.

Avec tous les droits qu'il avoit par rapport à nous, il désira d'être un de nos Honoraires, & il le fut vers la fin d'Août 1726. Le Roi le nomma Président de l'Académie pour l'année 1730. Il marqua par un redoublement d'assiduité, qu'il ne regardoit pas ce titre comme un vain titre

d'honneur, & il le marqua encore mieux dans les occasions où il fut question de quelque intérêt général de la Compagnie. Alors un Corps ne peut guère se mouvoir par lui-même : toute son action, toute sa vie réside dans son Chef, & le nôtre s'acquitta de ses fonctions avec une ardeur & un zèle qui nous firent bien sentir l'avantage de le posséder. Il prenoit une habitude qui lui devoit être utile dans des fonctions pareilles, & plus importantes, auxquelles il étoit destiné, mais dont il a été privé par une fin trop prompte.

Il mourut de la petite vérole le 13 Septembre 1731, ne laissant qu'un fils de la fille unique de M. d'Angervilliers, Secrétaire d'Etat.

ELOGE

DE M. CHIRAC.

PIERRE CHIRAC naquit en 1650 à Conques en Rouergue, de Jean Chirac & de Marie Rivet, Bourgeois de cette petite Ville, & dont la fortune étoit fort étroite. Quoique fils unique, il n'eut point de meilleur parti à prendre après ses études, que de se destiner à l'Eglise, qui lui pa[illegible]

une reſſource preſque abſolument néceſſaire. En étudiant la Théologie, il ne laiſſa pas de s'appliquer par curioſité à la Philoſophie de Deſcartes, qui avoit déja pénétré juſques dans le Rouergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pu ſans aucun ſecours, il crut pouvoir ſortir de Conques; & il alla à Montpellier, où cette même Philoſophie, naiſſante auſſi, commençoit à remuer les eſprits. Il fut bientôt connu dans cette Ville, quoiqu'accoutumée depuis long-temps à la ſcience & au mérite.

M. Chicoineau, Chancelier & Juge de l'Univerſité de Montpellier, prit chez lui en 1678 M. Chirac, qu'il regardoit déja comme grand Phyſicien, pour lui confier la direction des études de deux de ſes fils qu'il deſtinoit à la Médecine. Il fut ſi content du Maître qu'il leur avoit donné, qu'il voulut ſonger ſolidement à ce qui pouvoit lui convenir; & comme il lui trouvoit peu de véritable vocation pour l'état dont il portoit l'habit, & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Phyſique, il le détermina à en profiter pour embraſſer la profeſſion de Médecin.

M. Chirac, devenu Membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enſeigna cinq ans après les différentes parties de la Médecine. On ſentit bien le prix des

leçons qu'il dictoit à ses Auditeurs. Elles n'avoient pas le sort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire : on se les transmettoit des uns aux autres, & c'étoit une faveur ; & encore aujourd'hui elles sont un trésor que l'on conserve avec soin. On recueilloit avec le même empressement les discours qui en étoient l'explication, toujours plus étendus & encore plus approfondis que les leçons ; on rassembloit, on réunissoit ce que différentes personnes en avoient retenu, & on travailloit à en faire un corps, tant on étoit animé par l'espérance d'une grande instruction.

Outre les leçons publiques, M. Chirac faisoit chez lui des cours particuliers, plus instructifs encore pour ses Disciples, & même pour lui, à cause de la liberté de la conversation ; les Etrangers y couroient en foule, & Montpellier se remplissoit d'habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut assez plein de théorie, il se mit dans la pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier, & son nom vivra long-temps. M. Chirac le prit pour guide & pour modèle, avec les restrictions néanmoins qu'un grand Homme met toujours à l'imitation d'un autre, sans renoncer aux connoissances particulières qu'il pouvoit voir

acquiſes, ni à des vues dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oſer les approuver.

En 1692, M. le Maréchal de Noailles lui donna, de l'avis de M. Barbeyrac, la place de Médecin de l'Armée de Rouſſillon. Il fut en 1693 au ſiège de Roſes, après lequel une dyſſenterie épidémique ſe mit dans l'Armée. Le Miniſtre de la guerre lui envoya de Paris de l'Ipécacuanha, qui y étoit encore nouveau, & connu ſeulement ſous le nom de *Remède du Médecin Hollandois*. Il en donna avec opiniâtreté & de toutes les façons, ſans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin, réduit à trouver ſa reſſource en lui-même, il donna du lait coupé avec la leſſive de ſarment de vigne; & il eut le plaiſir de voir preſque tous ſes malades guéris.

Quelques années après, il y eut à Rochefort une autre maladie épidémique, qu'on appelle de *Siam*, beaucoup plus cruelle que la dyſſenterie, nouvelle dans nos climats, & effrayante par le ſeul ſpectacle. M. Begon, Intendant de cette Ville, demanda au Roi M. Chirac, déja très-célèbre, ſingulièrement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des cadavres, plus néceſſaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-

être cinq cents, travail énorme, & qui demandoit une violente passion de s'instruire. Il vit le mal dans ses sources, & s'en assura si bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il composa un grand Mémoire de la manière dont il vouloit être traité en ce cas-là, & de tout ce qu'il y avoit à faire selon les différens accidens dont la maladie étoit susceptible; car il prévoyoit tout, il détailloit tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul, en qui il avoit pris confiance, & prioit instamment M. Begon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la maladie, traité selon ses ordres, & guéri. Il lui en resta seulement la suite ordinaire, une jaunisse, & sa convalescence fut très-longue.

Ce fut pendant ce séjour de Rochefort, où il traita beaucoup de petites véroles, qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts, il y avoit inflammation de cerveau. Il eût fallu les saigner pour la prévenir, & même saigner du pied, pour faire une diversion ou *révulsion* du sang en en-bas. Mais saigner dans la petite vérole ! saigner du pied, sur-tout des hommes ! quelle étrange pratique ! n'en meurt-on pas toujours ? Et en effet, la saignée du pied dans les hommes étoit

presque toujours suivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard, & dans les cas déseſpérés. Un violent préjugé sur ce sujet bien établi, bien enraciné chez le Peuple, ne l'étoit pas moins chez les Médecins, qui de plus ne se vouloient pas laiſſer renvoyer à l'école. Ils ne l'accuſoient que d'ignorance ou de témérité, tandis que le Peuple l'accuſoit d'un deſſein formé contre les jours du genre humain. Il ſoutint courageuſement ſa pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts : ſes malades guériſſoient, les autres mouroient, du moins en beaucoup plus grand nombre, & il n'étoit encore guère justifié.

C'eſt lui qui a réglé auſſi, mais avec moins de contradiction, la manière généralement reçue dont on conduit aujourd'hui le remède d'une autre maladie du même nom. Les grands Médecins ſont ceux dont la pratique fondée ſur les principes d'expérience établis, eſt la plus ſûre & la plus heureuſe ; mais ceux qui établiſſent ſolidement de nouveaux principes, ſont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'art tel qu'ils le trouvent juſqu'où il peut aller ; les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Auſſi M. Silva, ſi bon juge en ces matières, & ſi intéreſſé à ne pas ſouffrir des uſurpateurs dans les

premiers, a dit *qu'il appartenoit à M. Chirac d'être Législateur.*

Après s'être entièrement remis des fatigues & de sa maladie de Rochefort, il avoit repris à Montpellier ses anciennes fonctions de Professeur & de Médecin. Là, il eut deux contestations à essuyer, & même plus que des contestations, car elles devinrent des procès en Justice. Il s'agissoit de la découverte de l'acide du sang avec M. Vieussens, célèbre Docteur de la même Faculté, & de la structure des cheveux avec M. Sorazzi, Médecin Italien. Ni l'un ni l'autre sujets n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On est assez persuadé de son propre mérite; cependant il ne nous rassure pas assez pour nous procurer quelque tranquillité quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laissoit pas de croître de jour en jour: les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité; on l'appelloit pour les malades de distinction, & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706, feu M. le Duc d'Orléans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie. Il laissoit son premier Médecin à Paris; & comme il lui en falloit un auprès de sa personne, M. le

Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le propoſa par zèle pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui ; le choix fut fait, & eut les ſuites les plus heureuſes. M. le Duc d'Orléans au ſiège de Turin fut très-dangereuſement bleſſé au poignet, & ſe trouvoit ſur le point d'en perdre le bras, lorſque M. Chirac imagina de lui mettre ce bras dans des eaux de Balaruc qu'on fit venir. Ce remède ſi ſimple, & auquel il eût été ſi naturel de ne pas penſer, produiſit une parfaite & prompte guériſon preſque miraculeuſe. Il en a fait l'Hiſtoire dans une grande diſſertation en forme de Thèſe *ſur les Plaies*, Ouvrage qui par la ſolidité & l'abondance de l'inſtruction, ſe fait pardonner ſans peine une grande négligence de ſtyle.

L'année ſuivante, ce Prince mena encore avec lui en Eſpagne M. Chirac, que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque temps après la campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Eſpagne, il vint à Paris, & il en goûtoit fort le ſéjour. M. le Duc d'Orléans, qui avoit M. Homberg pour premier Médecin, & ne croyoit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoyer à Montpellier

avec toutes les récompenſes dues à ſes ſervices ; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fût pas vu de trop bon œil à Paris, & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été conſultée ſur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien ſenti les avantages de Paris ; il obtint ſans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Médecine par une des Charges de la Maiſon du Prince.

Il lui manquoit aſſez de choſes preſque néceſſaires en ce Pays-ci. Il parloit peu, ſéchement, & ſans agrément. Il ne faiſoit guère aux malades ces explications circonſtanciées & détaillées de leurs maux, qu'ils ne ſont pas ordinairement capables d'entendre, & qu'ils écoutent pourtant avec une eſpèce de plaiſir. Il leur préſentoit dans les occaſions l'idée déſobligeante, quoique vraie, qu'il y avoit de la fantaiſie & de la viſion dans leurs infirmités ; il leur nioit ſans détour juſqu'à leur ſentiment même : & combien les femmes principalement en devoient-elles être choquées ? Il ſe prêtoit peu aux objections ſouvent puériles des malades, ou de leurs familles, & on n'arrachoit jamais de lui aucune complaiſance, aucune modification à ſes déciſions laconiques. Heureux les malades, quand il avoit pris le bon chemin ! Il n'étoit guère conſolant, &

n'avoit

n'avoit presque qu'un même ton pour annoncer les événemens les plus opposés. De plus, il apportoit des pratiques nouvelles, & certainement il devoit avoir quelques mauvais succès, qui plus certainement encore seroient bien mis en évidence, & bien relevés.

Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris, qu'il y eut une vogue étonnante. Sa rue étoit incommodée de la quantité de carrosses qu'on lui envoyoit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part, puisque Paris étoit le lieu de la scène; mais il falloit au fond que de grandes & rares qualités eussent surmonté à ce point-là tout ce qui lui étoit contraire. En effet, il avoit ce qu'on appelle *le coup-d'œil*, d'une justesse & d'une promptitude singulière, & peut-être unique. C'étoit une espèce d'inspiration dont la clarté & la force prouvoient la vérité, du moins pour lui. Par-là, le plus difficile étant fait, il formoit en lui-même le plan de la cure, & le suivoit avec une constance inébranlable, parce qu'il n'auroit pu s'en départir sans agir contre des lumières qui le frappoient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives, peuvent n'être pas si constans, & même ne le doi-

vent pas. Les malades prenoient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils se sentoient conduits par une main plus ferme; son inflexibilité leur assuroit combien il comptoit d'avoir pris le bon parti, & ils s'encourageoient par ses rigueurs. Ils voyoient encore que si les occasions le demandoient, il hasardoit volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le malade étoit important, il savoit qu'il se rendoit responsable de l'événement, & que, s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puissante soulevoient aussi-tôt le Public contre lui: cependant il ne mollissoit point, il ne préféroit point la route ordinaire plus périlleuse pour le malade, mais moins pour le Médecin; & il vouloit, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg, qui arriva en 1715, M. le Duc d'Orléans, déja Régent du Royaume, le fit son premier Médecin, choix presque nécessaire qui lui donnoit un nouvel éclat, & eût augmenté, s'il eût été possible, sa grande pratique de Paris. L'année suivante, il entra dans l'Académie en qualité d'Associé libre, & sans ses occupations continuelles & indispensables, on lui reproche-

roît d'avoir joui des priviléges de ce titre.

En 1718, il succéda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roi. Il étoit à la source des graces, puisque le Prince Régent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720, Marseille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnue, mais qui dès sa naissance faisoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Régent d'y aller, afin que la Ville, qui se verroit secourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée; il proposa en sa place MM. Chicoineau & Verny, célèbres Médecins de Montpellier, dont il garantit le savoir, le zèle & l'intrépidité, & les ordres pour leur voyage furent donnés par S. A. R. M. Chicoineau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus c'étoit son gendre; car la fille unique du Précepteur étoit devenue un assez bon parti pour épouser le Disciple. Il étoit juste que la maison par où il avoit commencé sa fortune, & qui en avoit ouvert la route, en profitât.

MM. Chicoineau & Verny, arrivés à Marseille, trouvèrent la peste, accompagnée de toute la désolation, de toute la consternation, de toutes les horreurs qu'elle a jamais traînées après elle. La Ville n'é-

toit presque plus habitée que par des cadavres qui jonchoient les rues, ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles provisions, nuls vivres, nul argent. M. Chirac fut, pour ainsi dire, le Médecin général de Marseille, par le soin assidu dont il veilloit à tous ses besoins auprès du Régent, par les secours de toute espèce qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumières dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette malheureuse Ville quatre Médecins de Montpellier, & ses amis, qu'il crut dignes d'une commission si honorable & si peu recherchée. M. Boyer, de qui je tiens cette relation, & qui aujourd'hui pratique avec succès à Paris, fut l'un d'entr'eux. Ils rassurèrent d'abord le Peuple par l'extrême hardiesse dont ils abordoient les malades, & par l'impunité de cette hardiesse toujours heureuse. Peut-être, & cela ne diminueroit guère la gloire de l'héroïsme, étoient-ils dans le sentiment de M. Chirac, que la peste ne se communique pas par contagion. Quoi qu'il en soit de cette opinion si paradoxe, il feroit difficile qu'elle fût plus dangereuse & plus funeste aux Peuples que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis long-

temps une idée qui eût pu contribuer à l'avancement de la Médecine. Chaque Médecin particulier a son savoir qui n'est que pour lui ; il s'est fait, par ses observations & par ses réflexions, certains principes qui n'éclairent que lui. Un autre, & c'est ce qui n'arrive que trop, s'en sera fait de tous différens, qui le jetteront dans une conduite opposée. Non-seulement les Médecins particuliers, mais les Facultés de Médecine semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s'accorder pas. De plus, les observations d'un Pays sont ordinairement perdues pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun est comme renfermé chez soi, & ne songe point à former de Société. L'histoire d'une maladie qui aura régné dans un lieu, ne sortira point de ce lieu-là, ou plutôt on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumières, plus d'uniformité dans les pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus employés de la Faculté de Paris auroient composé une Académie qui eût été en corrrespondance avec les Médecins de tous les Hôpitaux du Royaume, & même des Pays étrangers, qui l'eussent bien voulu. Dans un temps où les pleurésies, par exemple, auroient été plus communes, l'Académie

auroit demandé à ses Correspondans de les examiner plus particulièrement dans toutes les circonstances, aussi-bien que les effets pareillement détaillés des remèdes. On auroit fait de toutes ces relations un résultat bien précis, des espèces d'aphorismes, que l'on auroit gardés cependant jusqu'à ce que les pleurésies fussent revenues, pour voir quels changemens ou quelles modifications il faudroit apporter au premier résultat. Au bout d'un temps on auroit eu une excellente histoire de la pleurésie, & des règles pour la traiter aussi sûres qu'il soit possible. Cet exemple fait voir d'un seul coup-d'œil quel étoit le projet, tout ce qu'il embrassoit, & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orléans l'avoit approuvé, & y avoit fait entrer le Roi; mais il mourut lorsque tout étoit disposé pour l'exécution.

Par cette mort, que le plus grand nombre sentit douloureusement, M. Chirac perdoit non-seulement un Prince de la Famille royale, mais encore un premier Ministre. Privé de ce Maître & de ce Protecteur, mais toujours attaché à son auguste Maison, il quitta la Cour, & commença à se livrer absolument à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un si grand Médecin,

On lui donnoit la première place dans sa profession, & les plus illustres de ses Confrères y consentoient, sans prétendre même diminuer sa supériorité par l'avantage qu'il avoit des années & de l'expérience. Il dominoit dans les consultations comme auroit fait Hypocrate; on l'auroit presque dispensé de raisonner, & son autorité seule eût suffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Noblesse, & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver, la place de premier Médecin, vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur Maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chicoineau, son gendre, qui, indépendamment de ce titre, avoit pour lui l'Histoire de la peste de Marseille, une grande capacité en Médecine, employée principalement au service des malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui réveilla les idées de son Académie de Médecine. Les fonds nécessaires, article le plus difficile, étoient réglés & assurés; mais quand le dessein fut communiqué à

la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de ses Membres composassent une petite troupe choisie, qui auroit été trop fière de cette distinction, & se seroit crue en droit de dédaigner le reste du Corps. Les plus employés devoient la former, & les plus employés pouvoient-ils se charger d'occupations nouvelles ? N'étoit-on pas déja assez instruit par les voies ordinaires ? Enfin, comme il est aisé de contredire, on contredisoit, & avec force ; & le premier Médecin, trop engagé d'honneur pour reculer, persuadé d'ailleurs de l'utilité de son projet, tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un Corps respectable. La douceur & la vigueur sont également dangereuses ; & il se déterminoit pour les partis de vigueur, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1er Mars 1732, âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même, pour pousser jusqu'au bout la science du pronostic, qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laissé une fortune considérable, bien due à un travail aussi long, aussi assidu, aussi pénible, aussi utile à la Société. Il lègue par son testament à l'Université de Montpellier la somme de trente mille livres, qui seront employées à fonder

fondet deux Chaires pour deux Professeurs, dont l'un fera des leçons d'Anatomie comparée ; l'autre expliquera le Traité de Borelli, *De Motu Animalium*, & les matières qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il estimoit l'Anatomie ; & puisqu'il l'estimoit tant, on peut juger qu'il la possédoit à fond. Il alloit encore plus loin, jusqu'à la Chirurgie, & à tous les détails de cet art, dont assez communément les Médecins ne s'inquiétent pas. Convaincu qu'ils ne devroient pas regarder les opérations manuelles comme indignes d'eux, & que toute leur gloire est de guérir, il avoit obtenu en 1726 l'établissement de six places de Médecins-Chirurgiens entretenus par le Roi, qui seroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier, à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville. Mais ce dessein, qui à peine commençoit à s'exécuter, fut arrêté par des accidens étrangers ; & le préjugé contraire à la réunion des deux professions, qui peut-être eût été ébranlé par cet exemple, demeura dans toute sa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par sa conduite autant qu'il le pouvoit ; il ne manquoit pas d'opérer de sa main, lorsqu'il trouvoit des malades sans secours, ou avec

de mauvais secours. Aussi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appeloient dans toutes les grandes occasions, ravis d'avoir un témoin & un juge si éclairé, qui se faisoit un honneur d'être alors l'un d'entr'eux. C'est à lui que l'on doit M. de la Peyronnie, qui étoit à la veille de prendre ses degrés de Docteur en Médecine à Montpellier, quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie, qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un si grand Sujet. Il accompagna même ses conseils d'une prédiction de ce qui arriveroit à son ami, & il a eu le plaisir de la voir accomplie.

ÉLOGE

DE M. LE CHEVALIER *DE LOUVILLE.*

JACQUES-EUGÈNE D'ALLONVILLE, Chevalier de Louville, naquit le 14 Juillet 1671 de Jacques d'Allonville, Chevalier-Seigneur de Louville ; & de Catherine de Moyencourt. Il y avoit au moins trois cents ans que ses ancêtres possédoient la Terre & Seigneurie de Louville dans le Pays Chartrain.

Il étoit cadet; il fut destiné à l'Eglise, & on lui en donna l'habit, qui assez souvent accoutume les enfans à croire qu'ils y sont appelés. Pour lui, il ne se laissa pas persuader si aisément; & quand il fut question de le tonsurer à sept ans, il attendit le jour de la cérémonie pour déclarer en quatre paroles, avec une fermeté froide, inébranlable & fort au-dessus de son âge, qu'il ne vouloit point être Ecclésiastique. Il fit ses études d'une manière assez commune, & il ne se distingua que par un caractère plus sérieux & plus sensé que celui de ses pareils, & par son dédain pour leurs divertissemens. Le hasard lui fit tomber entre les mains ce qu'il lui falloit, & qu'il eût cherché, s'il en eût eu quelque idée, les élémens d'Euclide par Henryon. Il n'avoit que douze ans, & les lisant seul il les entendit d'un bout à l'autre sans difficulté. C'est de lui que l'on tient ce fait; mais ceux qui l'ont connu n'ont pas hésité à l'en croire sur sa parole.

Sa naissance ne lui laissoit plus d'autre parti à prendre que celui de la guerre, qui d'ailleurs s'accordoit assez avec son goût pour les Mathématiques. Il entra d'abord dans la Marine, & se trouva à la bataille de la Hogue en 1690. De-là, il passa au service de terre, & fut Capitaine

dans le Régiment du Roi à la fin de 1700. M. le Marquis de Louville, son frère aîné, Gentilhomme de la Manche du Duc d'Anjou, suivit en Espagne ce Prince devenu Roi de cette grande Monarchie, & bientôt après il fit venir le Chevalier dans une Cour où toutes sortes d'agrémens l'attendoient. Il les y trouva en effet: il fut Brigadier des Armées du Roi d'Espagne; il eut un brevet d'une pension assez considérable sur l'Assiente, mais qui lui demeura inutile. Au bout de quatre ans il fut obligé, par de malheureux événemens qui ne sont que trop connus, à repasser en France, où il reprit le service. Il fut pris à la bataille d'Oudenarde, absolument dépouillé de tout, & envoyé prisonnier en Hollande, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans qu'il fut échangé. Quand la paix se fit, il avoit un brevet de Colonel à la suite des Dragons de la Reine, avec une pension de 4000 livres accordée par le feu Roi.

Le peu de temps qu'une vie agitée & tumultueuse lui avoit permis jusques-là de donner aux Mathématiques, n'avoit fait qu'irriter sa passion pour elles; mais on entroit alors dans une paix qui ne pouvoit être que longue, & qui lui assuroit en même temps & beaucoup de loisir, & une fortune honnête. Naturellement il

devoit ſe contenter de cette ſituation, du moins juſqu'à une nouvelle guerre : cependant il voulut abſolument rompre avec tout ce qui n'appartenoit pas à ſon goût dominant ; & malgré les remontrances de ſa famille & de ſes amis, malgré un brèche conſidérable qu'il faiſoit à ſon revenu, il alla avec cette fermeté invincible dont il avoit déja donné un eſſai en refuſant la tonſure ; remettre entre les mains du Miniſtre de la guerre ſon brevet de Colonel & les appointemens.

Maître enfin de lui-même, il ſe dévoua aux Mathématiques, & principalement à l'Aſtronomie. Il alla à Marſeille en 1713 ou 14 dans le ſeul deſſein d'y prendre exactement la hauteur du Pole, qui lui étoit néceſſaire pour lier avec plus de sûreté ſes obſervations à celles de Pythéas, anciennes d'environ 2000 ans.

En 1715, il fit le voyage de Londres, exprès pour y voir l'éclipſe totale du Soleil, & il n'eut point de regret à un contrat de 8000 livres ſur la Ville, que cette curioſité lui coûta, & qui n'étoit pas un fort petit objet dans ſa fortune.

Il n'y a guère dans Paris d'autre habitation que l'obſervatoire qui puiſſe parfaitement convenir à un Aſtronome. Il lui faut un grand horiſon, des lieux d'une

diſpoſition particulière, & qu'il ne ſoit pas obligé de quitter ſelon les intérêts ou le caprice d'autrui. M. le Chevalier de Louville, très-porté d'ailleurs à la retraite par ſon caractère, fixa ſon ſéjour dans une petite maiſon de campagne qu'il acheta en 1717 à un quart de lieue d'Orléans : ce lieu s'appelle Carré. La Nature lui offroit là tout ce qu'il pouvoit deſirer de commodités aſtronomiques, & il ſut bien s'y procurer celles qui dépendoient de lui. Il étoit de l'Académie dès 1714, & cette demeure éloignée ne s'accordoit pas tout-à-fait avec nos règles; mais les Aſtronomes ſont rares. Il promit d'apporter tous les ans à Paris les fruits de ſa retraite, & s'en acquitta régulièrement.

On aura peut-être peine à croire combien dans ce ſiècle-ci, en France, à trente lieues de Paris, un Aſtronome, avec tout ſon équipage & ſes pratiques ordinaires, fut un ſpectacle étonnant aux yeux de tout le canton de Carré. Nous ne rapporterions pas ces bagatelles, ſi elles n'étoient de quelque utilité pour l'Hiſtoire des connoiſſances du genre humain, & ſi elles ne faiſoient voir avec quelle extrême lenteur les Nations en corps cheminent vers les vérités les plus ſimples. Les éclipſes de Soleil & les Comètes, qui effrayoient le Peuple de Paris il n'y a pas

cent ans, lui ſont devenues indifférentes. Mais encore aujourd'hui les Payſans d'auprès d'Orléans ne peuvent pas prendre une autre idée d'un homme qu'ils voient obſerver le Ciel, ſinon que c'eſt un Magicien. Quand leurs vignes ont manqué, ils l'en accuſent. Un mât de trente ou trente-cinq pieds, qu'il a planté dans ſon jardin pour y attacher une lunette de trente pieds, eſt deſtiné à lui faire voir les étoiles de plus près, & pluſieurs l'ont vu ſe faire *hiſſer* au haut du mât, & y reſter long-temps. Les honnêtes gens du Pays, trop éclairés pour donner dans la Magie, viennent de toutes parts lui demander quel temps il fera, ou ſi la récolte ſera abondante. Il eſt vrai que Paris même n'eſt pas encore bien parfaitement déſabuſé de faire le même honneur à Meſſieurs de l'Obſervatoire.

M. le Chevalier de Louville eût été accablé par le nombre exceſſif de viſites qu'une folle curioſité lui amenoit, comme s'il eût été un Brachmane ou un Gymnoſophiſte ; mais il y mit ordre le mieux qu'il put par la manière dont il ſavoit les recevoir. Il avoit établi qu'on pouvoit venir dîner avec lui, mais à condition d'y dîner ſeulement. Quand on arrivoit avant l'heure, on prenoit un Livre dans la Bibliothèque pour s'amuſer, ou bien

on alloit se promener dans un jardin assez agréable & bien tenu ; on étoit le maître ; mais lui, il ne sortoit de son cabinet que pour se mettre à table ; & le repas fini il rentroit dans ce cabinet, laissant à ses Hôtes la même liberté qu'auparavant. On voit assez combien il gagnoit de temps par un retranchement si rigoureux & si hardi de toutes les inutilités ordinaires de la Société.

Il faisoit de ses propres mains, dans ses instrumens astronomiques, tout ce qu'il y avoit de plus fin & de plus difficile, tout ce que les plus habiles Ouvriers n'osent faire dans la dernière perfection, parce qu'il leur en coûteroit un temps & des peines dont on ne pourroit pas se résoudre à leur tenir assez de compte. Pour lui, il ne les épargnoit point, fort satisfait d'en être payé par lui-même, si ses observations en étoient plus justes. Nous avons donné en 1724 (*a*) un exemple assez remarquable de toutes les attentions scrupuleuses & presque vétilleuses qu'il avoit apportées à la détermination de la grandeur des diamètres du Soleil, point fondamental pour la théorie de cet astre, dont il donna de nouvelles tables imprimées dans le Volume

(*a*) Page 82 & suiv.

de 1720 (*a*). Nous y avons expliqué les principes de leur construction, qui demandoit également & une fine recherche de spéculation, & une grande exactitude de pratique. Les calculs astronomiques, qui ne roulent que sur des *à-peu-près*, quoiqu'extrêmement approchans, il les vouloit amener à être des calculs algébriques exempts de tout tâtonnement. L'Astronomie acquéroit par-là une certaine noblesse, & devenoit plus véritablement Science. Ce que nous avons dit en 1724 (*b*) sur sa nouvelle méthode de calculer les éclipses, explique suffisamment ses pensées sur ce sujet.

Il en avoit une plus singulière & plus sujette à contestation sur l'obliquité de l'écliptique par rapport à l'équateur. Tous les Astronomes la posent constante, & il la croyoit décroissante, mais seulement d'une minute en cent ans; de sorte que dans un temps très-long, qui se détermine aisément, l'écliptique viendroit à se mettre dans le plan de l'équateur, & les deux poles verroient ensemble le Soleil pendant quelques années. M. de Louville se donna la peine de ramasser de tous côtés, & depuis l'antiquité la plus reculée

(*a*) Pages 80 & 104.
(*b*) Voyez l'Hist. de 1724, p. 74 & suiv.

jusqu'à nous, tout ce qui pouvoit appartenir à ce sujet directement ou indirectement; & à quelque exception près, tout aboutissoit à rendre l'obliquité de l'écliptique décroissante, souvent assez juste selon la proportion posée. Il crut même pouvoir prouver dans certaines circonstances heureuses, que ce décroissement (*a*), qui ne peut être que d'une extrême lenteur, avoit été cinq ans précisément des trois secondes qu'il falloit. Il n'ignoroit pas que cette grandeur est en Astronomie un Infiniment petit; mais le soin singulier qu'il mettoit à ses observations pouvoit justifier une confiance qu'il ne se fût pas permise autrement.

Quoiqu'il parût s'être renfermé dans l'Astronomie, il se mêla dans la célèbre question des *Forces Vives*. Il fut le premier de l'Académie qui osât se déclarer contre M. Leibnitz (*b*). Quel nom! quelle autorité! Mais si le Géomètre par lui-même est fait pour ne pas déférer aux noms & aux autorités, le caractère de M. de Louville le rendoit à cet égard plus Géomètre qu'un autre. Il continua en 1728 (*c*) la même entreprise, & M. de

(*a*) Voyez l'Hist. de 1714, p. 68; de 1716, p. 48; de 1721, p. 65.

(*b*) Voyez l'Hist. de 1721, p. 81 & suiv.

(*c*) Voyez l'Hist. de 1728, p. 73 & suiv.

Mairan se joignit à lui avec une nouvelle théorie. C'étoit alors l'illustre M. Bernoulli qu'ils attaquoient. Le procès des *Forces Vives* n'est pas encore jugé en forme. Il ne faut pas s'attendre qu'il sorte du Monde savant une voix générale qui le décide; mais dans la suite du temps les Géomètres, que des occasions inévitables forceront à prendre un parti, tomberont dans le bon par l'enchaînement des vérités, & l'autre demeurera oublié. Il y a eu, & il y aura encore de ces décisions sourdes du Public.

Au commencement de Septembre 1732, M. le Chevalier de Louville eut deux accès de fièvre léthargique qui ne l'étonnèrent point. Il avoit coutume de regarder ses maux comme des phénomènes de Physique, auxquels il ne s'intéressoit que pour en trouver l'explication. Il continuoit sa vie ordinaire lorsque la même fièvre revint, & l'emporta le 10 du mois au bout de quarante heures, pendant lesquelles il fut absolument sans connoissance.

Il avoit l'air d'un parfait Stoïcien, renfermé en lui-même, & ne tenant à rien d'extérieur; bon ami cependant, officieux, généreux, mais sans ces aimables dehors qui souvent suppléent à l'essentiel, ou du moins le font extrêmement valoir. Il étoit fort taciturne, même quand il étoit

queſtion de Mathématiques ; & s'il en parloit, ce n'étoit pas pour faire parade de ſon ſavoir, mais pour le communiquer à ceux qui l'en prioient ſincèrement. Le Savant, qui ne parle que pour inſtruire les autres, & qu'autant qu'ils veulent être inſtruits, fait une grace ; au lieu que lorſqu'il ne parle que pour étaler, on lui fait une grace ſi on l'écoute. Dans les lectures que M. de Louville faiſoit à nos Aſſemblées, il ne manquoit pas de s'arrêter tout court dès qu'on l'interrompoit : il laiſſoit avec un flegme parfait un cours libre à l'objection ; & quand il l'avoit déſarmée ou laiſſée par ſon ſilence, il reprenoit tranquillement où il avoit quitté : apparemment il faiſoit enſuite ſes réflexions, mais il ne l'avoit ſeulement pas promis. On prétend que ce Stoïcien, ſi auſtère & ſi dur, ne haïſſoit pas d'avoir ſur ſa table, ſur ſes habillemens, certaines délicateſſes, certaines attentions raffinées, qui le rapprochoient un peu des Philoſophes du parti oppoſé.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LAGNY

THOMAS FANTET DE LAGNY naquit à Lyon de Pierre Fantet, Secrétaire du Roi à la Chancellerie de Grenoble, & de Jeanne d'Azy, fille d'un Docteur en Médecine de Montpellier. Il fut élevé dans sa première jeunesse par un oncle paternel, Chanoine & Doyen de Jouarre, & continua ses études aux grands Jésuites de Lyon, toujours le premier de sa Classe. Il composoit des Vers Grecs dès la Quatrième, lorsqu'à peine ses Camarades savoient lire le Grec. Il ne saisissoit pas seulement mieux que les autres l'instruction générale qu'on leur donnoit à tous; il la prévenoit souvent, & les leçons qu'il avoit reçues lui faisoient deviner celles qui alloient suivre. Il acheta un jour par hasard, ou par instinct, si on veut, l'Euclide du P. Fournier, & l'Algèbre de Jacques Pelletier du Mans. Dès qu'il eut vu de quoi il s'agissoit dans ces deux Livres-là, il ne s'occupa plus d'autre chose, mais secrettement. La

grande avance qu'il avoit dans ſes Claſſes, le don de retenir par cœur ce qu'il avoit entendu réciter une fois, celui de compoſer en Latin à meſure qu'on lui dictoit le ſujet de la compoſition en François, tout cela lui faiſoit trouver beaucoup de temps pour ſon plaiſir, c'eſt-à-dire pour cette étude cachée, bien plus difficile que l'autre.

S'il ſacrifioit les Belles-Lettres aux Mathématiques, on peut aiſément juger qu'il ne traita pas mieux la Philoſophie de l'école, au moins celle de ce temps-là, d'autant plus inſupportable à un eſprit géomètre, qu'elle prétend raiſonner; au lieu que l'Eloquence & la Poëſie ne prétendent guère que flatter ou remuer l'imagination. La Juriſprudence à laquelle on le deſtinoit, car quel eſt le père qui aimât aſſez peu ſes enfans pour les deſtiner aux Mathématiques? la Juriſprudence n'eut pas plus d'attraits pour lui. Après avoir fait trois années de Droit à Toulouſe, il réſiſta aux promeſſes les plus flatteuſes d'une puiſſante protection que lui fit M. de Fieubet, Premier Préſident de ce Parlement, pour l'attacher à ſon Barreau. Il réſolut de ſe livrer entièrement à ſon goût, & de venir à Paris, où il avoit en vue une place dans l'Académie des Sciences.

Il étoit déja digne d'y penser. A l'âge de dix-huit ans, avec les deux Livres élémentaires que nous avons nommés, & que l'on ne connoît presque plus, parce que d'autres, plus parfaits & plus instructifs, ont pris leur place, sans aucun autre guide, sans Maître, sans un ami à qui il pût seulement parler sur ces matières ; il avoit jetté les fondemens des grandes théories, qu'il a depuis étendues & perfectionnées, d'une nouvelle méthode pour la résolution des équations réductibles du troisième & du quatrième degré de la quadrature du cercle infiniment approchée de la cubature de certaines portions sphériques? Il est vrai que quand il lui fut ensuite permis d'avoir des Livres, & qu'après avoir étudié la Géométrie il étudia les Géomètres, il trouva, peut-être avec autant de joie que de déplaisir, qu'il avoit été prévenu, mais seulement en partie, sur quelques-unes de ses découvertes. La gloire en étoit un peu diminuée, mais non pas le mérite ; & il apporta toujours à Paris ce fonds qui avoit tant produit de lui-même, & qui ne pouvoit que devenir plus fécond par les secours étrangers.

Les talens dénués de fortune aspirent tous à Paris ; ils s'y rendent presque tous, & s'y nuisent les uns aux autres. Il arrive

le plus ſouvent qu'on y trouve toutes les places priſes. M. de Lagny ne put entrer dans l'Académie qu'en 1695 : mais parce que ſon poſte pouvoit être encore long-temps infructueux, M. l'Abbé Bignon, le protecteur général des Lettres, le fit nommer en 1697 Profeſſeur royal d'Hydrographie à Rochefort. Il ſe défendit d'abord d'accepter cet emploi, en repréſentant qu'il n'entendoit pas la Marine : mais ſon bienfaiteur, qui ſentit bien le prix d'un refus ſi modeſte & ſi déſintéreſſé, le raſſura contre ſa prétendue ignorance, & lui garantit qu'il l'auroit bientôt ſurmontée. Cependant M. de Lagny, pour une plus grande ſûreté, & par un extrême ſcrupule ſur ſes devoirs, demanda au Roi la permiſſion de faire une campagne ſur mer, afin de connoître par lui-même le pilotage. Le Roi la lui accorda ; & de plus, reſpectant en quelque ſorte un génie né pour de plus grands objets que l'Hydrographie, il eut la bonté de lui donner un autre Hydrographe, qui travailla ſous lui ; & c'eſt le même qui dans la ſuite lui a ſuccédé.

Supérieur à ſon emploi autant qu'il l'étoit, il eut tout le temps néceſſaire pour de plus hautes ſpéculations. Il envoyoit ſes découvertes à l'Académie, dont il étoit toujours Membre ; mais

les circonſtances, quoique légères, ont toujours un certain pouvoir dans les choſes mêmes qui ſembleroient en devoir être les plus indépendantes. On liſoit ſes Mémoires avec moins d'attention que ſi on les lui avoit entendu lire. C'étoit aſſez ſa coutume de ſuppoſer dans un Mémoire ce qui étoit établi dans un autre que l'on n'avoit pas : tout étoit bien lié, mais ſeulement pour lui, & on ſuſpendoit ſon jugement ; on arrêtoit l'impreſſion naturelle que chaque partie auroit faite, juſqu'à ce qu'on eût vu le tout enſemble. Il m'a pluſieurs fois avoué lui-même que ce tout enſemble, il eût eu bien de la peine à le former. Ses nouvelles idées étoient en trop grand nombre, trop vives, trop impatientes de ſe placer, pour ſouffrir un arrangement bien régulier & bien tranquille. Enfin, dans le temps du ſéjour de M. de Lagny à Rochefort, l'Académie commençoit à s'occuper beaucoup de la Géométrie nouvelle ; & tout ce qu'il donnoit appartenoit à l'ancienne, quoique pouſſée plus loin : il ne parloit que de choſes dont les autres avoient parlé ; & quoiqu'il en parlât fort différemment, la curioſité étoit moins piquée que ſi les choſes elles-mêmes avoient été plus neuves. La nouveauté ne perd guère ſes droits ſur nous ; & il faut convenir qu'elle en avoit

en cette occasion des plus forts qu'elle puisse jamais avoir.

M. de Lagny, ennuyé de Rochefort, malgré les occupations de sa place, malgré ses études particulières, malgré le plaisir d'y réussir selon ses souhaits, car le moyen qu'il ne se sentît toujours propre à un plus grand théâtre ? faisoit de temps en temps des voyages à Paris, pour épier les occasions d'y rester. Ce ne fut qu'au commencement de la Régence, que feu M. le Duc d'Orléans l'y arrêta, en le faisant son Directeur de la Banque générale, de la même manière à-peu-près, & par les mêmes motifs que l'on donna en Angleterre la direction de la Monnoie de Londres à M. Newton. On jugea, & là & ici, que la grande science du calcul, ordinairement assez stérile par rapport à l'utilité des Etats, seroit tournée avantageusement vers ce grand objet, & qu'en même temps les deux Géomètres à qui elle avoit coûté de longs travaux, en seroient récompensés par de semblables postes. Tous deux se trouvèrent tout-à-coup dans une richesse qui leur étoit nouvelle, transportés du milieu de leurs Livres sur des tas d'argent; & tous deux y conservèrent leurs anciennes mœurs, cet esprit de modération & de désintéressement, si naturel à ceux qui ont cultivé

les Lettres. Mais la fortune de M. Newton fut durable, & celle de M. de Lagny ne le fut pas : les affaires changèrent en France, la Banque cessa, mais avec honneur pour M. de Lagny; tous ses billets furent acquittés, & il laissa dans l'ordre le plus exact tout ce qui avoit appartenu à son administration. Le Philosophe fut heureux de n'avoir pas perdu dans une situation passagère le goût de simplicité qui lui devoit être d'un plus long usage.

Rendu entièrement à l'Académie, il ne lui fut pas difficile d'en bien remplir les devoirs. Il se trouvoit riche de plus de vingt gros porte-feuilles *in-folio*, pleins de ses réflexions, de ses recherches, de ses calculs, de ses nouvelles théories; il n'avoit qu'à y choisir ce qu'il lui plairoit, & à l'en détacher. Tout cela tendoit principalement à une réforme ou refonte entière de l'Arithmétique, de l'Algèbre & de la Géométrie commune. Il s'étoit rencontré avec M. Leibnitz, car les preuves de la rencontre ont été bien faites, sur l'idée singulière d'une Arithmétique qui n'auroit que deux chiffres, au lieu que la nôtre en a dix. L'Algèbre sans comparaison plus étendue & plus compliquée, & qui l'est d'une manière à effrayer, changéoit entièrement de forme entre ses mains; tout se résolvoit par des

progreſſions arithmétiques de ſon invention, qui naiſſoient des équations propoſées ; le fameux cas irréductible, ce nœud-gordien, cet écueil qui ſubſiſtoit depuis la naiſſance de l'Algèbre, ou diſparoiſſoit, ou n'embarraſſoit plus. La meſure des angles, dont il faiſoit une ſcience à part ſous le nom de Goniométrie, méritoit cet honneur par la nouveauté de la théorie qui l'établiſſoit ; & de-là ſe tiroit une Trigonométrie beaucoup plus ſimple que celle dont on ſe contente juſqu'à préſent, & délivrée de toutes ces Tables de Sinus, tangentes & ſécantes, attirail incommode, toujours borné, quelque vaſte qu'il ſoit, & qui demande qu'on ſe repoſe avec une confiance aveugle ſur le travail d'autrui. Enfin, un des grands objets de M. de Lagny étoit ſa Cyclométrie, ou meſure du cercle. Il la trouvoit par des ſéries ou ſuites infinies de nombres, telles que leurs ſommes, ſi on eût pu les avoir, l'euſſent donnée exactement, ou que du moins chacun de leurs termes, ou les ſommes d'un nombre fini de ces termes, la donnoient toujours avec moins d'erreur, de ſorte que l'erreur diminuoit tant qu'on vouloit. Il s'étoit encore rencontré avec M. Leibnitz ſur une ſérie donnée en cette

matière par ce grand Géomètre, & qui fit du bruit en son temps : mais, quoique ingénieuse, elle a le défaut d'être trop lente dans tout son cours ; au lieu que le mérite de ces sortes de séries consiste à être fort rapides dans leur marche à leur origine, & ensuite si lentes vers leur extrémité, qu'on puisse sans erreur sensible négliger tous leurs derniers termes, quoiqu'en nombre infini. Il avoit souverainement l'art de former ces séries avec facilité, de leur donner une certaine élégance dont elles sont susceptibles, & qui est une espèce d'agrément de surérogation ; de leur faire prendre enfin, selon les différens besoins, différentes formes sans en altérer le fond. Comme les médiocres Géomètres ont souvent le malheur de trouver la quadrature exacte du cercle refusée aux autres, & qu'ils ne manquent pas d'apporter à l'Académie leurs magnifiques assertions, M. de Lagny les réprimoit dans le moment, en leur faisant voir, par le moyen de ses séries, des quadratures plus exactes que les leurs, & plus exactes à l'infini.

Il avoit peut-être mal pris son temps de ne travailler qu'à de nouveaux fondemens du grand édifice de la Géométrie, quand on ne songeoit presque plus qu'à en construire le comble par la sublime

& finie théorie de l'infini. Mais ce comble une fois mis, il semble que les fondemens posés par M. de Lagny conviendroient mieux à tout l'édifice tel qu'il sera alors. Non-seulement toutes les vues qu'il a données se lieroient facilement avec l'infini, elles y percent déja, & y entreroient, quand même il ne l'auroit pas voulu.

Nous avons rendu un compte assez détaillé de ses travaux, à chaque occasion qu'il nous en a donnée dans nos volumes, où il s'agit si souvent de lui. Pour rapporter cependant quelques traits particuliers de son génie, assez courts pour trouver place ici, nous en choisirons deux, sans prétendre qu'ils soient absolument préférables à beaucoup d'autres.

Il a donné à l'Académie en 1705 (a) l'expression algébrique de la série infinie des tangentes de tous les arcs ou angles multiples d'un premier arc ou angle quelconque connu, & cela d'une manière si simple, qu'il n'avoit besoin que de deux propositions très-élémentaires d'Euclide. Descartes a dit que ce qu'il avoit le plus desiré de savoir dans la théorie des courbes, étoit la méthode générale d'en déterminer les tangentes qu'il trouva; & je sais de M. de Lagny, qu'il avoit eu le

---

(a) Voyez l'Hist. p. 99 & suiv.

même desir de trouver le théorême énoncé, donc il voyoit l'utilité extrême pour toute sa Goniométrie & sa Cyclométrie. La fameuse joie d'Archimède s'est de de temps en temps renouvellée chez les Géomètres, plus souvent pour la vivacité du sentiment, mais assez souvent aussi pour la beauté & l'importance des découvertes.

La cubature de la sphère, ou la cubature des coins & des pyramides sphériques que l'on démontre égales à des pyramides rectilignes (*a*), est encore un morceau de M. de Lagny, neuf, singulier, & qui seul prouveroit un Géomètre. Il l'eût choisi pour orner son tombeau, qui en eût imité plus parfaitement celui d'Archimède, où la sphère entroit aussi.

Quand ses forces baissèrent assez sensiblement, il demanda la vétérance, qu'il avoit bien méritée. On faisoit alors un recueil général des anciens Ouvrages de l'Académie ; on jugea à propos d'y faire entrer un grand Traité d'Algèbre manuscrit qu'il avoit fait, beaucoup plus étendu, plus complet & plus neuf que celui qu'il avoit publié en 1697. Mais il fallut que ce fût un de ses amis, M. l'Abbé Richer, Chanoine de Provins, fort au fait

(*a*) Voyez les Mém. de 1714, page 409.

de ces matières, & plein des vues de M. de Lagny, qui se chargeât du soin de revoir ce Traité, d'éclaircir ce qui en avoit besoin, de perfectionner l'ordre de tout, & même il y ajouta beaucoup du sien.

M. de Lagny mourut le 12 Avril 1734. Dans les derniers momens où il ne connoissoit plus aucun de ceux qui étoient autour de son lit, quelqu'un, pour faire une expérience philosophique, s'avisa de lui demander quel étoit le quarré de douze : il répondit dans l'instant, & apparemment sans savoir qu'il répondoit, cent quarante-quatre.

Il n'avoit point cette humeur sérieuse ou sombre qui fait aimer l'étude, ou que l'étude elle-même produit. Malgré son grand travail, il avoit toujours assez de gaieté ; mais cette gaiété étoit celle d'un homme de cabinet. Elle eut cet avantage, & comme elle étoit fortifiée par des principes dans ce cabinet même, elle fut indépendante non-seulement d'une plus grande ou moindre fortune, mais encore des événemens littéraires, si sensibles à ceux qui n'ont point d'autres événemens dans leur vie. Il voyoit fort tranquillement que la plupart des Géomètres, qu'un certain torrent emportoit loin de lui dans des régions où il n'avoit pas pris la peine de pénétrer, en fussent moins touchés de ce qu'il

qu'il produisoit ; & jamais il ne partit de lui aucun trait, ni de chagrin, ni de [redacted] contre la nouvelle Géométrie. Se fût-il possédé jusqu'à ce point-là, si son ame eût reçu quelque atteinte ? Nous laissons l'éloge d'une autre qualité de son ame aux regrets de quelques pauvres familles que la médiocrité de sa fortune ne l'empêchoit pas de soutenir.

Il a été honoré de l'amitié particulière de M. le Chancelier, & de M. le Duc de Noailles, aujourd'hui Maréchal de France, deux noms qu'il suffit de prononcer.

M. le Duc d'Orléans lui fit l'honneur de s'aider de ses lumières, & de plusieurs travaux qu'il lui ordonna, lorsqu'il voulut s'instruire à fond sur tout ce qui regarde le Commerce, les Changes, les Monnoies, les Banques, les Finances du Royaume ; connoissances qui ne seroient pas moins nécessaires à ceux qui sont à la tête de tout, qu'à ceux-mêmes [redacted] qui elles paroissent jusqu'ici presque entièrement renfermées, & qui en savent tirer tant d'utilité.

M. de Lagny a été marié deux fois, & n'a laissé qu'une fille, qui est du premier lit.

ELOGE

DE MONSIEUR

DE RESSONS.

JEAN-BAPTISTE DESCHIENS DE RESSONS naquit à Châlons en Champagne le 24 Juin 1660 de Pierre Deschiens, Secrétaire du Roi, & de Marie Maurisset. Son père, qui étoit fort riche, le destina aux emplois qui du moins conservent la richesse : mais la Nature le destinoit à un autre où le patrimoine est fort exposé, sans compter la vie. A dix-sept ans il se déroba de la maison paternelle pour entrer dans les Mousquetaires noirs, il en fut tiré par force, & ne demeura chez son père qu'autant de temps qu'il lui fallut pour ménager une seconde évasion. Il se jetta dans le Régiment de Champagne, où il eut bientôt une Lieutenance, & d'où il fut encore arraché. Enfin, pour finir ce combat perpétuel entre sa famille & lui, en la mettant plus hors de portée de le poursuivre, il alla à Toulon, & y fut reçu dans la Marine en 1683 Volontaire à brevet.

Cette inclination invincible pour la guerre promettoit beaucoup, & elle tint tout ce qu'elle promettoit; une valeur signalée, de l'ardeur à rechercher les occasions, de l'amour pour les périls honorables. Il servit avec éclat dans les bombardemens de Nice, Alger, Gènes, Tripoli, Roses, Palamos, Barcelone, Alicant. Dès l'an 1693, dix ans après son entrée dans la Marine, il étoit parvenu à être Capitaine de vaisseau, élévation rapide où la faveur & l'intrigue n'eurent cependant aucune part.

Il y a une infinité de gens de guerre qui sont des Héros dans l'action, & hors de-là ne font guère de réflexions sur leur métier. En général le nombre des hommes qui pensent est petit, & l'on pourroit dire que tout le genre humain ressemble au corps humain, où le cerveau, & apparemment une très-petite partie du cerveau, est tout ce qui pense; tandis que toutes les autres parties, beaucoup plus considérables par leur masse, sont privées de cette noble fonction, & n'agissent qu'aveuglément. M. de Ressons s'étoit particulièrement adonné à l'Artillerie: il ne se contenta pas d'en pratiquer les règles dans toute leur exactitude, il en voulut approfondir les principes, & examiner de plus près tous les détails; &

quand un bon eſprit prend cette route en quelque genre que ce ſoit, il eſt étonné lui-même de voir combien on a laiſſé encore à faire à ſes recherches & à ſon induſtrie. Dans l'art de tirer les bombes, dont tant d'habiles gens ſe ſont mêlés, M. de Reſſons compta juſqu'à vingt-cinq défauts de pratique qu'il corrigea avec ſuccès en différentes rencontres (*a*). M. le Duc du Maine, Grand-Maître de l'Artillerie, voulut avoir dans ce Corps qu'il commande, un homme qui y convenoit ſi bien. Il le détermina à quitter le ſervice de mer pour celui de terre ſur la fin de 1704, & fit créer en ſa faveur une dixième Charge de Lieutenant-Général d'Artillerie ſur terre. A tout ce qui l'animoit auparavant, il ſe joignit ce choix ſi flatteur, & les bontés d'un ſi grand Prince. Ainſi nous ſupprimons tout le détail de ſa vie militaire pendant la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne; il ne pouvoit ni manquer d'occaſions, ni leur manquer.

Dans les temps de paix, cet homme, qui n'avoit reſpiré que bombardemens, qui ne s'étoit occupé qu'à faire forger ou à lancer des foudres, faiſoit ſes délices de la culture d'un aſſez beau jardin qu'il s'étoit donné. Il avoit aſſurément

(*a*) Voyez les Mém. de 1716, p. 19 & ſuiv.

fait plus de ravages que ces premiers Consuls ou Dictateurs Romains, plus célebres par leur retour aux fonctions du labourage après leurs triomphes, que par leurs triomphes mêmes. Ces sortes de plaisirs si simples & si peu apprêtés, qu'on ne goûte que dans la solitude, ne peuvent guère être que ceux d'une ame tranquille, & qui ne craint point de se voir & de se reconnoître. Il faut être bien avec ceux avec qui l'on vit, & bien avec soi quand on vit avec soi.

M. de Ressons porta dans son jardin le même esprit d'observation & de recherche dont il avoit fait tant d'usage dans l'Artillerie; & quand il fut entré en 1716 dans l'Académie en qualité d'Associé libre, tantôt il nous donna ce que nous avons déjà rapporté sur les bombes, ou de nouvelles manières d'éprouver la poudre (*a*); tantôt de nouvelles pratiques d'Agriculture, comme celle de garantir les arbres de leur lèpre ou de la mousse (*b*); alternativement Guerrier & Laboureur, ou Jardinier, toujours Citoyen.

Il avoit des idées particulières sur le salpêtre; il en tiroit de certaines plantes, & prétendoit faire une composition

(*a*) Voyez l'Hist. de 1720, p. 112.

(*b*) Voyez l'Hist. de 1716, p. 31.

meilleure que la commune, & à meilleur marché. On dit que le Prince Régent, dont le ſuffrage ne ſera ici compté, ſi l'on veut, que pour celui d'un habile Chymiſte, avoit aſſez approuvé ſes vues. L'Académie, accoutumée aux diſcuſſions rigoureuſes, lui fit des objections qu'elle ſavoit bien mettre dans toute leur force. Il les eſſuya avec une douceur qui auroit pu ſervir d'exemple à ceux qui ne ſont que Gens de Lettres : mais il ceſſa de s'expoſer à des eſpèces de combats auxquels il n'étoit pas aſſez exercé. Il a laiſſé un Ouvrage conſidérable manuſcrit ſur le ſalpêtre & la poudre.

Dans les dernières années de ſa vie, il tomba dans un grand affoibliſſement, qui ne fut pourtant pendant un temps aſſez long que celui de ſes jambes dont il ne pouvoit plus ſe ſervir : tout le reſte étoit ſain. Il n'avoit point attendu l'âge ou les infirmités pour ſe tourner du côté de la Religion ; il en étoit bien pénétré, & je ſais de lui-même qu'il avoit écrit ſur ce ſujet. Je ne doute pas que la vive perſuaſion & le zèle ne fuſſent ce qui dominoit dans cet Ouvrage : mais ſi la Religion pouvoit ſe glorifier de ce que les hommes font pour elle, peut-être tireroit-elle autant de gloire des foibles efforts d'un homme de guerre en ſa faveur,

que des plus ſavantes productions d'un Théologien. Il mourut le 31 Janvier 1735, âgé de 75 ans, ayant fait tout le chemin qu'un bon Officier devoit faire par de longs ſervices ; ſeulement peut-être un meilleur Courtiſan auroit-il été plus loin.

Son caractère étoit aſſez bien peint dans ſon extérieur ; cet air de guerre hautain & hardi, qui ſe prend ſi aiſément, & qu'on trouve qui ſied ſi bien, étoit ſurmonté ou même effacé par la douceur naturelle de ſon ame ; elle ſe marquoit dans ſes manières, dans ſes diſcours, & juſques dans ſon ton. A peine toute la bienſéance d'un état abſolument différent du ſien auroit-elle demandé rien de plus.

Il avoit épouſé Anne-Catherine Berrier, fille de Jean-Baptiſte Berrier de la Ferriere, Doyen des Doyens des Maîtres des Requêtes, & de Marie Potier de Novion. Il en a eu deux enfans.

ELOGE

DE M. SAURIN.

JOSEPH SAURIN naquit en 1659 à Courtaison, dans la Principauté d'Orange. Pierre Saurin, Ministre Calviniste à Grenoble, eut trois garçons, qu'il destina tous trois au Ministère, & dont il fut le seul Précepteur, depuis l'alphabet jusqu'à la Théologie & à l'Hébreu. Joseph étoit le dernier des trois; & il fut reçu, quoique fort jeune, Ministre à Eure en Dauphiné.

Beaucoup d'esprit naturel, &, ce qui est encore plus important, beaucoup de Logique naturelle; un caractère vif, ferme, noblement audacieux, & qui rendoit l'éloquence plus impérieuse; un extérieur agréable & animé, qui s'accordoit au discours, & le soutenoit; ce furent les talens qu'il apporta à la Prédication, & qui ne manquèrent pas d'être applaudis par son parti, dans un temps principalement où le Calvinisme, visiblement menacé d'une ruine prochaine en France, avoit besoin plus que jamais d'Orateurs véhémens. M. Saurin ne le fut apparem-

ment que trop ; il s'échappa dans un Sermon à quelque choſe de hardi ou d'imprudent ; & il fut obligé de quitter le Royaume, & de ſe retirer à Genève, d'où il paſſa dans l'Etat de Berne, qui le reçut avec toutes les diſtinctions dues à ſa grande réputation naiſſante, & à ſon zèle pour la cauſe commune.

Si ſes Sermons ne lui avoient pas été volés avec d'autres effets qu'ils accompagnoient, nous pourrions parler avec encore plus de sûreté du genre de ſon éloquence : mais nous ſavons d'ailleurs quels étoient ſes principes ſur cette matière. Il rejettoit ſans pitié tous les ornemens ; il ne vouloit que le vrai rendu dans toute ſa force, expoſé avec ſa ſeule beauté naturelle. Une éloquence ſi ſévère eſt aſſurement plus chrétienne, plus digne d'hommes raiſonnables : mais ne parle-t-on pas toujours à des hommes ?

MM. de Berne donnèrent à M. Saurin, quoiqu'étranger, une Cure conſidérable dans le Bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poſte, lorſque la révocation de l'Edit de Nantes, arrivée en 1686, diſperſa dans tous les Etats Proteſtans preſque tous ſes Confrères François, fugitifs, errans, incertains du ſort qui les attendoit. Mais le bonheur dont il jouiſſoit en comparaiſon d'eux, ou du

moins sa tranquillité, ne fut pas de longue durée.

Les questions de la Prédestination & de la Grace excitent des divisions & des tempêtes parmi les Protestans comme parmi nous. Ils ont comme nous deux systêmes théologiques, l'un plus dur, l'autre plus doux. Le plus dur est le plus ancien chez eux ; c'est celui de Calvin, & c'est de-là que tous ses Sectateurs sont partis d'abord. Mais la raison naturelle résiste trop à ce systême ; & comme il faut que malgré l'extrême lenteur de son opération elle produise enfin quelque effet, elle a ramené avec le temps un grand nombre de Théologiens Calvinistes au systême le plus doux. Les Défenseurs de l'autre ont pour eux l'ancienneté, révérée dans le besoin même chez les Novateurs, le nom imposant ou plutôt foudroyant de leur premier Chef, & l'autorité de la Magistrature assez constante à suivre ses anciennes voies. Ils ont obtenu en Suisse un Formulaire absolument dans leur goût, que tous ceux qui y exercent le Ministère Ecclésiastique sont obligés de signer.

Les Théologiens dominans, aussi durs dans la pratique qu'ils l'étoient dans la théorie, demandèrent la signature du Formulaire aux Ministres François réfugiés,

dont on ſavoit aſſez que le ſentiment n'y étoit pas conforme, & dont la malheureuſe ſituation méritoit quelques ménagemens particuliers. D'abord tous les François refusèrent de ſigner : mais il s'agiſſoit de demeurer exclus de toute fonction utile, & le premier emportement de courage céda peu-à-peu à cette conſidération bien peſée ; tous les jours il ſe détachoit quelqu'un qui alloit ſigner.

M. Saurin ne fut pas de ce nombre ; il éluda la ſignature par toutes les chicanes à-peu-près raiſonnables qu'il put imaginer pour gagner du temps, réſolu, quand il ne pourroit plus ſe défendre, à quitter une place qui étoit toute ſa fortune, & à ſe retirer en Hollande. Toutes ſes meſures étoient déja priſes pour cette courageuſe retraite, lorſqu'un ancien Miniſtre fort accrédité en Suiſſe, fort ſon ami, & qui ne voyoit qu'avec douleur que la Suiſſe alloit le perdre, trouva l'expédient de lui donner un certificat abſolu qu'il avoit droit de donner, mais ſur une ſignature qu'on ne verroit point, conçu en des termes dont toute la délicateſſe de conſcience de M. Saurin s'accommoderoit. Heureuſement cet ami étoit d'un caractère auſſi ferme & auſſi vigoureux que M. Saurin lui-même, qui ne ſe fût pas livré à la conduite d'un

homme dont les principes différens des ſiens lui auroient paru dangereux.

Il demeura donc tranquille dans ſon état, & ce fut pendant ce temps ſi convenable qu'il épouſa à l'âge de 26 ou 27 ans une Demoiſelle de l'ancienne & noble famille de Crouzas dans le Pays de Vaux, bien alliée dans toute la Suiſſe. Un Etranger ne poſſédant pour tout bien qu'une Cure, plus conſidérable à la vérité que pluſieurs autres, mais au fond d'un revenu très-médiocre, n'étoit pas en droit de penſer à un pareil mariage; mais ſon mérite perſonnel fut compté pour beaucoup. Les Pays les plus ſenſés ſont ceux où ce n'eſt pas-là une ſi grande merveille.

Il n'étoit en repos que parce qu'il paroiſſoit avoir ſigné le fatal Formulaire. Les modifications ſecrettes appaiſoient ſa conſcience, mais l'apparence d'une lâcheté bleſſoit ſa gloire; il vouloit l'honneur d'avoir eu plus de courage que les autres, & il fit quelques confidences indiſcrettes de la manière dont tout s'étoit paſſé. Il prêcha même contre le ſentiment théologique qu'il n'approuvoit pas, & quoiqu'il eût pris des tours extrêmement adroits, on pouvoit l'entendre; & l'on ſait combien des ennemis ont l'intelligence fine. Il a réparé ces fautes en les

acontant dans un Ecrit public. C'eſt le hef-d'œuvre de la plus ſincère modeſtie que d'avouer de l'orgueil, & les imprudences de cet orgueil.

Un orage violent ſe formoit contre ui; toute la protection qu'il pouvoit eſpérer de l'alliance qu'il avoit priſe, n'auroit pas dérobé aux coups de Théologiens inexorables; il le ſavoit: mais ce n'étoit pas là ſa plus grande peine; il étoit dans le fond du cœur fort ébranlé ſur la Religion qu'il profeſſoit. Il en avoit fait toute ſon étude, & toujours dans le deſſein de s'y affermir: mais un bon eſprit n'eſt pas autant qu'un autre le maître de penſer comme il voudroit; peut-être auſſi avoit-il déja trop ſouffert d'une autorité eccléſiaſtique, qui pour n'être que purement humaine, & pour ne prétendre à rien de plus, n'en eſt pas moins abſolue ni moins rigoureuſe. Mais une femme eſtimable qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, étoit un nouveau lien qui l'attachoit à cette Religion dont il commençoit à ſe déſabuſer. Quel parti prendre dans une ſituation ſi embarraſſante & ſi cruelle?

Après bien des agitations qui n'admettoient aucun confident, bien des irréſolutions qui n'étoient ni éclairées,

ni soulagées par un conseil étranger, il se détermina à passer en Hollande, sur un prétexte qui, quoique vrai, trompoit sa femme qu'il laissoit en Suisse. Les entretiens qu'il eut avec les plus habiles Ministres de Hollande, le confirmèrent d'autant moins dans leur parti, qu'ils étoient apparemment moins précautionnés avec un Confrère; & enfin il écrivit à l'illustre M. Bossuet, Evêque de Meaux, le dessein ou plutôt le besoin où il étoit de conférer avec lui sur la Religion. Les sauf-conduits nécessaires, car on étoit alors dans la guerre qui commença en 1688, furent bientôt expédiés, toutes les difficultés du voyage applanies. Le zèle de ce grand Prélat égaloit ses lumières, & en peu de temps le voilà tête à tête dans sa maison de Germini avec le jeune Ministre Calviniste fort instruit, plein de feu dans sa dispute, nullement dressé à la politesse d'un monde qu'il n'avoit pas encore vu, ne reconnoissant rien de supérieur à lui que la raison, secrettement animé encore, comme on le peut soupçonner, par la gloire de paroître à M. de Meaux une conquête digne de lui. Il se rendit à la fin, & il fit son abjuration entre les mains du vainqueur le 21 Septembre 1690, âgé de 31 ans.

Le secret lui étoit absolument nécess-

faire par rapport à sa femme : mais un malheureux hasard le fit découvrir ; & dès que la nouvelle en fut portée à Berne, il est aisé de s'imaginer le cri universel qui s'éleva contre lui. De-là partirent des bruits qui attaquoient violemment son honneur ; & comme ils n'ont pas été ap-[illegible] par la conduite qu'il a tenue depuis en France, on peut juger que le zèle de Religion produisit alors, ainsi qu'il le fait quelquefois, ce que la Religion désapprouve le plus.

Il s'agissoit de tirer de Suisse Madame Saurin, &, ce qui étoit incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de M. Saurin déguisé, ses entrevues secrettes avec sa femme, les reproches qu'il eut à soutenir, les larmes qu'il eut à essuyer, l'art qui lui fut nécessaire pour amener seulement la proposition du monde la plus révoltante, le refus absolu qu'on lui fit d'abord de le suivre, les combats de l'amour & du préjugé de Religion qui succédèrent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant, & suivie de nouveaux combats, enfin une victoire entière, & la résolution désormais ferme de suivre un mari, leur départ bien concerté, la détention du mari sur la frontière, séparé alors de sa femme, détention à laquelle,

par le crédit de M. de Meaux, le Roi même s'intéressa ; c'est ce que M. Saurin appeloit le *Roman de sa vie.* Il n'a pas voulu par cette raison le donner au Public dans un grand détail, & nous l'abrégeons encore infiniment en parlant à l'Académie des Sciences.

M. Saurin, arrivé à Paris, eut l'honneur d'être présenté par M. de Meaux au Roi, qui le reçut avec une extrême bonté, & sur le témoignage du Prélat, l'honora aussi-tôt de ses bienfaits. C'est-là où commence la partie de son Histoire qui nous intéresse le plus.

Libre désormais, & tranquille dans Paris, il n'eut plus qu'à se déterminer sur le choix d'une occupation ; son esprit & sa fortune en avoient également besoin. Il délibéra entre la Géométrie & la Jurisprudence ; la Géométrie l'emporta. Il sortoit d'une Théologie toute contentieuse ; il seroit tombé dans la Jurisprudence, qui l'est encore davantage. Il conçut qu'en se donnant à la Géométrie, il habiteroit une région où la vérité est moins sujette à se couvrir de nuages, & où sa raison, trop long-temps agitée, jouiroit avec sûreté d'un certain repos. De plus, il avoit l'esprit naturellement géométrique, & il eût été Géomètre jusques dans le Barreau.

Dès

Dès l'an 1703, c'est-à-dire après douze ans tout au plus d'application aux Mathématiques, il s'y trouva assez fort pour oser défendre le système de tourbillons de Descartes contre une objection de l'illustre M. Huguens, sous laquelle tous les Cartésiens avoient succombé, & qu'ils avoient le plaisir de voir souvent répétée comme victorieuse. M. Huguens avoit prouvé que, selon Descartes, les corps pesans auroient dû tendre, non au centre de la terre, comme ils y tendent toujours, mais à différens points de l'axe de la terre; & M. Saurin démontra fort simplement même, & fort naturellement, qu'ils tendroient toujours au centre. L'objection ne reparoît plus depuis la réponse.

Après ce coup d'essai, il donna encore dans la même année la solution d'un Problême proposé par M. le Marquis de l'Hôpital dès 1692 aux Géomètres, comme *méritant leur recherche*, & qui certainement n'avoit pas été six ou onze ans sans être tâté, & même bien tourné de tous les sens par les plus habiles; mais inutilement. M. Saurin étant alors le Géomètre de la petite Société choisie qui travailloit au Journal des Savans, ornoit ce Journal de tout ce qu'il vouloit publier dans le genre qui lui appartenoit.

Ensuite il se trouva engagé dans la fameuse dispute des Infiniment Petits; il sembloit que, quoique réfugié dans le sein de la Géométrie, la controverse allât l'y chercher. Son Adversaire étoit M. Rolle, le plus profond de nos Algébristes, & en même temps subtil, artificieux, fécond en certains stratagêmes, dont on ne croiroit pas trop que des Sciences démonstratives fussent susceptibles. Avec la bonne cause en main, c'étoit bien tout ce qu'on pouvoit faire que de le suivre de retranchement en retranchement, & de se sauver de tous les piéges qu'il savoit tendre sur son chemin. M. Saurin las d'avoir passé bien du temps à cet exercice, las de ses avantages mêmes, s'adressa à l'Académie, dont M. Rolle étoit Membre, pour lui demander une décision, déclarant que si elle ne jugeoit pas dans un certain temps, il tiendroit M. Rolle pour condamné, puisque toute la faveur de la Compagnie devoit être pour lui. L'Académie ne jugea entr'eux qu'en adoptant M. Saurin en 1707, & avec des distinctions flatteuses. Il eut l'assurance de ne demeurer que fort peu de temps dans un premier grade par où la rigueur de l'usage établi vouloit qu'il passât; & quand il parvint à celui qui lui conve-

noit, il fut préféré à des concurrens dont on ne put s'empêcher de faire l'éloge dans le temps qu'on ne les choiſiſſoit pas. La Géométrie des Infiniment Petits n'avoit pas beſoin d'une déciſion plus formelle.

M. Saurin débuta dans l'Académie par d'importans Mémoires ſur les courbes de la plus vîte deſcente ; queſtion que les illuſtres frères MM. Bernoulli avoient chargée à l'envi de difficultés pour s'embarraſſer mutuellement, & à plus forte raiſon ceux qui oſeroient toucher après eux à cette matière. Nous en avons rendu un compte aſſez ample en 1709 (*a*).

Il avoit entrepris un Traité ſur la peſanteur ſelon le Syſtême Carténien, & il en donna un morceau dans la même année. Il ſe trouvoit en tête le redoutable M. Newton ; & quoiqu'animé par ſon ſuccès avec M. Huguens, il n'en étoit pas enflé au point d'attaquer ſans beaucoup de crainte ce nouvel Adverſaire. Il propoſe des vues ingénieuſes, mais il ne les donne pas pour démontrées quand elles ne le ſont pas ; il ne ſe diſſimule rien de ce qui eſt contre lui, & ſauve du moins ſa gloire : mais au milieu des difficultés dont il ſe ſent envi-

(*a*) Voyez l'Hiſt., p. 68 & ſuiv.

ronné, il paroît toujours bien convaincu que les vrais Philosophes doivent faire tous leurs efforts pour conserver les Tourbillons de Descartes; *sans quoi*, dit-il, *on se trouveroit replongé dans les anciennes ténèbres du Péripatétisme, dont le Ciel veuille nous préserver.* On entend assez qu'il parle des Attractions Newtoniennes. Eût-on cru qu'il fallût jamais prier le Ciel de préserver des François d'une prévention trop favorable pour un Systême incompréhensible, eux qui aiment tant la clarté; & pour un Systême né en Pays étranger, eux qu'on accuse tant de ne goûter que ce qui leur appartient?

Le principal & presque l'unique divertissement de M. Saurin étoit d'aller tous les jours à un Café où s'assembloient des Gens de Lettres de toutes les espèces, & là se forma le plus cruel orage qu'il ait jamais essuyé. Nous n'en renouvellerons point l'histoire en détail; elle fut long-temps l'entretien de Paris & des Provinces. Il se répandit dans ce Café des Chansons contre tous ceux qui y venoient, ouvrage digne des trois Furies, si elles ont de l'esprit. On en soupçonna violemment M. Rousseau, illustre par son talent poëtique, & celui-ci en accusa juridiquement M. Saurin, à qui personne ne pensoit, & qui ne faisoit point de

vers. Cependant sur l'accusation du Poëte, le Géomètre fut arrêté en 1711 pour avoir fait les Chansons. Il écrivit de sa prison à des personnes d'un grand crédit, qui protégeoient hautement & vivement M. Rousseau, des lettres fort touchantes, & où le vrai se faisoit bien sentir. Il publia sur le même ton des Requêtes adressées au Public autant qu'aux Juges, des Mémoires où il faisoit le parallèle de sa vie & de ses mœurs avec la vie & les mœurs de son accusateur; & c'est de-là que sont tirées quantité de particularités que nous avons rapportées. Toutes ces pièces sont assez bien écrites & assez bien tournées pour faire beaucoup d'honneur à quelqu'un qui auroit recherché cette gloire. Enfin le Parlement termina l'affaire par un Arrêt du 7 Avril 17[illegible]. M. Saurin fut pleinement justifié, & M. Rousseau banni à perpétuité du Royaume, & condamné à des dépens & dommages très-considérables. La France perdit un Poëte dont le génie & la réputation lui firent encore de grands & de respectables Protecteurs dans les Pays étrangers, où il pouvoit appeller de l'Arrêt du Parlement.

Cette interruption d'études dans la vie de M. Saurin, toujours fort cruelle malgré l'événement, fut aussi fort longue, &

on ne voit reparoître ſon nom dans nos volumes annuels qu'en 1716 (*a*). Un ébranlement violent dure encore après que la cauſe en a ceſſé; & une ame long-temps agitée, bouleverſée en quelque ſorte par de vives paſſions, ne recouvre pas ſi-tôt la tranquillité néceſſaire pour reprendre le fil délié des ſpéculations mathématiques qu'elle avoit entièrement perdu. M. Saurin les recommença par une queſtion importante, déja entamée par M. Rolle, ſur la nouvelle méthode des tangentes des courbes. Il faiſoit voir que l'ingénieuſe application qu'en avoit faite M. Bernoulli à un ſujet différent en apparence, étoit plus étendue que n'avoit cru M. Bernoulli lui-même; & il en montroit aux yeux toute l'univerſalité par certaines colonnes de différentes grandeurs qui répondoient aux différens cas. La Géométrie va juſqu'à avoir de l'agrément, quand elle donne de ces ſortes de ſpectacles dont l'ordonnance & pour ainſi dire l'architecture plaiſent à l'eſprit.

M. Saurin traita encore cette matière en 1723 (*b*); & non-ſeulement il continuoit de répondre à M. Rolle qu'il étoit à propos de pourſuivre juſqu'au bout;

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1716, p. 47 & ſuiv.
(*b*) Voyez les Mémoires, p. 222.

mais il donna des éclairciſſemens ſur quelques autres points de la nouvelle Géométrie, qui n'avoient pas été bien ſaiſis par d'habiles gens; car ce n'a été qu'avec le temps qu'on a appris à bien manier un inſtrument ſi fin & ſi délicat. Je n'héſite à lui donner un témoignage public de ma reconnoiſſance, où l'on pourra bien croire que ma vanité aura la principale part. Il annonça à cette occaſion, dans les termes les plus obligeans, un Ouvrage manuſcrit ſur *la Géométrie à l'Infini* qu'il avoit entre les mains, & qui fut imprimé quatre ans après en 1727. Il épuiſa enfin en 1725 (*a*) tout ce ſujet qu'il avoit tant approfondi, & rectifia encore quelques idées d'un bon Géomètre.

Les intérêts du ſyſtême des tourbillons ne lui étoient pas moins chers que ceux de la nouvelle Géométrie; mais il procédoit par-tout de bonne foi. Il auroit bien ſouhaité, pour ſe débarraſſer entièrement d'une terrible objection de M. Newton, que des fluides plus ſubtils euſſent eu par eux-mêmes moins de force pour le choc: mais il ſe convainquit malgré lui par ſes propres lumières, que cela n'étoit pas; & il en donna en

(*a*) Voyez les Mémoires, p. 238.

1718 (*a*) une démonstration si simple & si naturelle, qu'elle en marquoit encore plus combien il avoit eu tort. Cependant, & il le savoit bien, cette difficulté même pourra être résolue d'ailleurs : d'autres aussi invincibles en apparence ont déja été surmontées ; tout commence à s'éclaircir, & il est permis de croire que l'Univers Cartésien, violemment ébranlé & étrangement défiguré, se raffermira & reprendra sa forme.

On n'a eu qu'un échantillon de Remarques de M. Saurin sur l'art de l'horlogerie (*b*), dont il avoit entrepris un examen général. Il avoit beaucoup de peine à se contenter lui-même, & par conséquent il expédioit peu, & finissoit difficilement. Il n'est pas impossible qu'un peu de paresse ne se cache sous d'honnêtes apparences ; mais c'est dommage qu'il ait abandonné cette entreprise qui demandoit beaucoup de finesse d'esprit. Ce sont des Ouvriers, mais habiles, qui conduits moins par des principes scientiques que par des observations bien faites & des expériences bien suivies, ont formé à la longue un Art si merveilleux. Il s'agit

(*a*) Voyez les Mémoires, p. 191.
(*b*) Voyez l'Hist. de 1720, p. 106 & suiv.

maintenant

maintenant pour les Savans de développer ce qu'on peut y avoir mis sans trop savoir qu'on l'y mettoit, & de découvrir de la Géométrie & de la Méchanique où elles ne sont pas visibles pour tous les Géomètres & pour tous les Méchaniciens.

Nous ne nous arrêterons plus sur quelques morceaux de Géométrie, presque tous dans le goût de recherches fines, que M. Saurin a semés dans nos volumes, jusqu'à ce qu'enfin il demanda & obtint la vétérance en 1731. Il commençoit à ressentir les infirmités de l'âge avancé ; il devenoit sujet à de fréquens accès de fièvre, qui paroissoient venir de son naturel toujours ardent. Le temps de son repos fut occupé tantot par des consultations qu'on lui faisoit d'Ouvrages importans, auxquelles il avoit le loisir de se prêter ; tantôt par de simples lectures dont il laissoit le choix à son goût seul, &, si l'on veut, aux caprices de son goût. Pousserons-nous assez loin la sincérité que nous nous sommes toujours prescrite, pour oser dire ici qu'il lisoit jusqu'à des Romans, & y prenoit beaucoup de plaisir ? Cependant, si l'on y fait réflexion, on trouvera que cette lecture frivole peut assez accommoder les deux extrémités de la vie ; la jeunesse infiniment moins

touchée du ſimple vrai que d'un merveilleux toujours paſſionné ; la vieilleſſe ; qui devenue moins ſenſible au vrai, aſſez ſouvent douteux ou peu utile, a beſoin d'être réveillée par le merveilleux.

M. Saurin mourut d'une fièvre léthargique le 29 Décembre 1737. Son caractère eſt déja preſque entièrement repréſenté dans ce qui a été dit ; d'un côté un eſprit élevé, lumineux, qui penſoit en grand, & ajoutoit du ſien à toutes les lumières acquiſes, un grand talent pour toutes les opérations d'eſprit, & qui n'attendoit que ſon choix pour ſe déterminer entr'elles ; d'un autre côté, du courage, de la vigueur d'ame, qui devoient rendre auſſi les paſſions plus difficiles à maîtriſer. Il avoit cette noble fierté qui rend impraticables les voies de la fortune, qui ſied ſi bien & eſt ſi nuiſible, & qui par conſéquent n'eſt guère permiſe qu'à un homme iſolé dont la conduite ne tire à conſéquence que pour lui. La famille de M. Saurin a recueilli après ſa mort quelque fruit de ſon nom & de ſon mérite : mais elle l'auroit peut-être manqué ſous un Miniſtre moins perſuadé de l'eſpèce de droit qu'elle avoit, & moins ſenſible à la manière ingénieuſe dont il fut appuyé par le fils du défunt. Les ſoins de M. Saurin vivant auroient dû naturellement

avoir des effets plus considérables. Il ne cherchoit pas à se faire beaucoup de liaisons, & jusqu'à sa forme de vie tout s'y opposoit ; il travailloit toute la nuit, & dormoit le jour. Ses principaux amis ont été M. de Meaux, M. de l'Hôpital, le P. Malebranche ; on y peut joindre M. de la Motte, digne d'entrer dans une liste si noble & si courte.

ELOGE

DE MONSIEUR

BOERHAAVE.

HERMAND BOERHAAVE naquit le dernier de Décembre 1668 à Voorhout, près de Leyde, de Jacques Boerhaave, Pasteur de ce petit Village, & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandres, anciennement établie à Leyde, & d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de cinq ans il perdit sa mère, qui laissoit encore trois autres enfans. Un an après, le père se remaria, & six nouveaux enfans augmentèrent sa famille. Heureux les Pays où le luxe & des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre !

Il arriva encore une chose qui seroit assez rare dans d'autres Pays & dans d'autres mœurs ; la seconde femme devint la mère commune de tous les enfans de son mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le père, & par un amour naturel, & par une économie nécessaire, étoit le Précepteur des garçons aussi long-temps qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bientôt dans Herman des dispositions excellentes, & il le destina à remplir une place comme la sienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déja appris à l'âge de onze ans beaucoup de Latin, de Grec, de Belles-Lettres ; & dans le même temps qu'il lui formoit l'esprit, il avoit soin de lui fortifier le corps par quelque exercice modéré d'Agriculture ; car il falloit que la bonne éducation ne coûtât pas.

Cependant vers l'âge de quatorze ans le jeune Boerhaave fut attaqué d'un ulcère malin à la cuisse gauche ; il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remèdes : enfin, après avoir épuisé tout l'art des Médecins & des Chirurgiens, il s'avisa de se faire de fréquentes fomentations avec de l'urine où il avoit dissous du sel, & il se guérit lui-même ; présage, si l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

Cette longue maladie ne nuisit presque pas au cours de ses études. Il avoit par son goût naturel trop d'envie de savoir, & il en avoit trop de besoin par l'état de sa fortune. Il entra à quatorze ans dans les Ecoles publiques de Leyde, passoit rapidement d'une Classe dans une plus élevée, & par-tout il enlevoit les prix. Il n'avoit que quinze ans quand la mort de son père le laissa sans secours, sans conseil, sans bien.

Quoique dans ses études il n'eût pour dernier & principal objet que la Théologie, il s'étoit permis des écarts assez considérables vers une autre Science extrêmement différente, vers la Géométrie, qu'il auroit presque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains esprits faits pour le vrai savent-ils par une espèce d'instinct, qu'il doit y avoir une Géométrie qui sera quelque chose de bien satisfaisant pour eux : mais enfin, M. Boerhaave se sentit forcé à s'y appliquer, sans aucune autre raison que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureusement ce fut-là pour lui, après la mort de son père, une ressource qu'il n'avoit pas prévue. Il trouva moyen de subsister à Leyde, & d'y continuer ses études de Théologie, en enseignant les Mathématiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté, la maladie dont il s'étoit guéri lui fit faire des réflexions ſur l'utilité de la Médecine, & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer par Hypocrate, pour qui il prit une admiration vive & paſſionnée. Il ne ſuivit point les Profeſſeurs publics, il prit ſeulement quelques-unes des leçons du fameux Drelincourt; mais il s'attacha aux diſſections publiques, & en fit ſouvent d'animaux en ſon particulier. Il n'avoit beſoin que d'apprendre des faits qui ne ſe devinent point, & qu'on ne ſait qu'imparfaitement ſur le rapport d'autrui; tout le reſte il ſe l'apprenoit lui-même en liſant.

Sa Théologie ne laiſſoit pas d'avancer, & cette Théologie c'étoit le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen, la critique de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, les anciens Auteurs Eccléſiaſtiques, les Commentateurs modernes. Comme on le connoiſſoit capable de beaucoup de choſes à la fois, on lui avoit conſeillé d'allier la Médecine à la Théologie; & en effet, il leur donnoit la même application, & ſe préparoit à pouvoir remplir en même temps les deux fonctions les plus indiſpenſablement néceſſaires à la Société.

Mais il faut avouer que, quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y

étoit pas également propre. Le fruit d'une vaſte & profonde lecture dans les matières théologiques avoit été de lui perſuader que la Religion très-ſimple au ſortir, pour ainſi dire, de la bouche de Dieu, étoit préſentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vicieuſes ſubtilités philoſophiques, qui n'avoient produit que des diſſentions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un acte public ſur cette queſtion : *Pourquoi le Chriſtianiſme, prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & en faiſoit aujourd'hui ſi peu, prêché par des Savans ?* On voit aſſez où ce ſujet, qui n'avoit pas été pris au haſard, devoit le conduire, & quelle cruelle ſatyre du Miniſtère Eccléſiaſtique en général y étoit renfermée.

Pouvoit-il, avec une façon de penſer ſi ſingulière, exercer ce Miniſtère tel qu'il le trouvoit ? Pouvoit-il eſpérer d'amener un ſeul de ſes Collègues à ſon avis ? N'étoit-il pas ſûr d'une guerre générale déclarée contre lui, & d'une guerre théologique ?

Un pur accident, où il n'avoit rien à ſe reprocher, ſe joignit apparemment à ces réflexions, & le détermina abſolument à renoncer au Miniſtère & à la Théologie. Il voyageoit dans une barque, où il

prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un inconnu, plus orthodoxe qu'habile, attaqua si mal ce système, que M. Boerhaave lui demanda s'il avoit lu Spinosa. Il fut obligé d'avouer que non : mais il ne pardonna pas à M. Boerhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un zélé & ardent Défenseur de Spinosa, celui qui demandoit seulement que l'on connût Spinosa quand on l'attaquoit ; aussi le mauvais raisonneur de la barque n'y manqua-t-il pas : le Public, non-seulement très-susceptible, mais avide de mauvaises impressions, le seconda bien, & en peu de temps M. Boerhaave fut déclaré Spinosiste. Ce Spinosiste cependant a été toute sa vie fort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ses Prières du matin & du soir. Il ne prononçoit jamais le nom de Dieu, même en matière de Physique, sans se découvrir la tête ; respect qui à la vérité peut paroître petit, mais qu'un hypocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après son aventure, il se résolut à n'être désormais Théologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il se donna entièrement à la Médecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce zèle violent

qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuſes & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet eſprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient coûté beaucoup & peu réuſſi.

Il fut reçu Docteur en Médecine l'an 1693, âgé de vingt-cinq ans, & ne diſcontinua pas ſes leçons de Mathématique, dont il avoit beſoin, en attendant les malades qui ne viennent pas ſi-tôt. Quand ils commencèrent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne ſe crut plus à ſon aiſe que parce qu'il étoit plus en état de ſe rendre habile dans ſa profeſſion. Par la même raiſon qu'il ſe faiſoit peu-à-peu une Bibliothèque, il ſe fit auſſi un Laboratoire de Chymie; & quoiqu'il ne pût pas ſe donner un jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on raſſemble tout ce qui a été dit juſqu'ici, on ſera ſans doute étonné de la quantité de connoiſſances différentes, qui s'amaſſoient dans une ſeule tête. Que ſeroit-ce donc, ſi nous oſions dire qu'il embraſſa juſqu'à la Juriſprudence & à la Politique? Il y a des eſprits à qui tout ce qui peut être ſu convient, & qu'une grande facilité de compréhenſion, une mémoire heureuſe, une lecture continuelle mettent en état d'apprendre tout.

Peut-être ne feront-ils guère qu'apprendre, que favoir ce qui a été fu par d'autres : mais ils fauront eux feuls ce qui a été fu par un grand nombre d'autres féparément ; & il ne leur arrivera pas, comme à ceux du caractère oppofé, d'être d'un côté de grands hommes, & de l'autre des enfans.

Sa réputation augmentoit affez vîte, & fa fortune fort lentement. Un Seigneur qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III, Roi d'Angleterre, le follicita par de magnifiques promeffes à venir s'établir chez lui à la Haie : mais le jeune Médecin craignit pour fa liberté, quoique peut-être avec peu de raifon, & il refufa courageufement. Les Lettres, les Sciences forment affez naturellement des ames indépendantes, parce qu'elles modèrent beaucoup les defirs.

M. Boerhaave eut dès-lors trois amis de grande confidération, M. Jacques Trigland, célèbre Profeffeur en Théologie, & MM. Daniel Alphen & Jean Van-den-Berg, tous deux élevés aux premières Magiftratures qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient prefque deviné le mérite de M. Boerhaave, & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la fuite de fe favoir bon gré, & pour lui un fujet de recon-

noissance qu'il sentit toujours vivement. M. Van-den-Berg lui proposa de songer à une place de Professeur en Médecine dans l'Université de Leyde, & l'effraya par cette proposition qu'il jugea aussi-tôt trop téméraire & trop ambitieuse pour lui; mais cet ami habile & zélé, qui se crut assez fort par son crédit, & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, & elle fut faite en 1702.

Devenu Professeur public, il fit encore chez lui des Cours particuliers, qui sont & plus instructifs, & plus fréquentés, & pour tout dire, plus utiles au Maître. Le succès de ses Leçons fut tel, que sur un bruit qui courut qu'il devoit passer ailleurs, les Curateurs de l'Université de Leyde lui augmentèrent considérablement ses appointemens, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur sage économie savoit calculer ce qu'il valoit à leur Ville par le grand nombre de ses Ecoliers.

Les premiers pas de sa fortune une fois faits, les suivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Professeur, l'une en Botanique, l'autre en Chymie; & les honneurs qui ne sont que des honneurs, comme les Rectorats, ne lui furent point épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles

pouvoient l'être, attirèrent à Leyde un concours d'Etrangers qui auroit presque suffi pour enrichir la Ville, & assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un pareil Professeur. Tous les Etats de l'Europe lui fournissoient des Disciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute fière qu'elle est, & avec justice, de l'état florissant où les Sciences sont chez elle.

Quoique le lieu où il tenoit chez lui ses Cours particuliers de Médecine ou de Chymie fût assez grand, souvent pour plus de sûreté on s'y faisoit garder une place comme nous faisons ici aux Spectacles qui réussissent le plus.

Il n'est pas étonnant que dans les siècles où les Etablissemens publics, destinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on se soit rendu de tous les Pays de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célèbre ; que quelquefois même on l'ait suivi jusques dans des solitudes, lorsqu'il étoit chassé des Villes par la jalousie & la rage de ses rivaux. Mais aujourd'hui que tout est plein de Collèges, d'Universités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui sont des Maîtres encore plus sûrs, quel besoin a-t-on de sortir de sa Patrie pour étudier en quel-

que genre que ce ſoit ? Trouvera-t-on ailleurs un Maître ſi ſupérieur à ceux que l'on avoit chez ſoi ? Sera-t-on ſuffiſamment récompenſé du voyage ? Il n'eſt guère poſſible d'imaginer ſur ce point d'autre cauſe que les talens rares & particuliers d'un Profeſſeur.

Il ne ſera point obligé à inventer des ſyſtêmes nouveaux ; mais il le ſera à poſſéder parfaitement tout ce qui a été écrit ſur ſa Science ; à porter de la lumière par-tout où les Auteurs originaux auront, ſelon leur coutume, laiſſé beaucoup d'obſcurité ; à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuſes, qu'ils ſont plus eſtimables ; enfin, à refondre toute la Science, ſi on peut eſpérer, comme on le peut preſque toujours, qu'elle ſera plus aiſée à ſaiſir ſous une forme nouvelle. C'eſt ce qu'a fait M. Boerhaave ſur la Chymie, dans les deux Volumes in-quarto qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déjà tirée de ces ténèbres myſtérieuſes où elle ſe retranchoit anciennement, & d'où elle ſe portoit pour une Science unique qui dédaignoit toute communication avec les autres, il ſembloit qu'elle ne ſe rangeoit pas bien encore ſous les loix générales de la Phyſique, & qu'elle prétendoit conſerver quelques droits & quelques priviléges parti-

culiers. Mais M. Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une ſimple Phyſique claire & intelligible. Il a raſſemblé toutes les lumières acquiſes depuis un temps, & qui étoient confuſément répandues en mille endroits différens, & il en a fait, pour ainſi dire, une illumination bien ordonnée qui offre à l'eſprit un magnifique ſpectacle.

Il faut avouer cependant que dans cette Phyſique ou Chymie ſi pure & ſi lumineuſe, il y admet l'attraction ; &, pour agir avec plus de franchiſe que l'on ne fait aſſez ſouvent ſur cette matière, il reconnoît bien formellement que cette attraction n'eſt point du tout un principe méchanique. Peut-être la croiroit-on plus ſupportable en Chymie qu'en Aſtronomie, à cauſe de ſes mouvemens ſubits, violens, impétueux, ſi communs dans les opérations chymiques ; mais en quelque occaſion que ce ſoit, auroit-on dit quelque choſe, quand on aura prononcé le mot d'attraction ? On l'accuſe d'avoir mis dans cet Ouvrage des opérations qu'il n'a point faites lui-même, & dont il s'eſt trop fié à ſes Artiſtes.

Outre les qualités eſſentielles aux grands Profeſſeurs, M. Boerhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Diſciples. Ordinairement on leur

jette à la tête une certaine quantité de ſavoir, ſans ſe mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait ſon devoir avec eux préciſément & ſéchement, & on eſt preſſé d'avoir fait. Pour lui, il leur faiſoit ſentir une envie ſincère de les inſtruire; non-ſeulement il étoit très-exact à leur donner tout le temps promis, mais il ne profitoit point des accidens qui auroient pu légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talens; il les encourageoit, les aidoit par des attentions particulières.

Il faiſoit plus; ſi ſes Diſciples tomboient malades, il étoit leur Médecin, & il les préféroit ſans héſiter aux Pratiques les plus brillantes & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à inſtruire comme ſes enfans adoptifs à qui il devoit ſon ſecours; & en les traitant, il les inſtruiſoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Profeſſeur, & les rempliſſoit toutes trois de la même manière. Il publia, en 1707, ſes *Inſtitutiones Medicæ*, &, en 1708, ſes *Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis.* Nous ne parlons que des premières éditions, qui ont toujours été ſuivies de

plusieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les Institutions, sont fort estimés de ceux qui sont en droit d'en juger : il se propose d'imiter Hypocrate. A son exemple, il ne se fonde jamais que sur l'expérience bien avérée, & laisse à part tous les systêmes qui peuvent n'être que d'ingénieuses productions de l'esprit humain, désavouées par la Nature. Cette sagesse est encore plus estimable aujourd'hui que du temps d'Hypocrate, où les systêmes n'étoient ni en si grand nombre, ni aussi séduisans. L'imitation d'Hypocrate paroît encore dans le style serré & nerveux de ses Ouvrages. Ce ne sont en quelque sorte que des germes de vérités extrêmement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faisoit par ses explications.

Pourra-t-on croire que les Institutions de Médecine & les Aphorismes de M. Boerhaave aient eu un assez grand succès pour passer les bornes de la Chrétienté, pour se répandre jusqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui ? par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin ? Entendront-ils une infinité de choses qui ont rapport à notre Physique, à notre Anatomie, à notre Chymie d'Europe, & qui en supposent la connoissance ? Comment

ment ſentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne ſont à la portée que de nos Savans ? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, & qui, par ordre de l'Université de Leyde, a fait l'Oraiſon funèbre de M. Boerhaave, y a dit qu'il avoit vu cette traduction Arabe il y avoit alors cinq ans; que l'ayant confrontée à l'original, il l'avoit trouvée fidelle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Conſtantinople.

Un autre fait qui regarde les *Inſtitutions* n'eſt guère moins ſingulier, quoique d'un genre très-différent. Lorſqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epître Dédicatoire à Abraham Droſenaux, Sénateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très-tendrement, & dans les termes les plus vifs, de s'être privé de ſa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de trois ans que venoit ce remercîment, & qu'il faiſoit publiquement à ſa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces ſortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flatteuſe d'amitié à ſon égal, que de ſe proſterner aux pieds d'un grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçu. Il dédia ſon Cours de Chymie à

ſon frère Jacques Boerhaave, Paſteur d'une Egliſe, qui, deſtiné par leur père à la Médecine, l'avoit fort aidé dans toutes les opérations chymiques auxquelles il ſe livroit, quoique deſtiné à la Théologie. Ils firent enſuite entr'eux un échange de deſtination.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boerhaave comme Profeſſeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année ſi funeſte aux plantes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une eſpèce de dédommagement. Le nouveau Profeſſeur trouva dans le Jardin public trois mille plantes; il avoit doublé ce nombre dès 1720. Heureuſement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déja dit, quelque habitude d'Agriculture, & rien ne convenoit mieux & à ſa ſanté, & à ſon amour pour la vie ſimple, que le ſoin d'un Jardin, & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'euſſent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déja établies pour la diſtribution & la *Nomenclature* des plantes.

Après qu'il avoit fini un de ſes trois Cours, les Etrangers qui avoient pris ſes Leçons, ſortoient de Leyde, & ſe

disperſoient en différens Pays, où ils portoient ſon nom & ſes louanges. Chacune des trois fonctions fourniſſoit un flot qui partoit, & cela ſe renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde, y en envoyoient d'autres, & ſouvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promptement la réputation d'un Particulier, & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres ſont bien lents en comparaiſon.

Un grand Profeſſeur en Médecine & un grand Médecin peuvent être deux hommes différens, tant il eſt arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choſes qui paroiſſent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être ſéparées. M. Boerhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit ſur-tout le *Pronoſtic* admirable; & pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudians, une autre foule preſque auſſi nombreuſe de ceux qui venoient de toutes parts le conſulter ſur des maladies ſingulières, rebelles à la Médecine commune, & quelquefois même, par un excès de confiance, ſur des maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai oui dire que le Pape Benoît XIII le fit conſulter.

Après cela, l'on ne sera pas surpris que des Souverains qui se trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre I, & le Duc de Lorraine, aujourd'hui grand Duc de Toscane, l'aient honoré de leurs visites. Dans ces occasions, c'est le Public qui entraîne ses Maîtres, & les force à se joindre à lui.

En 1731, l'Académie des Sciences choisit M. Boerhaave pour être l'un de ses Associés Etrangers, & quelque temps après il fut aussi Membre de la Société Royale de Londres. Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenue, quoique la France eût moins de liaison avec lui que l'Angleterre.

Il se partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la relation d'un grand travail (*a*), suivi nuit & jour & sans interruption pendant quinze ans entiers sur un même feu; d'où il résultoit que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération, ni par conséquent de se changer en aucun autre métal. Cette opération ne convenoit qu'à un Chymiste fort intelligent & fort patient, & en même temps fort aisé. Il ne plaignit pas la dépense pour empêcher, s'il est possi-

(*a*) Voyez l'Hist. de 1734, p. 55 & suiv.

ble, celles où l'on eſt ſi ſouvent & ſi malheureuſement engagé par les Alchymiſtes.

Sa vie étoit extrêmement laborieuſe, & ſon tempérament, quoique fort & robuſte, y ſuccomba. Il ne laiſſoit pas de faire de l'exercice, ſoit à pied, ſoit à cheval; & quand il ne pouvoit ſortir de chez lui, il jouoit de la Guitarre, divertiſſement plus propre que tout autre à ſuccéder aux occupations ſérieuſes & triſtes, mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces ſortes d'occupations n'ont pas, ou ne conſervent pas toujours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, & enfin la dernière qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens, qui le vit en particulier trois ſemaines avant ſa mort, atteſte qu'il le trouva au milieu de ſes mortelles ſouffrances dans tous les ſentimens, non-ſeulement de ſoumiſſion, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fonds il eſt aiſé de juger que ſes mœurs avoient toujours été très-pures. Il ſe mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité & l'indulgence; & il mettoit volontiers auſſi les autres en ſa place, ce qui

prévient ou réprime l'orgueil. Il désarmoit la médisance & la satyre en les négligeant ; il en comparoit les traits à ces étincelles qui s'élancent d'un grand feu, & s'éteignent aussi-tôt quand on ne souffle pas dessus.

Il a laissé un bien très-considérable, & dont on est surpris quand on songe qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de plus de deux millions de florins, c'est-à-dire, de quatre millions de notre monnoie. Et qu'auroient pu faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejetté aucun moyen, & qui sont partis du même point que lui ? Il a joui long-temps de trois Chaires de Professeur ; tous ses Cours particuliers produisoient beaucoup ; les Consultations, qui lui venoient de toutes parts, étoient payées sans qu'il l'exigeât, & sur le pied de l'importance des personnes dont elles venoient, & sur celui de sa réputation. D'ailleurs, la vie simple dont il avoit pris l'habitude, & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenses de vanité & d'ostentation, nulle fantaisie, ce sont encore là de grands fonds ; & tout cela mis ensemble, on voit qu'il n'y a pas eu de sa faute à devenir si riche. Ordinairement les hommes

ont une fortune proportionnée, non à leurs vastes & insatiables desirs, mais à leur médiocre mérite. M. Boerhaave en a eu une proportionnée à son grand mérite, & non à ses desirs très-modérés. Il a laissé une fille unique héritière de tout ce grand bien.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
MANFREDI.

EUSTACHIO MANFREDI naquit à Bologne le 20 Septembre 1674 d'Alphonse Manfredi, Notaire dans cette Ville, & d'Anne Fiorini. Il eut trois frères & deux sœurs.

Son esprit fut toujours au-dessus de son âge. Il fit des Vers dès qu'il put savoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philosophie. Il faisoit même dans la maison paternelle de petites assemblées de jeunes Philosophes, ses camarades; ils repassoient sur ce qu'on leur avoit enseigné dans leur Collège, s'y affermissoient, & quelquefois l'appro-

fondissoient davantage. Il avoit pris naturellement assez d'empire sur eux pour les persuader de prolonger ainsi leurs études volontairement. Il acquit dans ces petits exercices l'habitude de bien mettre au jour ses pensées, & de les tourner selon le besoin de ceux à qui on parle.

Cette Académie d'Enfans, animée par le Chef & par les succès, devint avec un peu de temps une Académie d'Hommes, qui des premières connoissances générales s'élevèrent jusqu'à l'Anatomie, jusqu'à l'Optique, & enfin reconnurent d'eux-mêmes l'indispensable & agréable nécessité de la Physique Expérimentale. C'est de cette origine qu'est venue l'Académie des Sciences de Bologne, qui se tient présentement dans le Palais de l'Institut; elle a pris naissance dans le même lieu que M. Manfredi, & elle la lui doit.

Il eût été trop heureux s'il eût pu se livrer entièrement à son goût, soit pour la Poësie, soit pour la Philosophie, soit pour toutes les deux ensemble, & s'il n'eût pas eu d'autres besoins à satisfaire que ceux de son esprit. Il fut obligé de se donner aussi au Droit Civil & au Droit Canonique, plus utiles en Italie, & plus nécessaires que par-tout ailleurs. Heureusement il avoit une grande vivacité de conception, & une mémoire excellente.

Il faiſoit aiſément des acquiſitions nouvelles, & les conſervoit auſſi aiſément. Il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de dix-huit ans, preſque encore enfant par rapport à ce grade-là, qu'il ne pouvoit pas tenir de la faveur ni de la brigue. On ſe tromperoit de croire que les Vers qu'il faiſoit alors fuſſent pour lui un ſimple délaſſement; c'étoit une occupation ſelon cœur, & qui le conſoloit de la Juriſprudence.

Dans le Pays où il étoit, l'Aſtrologie judiciaire ne pouvoit manquer de ſe préſenter à lui, & d'attirer ſa curioſité; mais elle ne le ſéduiſit pas, & il lui eut bientôt rendu juſtice. Elle lui laiſſa ſeulement l'envie d'étudier la Géographie, dans laquelle il devint fort habile. Il en poſſéda parfaitement la partie hiſtorique, qui fourniſſoit beaucoup d'exercice, & par conſéquent de plaiſir à ſa grande mémoire.

La Gnomonique ſuccéda à la Géographie; & après que quelques Sciences mathématiques, par l'étroite liaiſon qu'elles ont enſemble, ſe le furent ainſi envoyé les unes aux autres, comme de main en main, elles le conduiſirent enfin toutes juſqu'à la Géométrie pure, leur origine commune. Il en apprit les principes du fameux Guglielmini. Mais le moyen de s'arrêter à la Géométrie même? L'Algèbre

eſt encore au-delà; il remonta jusqu'à l'Algèbre, quoique peu cultivée alors en Italie, qui a cependant été le lieu de ſa naiſſance, du moins pour l'Europe.

M. Manfredi ſentit ſi vivement le charme des Mathématiques, & s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il en abandonna entièrement cette Juriſprudence qui lui devoit être ſi utile; mais il eſt vrai qu'il n'abandonna pas la Poéſie, ſi inutile pour la fortune, & peut-être plus qu'inutile. De plus, les Mathématiques pouvoient plutôt s'accorder avec la Juriſprudence qu'avec la Poéſie. Ce grand amour qu'il eut pour elle, cette préférence ſi marquée, méritent que nous ne négligions pas de le conſidérer de ce côté-là.

L'Italie moderne s'étoit fait un goût de Poéſie aſſez différent de celui de l'Italie ancienne. On ne ſe contentoit plus du vrai que la Nature fournit dans tous les ſujets qu'on entreprend de traiter; on alloit chercher de l'eſprit bien loin de-là, des traits ingénieux & forcés, qui coûtoient peut-être beaucoup & ne repréſentoient rien.

Il faut convenir que ce vrai dont il s'agit eſt bien loin auſſi pour la plupart des gens; il ne ſe trouve que dans la Nature finement & délicatement obſervée; on ne l'apperçoit que par un ſentiment exquis: mais enfin c'eſt-là ce

qu'il faut appercevoir, ce qu'il faut trouver. Du reste, on s'attachoit beaucoup à un certaine pompe de vers, à une harmonie, qui ont effectivement leur prix. M. Manfredi composa d'abord dans le ton de ceux qu'il voyoit réussir, & il eut un succès des plus brillans : mais la droiture de sa raison, fortifiée peut-être par les Mathématiques, ne lui permit pas d'être long-temps satisfait de lui-même; il s'apperçut contre son propre intérêt que le goût de son siècle étoit faux, & il eut le courage de se croire injustement applaudi. Il se rapprocha donc désormais des modèles anciens pour le fond de la composition, & conserva d'ailleurs cette magnificence de style poëtique que les Modernes aimoient, & à laquelle il étoit naturellement porté. Ce milieu, cet accommodement concilia tout, & il n'y eut qu'une voix en faveur de M. Manfredi. Nous parlons sur le témoignage qu'en rend M. Zanotti, Secrétaire de l'Institut de Bologne, fameux lui-même dans la Poésie aussi bien que dans les Sciences.

M. Manfredi étoit grand imitateur, non pas imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours asservi à copier quelqu'un; mais imitateur libre & de dessein formé, qui prenoit le caractère de tel

Poëte qu'il vouloit, & ne le prenoit point sans s'y rendre supérieur à son original même. Je tiens encore ceci d'un Italien, excellent connoisseur, occupé en France des fonctions les plus importantes.

Les Sonnets sont beaucoup plus à la mode en Italie que chez nous. M. Manfredi en a fait un grand nombre, & sur toutes sortes de sujets. Il y en a de simple galanterie, d'amour passionné, de dévotion, sur les événemens des Guerres d'Italie de son temps, à la louange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs. Ces Sonnets ne se piquent point comme les nôtres, de finir toujours par quelque trait frappant; il leur suffit d'être bien travaillés & riches en expressions poëtiques. Dans un autre genre que nous n'avons point, & que les Italiens appellent *Canzoni*, M. Manfredi a fait un des plus beaux Ouvrages qui soient jamais sortis de l'Italie; nous ne craignons point de le dire après M. Zanotti. Le sujet en est une très-belle personne, Giulia Vandi, qui se fit Religieuse.

Le Poëte commence par dire qu'il a vu ce que des yeux mortels, toujours couverts d'un voile trop épais, ne sauroient voir, tout ce qu'il y a de céleste dans Giulia. La Nature & l'Amour s'étoient unis pour former sa beauté à l'envi l'un

de l'autre, & ils ont été étonnés de leur propre ouvrage quand ils l'ont vu fini. L'ame choisie pour habiter ce beau corps y descend du Ciel, entraînant avec elle tout ce qu'il y a de plus pur & de plus lumineux dans les différentes sphères par où elle passe. Elle ne se montre aux humains que pour leur faire voir par l'éclat dont elle brille, le lieu de son origine, & le chemin qui les y conduira. Après avoir rempli chez eux cette noble destination, elle les quitte; & tandis que tout retentit des concerts des Anges qui lui applaudissent, elle s'enfonce dans une lumière immense, où elle disparoît. Au milieu de tout cela l'Auteur a eu l'adresse de parler de lui, & en termes fort passionnés. Auroit-il eu de l'amour pour Giulia ? On le croiroit, si on ne connoissoit chez les Auteurs illustres beaucoup d'exemples d'un certain amour platonique & poëtique, qui ne demande qu'une matière à dire de belles choses.

Une autre *Canzone* de M. Manfredi, où il invite des Nymphes & des Pasteurs à danser toute la nuit, est plus dans le goût de la simplicité antique, & même dans le nôtre; car les François peuvent-ils s'empêcher de rapporter tout à leur goût? Ce sont de petits Vers qui ont un refrain, fort coupés, fort légers, fort vifs, qui

ſemblent danſer. Il y a là toute la grace, toute la gentilleſſe que nous pourrions deſirer dans des paroles faites pour le chant.

En voilà beaucoup ſur un Poëte & ſur la Poéſie dans une Académie des Sciences; mais il n'étoit guère connu dans cette Académie que comme grand Mathématicien, & il importe à ſa mémoire qu'il le ſoit auſſi comme grand Poëte. L'Académie de la Cruſca dont il étoit en cette qualité, uniquement occupée, comme l'Académie Françoiſe, de ſa Langue & des Belles-Lettres, aura ſans doute permis qu'on le louât chez elle ſur cet autre genre dont elle ne ſe pique point. Si l'une des deux parties de ſon mérite étoit ignorée, il y perdroit beaucoup plus que la moitié de ſa gloire; car outre les deux talens pris ſéparément, il a fallu encore pour les unir un autre talent plus rare, & ſupérieur aux deux. Ce fut en vertu de cette union qu'il oſa chanter dans ce même petit Poëme qu'il fit pour Giulia, les tourbillons de Deſcartes, inconnus juſques-là aux Muſes Italiennes.

La fameuſe Méridienne de Bologne, entrepriſe & finie en 1655 par feu M. Caſſini (*a*), ce merveilleux Gnomon, le plus grand, & par conſéquent le plus

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1712, p. 84 & ſuiv.

avantageux que l'Astronomie eût jamais eu, & qu'elle pût même espérer, demeuroit abandonné, négligé dans l'Eglise de S. Pétrone; il manquoit des Astronomes à ce bel instrument. M. Manfredi, âgé peut-être de vingt-deux ans, résolut de le devenir, pour ôter à sa Patrie cette espèce de tache, & il fut secondé par M. Stancari, son ami particulier, & digne de l'être. Ils se mirent à étudier, de concert, des Livres d'Astronomie: bientôt ils passèrent les nuits à observer avec les meilleurs instrumens qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers, & ils furent peut-être les premiers en Italie qui eurent une horloge à Cycloïde.

Ils s'étoient fait un petit Observatoire chez M. Manfredi, où venoient aussi ses trois frères, tous gens d'esprit, devenus Astronomes, ou du moins Observateurs, apparemment pour lui plaire. Le premier, mais le moins assidu, étoit de la Compagnie de Jesus, célèbre Prédicateur dans la suite; le second, Gabriel, dans un âge peu avancé, Auteur d'un Livre sur l'Analyse des courbes, traitée à la manière de M. de l'Hôpital; le troisième, Médecin & grand Philosophe. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les deux sœurs alloient aussi à l'Observatoire, non par une curiosité frivole qui auroit été bientôt

satisfaite & dégoûtée, mais pour observer, pour apprendre, pour s'instruire dans l'Astronomie. Ils étoient-là six frères ou sœurs attachés à suivre ensemble & à découvrir les mouvemens célestes : jamais une famille entière & aussi nombreuse ne s'étoit unie pour un semblable dessein. Ordinairement les dons de l'esprit & les inclinations louables sont semés par la Nature beaucoup plus loin à loin.

Au milieu de ces exercices particuliers, M. Manfredi fut fait à la fin de 1698 Lecteur public de Mathématique dans l'Université de Bologne. Peu de temps après, il lui survint des chagrins domestiques, dont le détail seroit inutile à son Éloge, & n'y peut appartenir que par la fermeté dont on assure qu'il les soutint. Son père fut obligé de quitter Bologne, lui laissant des affaires en fort mauvais état, & une famille dont tout le poids tomboit sur lui, parce qu'il étoit l'aîné, & qu'il avoit le cœur bien fait. Dans cette situation, il s'en falloit beaucoup que sa place de Lecteur ne pût suffire à tous ses besoins ; & il recueillit le fruit, non pas tant de ses talens pour la Poésie & pour les Mathématiques, que de son caractère, qui lui avoit acquis l'amitié de beaucoup d'honnêtes gens ; car pour recevoir des services d'une certaine espèce

& d'une certaine durée, il ne ſuffit pas tout-à-fait d'être eſtimé, il faut pour le plus sûr plaire & être aimé. M. le Marquis Orſi, qui s'eſt diſtingué par pluſieurs Ouvrages d'eſprit, ſe diſtingua encore plus glorieuſement dans cette occaſion par ſa généroſité. Les affaires de M. Manfredi ſe rétablirent, & il recommença à jouir de la tranquillité qui lui étoit ſi néceſſaire.

Nous avons dit dans les Eloges de MM. Viviani (*a*), Guglielmini (*b*) & Caſſini (*c*), quels ſont les embarras & les conteſtations que les rivières cauſent dans toute la Lombardie, même au-delà. Il ſemble que ſi on y laiſſoit la Nature en pleine liberté, tout ce grand Pays ne deviendroit à la longue qu'un grand lac; & il faut que ſes habitans travaillent ſans ceſſe à défendre leur terrein contre quelque rivière qui les menace de les inonder. Par malheur ce Pays eſt partagé en pluſieurs Dominations différentes, & chaque Etat veut renvoyer les inondations ou le péril ſur un Etat voiſin qui n'eſt pas obligé de les ſouffrir. Il faudroit s'accorder enſemble pour le bien commun, trouver *quelque expédient général* qui convînt à

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1703, p. 141 & ſuiv.
(*b*) Voyez l'Hiſt. de 1710, p. 154 & ſuiv.
(*c*) Voyez l'Hiſt. de 1712, p. 91 & ſuiv.

tout le monde : mais il faudroit donc aussi que tout le monde se rendît à la raison, les puissans comme les foibles ; & est-ce là une chose possible ? Bologne & Ferrare, qui, quoique toutes deux sujettes du Pape, sont deux Etats séparés, ont ensemble à cette occasion un ancien différend, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut ne pouvoir mieux faire que de donner à M. Manfredi, par un décret public, l'importante Charge de Surintendant des eaux : ce fut en 1704. L'Astronomie en souffrit un peu, mais l'Hydrostatique en profita ; il y porta de nouvelles lumières, même après le grand Guglielmini.

La contestation de Bologne & de Ferrare intéressa aussi Mantoue, Modène, Venise. Cette énorme complication d'intérêts qu'il avoit à manier en même temps, & à concilier, s'il étoit possible, lui coûta une infinité de peines, d'inquiétudes, de recherches fatigantes, de lectures désagréables, quelquefois inutiles & indispensables malgré leur inutilité, d'Ecrits qu'il falloit composer avec mille attentions gênantes. S'il en fut récompensé par la grande réputation qu'il se fit, cette réputation devint pour lui une nouvelle source de travaux de la même espèce. Les démêlés de l'Etat Ecclésiastique avec

la Toscane sur la Chiana, dont nous avons parlé en 1710 (*a*), les anciens différends de la Toscane & de la République de Lucques, les frayeurs continuelles de Lucques sur le voisinage de la rivière du Serchio, la réparation des Ports, le desséchement des Marais, tout ce qui regardoit les eaux en Italie vint à lui ; tout eut besoin de lui.

Comme il ne se contentoit pas des spéculations du Cabinet, il vouloit voir par ses propres yeux les effets de la Nature ; & cet excès d'exactitude pensa un jour lui coûter la vie. Il avoit grimpé avec une peine infinie sur une roche escarpée, pour voir de-là le cours du Serchio, & la corrosion qu'il causoit à ses rives ; il étoit posé de manière à ne pouvoir absolument ni continuer de monter, ni redescendre, ni demeurer long-temps là. S'il n'eût eu un prompt secours, qui pouvoit bien lui manquer, & si son courage naturel n'eût empêché que la tête ne lui tournât, il retomboit dans le moment, & se brisoit.

La plus grande partie de ce qu'il a écrit sur les eaux a été imprimée à Florence en 1723, dans un Recueil qu'on y a fait des pièces qui appartiennent à une matière si intéressante pour l'Italie, &

(*a*) Voyez l'endroit cité ci-dessus.

d'excellentes Notes qu'il ajoutoit à Guglielmini s'imprimoient quand il mourut. Il ne tiendra pas à l'Hydrostatique & aux Sciences que tout ne s'arrange pour le plus grand bien du Public : mais il est plus facile de dompter les rivières que les intérêts particuliers.

Dans la même année, M. Manfredi fut fait Surintendant des eaux du Bolonnois ; il fut mis aussi à la tête du Collège de Montalte, fondé à Bologne par Sixte V, pour des jeunes gens destinés à l'Eglise, qui auroient au moins dix-huit ans. Ils avoient avec le temps secoué le joug, & des études ecclésiastiques, qui devoient être leur unique objet, & des bonnes mœurs encore plus nécessaires. Ils faisoient gloire d'avoir triomphé des règles & de la discipline. Leur nouveau Recteur eut besoin avec eux de l'art qu'ont employé les Fondateurs des premiers Etats. Il ramena ces rebelles à l'étude par des choses agréables qu'il leur présentoit, d'abord par la Géographie, qui fut un degré pour passer à la Chronologie ; & de-là il les conduisit à l'Histoire Ecclésiastique, & enfin à la Théologie & aux Canons, dernier terme où il falloit arriver. On dit même que de plusieurs de ces jeunes gens il en fit de bons Poëtes, faute d'en pouvoir rien faire de mieux.

C'étoit toujours les appliquer ; & l'oisiveté avoit été une des principales causes de leurs déréglemens.

On connoît par-tout aujourd'hui l'Institut des Sciences de Bologne. Nous en avons fait l'Histoire en 1730 (*a*), & nous avons dit que M. Manfredi y eut la place d'Astronome. Ce fut en 1711, & dès-lors il renonça absolument au Collège Pontifical, à la Poésie même qu'il avoit toujours cultivée jusques-là ; & il est glorieux pour elle que cette renonciation soit une époque si remarquable dans une pareille vie.

Quatre ans après, il publia deux volumes d'Ephémérides dédiées au Pape Clément XI. Il l'assure fort qu'il n'y a point fait entrer d'Astrologie judiciaire, quoique de grands personnages, tels que Regiomontanus, Magin, Kepler, se soient laissés entraîner au torrent de la folie humaine. Il paroît par-là que si on ne donne plus aujourd'hui dans l'Astrologie, du moins on daigne encore dire qu'on n'y donne pas. Le premier volume tout entier est une introduction aux Ephémérides en général, ou plutôt à toute l'Astronomie, dont il expose & développe à fond les principes. Le second volume contient les Ephémérides de dix années,

(*a*) Page 139 & suiv.

depuis 1715 jusqu'en 1725, calculées sur les Tables non imprimées de M. Cassini, & le plus souvent sur les observations de Paris. M. Manfredi se fioit beaucoup à ces Tables & à ces Observations. Ses Ephémérides embrassent bien plus de choses que des Ephémérides n'avoient coutume d'en embrasser. On y trouve le passage des Planètes par le Méridien, les éclipses des satellites de Jupiter, les conjonctions de la Lune avec les Etoiles les plus remarquables, les Cartes des Pays qui doivent être couverts par l'ombre de la Lune dans les éclipses solaires.

Il parut ensuite deux nouveaux volumes de ces Ephémérides; l'un, qui va depuis 1726 jusqu'en 1737, & l'autre depuis 1738 jusqu'en 1750. Cet Ouvrage s'est répandu, s'est rendu nécessaire dans tous les lieux où l'on a quelque idée de l'Astronomie. Nos Missionnaires de la Chine s'en servent pour prouver aux Chinois le génie Européen, qu'ils ont bien de la peine à croire égal seulement au leur. Ils devroient à la vérité, par beaucoup de circonstances particulières, avoir un grand avantage sur nous en fait d'Astronomie: jusques-là ils auront raison; mais cela même leur donneroit ensuite un extrême désavantage dans le parallèle qu'on feroit des deux Nations.

M. Manfredi n'a pas manqué d'apprendre au Public les noms de ceux qui l'avoient aidé dans la fatigante composition de ses Ephémérides. Cependant il a certainement reçu des secours qu'il a dissimulés; & on le lui reprocheroit avec justice, si la raison qu'il a eu de les dissimuler ne se présentoit dès que l'on sait de qui ils venoient. C'étoit de ses deux sœurs qui ont fait la plus grande partie des calculs de ses deux premiers Tomes. S'il y a quelque chose de bien directement opposé au caractère des femmes, de celles sur-tout qui ont de l'esprit, c'est l'attention sans relâche, & la patience invincible que demandent des calculs très-désagréables par eux-mêmes, & aussi longs que désagréables; & pour mettre le comble à la merveille, ces deux *Calculatrices* (car il faut faire un mot pour elles) brilloient quelquefois dans la Poésie Italienne.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une conjonction de Mercure avec le Soleil, d'autant plus précieuse aux Astronomes, qu'on avoit déja espéré inutilement deux conjonctions pareilles; l'une en 1707, l'autre en 1720 (*a*). Celle-ci fut, comme on le peut aisément juger, observée avec un extrême soin par M. Manfredi dans

(*a*) Voyez l'Hist. de 1723, p. 76 & suiv.

l'Obſervatoire de l'Inſtitut, qui à peine venoit d'être achevé, & dont l'ouverture ſe faiſoit preſque par ce rare & important phénomène. L'obſervation fut publiée par ſon Auteur en 1724, avec toutes ſes curieuſes dépendances.

Il fut choiſi en 1726 pour Aſſocié étranger de cette Académie. Le nombre de ces Etrangers n'eſt que de huit. Certainement tous ceux qui ſeroient dignes de cette place n'y peuvent pas être ; mais du moins ceux qui y ſont en doivent être bien dignes. Il fut reçu auſſi en 1729 dans la Société Royale de Londres, dont les places ſont toujours très-honorables, malgré leur grand nombre.

Vers ces temps-là il ſe fit en Angleterre une découverte nouvelle, & tout-à-fait imprévue, dans l'Aſtronomie ; celle des *aberrations* ou écarts des étoiles fixes, qui toutes, au lieu d'être parfaitement fixes les unes à l'égard des autres, comme on l'avoit toujours cru, changent de poſition juſqu'à un certain point. Ces aberrations ont été expoſées plus au long (*a*). Sur le bruit qui s'en répandit dans le Monde ſavant, M. Manfredi ſe mit à étudier le Ciel plus ſoigneuſement que jamais par rapport à cette nouveauté,

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1737, p. 76.

qui

qui demandoit les obſervations les plus aſſiduës & les plus délicates, puiſqu'elle avoit échappé depuis tant de ſiècles à tant d'yeux ſi clair-voyans. Il publia ſur ce ſujet en 1729 un Ouvrage dédié au Cardinal da Via, où il rendoit compte & de ſes obſervations, & des concluſions qu'il en tiroit. Il reçut enſuite ce qu'on avoit donné, ſoit en Angleterre, ſoit ailleurs, ſur cette même matière; & il la traita en 1730 dans un nouvel Ouvrage, mais plus court, adreſſé à l'illuſtre M. Leprotti, premier Médecin du Pape.

On crut d'abord que l'aberration des fixes, qui certainement n'eſt qu'apparente, viendroit de ce que la terre change de diſtance à l'égard des fixes par ſon mouvement annuel, & ç'eût été là une démonſtration complette & abſolue de ce mouvement. Les Italiens, qui n'oſent le reconnoître, ſe ſeroient abſtenus de toucher à ce ſujet, & l'embarras où ils ſe trouvent ſi ſouvent dans l'Aſtronomie phyſique, en auroit conſidérablement augmenté. Mais heureuſement l'aberration mieux obſervée n'étoit point telle que le mouvement de la terre la demandoit, & M. Manfredi s'engagea ſans crainte dans cette recherche. M. Bradley, célèbre Philoſophe Anglois, trouva enfin un ſyſ-

tême de l'aberration très-ingénieux, & peut-être aussi vraisemblable, où, à la vérité, le mouvement annuel de la terre entroit encore, mais nécessairement combiné avec le mouvement successif de la lumière, découvert ou proposé, il y a déja du temps, par MM. Roëmer & Cassini. M. Manfredi fit bien encore, ainsi qu'il le devoit, quelque légère résistance à ce systême; mais il n'en imagina point d'autre. Il s'en servit comme s'il l'eût embrassé avec plus de chaleur, & n'en prouva que mieux la nécessité de s'en servir.

En 1736, il donna un Ouvrage sur la Méridienne de S. Pétrone, sa première école d'Astronomie. Elle avoit besoin de quelques réparations que l'Etat voulut bien faire; on lui en donna la direction, & l'on compta bien que c'étoit plus que sa propre affaire.

Il étoit trop fidèle à tous ses engagemens, pour ne se pas croire obligé de contribuer aux travaux d'une Académie qui l'avoit adopté. Il a envoyé ici deux Mémoires, dont l'un est dans le volume de 1734 (*a*), l'autre dans celui de 1738 (*b*), tous deux d'une fine & sub-

(*a*) Voyez l'Hist., p. 59. & suiv.
(*b*) Voyez l'Hist., p. 75. & suiv.

tile Astronomie. On y voit le grand Astronome bien familier avec le Ciel, & on y sent l'homme d'esprit qui fait penser par lui-même.

L'Académie dut lui savoir d'autant plus de gré de ces deux Ecrits, que dans ce temps-là il étoit surchargé d'occupations nouvelles. M. Bianchini mort en 1729 (a) avoit laissé une grande quantité d'observations astronomiques & géographiques dans un désordre & dans une confusion dont la seule vue effrayoit & faisoit désespérer d'en tirer jamais rien. Il l'entreprit cependant par zèle pour les Sciences, & pour la mémoire d'un illustre Compatriote; il parvint à faire un choix qui fut bien reçu du Public. Il avoit toujours conservé la fatigante Surintendance des Eaux du Bolonnois; mais de plus, la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoissance d'un différend du Ferrarois avec l'Etat de Venise, & rejetta sur lui un fardeau de la même espèce que celui qu'il portoit déjà avec tant peine. Il fut accablé de vieux titres & d'actes difficiles à déchiffrer & à entendre, de cartes anciennes & modernes; & enfin en 1725 le résultat de ses recherches fut imprimé à Rome.

(a) Voyez l'Hist., p. 102 & suiv.

Dans cette affaire du Ferrarois, aussi bien que dans le débrouillement des papiers de M. Bianchini, on retrouve encore ses deux sœurs, qui lui furent infiniment utiles, sur-tout pour toute la manœuvre désagréable de ces sortes de travaux. Avec beaucoup d'esprit, elles étoient propres à ce qui demanderoit presque une entière privation d'esprit.

Sans ce secours domestique, il ne fût jamais venu à bout de tout ce qu'il fit dans les cinq ou six dernières années de sa vie, pendant lesquelles il fut tourmenté de la pierre. Il soutint ce malheureux état avec tant de courage, qu'à peine sa gaieté naturelle en fut altérée. Quelquefois au milieu de quelque discours plaisant qu'il avoit commencé, car il réussissoit même sur ce ton-là, il étoit tout-à-coup interrompu par une douleur vive & piquante, & après quelques momens il reprenoit tranquillement le fil de son discours, & jusqu'au visage qui y convenoit. J'ai oui dire cette même particularité de notre grand Poëte burlesque : mais celui-ci étoit plus obligé à être toujours gai ; il eût perdu son principal mérite dans le monde, s'il eût cessé de l'être.

Le mal de M. Manfredi alla toujours en augmentant, & en ne lui laissant que

de moindres intervalles de repos; & enfin, après dix-huit jours de douleurs continuelles, il mourut le 15 Février 1739, non pas seulement avec la constance d'un Philosophe, mais avec celle d'un véritable Chrétien. Son corps fut accompagné à la sépulture avec une pompe extraordinaire par les Sénateurs-Présidens de l'Institut de Bologne, par les Professeurs de cet Institut, & par les deux Universités d'Ecoliers. L'Italie & l'Angleterre savent rendre aux Hommes illustres les honneurs funèbres.

Il avoit une taille médiocre, assez d'embonpoint, le teint vermeil, les yeux vifs, beaucoup de physionomie, beaucoup d'ame dans tout l'air de son visage. Il n'étoit ni sauvage comme Mathématicien, ni fantasque comme Poëte. Il aimoit fort, sur-tout dans sa jeunesse, les plaisirs de la table; & pour être exempt de toute contrainte, il ne les vouloit qu'avec ses amis. Ce n'est pas qu'il n'observât dans la société toutes les règles de la politesse, tout le cérémonial Italien, plus rigoureux que le nôtre; il y étoit même d'autant plus attentif, qu'il se sentoit plus porté à y manquer, par le peu de cas qu'il en faisoit naturellement : mais enfin il valoit encore mieux éviter les occasions qui rendoient néces-

faires ces faux respects & ces frivoles déférences. Aussi étoit-il plus incommodé qu'honoré des visites ou de gens de marque, ou d'Etrangers, que son nom lui attiroit de toutes parts.

Pour la vraie politesse, il la possédoit. Il cédoit volontiers l'avantage de parler à tous ceux qui en étoient jaloux. Quand il y avoit lieu de contredire quelqu'un dans la conversation, ce qui assurément n'étoit pas rare, il prenoit le parti de se taire, plutôt que de relever des erreurs sous prétexte d'instruction. Il est fort douteux qu'on instruise, & il est sûr qu'on choquera. Un sentiment contraire au sien, & qui avoit quelque apparence, l'arrêtoit tout court, & lui faisoit craindre de s'être trompé; au lieu que d'ordinaire on commence par s'élever vivement contre ce qui s'oppose à nous, & on se met hors d'état de revenir à la raison. Personne ne sentoit mieux le mérite d'autrui, il alloit presque jusqu'à s'y complaire. Le fond de tout cela est qu'il avoit sincèrement peu d'opinion de lui-même, disposition qu'on pourroit nommer héroïque.

Il étoit d'une Contrairie qui assiste & console les Criminels que l'on conduit au supplice. Il n'en put faire son devoir que très rarement, & il en souffrit tant, qu'il s'étoit déterminé à y renoncer pour

toujours. Les fonctions de la compassion étoient arrêtées en lui par l'excès de la compassion.

Avec une ame si tendre il ne pouvoit manquer d'être bienfaisant, officieux, libéral autant que sa fortune le pouvoit permettre. Quand il s'agissoit d'une dette, & qu'il y avoit quelque incertitude sur la quantité, il aimoit mieux courir le risque de payer trop que trop peu.

Les qualités de son cœur ont fait l'effet qu'elles devoient; il a été généralement aimé, &, nous pouvons nous contenter d'un exemple qui certainement suffira, il s'est vu honoré de l'amitié de M. le Cardinal Lambertini son Archevêque, Prélat d'un mérite rare, & qui a un grand nom jusques dans les Lettres. On donne souvent des louanges à de grands Hommes par pure estime; mais à celles que j'ai entendu donner à M. Manfredi, j'ai toujours remarqué qu'on y ajoutoit un sentiment d'affection beaucoup plus flatteur.

ÉLOGE
DE M. DU FAY.

CHARLES-FRANÇOIS DE CISTERNAY DU FAY naquit à Paris le 14 Septembre 1698 de Charles-Jerôme de Cifternay, Chevalier, & de dame Elifabeth Landais, d'une très-ancienne Famille originaire de Touraine. Celle des Cifternay étoit noble, & avoit fait profeffion des Armes fans difcontinuation depuis la fin du quinzième fiècle. Elle pourroit fe parer de quelque ancienne alliance avec une Maifon Souveraine d'Italie; mais elle fe contente de ce qu'elle eft naturellement, fans rechercher d'illuftration forcée.

L'aïeul paternel de M. du Fay mourut Capitaine des Gardes de M. le Prince de Conti, frère du Grand Condé. Il avoit fervi long-temps dans le Régiment de ce Prince, & quoiqu'homme de Guerre, il s'entêta de la Chymie, dans le deffein à la vérité de parvenir au grand œuvre. Il travailla beaucoup, dépenfa beaucoup, avec le fuccès ordinaire.

Le père de M. du Fay étant Lieutenant

nant aux Gardes, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695 : il n'en quitta pas le Service ; il obtint une Compagnie dans le Régiment des Gardes, mais il fut obligé à y renoncer par les incommodités qui lui ſurvinrent, & par l'impoſſibilité de monter à cheval. Heureuſement il aimoit les Lettres, & elles furent ſa reſſource. Il s'adonna à la curioſité en fait de livres, curioſité qui ne peut qu'être accompagnée de beaucoup de connoiſſances agréables pour le moins. Il rechercha avec ſoin les livres en tout genre, les belles éditions de tous les Pays, les manuſcrits qui avoient quelque mérite outre celui de n'être pas imprimés, & ſe fit à la fin une bibliothèque bien choiſie & bien aſſortie, qui alloit bien à la valeur de 25,000 écus. Ainſi il ſe trouva dans Paris un Capitaine aux Gardes en commerce avec tous les fameux Libraires de l'Europe, ami des plus illuſtres Savans, mieux fourni que la plupart d'entr'eux des Inſtrumens de leur Profeſſion, plus inſtruit d'une infinité de particularités qui la regardoient.

Lorſque M. du Fay vint au monde, ſon père étoit déjà dans ce nouveau genre de vie. Les enfans, & ſur-tout

les enfans de condition n'entendent parler de Science qu'à leur Précepteur, qui dans une espèce de réduit séparé leur enseigne une Langue ancienne, dont le reste de la Maison fait peu de cas. Dès que M. du Fay eut les yeux ouverts, il vit qu'on estimoit les Savans, qu'on s'occupoit de recueillir leurs productions, qu'on se faisoit un honneur de les connoître, & de savoir ce qu'ils avoient pensé, & tout cela sans préjudice, comme on le peut bien croire, du ton & des discours militaires, qui devoient toujours dominer chez un Capitaine aux Gardes. Cet enfant, sans qu'on en eût expressément formé le projet, fut également élevé pour les Armes & pour les Lettres, presque comme les anciens Romains.

Le succès de l'éducation fut à souhait. Dès l'âge de 14 ans, en 1712, il entra Lieutenant dans le Régiment de Picardie; & à la Guerre d'Espagne, en 1718, il se trouva aux Siéges de Saint-Sébastien & de Fontarabie, où il se fit de la réputation dans son métier, &, ce qui devoit encore arriver plus sûrement, des amis; car dans une seule campagne il pouvoit manquer d'occasions de paroître, mais non pas d'occasions de plaire à ceux avec qui il avoit à vivre.

Pour remplir ses deux vocations, il se mit dans ces temps-là à étudier en Chymie. Peut-être le sang de cet aïeul dont nous venons de parler agissoit-il en lui; mais il se trouva corrigé dans le petit-fils, qui n'aspira jamais au grand Œuvre. Il avoit une vivacité qui ne se seroit pas aisément contentée des spéculations paresseuses du cabinet; elle demandoit que ses mains travaillassent aussi bien que son esprit.

Il eut une occasion agréable d'aller à Rome; il s'agissoit d'y accompagner M. le Cardinal de Rohan, dont il étoit fort connu & fort goûté. Tout le mouvement nécessaire pour bien voir Rome, pour en examiner le détail immense, ne fut que proportionné à son ardeur de savoir, & aux forces que lui fournissoit cette ardeur. Il devint Antiquaire en étudiant les superbes débris de cette Capitale du Monde, & il en rapporta ce goût de médailles, de bronzes, de monumens antiques, où l'érudition semble être embellie par je ne sais quoi de noble qui appartient à ces sortes de sujets.

Apparemment il avoit eu en vue dans ses études chymiques une place de Chymiste de l'Académie des Sciences. Il y parvint en 1733, & quoique Capitaine

dans Picardie, il l'emporta ſur des Concurrens, qui par leur état devoient être plus Chymiſtes que lui.

Sa conſtitution étoit auſſi foible que vive, & ſa prompte mort ne l'a que trop prouvé. Tout le monde prévoyoit une longue paix, fort contraire à l'avancement des Gens de guerre. Plus il connoiſſoit l'Académie, plus il aimoit ſes occupations, & plus il ſe convainquoit en même temps qu'elles demandoient un homme tout entier, & le méritoient. Toutes ces conſidérations jointes enſemble le déterminèrent à quitter le Service, & il ne fut plus qu'Académicien.

Il le fut ſi pleinement, qu'outre la Chymie, qui étoit la Science dont il tiroit ſon titre particulier, il embraſſa encore les cinq autres qui compoſent avec elle l'objet total de l'Académie, l'Anatomie, la Botanique, la Géométrie, l'Aſtronomie, la Méchanique. Il ne les embraſſoit pas toutes avec la même force dont chacune, en particulier, eſt embraſſée par ceux qui ne s'attachent qu'à elle; mais il n'y en avoit aucune qui lui fût étrangère, aucune chez laquelle il n'eût beaucoup d'accès, & qu'il n'eût pu ſe rendre familière qu'il eût voulu. Il eſt juſqu'à préſent le ſeul qui nous ait

donné dans tous les six genres des Mémoires que l'Académie a jugés dignes d'être présentés au Public : peut-être s'étoit-il proposé cette gloire, sans oser trop s'en déclarer. Il est toujours sûr que depuis sa réception il ne s'est passé aucune année où il n'ait fait parler de lui dans nos Histoires, et qu'aucun nom n'y est plus souvent répété que le sien.

Dans ce que nous avons de lui, c'est la Physique expérimentale qui domine. On voit dans ses opérations toutes les attentions délicates, toutes les ingénieuses adresses, toute la patience opiniâtre, dont on a besoin pour découvrir la Nature, & se rendre maître de ce Protée, qui cherche à se dérober en prenant mille formes différentes. Après avoir débuté par le phosphore du baromètre (*a*), par le sel de la chaux, inconnu jusques-là aux Chymistes (*b*); il vint à des recherches nouvelles sur l'Aiman (*c*); & enfin, car nous accourcissons le dénombrement, à la matière qu'il a le plus suivie, & qui

(*a*) Voyez l'Hist. de 1723, p. 13.

(*b*) Voyez l'Hist. de 1724, p. 39.

(*c*) Voyez les Hist. de 1728, p. 1; de 1730, p. 1, & de 1731, p. 15.

le méritoit le mieux, à l'électricité (a).

Il l'avoit prise des mains de M. Gray, célèbre Philosophe Anglois, qui y travailloit. Loin que M. Gray trouvât mauvais qu'on allât sur ses brisées, & prétendît avoir un privilége exclusif pour l'électricité, il a aidé de ses lumières M. du Fay, qui, de son côté, ne fut pas ingrat, & lui donna aussi des vues. Ils s'éclairèrent, ils s'animèrent mutuellement, & arrivèrent ensemble à des découvertes si surprenantes & si inouies, qu'ils avoient besoin de s'en attester & de s'en confirmer l'un à l'autre la vérité; il falloit, par exemple, qu'ils se rendissent réciproquement témoignage d'avoir vu l'enfant devenu lumineux pour avoir été électrisé. Pourquoi l'exemple de cet Anglois & de ce François, qui se sont avec tant de bonne foi & si utilement accordés dans une même recherche, ne pourroit-il pas être suivi en grand par l'Angleterre & par la France? Pourquoi s'élève-t-il entre les deux Nations des jalousies, qui n'ont d'autre effet que d'arrêter, ou au moins de retarder le progrès des Sciences?

(*a*) Voyez les Hist. de 1733, p. 4; de 1734, p. 1, & de 1737, p. 1.

La réputation de M. du Fay sur l'art de bien faire les expériences de Physique, lui attira un honneur particulier. Le Roi voulut qu'on travaillât à un Réglement, par lequel toutes sortes de teintures, tant en laine qu'en soie, seroient soumises à certaines épreuves qui feroient juger de leur bonté, [illegible] qu'on les reçût dans le Commerce. Le Conseil crut ne pouvoir mieux faire que de nommer M. du Fay pour examiner par des opérations chymiques, & déterminer quelles devoient être ces épreuves. L'Arrêt du Conseil est du 12 Février 1731. De-là est venu un Mémoire que M. du Fay donna en 1737 (*a*) sur le mélange de quelques couleurs dans la teinture. Toutes les expériences dont il avoit besoin sont faites, & on les a trouvées mises en un corps auquel il manque peu de chose pour sa perfection.

Nous avons fait dans l'Eloge de feu M. Fagon, en 1718 (*b*), une petite histoire du Jardin Royal des Plantes. *Comme la Surintendance en étoit attachée à la place de premier Médecin*, avons-nous dit en ce temps là, *& que ce qui dépend d'un seul homme dépend aussi de ses goûts, & a*

(*a*) Voyez l'Hist. de 1737.
(*b*) Page 94 & suiv.

une destinée fort changeante ; un premier Médecin, peu touché de la Botanique, avoit négligé ce Jardin, & heureusement l'avoit assez négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit arrivé précisément la même chose une seconde fois & par la même raison, en 1732, à la mort d'un autre premier Médecin. Ce n'est pas que d'excellens Professeurs en Botanique, que MM. de Jussieu n'eussent toujours fait leurs Leçons avec la même assiduité, & d'autant plus de zèle, que leur Science, qui n'étoit plus soutenue que par eux, en avoit plus de besoin : mais enfin toutes les influences favorables qui ne pouvoient venir que d'en-haut, manquoient absolument, & tout s'en ressentoit ; les plantes étrangères s'amaigrissoient dans des serres mal entretenues & qu'on laissoit tomber : quand ces plantes avoient péri, c'étoit pour toujours ; on ne les renouvelloit point, on ne réparoit pas même les brèches des murs de clôture ; de grands terreins demeuroient en friche.

Tel étoit l'état du Jardin en 1732. La Surintendance, encore vacante par la mort du premier Médecin, fut supprimée, & le premier Médecin déchargé d'une fonction qu'effectivement il ne pouvoit guère

exercer comme il l'eût fallu, à moins que d'avoir pour les plantes une passion aussi vive que M. Fagon. La direction du Jardin fut jugée digne d'une attention particulière & continue, & le Roi la donna sous le nom d'Intendance à M. du Fay. Elle se trouva aussi bien que l'Académie des Sciences dans le département de la Cour & de Paris, qui est à M. le Comte de Maurepas ; & comme le nouvel Intendant étoit de cette Académie, le Jardin Royal commença à s'incorporer en quelque sorte avec elle.

M. du Fay n'étoit pas Botaniste comme MM. de Jussieu, mais il le devint bientôt avec eux autant qu'il étoit nécessaire. Ils gémissoient sur les ruines de ce Jardin qu'ils habitoient, & ne desiroient pas moins ardemment que lui de les voir relevées. Ils le mirent au fait de tout, ne se réservèrent rien de leurs connoissances les plus particulières, lui donnèrent les conseils qu'ils auroient pris pour eux-mêmes, & cette bonne intelligence qui subsista toujours entr'eux, ne leur fut pas moins glorieuse qu'utile aux succès. L'Angleterre & la Hollande ont chacune un Jardin des Plantes. M. du Fay fit ces deux voyages, & celui d'Angleterre avec M. de Jussieu le cadet, pour voir des exem-

ples, & prendre des idées dont il profiteroit, & sur-tout pour lier avec les Etrangers un commerce de plantes. D'abord ce commerce étoit à notre désavantage ; nous étions dans la nécessité humiliante ou d'acheter, ou de recevoir des présens : mais on en vint dans la suite à faire des échanges avec égalité, & même enfin avec supériorité. Une chose qui y contribua beaucoup, ce fut une autre correspondance établie avec des Médecins ou des Chirurgiens, qui, ayant été instruits dans le Jardin par MM. de Jussieu, alloient de-là se répandre dans nos Colonies.

A mesure que le nombre des plantes augmentoit par la bonne administration, on construisoit de nouvelles serres pour les loger ; & à la fin ce nombre étant augmenté de six ou sept mille espèces, il fallut jusqu'à une cinquième serre. Elles sont construites de façon à pouvoir représenter différens climats, puisqu'on veut y faire oublier aux différentes plantes leurs climats naturels ; les degrés de chaleur y sont conduits par nuances depuis le plus fort jusqu'au tempéré, & tous les raffinemens que la Physique moderne a pu enseigner à cet égard, ont été mis en pratique. De plus, M. du Fay avoit beau-

coup de goût pour les choses de pur agrément, & il a donné à ces petits édifices toute l'élégance que le sérieux de leur destination pouvoit permettre.

A la fin il étoit parvenu à faire avouer unanimement aux Etrangers que le Jardin Royal étoit le plus beau de l'Europe; & si l'on fait réflexion que le prodigieux changement qui y est arrivé s'est fait en sept ans, on conviendra que l'exécution de toute l'entreprise doit avoit été menée avec une extrême vivacité. Aussi étoit-ce là un des grands talens de M. du Fay. L'activité, toute opposée qu'elle est au génie qui fait aimer les Sciences & le cabinet, il l'avoit transportée de la guerre à l'Académie.

Mais toute l'activité possible ne lui auroit pas suffi pour exécuter, en si peu de temps, tous ses desseins sur le Jardin, en n'y employant que les fonds destinés naturellement à cet établissement; il falloit obtenir, & obtenir souvent, des graces extraordinaires de la Cour. Heureusement il étoit fort connu des Ministres; il avoit beaucoup d'accès chez eux, & une espèce de liberté & de familiarité à laquelle un homme de guerre ou un homme du monde parviendra plus aisément qu'un simple Académicien. De plus, il savoit se con-

duire avec les Miniſtres, préparer de loin ſes demandes, ne les faire qu'à propos, & lorſqu'elles étoient preſque déja faites, eſſuyer de bonne grace les premiers refus, toujours à-peu-près infaillibles, ne revenir à la charge que dans des momens bien ſereins, bien exempts de nuages; enfin, il avoit le don de leur plaire, & c'eſt déja une grande avance pour perſuader: mais ils ſavoient auſſi qu'ils n'avoient rien à craindre de tout ſon art, qui ne tendoit qu'à des fins utiles au Public, & glorieuſes pour eux-mêmes.

Il étoit quelquefois obligé d'aller au-delà des ſommes qu'on lui avoit accordées, & il n'héſitoit pas à s'engager dans des avances aſſez conſidérables. Sa confiance n'a pas été trompée par ceux qu'elle regardoit, mais elle pouvoit l'être par des événemens imprévus. Il riſquoit, mais pour ce Jardin qui lui étoit ſi cher.

Devons nous eſpérer qu'on nous croie, ſi nous ajoutons que tout occupé qu'il étoit & de l'Académie & du Jardin, il l'étoit encore dans le même temps d'une affaire de nature toute différente, très-longue, très-embarraſſée, très-difficile à ſuivre, dont la ſeule idée auroit fait horreur à un homme de Lettres, & qui auroit été du moins un grand fardeau pour

l'homme le plus exercé, le plus rompu aux manœuvres du Palais & de la Finance tout ensemble ? M. Landais, Trésorier général de l'Artillerie, mourut en 1729, laissant une succession modique pour un Trésorier, & qui étoit d'ailleurs un chaos de comptes à rendre, une hydre de discussions renaissantes les unes des autres. Elle devoit être partagée entre la mère de M. du Fay, & trois sœurs qu'elle avoit; & il fut lui seul chargé de quatre procurations, seul à débrouiller le chaos & à combattre l'hydre. Malgré toute son activité naturelle, qui lui fut alors plus nécessaire que jamais, il ne put voir une fin qu'au bout de dix années, les dernières de sa vie, & on assure que sans lui les quatre héritières n'auroient pas eu le quart de ce qui leur appartenoit. Il est vrai que la réputation d'honneur & de probité que son oncle avoit laissée, & celle qu'il avoit acquise lui-même, durent lui servir dans des occasions où il s'agissoit de fidélité & de bonne foi ; mais cela ne va pas à une épargne considérable des soins ni du temps. Cette grande affaire ne souffrit point de son attachement pour l'Académie & pour le Jardin Royal, & ni l'un ni l'autre ne souffrirent d'une si violente distraction. Il concilioit tout,

& multiplioit le temps par l'induſtrie ſingulière avec laquelle il ſavoit le diſtribuer. Les grands plaiſirs changent les heures en momens, mais l'art des Sages peut changer les momens en heures.

Comme on ſavoit que l'on ne pouvoit trop occuper M. du Fay, on l'avoit admis depuis environ deux ans aux Aſſemblées de la grande Police, composées des premiers Magiſtrats de Paris, qu'on tient toutes les ſemaines chez M. le Premier Préſident. Là il étoit conſulté ſur pluſieurs choſes qui intéreſſoient le Public, & pouvoient ſe trouver compriſes dans la variété de ſes connoiſſances. Il étoit preſque le ſeul qui, quoiqu'étranger à ces reſpectables Aſſemblées, y fût ordinairement appelé.

Son dernier travail pour l'Académie, qui, quoiqu'il ne ſoit pas entiérement fini, eſt en état d'être annoncé ici, & peut être publié, a été ſur le cryſtal de roche & celui d'Iſlande. Ces cryſtaux, ainſi que pluſieurs autres pierres tranſparentes, ont une double réfraction qui a été reconnue de MM. Bartholin, Huguens & Newton, & dont ils ont tâché de trouver la meſure & d'expliquer la cauſe. Mais ni leurs meſures ne ſont exactes, ni leurs explications exemptes

de grandes difficultés. Il étoit arrivé par un grand nombre d'expériences à une meſure juſte, & à des faits généraux, qui du moins pouvoient tenir lieu de principes, en attendant la première cauſe phyſique encore plus générale.

Il avoit découvert, par exemple, que toutes les pierres tranſparentes dont les angles ſont droits, n'ont qu'une ſeule réfraction ; & que toutes celles dont les angles ne ſont pas droits, en ont une double, dont la meſure dépend de l'inclinaiſon de leurs angles.

Il tomba malade au mois de Juillet dernier, & dès qu'on s'apperçut que c'étoit la petite vérole, il ne voulut point attendre qu'on vînt avec des tours préparés lui parler de la mort ſans en prononcer le nom ; il s'y condamna lui-même pour plus de ſûreté, & demanda courageuſement ſes Sacremens, qu'il reçut avec une entière connoiſſance.

Il fit ſon teſtament, dont c'étoit preſque une partie qu'une lettre qu'il écrivit à M. de Maurepas, pour lui indiquer celui qu'il croyoit le plus propre à lui ſuccéder dans l'Intendance du Jardin Royal. Il le prenoit dans l'Académie des Sciences, à laquelle il ſouhaitoit que cette place fût toujours unie ; & le

choix de M. de Buffon qu'il proposoit étoit si bon, que le Roi n'en a [illegible] voulu faire d'autre.

Il mourut le 16 Juillet après six ou sept jours de maladie.

Par son testament il donne au Jardin Royal une collection de pierres précieuses, qui sera partie d'un grand Cabinet d'Histoire Naturelle, dont il étoit presque le premier auteur, tant il lui avoit procuré par ses soins d'augmentations & d'embellissemens. Il obtint même que le Roi y fît transporter ses coquilles.

L'exécuteur testamentaire, choisi par M. du Fay, est M. Hellot, Chymiste de cette Académie. Toujours le Jardin Royal, toujours l'Académie, autant qu'il étoit possible.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans son testament, c'est d'avoir fait Madame sa mère sa légataire universelle. Jamais sa tendresse pour elle ne s'étoit démentie. Ils n'avoient point discuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partages; ce qui convenoit à l'un lui appartenoit, & l'autre en étoit sincèrement persuadé. Quoique ce fils si occupé eût besoin de divertissement, quoiqu'il les aimât, quoique le monde où il étoit fort répandu lui en offrît de toutes

les

les espèces, il ne manquoit presque jamais de finir ses journées par aller tenir compagnie à sa mère avec le petit nombre de personnes qu'elle s'étoit choisies. Il est vrai, car il ne faut rien outrer, que les gens naturellement doux & gais, comme il étoit, n'ont pas besoin de plaisirs si vifs. Mais ne court-on pas souvent à ces plaisirs-là sans en avoir besoin, & par la même raison que d'autres y courent ? La raison du devoir & de l'amitié, plus puissante sur lui, le retenoit.

Il étoit extrêmement connu, & personne ne l'a connu qui ne l'ait regretté. Je n'ai point vu d'éloge funèbre fait par le Public, plus net, plus exempt de restrictions & de modifications que le sien.

Aussi les qualités qui plaisoient en lui, étoient précisément celles qui plaisent le plus généralement : des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie de servir & d'obliger ; & tout cela n'étoit mêlé de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité ni déclarée ni enveloppée. On ne pouvoit pas regarder son extrême activité comme l'inquiétude d'un homme qui ne cherchoit qu'à se fuir lui-même par les mouvemens qu'il se donnoit au-dehors : on en voyoit trop les

principes honorables pour lui, & les effets souvent avantageux aux autres.

L'Académie a été plus touché de sa mort que le reste du Public. Quoiqu'occupée des Sciences les plus élevées au-dessus de la portée ordinaire des hommes, elle ne laisse pas d'avoir des besoins & des intérêts, pour ainsi dire, temporels, qui l'obligent à négocier avec des hommes; & si elle n'y employoit que des Agens qui ne sussent que la langue qu'elle parle, elle ne seroit pas si bien servie par eux, que par d'autres qui parleroient & sa langue & celle du monde. M. du Fay étoit une espèce d'amphibie propre à vivre dans l'un & l'autre élément, & à les faire communiquer ensemble. Jamais il n'a manqué l'occasion de parler ou d'agir pour l'Académie; & comme il étoit par-tout, elle étoit sûre d'avoir par-tout un Agent habile & zélé, sans même qu'il eût été chargé de rien. Mais ce qu'elle sent le plus, c'est d'avoir perdu un Sujet déja distingué par ses talens, destiné naturellement à aller fort loin, & arrêté au milieu de sa course.

Fin du sixième Volume.

TABLE
DES ÉLOGES
Contenus dans ce Volume.

ÉLOGE de M. *de la Hire*,	page 1
— de M. *de la Faye*,	23
— de M. *Fagon*,	29
— de M. *l'Abbé de Louvois*,	41
— de M. *de Montmort*,	47
— de M. *Rolle*,	64
— de M. *Renau*,	75
— de M. *le Marquis de Dangeau*,	106
— de M. *l'Abbé des Billettes*,	117
— de M. *d'Argenſon*,	122
— de M. *Complet*,	137
— de M. *Mery*,	144
— de M. *Varignon*,	156
— du *Czar Pierre Ier*,	174
— de M. *Littre*,	213
— de M. *Hartſoëker*,	225
— de M. *Deliſle*,	253
— de M. *de Malezieu*,	271
— de M. *Newton*,	281

TABLE DES ÉLOGES

Éloge du Père Reyneau, [illegible]

— de M. le Maréchal de Tallard, 324

— du P. Sébastien Truchet, Carme, 330

— de M. Bianchini, 345

— de M. Maraldi, 368

— de M. de Valincourt, 376

— de M. du Verney, 388

— de M. le Comte Marsigli, 399

— de M. Geoffroy, 418

— de M. Ruysch, 429

— de M. le Président de Maisons, 444

— de M. Chirac, 445

— de M. le Chevalier de Louville, 46

— de M. de Lagny, 477

— de M. de Ressons, 49

— de M. Saurin, 496

— de M. Boerhaave, 515

— de M. Manfredi, 535

— de M. du Fay, 560

Fin de la Table.

00100386

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016